ÉTUDES DIPLOMATIQUES

LA SECONDE LUTTE DE FRÉDÉRIC II ET DE MARIE-THÉRÈSE, D'APRÈS DES DOCUMENS INÉDITS.

VIII[1].

MARIE-THÉRÈSE, IMPÉRATRICE.

Pendant qu'au nord de l'Allemagne le traité conclu entre la Prusse et l'Angleterre, laissant la France dans un complet isolement, allait avoir pour effet d'interdire à ses armées l'entrée du territoire germanique, au sud, à Francfort, sous de tout autres influences, un but analogue était poursuivi. La diète électorale était réunie dès le 4 août, et les opérations, ou, comme on disait dans le langage des chancelleries du temps, le *négoce* de l'élection était poussé avec une vigueur et une rapidité inaccoutumées, dans le dessein d'arriver sans délai, en posant la couronne de Charlemagne sur la tête de l'époux de Marie-Thérèse, à mettre le saint-empire tout entier sous la puissance de notre ennemie.

En réalité, du jour où le prince de Conti avait pris le parti de faire repasser le Rhin à ses troupes, tandis que l'armée autrichienne

(1) Voyez la *Revue* du 15 avril, des 1er et 15 mai, des 1er et 15 juin, du 1er août et du 1er septembre.

restait campée autour du siège de la diète, l'élection de François de Lorraine était faite d'avance, et personne ne s'y méprenait. La moindre intelligence aurait suffi au cabinet français pour comprendre que le résultat était inévitable, et la dignité lui commandait, sinon de s'y résigner de bonne grâce (ce qui était difficile après une partie si imprudemment engagée), au moins de s'y préparer avec calme. Dans la politique comme dans la vie privée, rien ne compromet et ne prête à rire comme des efforts tardifs et désespérés faits pour courir après un succès quand on s'est enlevé à soi-même tout moyen de l'atteindre. Se retirer de la lutte électorale, puisqu'on s'était éloigné du champ de bataille; — rappeler ses ambassadeurs à la suite de ses soldats; — puis, l'élection faite, protester au nom des libertés germaniques, dont la garantie était toujours confiée à la France par le traité de Westphalie; — mettre en avant quelqu'une des mille difficultés légales que la complication des chartes impériales tenait toujours au service des juristes de bonne volonté; — entre temps, achever d'écraser les armées et les alliés du nouvel empereur partout où on continuait à les rencontrer, et de conquérir ceux de ses états qu'on était à portée d'envahir, — c'était l'unique procédé à mettre en usage pour supporter sans trop de dommage le mécompte présent et en réserver la réparation à l'avenir. Le jour ne tarderait pas à arriver (on pouvait du moins l'espérer) où l'élu de Francfort serait heureux d'acheter, au prix de quelque concession importante, la confirmation d'une grandeur qui ne lui paraîtrait pas à lui-même solidement acquise tant qu'un voisin puissant et victorieux se refuserait à la reconnaître. Du moment où on ne pouvait ni s'opposer ni s'associer à un choix devenu nécessaire, le bon sens indiquait de tenir l'adhésion de la France tranquillement en suspens, pour en faire, au moment propice, le précieux élément d'une négociation future.

Ce fut là précisément l'attitude que le roi de Prusse, avec le sens politique qui ne lui faisait jamais défaut, eut soin d'adopter tout de suite, bien qu'il fût plus intéressé encore que la France dans le choix de l'empereur futur, puisqu'il avait à y prendre part en qualité d'électeur de Brandebourg. On sait, du reste, que, dès le lendemain de la vacance de l'empire, il avait prévu que la chance tournerait d'une façon à peu près irrésistible en faveur du candidat autrichien, et que, ne se faisant à cet égard aucune illusion, il n'avait jamais formé sérieusement l'intention d'y faire obstacle. Il demandait seulement avec son cynisme de langage habituel que *quelque bon morceau* lui fût assuré en échange de son consentement, et à la date même où la diète s'ouvrait, le marché, repris et poussé avec vivacité par le cabinet anglais, était, nous venons de le voir, à la veille même d'être conclu. Tant que l'affaire pourtant n'était pas

faite, tant que les répugnances de l'Autriche n'étaient pas vaincues, le prudent monarque n'avait garde de lâcher le gage avant d'en tenir la valeur, et de se dessaisir du prix avant d'avoir la chose. Aussi donna-t-il à ses plénipotentiaires à Francfort l'instruction de protester dès le premier jour contre l'irrégularité même de la réunion, en s'abstenant d'y participer. Le motif de leur retraite dut être tiré des dispositions de la fameuse bulle connue sous le nom de *Bulle d'or*, qui imposait pour la validité d'une élection impériale les conditions suivantes : 1° légitimité des pouvoirs de tous les électeurs; 2° pleine indépendance de la diète électorale; 3° de la part des votans eux-mêmes, absence de tout engagement préalable qui pût enchaîner la liberté de leurs suffrages. — Or, suivant l'instruction prussienne, aucune de ces exigences de la Bulle d'or n'allait recevoir satisfaction. En premier lieu, on annonçait l'intention d'accorder à Marie-Thérèse la représentation de la voix électorale de Bohême, contrairement au droit reconnu et pratiqué dans l'élection précédente. — De plus, la seule présence des troupes autrichiennes autour de Francfort exerçait une pression matérielle indue. — Enfin, tout le monde savait que, par un article additionnel du traité de Fuessen, l'électeur de Bavière avait promis sa voix au grand-duc, à telles enseignes qu'en garantie de l'exécution de cette promesse, des garnisons autrichiennes occupaient encore quelques-unes des places fortes de Bavière. L'opération étant par tous ces motifs nulle et viciée en principe, ce serait se rendre complice de l'irrégularité que d'y intervenir.

Telles furent les conclusions que les ministres prussiens eurent ordre de développer, après quoi ils devaient se retirer, et, bien que présens à Francfort, y demeurer comme s'ils n'y étaient pas. La même ligne de conduite fut prescrite, toujours par le conseil de Frédéric, au représentant du jeune électeur palatin, le seul des membres de la diète qui eût imité l'exemple de la Prusse et qui, bien que très vivement sollicité, même menacé et déjà maltraité par l'Autriche, ne lui avait pas encore fait sa soumission. Prusse et Palatinat durent marcher tout de suite et tout le temps du même pas (1).

Des diverses allégations de l'instruction prussienne, la dernière peut-être était un peu surprenante de la part d'un prince qui, au moment où il incriminait les engagemens pris par l'électeur de Bavière, se mettait en mesure d'en contracter lui-même à Hanovre de tout semblables. Mais Frédéric, on le sait, était l'homme du monde le moins embarrassé pour reprocher amèrement à autrui ce qu'il faisait lui-même sans scrupule. A cela près, les griefs étaient assez fondés : ils auraient même pu être plus nombreux. Il en était un en

(1) Droysen, t. II, p. 451. — *Pol. Corr.*, t. II, p. 273.

particulier dont on pouvait remarquer l'absence : c'était le plus fort, le plus populaire, celui qu'on pouvait tirer de la qualité personnelle du grand-duc, étranger à l'empire par sa naissance, et n'y possédant qu'une puissance d'emprunt, dont il pouvait être privé d'un jour à l'autre, s'il avait la mauvaise chance de survivre à son épouse. De tous les reproches faits à la candidature autrichienne, il n'y en avait pas qui fût de nature à faire une plus forte impression sur l'opinion et sur la conscience des Allemands ; on devait donc s'étonner de voir Frédéric négliger un si bon motif d'opposition. Mais négliger n'était pas le mot, car c'était à dessein (comme Frédéric le fit plus tard remarquer lui-même) qu'il avait évité d'y faire allusion. Il voulait bien, dit-il, protester contre la forme de l'élection, mais non contre la personne de l'élu, par la raison qu'un vice de forme peut toujours être couvert après coup, tandis qu'une incapacité personnelle est ineffaçable, et le seul fait de la faire valoir pouvait constituer une injure impardonnable. Ainsi, en se retirant du collège électoral, il se gardait pour ainsi dire d'en fermer la porte sur lui, afin de rester libre d'y rentrer quand il lui conviendrait. A plus forte raison, et avec plus de soin encore, il évitait de prononcer aucun nom propre et interdisait à ses agens d'entrer en conversation sur un choix quelconque à opposer à celui qu'on allait faire ; et à ceux qui murmuraient encore autour de lui que, malgré les incertitudes et le langage équivoque du roi de Pologne, on pouvait peut-être, à la dernière heure, voir apparaître par surprise sa candidature improvisée, il se bornait à répondre en haussant les épaules : « Avez-vous jamais vu faire un empereur incognito (1) ? »

Tout autre, bien moins digne et bien plus compromettante pour l'avenir, fut la conduite dictée aux agens français. Mais précisément, parce que d'Argenson se sentait accusé d'avoir abandonné l'élection aux ennemis de la France, en renonçant jusqu'à l'ombre et à la possibilité d'une action matérielle, il se croyait obligé et presque piqué d'honneur de la faire réussir à son gré par la voie de la persuasion. Aussi, dans les dernières semaines qui précédèrent l'ouverture de la diète, tous les envoyés français, résidant auprès des petites cours dont le suffrage pouvait paraître encore incertain, reçurent-ils l'ordre d'assiéger les princes et leurs ministres de représentations éloquentes sur la servitude où ils allaient se réduire en rétablissant la *tyrannie* de la maison d'Autriche et en *mettant de nouveau aux fers la liberté germanique*. Par malheur, le moindre mouvement en avant d'un bataillon de l'armée de Conti aurait produit plus d'effet que toutes les prédications du monde, et le crédit fai-

(1) Valori à d'Argenson, 3 octobre 1745. (*Correspondance de Prusse*. — Ministère des affaires étrangères.)

sait complètement défaut aux prédicateurs, qui étaient d'ailleurs assez mal choisis : car c'était, à Trèves, un ancien commissaire de gendarmerie, Renaud, homme de mauvaise façon, qui avait eu le tort de brutaliser plusieurs fois, sans motif suffisant, le vieux prélat; à Cologne, à la place du spirituel de Sade, un ecclésiastique mal famé, l'abbé Aunillon, choix personnel de d'Argenson, qui avait placé en lui une confiance peu justifiée ; enfin à Munich, toujours le triste Chavigny, complètement discrédité depuis que le jeune électeur bavarois, comme un pupille révolté, s'était échappé de sa tutelle. Tous durent reconnaître que leurs exhortations étaient sans effet. tant qu'elles restaient purement morales, et proposèrent de les renforcer par d'autres procédés qui l'étaient moins, et que d'Argenson, dont la délicatesse ne paraissait répugner qu'à l'emploi de la force, ne se fit pas scrupule d'accepter. Une bourse de 2,000 ducats fut offerte au chancelier de l'électeur de Trèves, et une somme de 8,000 écus d'Allemagne aux ministres de l'électeur de Cologne, à raison de 2,000 écus par mois tant que le grand-duc ne serait pas élu empereur ; ce dernier point confié aux tendres soins d'une grande dame, la comtesse de Brandt, qui avait régné, disait-on, sur l'esprit de l'électeur, et qu'on fit revenir à Cologne tout exprès pour essayer de rétablir son influence.

Vaines tentatives : l'électeur de Trèves était désormais tout en Dieu, on ne pouvait plus le faire sortir des considérations mystiques. — « Ne voyez-vous pas clairement le doigt du Seigneur? disait-il au résident de France ; c'est la Providence qui a conduit par la main M. de Belle-Isle dans le piège d'Elbingerode ; c'est elle qui, par la mort de l'empereur, a fait la paix de la Bavière ; la prudence des hommes ne peut rien contre la volonté divine. » Quant à l'électeur de Cologne, son honneur était intraitable : il avait promis, il avait juré, il voulait tenir ; l'abbé Aunillon ne pouvait que s'étonner de trouver si incorruptibles des gens si corrompus. — « Il m'écoute, ajoutait-il, avec un phlegme dont je ne fais pas honneur à sa philosophie (1). »

Les prétentions de d'Argenson étaient pourtant devenues des plus modestes, car tout ce que, faute de mieux et en désespoir de cause, il se bornait maintenant à demander aux princes qu'il tentait de séduire, c'était de se prêter à l'ajournement de l'élection et de s'opposer par des délais, qu'il était toujours aisé de motiver, à une précipitation peu ordinaire, d'ailleurs, dans les habitudes germaniques. Non qu'il eût cessé d'avoir un candidat de son choix, et même d'exprimer tout haut ses sympathies et ses préférences pour le roi

(1) Renaud et l'abbé Aunillon à d'Argenson, juillet et août, *passim*. (*Correspondances de Trèves et de Cologne*. — Ministère des affaires étrangères.)

de Pologne, cet étrange prétendant, qui se refusait à l'être et qui, de jour en jour, plus engagé et plus déférant envers l'Autriche, se trouvait ainsi non-seulement l'allié, mais presque le serviteur de celui auquel on voulait le donner pour rival. — « Le roi de Pologne, écrivait-il encore, le 2 avril, à l'un de ses agens à Francfort, a au fond le cœur des bons patriotes et des Allemands; il a le droit et il a la raison... Le parallèle du roi de Pologne et du grand-duc forme un tel contraste que la raison et le sentiment suffiraient pour inspirer au collège électoral des motifs de résistance à se déterminer sans réflexion pour le choix du grand-duc. » — Et à l'électeur de Trèves, pour le prendre par son côté faible, il faisait dire : — « Il faut insister sur l'article de la religion ; le roi de Pologne est le plus droit roi qui ait jamais porté couronne ou dit bréviaire; sa famille l'est pour le moins autant que lui. » — Il ne renonçait donc pas à sa chimère favorite; mais, ne pouvant se dissimuler que le vent ne soufflait pas en faveur d'une candidature qui persistait à rester dans l'ombre, il bornait ses vœux à éloigner toute résolution définitive, afin de laisser le temps aux événemens d'agir, à Auguste de se déclarer et, comme il le disait et l'espérait toujours, à la raison de se faire entendre. Il se flattait d'avoir obtenu, pour ce système de temporisation, l'appui d'Auguste lui-même et le concours de son représentant à la diète. Parfois même, avec la mobilité d'imagination qui lui était propre et ce goût de nouveautés originales qui était le fond même de son caractère, il lui arrivait de dire : — « Mais pourquoi l'empire ne se passerait-il pas de chef? Une association libre comme celle des cantons suisses et des Provinces-Unies assure aussi fortement la sécurité de l'innocence et ne serait pas sujette aux mêmes inconvéniens que l'assujettissement forcé à l'autorité impériale. Les princes ecclésiastiques pourraient, en toute tranquillité, être de bons archevêques et des souverains heureux. Il en serait de même des autres princes, et tous se trouveraient exempts de rechercher, en s'abaissant lâchement devant l'autorité impériale, la faveur et quelques grâces de l'empereur régnant (1). »

Mais tandis que le cabinet français ne cherchait plus qu'à gagner du temps, d'autres, devinant sa pensée et allant plus droit en besogne, ne songeaient, au contraire, qu'à se hâter pour en finir. Dès

(1) D'Argenson à Saint-Severin, ministre à Francfort, 2, 17 août; — à Renaud, résidant à Trèves, 22 août 1745; — Vaulgrenant à d'Argenson, 22 juillet 1745. — Un mémoire, joint à cette dernière lettre, fait voir que le comte de Brühl s'était à peu près engagé à faire, à Francfort, tous les efforts possibles pour retarder l'élection, ce qui n'est pas surprenant, Auguste III ayant un certain intérêt à prolonger une situation qui le faisait caresser et ménager par tous les partis. (*Correspondances de Francfort, de Trèves et de Saxe*.— Ministère des affaires étrangères.)

le 3 août, les représentans, réunis en conférence préliminaire, se montrèrent résolus à rendre (comme on disait) l'*activité* à la voix de Bohême, ce qui ouvrait la porte de la diète aux envoyés de Marie-Thérèse; et cette décision amenant, comme on s'y attendait, la retraite immédiate de la Prusse et du Palatinat, il fut déclaré qu'on passerait outre sans tenir compte d'aucune absence, et que l'élection aurait lieu à la pluralité des présens. Puis, de crainte que la discussion des articles qui, sous le nom consacré de *capitulations*, devaient être présentés à l'empereur élu (comme la condition et la règle de son administration future) n'entraînât quelques délais, on convint, afin de rendre ces formalités le moins longues possible, de s'en tenir aux dispositions prises dans l'élection précédente. En un mot, tout fut préparé, comme l'annonçait un agent français, pour enlever *militairement* l'opération électorale. On sentait que la diète, appartenant désormais à Marie-Thérèse, n'était plus que l'instrument d'une main puissante.

La protestation de la France aurait dû suivre immédiatement celle de la Prusse, et il ne manquait pas à Francfort d'agens français pour la présenter. Il y en avait jusqu'à trois: La Noue, résident ordinaire dans la ville impériale; Blondel, accrédité auprès de l'archevêque de Mayence, et qui avait suivi le prince-primat à la diète; enfin, le comte de Saint-Severin, seigneur de distinction, exercé déjà à de hautes fonctions, et qui devait remplir, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, le rôle si récemment dévolu à Belle-Isle, et joué par lui avec un éclat qu'on n'avait pas oublié. C'était celui-là dont la voix, se faisant entendre en même temps qu'arrivait en Allemagne l'écho, malheureusement trop affaibli, des victoires françaises dans les Pays-Bas, aurait pu avoir quelque retentissement. Sa retraite, après une apparition solennelle et suivie d'une protestation hautaine, aurait pu jeter quelque trouble dans des âmes timides et des esprits naturellement indécis. Mais un incident ridicule ne laissa pas à Saint-Severin, qui se sentait d'avance condamné à l'impuissance, même la ressource de garder un peu de prestige en s'enveloppant dans sa dignité.

Sa nomination avait été le chercher sur la route de Russie, où il allait remplir une mission extraordinaire, et il avait dû arriver à Francfort sans aller prendre à Paris ses lettres de créance: un secrétaire était chargé de les lui apporter. Seulement on n'avait pas réfléchi que les troupes autrichiennes occupaient toutes les routes qui conduisaient de la frontière de France à Francfort, et que l'accès en était interdit tout particulièrement aux Français. Sans doute, à l'ambassadeur lui-même, se présentant avec son caractère officiel et l'extérieur de son rang, on eût hésité à barrer le chemin; mais un

simple secrétaire, portant dans sa valise des lettres de créance qui n'étaient pas pour lui, n'imposait pas la même réserve. Les commandans autrichiens en jugèrent du moins ainsi, et ne se firent aucun scrupule de lui refuser malicieusement un laisser-passer. A quoi servait donc l'expérience si récemment faite par Belle-Isle? C'était la seconde fois que la légèreté et la loyauté françaises étaient prises au piège par le sans-gêne de la rudesse germanique.

Dufour (c'était le nom du secrétaire), tout interdit, alla demander conseil au prince de Conti, qui campait toujours à proximité du Rhin. Le prince ne se trouva guère moins embarrassé; c'était le cas peut-être pour lui de tenter un coup de tête, en donnant au secrétaire une escorte pour forcer le passage, au risque d'amener un de ces conflits qui, engagés par hasard entre des armées en présence, se terminent souvent à l'avantage du plus audacieux. Mais Conti ne se sentait ni en force suffisante ni assez sûr d'être avoué et approuvé, même en cas de succès, par son gouvernement, pour essayer pareille aventure. On se borna donc à chercher quelque moyen de tourner l'obstacle qu'on ne pouvait franchir, et un moment on s'était arrêté à l'idée d'embarquer le secrétaire sous un déguisement et avec ses lettres de créance dans sa poche, sur un des bateaux marchands qui remontaient le Mein. Mais, réflexion faite, cette manière gauche d'entrer en scène, pour un représentant de la France, sembla, non sans raison, pire encore que de n'y pas paraître du tout. La voie d'eau, d'ailleurs, n'était guère plus sûre que celle de terre, le grand-duc ayant réquisitionné, pour le service de ses troupes, tous les bateaux dont la ville de Francfort disposait; on les lui avait accordés sans difficulté, et ils sillonnaient la rivière à toute heure. Il fallut donc patienter et parlementer avec les commandans autrichiens, qui finirent par entendre raison, mais seulement quand l'élection fut assez avancée pour que la remise des lettres de créance ne fût plus qu'une formalité inutile. En effet, à partir d'un certain moment du *négoce*, les électeurs étaient en quelque sorte au secret et ne pouvaient plus communiquer ouvertement avec les ambassadeurs étrangers, qui, de plus, le jour même du vote, devaient sortir de la ville, sauf à stationner quelque part dans les environs, jusqu'à ce que le résultat fût connu. En attendant, Saint-Severin, pour ne pas rester tout à fait inactif, se résolut à aller trouver personnellement l'archevêque de Mayence et à lui faire connaître en termes officieux (puisqu'ils ne pouvaient être officiels) le désir de sa cour de voir la diète surseoir à un choix qui ne lui paraissait pas suffisamment préparé. — « Il y a assez longtemps, lui répondit sèchement le prélat, que l'empire est privé de chef; l'obligation de mon office

d'archichancelier est de lui en faire promptement trouver un. » — L'ambassadeur, ainsi rebuté et se souciant peu de se le faire dire à deux fois, trouva alors plus commode de s'enfermer chez lui, en prétextant qu'il était malade (ses lettres même disent qu'il l'était réellement) : ce qui lui donnait aussi une bonne raison pour ne pas sortir de Francfort au moment indiqué, car il eût été très embarrassé (dans l'état des environs) de trouver, même pour quelques heures, un abri où il pût rester en sécurité (1).

Quand Louis XV fut informé de la triste figure qu'avait faite l'agent porteur de son sceau et de sa signature, il en éprouva une humeur très vive, et dit tout haut que Dufour aurait dû, même au risque de sa vie, se frayer un passage. Mais, quant à d'Argenson, il dut se borner à faire remarquer combien les procédés de l'Autriche étaient différens des siens, puisque, tant que l'armée française avait campé dans le voisinage de Francfort, elle avait laissé circuler en liberté même les envoyés de Marie-Thérèse.

Avec quelque rapidité qu'on eût l'intention de procéder, telles étaient pourtant les lenteurs inévitables de la procédure germanique, que les opérations ne pouvaient guère durer moins de quelques semaines; la Bulle d'or en prévoyait même jusqu'à quatre, qu'il n'était guère dans les habitudes d'abréger. Pendant cet intervalle d'attente nécessaire, plusieurs incidens survinrent, qui, dans d'autres circonstances et sous une moins forte impulsion, auraient pu déterminer les électeurs à tout suspendre, tandis qu'une fois leur parti pris, l'effet fut contraire et ne fit que les raffermir dans leur résolution. Ce fut d'abord la nouvelle des progrès du prétendant en Écosse et de sa marche rapide et triomphale vers Édimbourg; d'Argenson s'était flatté, en apprenant ce succès (qui l'avait trouvé longtemps incrédule), que le départ, devenu nécessaire, du roi George d'Allemagne, affaiblirait le crédit et l'action de son représentant à la diète. Loin de là, George, toujours Autrichien dans l'âme, n'en fut que plus pressé de régler, avant de s'éloigner, une question qui lui tenait au cœur et qu'il considérait comme très importante pour la sécurité de ses possessions allemandes; il donna pour instructions à son envoyé, le baron de Münnchausen, de ne rien négliger pour que tout fût résolu le jour où il devait quitter le territoire germanique. Münnchausen lui-même, tout dévoué à Marie-Thérèse, s'acquitta de sa commission avec un tel déploiement de zèle, que Frédéric, informé de cet empressement et à qui tant

(1) Dufour et Conti à d'Argenson, 29 et 30 août 1745; — Saint-Severin à Conti, 29 août; — à d'Argenson, 1er, 2 et 3 septembre 1745. (*Correspondance d'Allemagne*. — Ministère des affaires étrangères.) — Note de d'Argenson à Saint-Severin, 12 août 1745. (*Correspondance d'Allemagne*. — Ministère des affaires étrangères.)

de hâte déplaisait, en conçut un peu d'humeur et même quelque inquiétude sur la sincérité des engagemens qu'on prenait envers lui à Hanovre au même moment (1).

Un mécompte plus grand encore fut causé, — sinon à Frédéric (qui n'avait jamais fait aucun fonds sur l'appui éventuel du roi de Pologne), — du moins aux agens français, par le changement subit qui survint, vers les derniers jours précédant l'élection, dans le langage et la conduite de l'envoyé de Saxe, le comte de Loos. A son arrivée, bien que sa manière d'être fût très louche et son langage peu rassurant, cet agent laissait pourtant encore planer quelque incertitude sur le vote qu'à la dernière heure il aurait à émettre. Il faisait entendre que, s'il s'était refusé à s'associer aux protestations de ses collègues prussiens et palatins, c'était pour garder son action dans la diète, afin de ralentir et au besoin d'entraver la marche de l'opération électorale. Soudainement, il jeta le masque, et, ne se séparant plus de l'envoyé d'Autriche, il annonça tout haut que sa voix était acquise au grand-duc.

C'était (il n'en fit pas mystère) l'effet direct de l'apparition menaçante du prince d'Anhalt et des troupes prussiennes sur la frontière de Saxe. Si Frédéric, par cette démonstration, avait pensé intimider son voisin, il était loin de compte. Auguste en prit occasion, au contraire, pour sortir d'une situation indécise, qu'il n'avait prolongée que pour éviter d'être poussé à bout et exposé à des extrémités trop rigoureuses. Puisqu'on ne le ménageait plus, dit-il, il n'avait plus lieu de garder lui-même aucune réserve. C'est ce qu'il déclara en termes très nets au ministre de France, Vaulgrenant, et l'annonce fut commentée avec une vivacité plus grande encore par le comte de Brühl, personnellement très irrité d'avoir été désigné dans le manifeste prussien par quelques-unes de ces qualifications injurieuses et piquantes dont Frédéric n'avait jamais le bon goût de se priver, même dans ses documens officiels. Une explication très aigre eut même lieu à ce sujet entre Brühl et Vaulgrenant, chez l'ambassadeur d'Espagne, et en présence d'une nombreuse réunion d'assistans. Brühl se laissa aller à exhaler tout son dépit. — « Je tâchai, dit Vaulgrenant, de garder autant de sang-froid que l'autre montrait de fureur. Vous entendez, ai-je dit au ministre d'Espagne, ce qu'on nous dit? Vous voyez quel est le fruit de nos soins et quelle reconnaissance on nous témoigne?.. Vous concevez que notre présence ici est déplacée, en même temps qu'elle devient

(1) Droysen, t. II, p. 541-543. — Frédéric à Podewils, 1er septembre 1745. — *Pol. Corr.*, t. IV, p. 275.— Note autographe de d'Argenson, 24 août 1745. (*Correspondance d'Allemagne.* — Ministère des affaires étrangères.)

inutile. Informons nos cours et attendons les ordres qu'elles jugeront convenables de nous donner. » — Brühl se montra bien alors un peu ému de cette menace d'une rupture faite ainsi sur place et sans retour, et voulut courir après ses paroles. — « Il me prit la main, ajoute Vaulgrenant, et me dit : Nous sommes, je l'avoue, vivement ulcérés, et il faudrait n'avoir pas d'entrailles pour ne pas ressentir les injures qu'on nous dit. Il nous faut quelques jours pour nous remettre, mais soyez sûr que nous ne précipiterons rien. » — Vaines assurances : l'instruction donnée au comte de Loos ne fut ni retirée ni atténuée (1).

D'Argenson fut tout de suite et exactement informé de ce revirement, qui, au fond, n'en était pas un. Ses agens, qui en étaient plus contrariés que surpris, n'ayant jamais partagé ses espérances, mirent même à le détromper un empressement qui n'était pas exempt de malice. — « Il fallait s'y attendre, écrivait l'un d'eux, car c'était une étrange manière pour le roi de Prusse d'offrir au roi de Pologne la couronne impériale que de la lui présenter à la pointe de son épée. » — On peut s'imaginer, mais on peindrait difficilement, le chagrin que le ministre déçu éprouva en voyant s'évanouir les dernières fumées de ses espérances. — « Que faire, écrivit-il sur-le-champ à son envoyé, si la Saxe nous abandonne? Nous comprenons maintenant que les espérances dont elle a voulu nous flatter, sur le désir du roi de Pologne de devenir empereur, n'étaient qu'un moyen dont elle se servait pour arrêter l'invasion qu'elle appréhendait de la part des troupes prussiennes. » — Puis avec Chavigny, dont il avait deviné le blâme mal dissimulé au moment de la retraite de Conti, il entrait dans une sorte de justification plaintive. — « Nous ne pouvions, disait-il, que rester sur la défensive et non prendre l'offensive; c'était aux Allemands à soutenir le système germanique et à montrer s'ils voulaient secouer le joug autrichien... Leur constitution, à cet égard, peut être comparée à celle de la Grande-Bretagne. C'est aux peuples du royaume à se donner un nouveau roi; nous pouvons tout au plus les soutenir contre les fauteurs de la tyrannie. Ce n'était pas à nous à attaquer directement la tyrannie et l'usurpation. Ceux qui nous le demandent sont comme ces jacobites outrés qui ont perdu la cause qu'ils soutenaient. » — Mais en même temps, dans des confidences plus intimes, son irritation contre Auguste III s'exprimait avec toute l'amertume de l'affection trompée. — Ce prince naguère si *droit*, l'espoir des *bons patriotes*, n'était plus que contraste et

(1) La Noue à d'Argenson, 23 août, — Saint-Severin à Conti, 28 août, 3 et 10 septembre; — Vaulgrenant à d'Argenson, 24, 28 et 31 août 1745. (*Correspondances d'Allemagne et de Saxe.*— Ministère des affaires étrangères.)

extravagance... « Atteint d'une sorte de stupidité, il se laisse ruiner, déshonorer : il va devenir esclave, quand il pourrait devenir maître; il s'appuie sur une liaison qui le perdra, bien loin de lui servir jamais à rien, et en lui s'invétère la haine pour ce qui serait propre à le sauver et à l'élever. » — D'Argenson n'en concluait pas moins qu'il fallait soutenir la gageure jusqu'au bout, bien qu'on pût prévoir qu'il faudrait céder à cette conduite *monstrueuse*, et, en guise de dernière ressource, il ouvrait à Saint-Severin un crédit de 300,000 écus pour corrompre, s'il était possible, un des plénipotentiaires autrichiens (1).

Il était trop tard, la date de l'élection était fixée; on était maintenant si sûr du résultat qu'on avait songé un instant à attendre, pour le proclamer, le 4 octobre, jour de Saint-François et fête du grand-duc; mais, de crainte d'être surpris par quelque nouvel incident, le 12 septembre fut enfin choisi, « et ce jour-là, écrit La Noue, l'élection du grand-duc de Toscane comme roi des Romains fut proclamée, entre une heure et deux heures de l'après-midi, au bruit de trois salves d'artillerie des remparts, au son de toutes les cloches de la ville et aux acclamations d'une populace effrénée, qui ne diminua rien de ses clameurs que fort avant dans la nuit. Les ambassadeurs de Bohême jetèrent de l'argent au peuple et illuminèrent le dehors de leurs hôtels, ce qui fut imité par les ambassadeurs de Hanovre; mais entre les ministres étrangers, M. le nonce est le seul qui se soit piqué d'illuminations (2). » Ainsi, après cinq ans de luttes sanglantes et au lendemain d'une grande victoire, toute l'œuvre de la France était détruite; l'ancien vassal de Louis XV montait malgré lui au trône des césars; le vœu de Charles VI était accompli : sa fille était impératrice.

Au même moment, par une singulière coïncidence, un autre avènement avait lieu à Versailles, presque royal aussi, bien que d'une nature différente, mais qui devait avoir presque autant d'importance pour la suite des événemens du siècle. Le roi de France, après avoir célébré la Saint-Louis dans la cathédrale d'Ostende (comme Maurice lui avait promis), était rentré dans sa capitale; bien qu'il revînt couvert de nouveaux lauriers, l'accueil qui lui fut fait, cette fois, fut assez froid. Avec l'humeur mobile des Parisiens, on ne rallume pas aisément l'enthousiasme quand on l'a laissé s'éteindre. Puis, en l'absence du véritable vainqueur, qui était resté à tête de son armée

(1) D'Argenson à Saint-Severin, 30 et 31 août; — à Vauréal, ambassadeur en Espagne, 7 septembre; — à Chavigny, 11 septembre 1745. (*Correspondances d'Allemagne, de Saxe et d'Espagne.*— Ministère des affaires étrangères.)

(2) La Noue à d'Argenson, 13 septembre 1745. (*Correspondance d'Allemagne.*— Ministère des affaires étrangères.)

pour achever les opérations de la campagne, des commentaires et des critiques avaient recommencé à circuler. De tristes nouvelles arrivaient des succès de la marine anglaise dans les parages lointains de l'Atlantique, et le résultat prévu de l'élection de Francfort faisait juger assez sévèrement la conduite de l'armée du Rhin. Enfin, on savait que, dès que la cour serait rétablie à Versailles, aurait lieu la présentation officielle de la nouvelle marquise de Pompadour à la reine (1).

Effectivement, ce fut au jour indiqué que celle qui remplaçait Mme de Châteauroux dans le cœur du roi pour y régner tant d'années en souveraine, paraissant dans tout l'éclat de sa beauté, fut introduite dans ce cercle royal, d'où la tenaient éloignée sa condition comme sa naissance. Elle était amenée par la princesse de Conti, mère du général de l'armée du Rhin, qui s'était chargée de cette commission, dans l'espoir d'assurer à son fils la succession, toujours prête à s'ouvrir, du maréchal de Saxe... — « Il y avait un monde prodigieux, dit Luynes, dans l'antichambre et la chambre du roi, mais assez peu dans le cabinet... Tout Paris était occupé de savoir ce que la reine dirait à Mme de Pompadour. On avait conclu qu'elle ne pouvait lui parler que de son habit, ce qui est un sujet de conversation fort ordinaire aux dames quand elles n'ont rien à dire. La reine, instruite que Paris avait déjà arrangé sa conversation, crut par cette raison même devoir lui parler d'autre chose... Je ne sais si Mme de Pompadour entendit ce qu'elle disait, car la reine parla assez bas; mais elle profita de ce moment pour assurer la reine de son respect et du désir qu'elle avait de lui plaire. La reine parut assez contente du discours de Mme de Pompadour, et le public, attentif jusqu'aux moindres circonstances de cet entretien, a prétendu qu'il avait été fort long et qu'il avait été de douze phrases. M. le dauphin parla à Mme de Pompadour de son habit. Ce qu'il y a de singulier dans le choix de Mme la princesse de Conti, c'est qu'elle ne connaît pas du tout Mme de Pompadour; je crois même qu'elle ne l'avait jamais vue avant ce moment. » — Puis Mme de Pompadour fut installée dans l'appartement qu'avaient occupé avant elle Mmes de Châteauroux et de Mailly. Cette suite de cérémonies, aussi tristes que piquantes, eut lieu pendant cette première semaine de septembre, qui voyait couronner à Francfort l'ambition de Marie-Thérèse. Ainsi se trouvaient mises en présence, par le jeu le plus étrangement combiné du hasard et des passions humaines, ces deux femmes, la veille encore séparées par toute la distance que peuvent mettre entre des créatures humaines le rang et la vertu, et dont la

(1) Chambrier à Frédéric, 10 septembre 1745. — (Ministère des affaires étrangères.)

rencontre allait, moins de dix ans après, concourir à changer l'axe de la politique européenne (1).

II.

L'annonce de l'élection de Francfort, rapidement portée à Vienne, y fut reçue sans surprise et presque sans émotion. La nouvelle impératrice s'y attendait si bien et avec tant d'assurance, que tout était déjà réglé (je l'ai dit) pour son départ, jusqu'aux moindres détails du cortège et de la dépense. Aussi la joie de l'affection et de l'ambition satisfaites faisait déjà place, dans son âme, à un autre sentiment qu'elle avait peine à dominer.

Peu de jours en effet auparavant, elle avait reçu de son beau-frère le prince de Lorraine un courrier lui apportant une communication si étrange qu'elle avait eu peine à en croire ses yeux. Le prince, qui campait toujours sur la frontière de la Saxe et de la Bohême, lui faisait part qu'un messager du général de l'armée prussienne était venu lui demander un laisser-passer pour un courrier attendu de Hanovre, qui devait être porteur d'une convention conclue entre leurs maîtres communs et le roi d'Angleterre, et dont un des articles stipulait un armistice. Charles, au fond très fatigué d'une guerre qui ne tournait pas à l'avantage de sa réputation militaire, avait accueilli cette ouverture avec un plaisir que sa lettre laissait trop entrevoir ; mais en l'absence de toute instruction de sa cour, il avait, disait-il, dû se borner à répondre qu'il envoyait prendre des ordres à Vienne, et à promettre en attendant de ne faire lui-même aucun acte d'hostilité. Le bruit s'était sur-le-champ répandu dans l'armée que la paix était signée et que la guerre allait finir. Marie-Thérèse apprit ainsi, en quelque sorte par hasard, qu'en son absence et à son insu, en dépit de ses protestations formelles, son allié et son ennemi s'étaient entendus, et ce ne pouvait être qu'à ses dépens et dans les termes auxquels elle avait d'avance refusé d'adhérer. La nouvelle était publique, les deux armées en étaient informées avant qu'on eût pris soin même de la prévenir. Son irritation était au comble, et, en réalité, assez naturelle.

On peut juger par là de l'accueil qui attendait le ministre anglais, Robinson, lorsque le lendemain de l'arrivée du courrier du prince de Lorraine, ayant reçu lui-même des dépêches de Hanovre, il vint avec un air de profond mystère informer le ministre autrichien, le comte Uhlfeld, qu'il avait un acte très grave à soumettre à l'examen de la reine, mais qu'avant d'en faire part, il demandait qu'on lui

(1) *Journal de Luynes*, t. VII, p. 59 et 60.

promît le secret le plus absolu. Uhlfeld, qui eut probablement peine à le laisser arriver au bout de son discours sans sourire, lui répondit qu'il ne se chargerait pas d'une telle commission, parce que, s'il s'agissait d'une convention d'une nature quelconque à conclure avec le roi de Prusse, la reine était décidée d'avance à ne pas s'en laisser parler. Sur les instances du ministre, cependant, il consentit à consulter la reine au moins sur le point de savoir si elle voudrait s'engager au secret qui lui était demandé. Mais dans la journée, Robinson apprit que son prétendu secret était connu à peu près de tout le monde, à telles enseignes que le ministre de Saxe, le comte Saul, était parti précipitamment, chargé par Marie-Thérèse d'avertir le roi de Pologne de ce qui se passait à l'armée, au cas très peu probable où il n'en aurait pas été déjà directement informé. Robinson crut devoir alors prendre sur lui de renoncer à une réserve qui ne trompait plus personne, et de communiquer le texte même de l'acte dont il demandait la ratification. Les conditions qui y étaient portées étant précisément celles que Marie-Thérèse avait rejetées trois semaines auparavant avec indignation, il n'y avait nulle chance que cette confidence modifiât son impression; aussi le soir, quand l'ambassadeur se présenta timidement à la cour, la reine passa devant lui sans faire semblant de le voir et sans lui adresser la parole (1).

La conduite de Frédéric débutant ainsi, dans l'exécution d'un traité qui n'existait encore qu'en projet, par la violation à peu près formelle d'un des articles, était et reste encore inexplicable. Avait-il pensé qu'en prenant Marie-Thérèse par surprise, pour la mettre en présence d'un fait accompli et du désir pacifique très prononcé des populations, il la ferait capituler sans condition? En ce cas, son mécompte fut complet, car il ne réussit qu'à mettre sa rivale à l'aise, en lui faisant beau jeu pour déclarer tout haut et à tout venant qu'il n'y avait nulle sécurité à traiter avec un homme qui ne pouvait pas même un seul jour se résigner à tenir sa parole. — « Je puis faire la paix, je le sais, dit-elle quelques jours après à l'ambassadeur de Venise, Erizzo, en le prenant à part à Schoenbrunn au milieu d'une fête, mais je ne le veux pas, et je n'entendrai jamais raison là-dessus. Le roi de Prusse ne veut que m'endormir pour m'attaquer de nouveau, à l'improviste, au moment où j'y songerai le moins. » — Elle était si animée qu'elle sembla oublier qu'elle parlait à un observateur qui tenait note et devait rendre compte de tout ce qu'il entendait; car, Erizzo lui ayant demandé si elle était sûre de tous

(1) Robinson à Harrington, 1er et 4 septembre 1745. (*Correspondance de Vienne.* — Record Office.)

ses alliés : — « Il y a la Saxe, dit-elle, qui n'est jamais ni une amie sûre ni une ennemie bien déclarée. Je sais bien que, pour la contenter, il aurait fallu que, si le grand-duc est empereur, la reine de Pologne pût être impératrice, et s'il ne tenait qu'à moi je céderais volontiers ma part; mais il faut prendre ses alliés avec leurs défauts, et leurs engagemens sont tels que je les tiens. Quant au roi de Sardaigne, j'en suis sûre aussi, il connaît son intérêt; s'il m'abandonnait, on le lui ferait ensuite payer trop cher. »

Dans ces dispositions, la réponse à envoyer au prince de Lorraine ne pouvait être douteuse : il eut ordre de ne tenir aucun compte de la demande de suspension d'armes qui lui était faite et d'en venir aux mains avec l'armée prussienne le plus tôt qu'il pourrait. « Vous m'avez, lui fit dire la reine, envoyé l'annonce d'une victoire il y a deux ans, le jour que j'ai été couronnée à Prague ; j'espère bien en recevoir une pareille pour le couronnement qui se prépare. » Après quoi, elle dut se mettre en route pour Francfort, et, le ministre anglais n'étant pas invité à la suivre, la négociation tomba pour le moment d'elle-même (1).

Mais si elle se taisait à Vienne avec Robinson, elle avait soin de parler ailleurs et à d'autres. Ce n'était pas seulement, en effet, un avis et un engagement de se mettre en garde qu'elle faisait parvenir au roi de Pologne : c'était une ouverture d'une tout autre et bien plus grave nature. Effectivement, le comte Saul était à peine arrivé à Dresde et n'avait pas plus tôt remis ses dépêches au comte de Brühl que celui-ci faisait prier le ministre de France, le marquis de Vaulgrenant, de passer chez lui sans délai. L'invitation devait sembler singulière, car, depuis la dernière altercation que j'ai racontée, Vaulgrenant avait à peu près rompu tout rapport officiel avec le ministre saxon, et, retiré chez lui, n'attendait plus que ses lettres de rappel. Aussi, quelle dut être sa surprise lorsque, à son entrée, Brühl lui tendit un papier en l'engageant à en prendre connaissance. C'était la copie de la convention signée à Hanovre entre les rois de Prusse et d'Angleterre. La lecture finie : « Voilà, dit Brühl, ce dont nous vous prévenions depuis six mois et ce que vous n'avez jamais voulu croire. » Puis il lui fit clairement entendre que, si le roi de France était disposé à payer son perfide allié dans sa monnaie, en s'accommodant de son côté aux dépens du parjure avec

(1) Robinson à Harrington, 4 septembre 1745. (*Correspondance de Vienne.* Record Office. — *Correspondance d'Erizzo*, ambassadeur de Venise, 4 septembre 1745.) — L'appréciation ironique des dispositions de la reine de Pologne ne se trouve pas, je l'avoue, dans la dépêche d'Erizzo ; je l'ai empruntée à une dépêche antérieure de Robinson (25 août), parce qu'elle m'a paru donner une idée plus complète des sentimens de l'impératrice.

la reine de Hongrie, il avait tout lieu de penser que la reine, pour sa part, était disposée à s'y prêter. Le changement de langage était si brusque, le coup de théâtre si inattendu, que Vaulgrenant crut devoir se faire redire la proposition à deux reprises avant d'y ajouter foi, et ce ne fut qu'après un second entretien qu'il crut pouvoir la transmettre à Versailles sous une forme tout à fait officielle. Encore, craignant toujours quelque piège, conseillait-il de ne s'avancer sur ce terrain qu'avec méfiance (1).

La réserve était naturelle, mais nullement fondée; car, si la résolution de Marie-Thérèse éclatait subitement, quelques paroles, échappées dans ses entretiens avec Robinson, nous ont fait voir que la pensée de tendre la main à la France pour rester libre d'écraser Frédéric s'était déjà présentée à plus d'une reprise à son esprit. En tout cas, cette fois, elle en avait si bien admis et embrassé avec tant d'ardeur le dessein, qu'elle ne crut pas devoir se borner à le faire connaître à Versailles par une seule voie. Ce ne put être, en effet, par un simple hasard que Chavigny, au même moment, voyait se renouveler à Munich le même changement à vue dont Vaulgrenant avait la surprise à Dresde.

Lui aussi, plus dégoûté encore que son collègue, parce qu'il avait eu plus d'échecs à subir, vivait depuis les derniers événemens d'Allemagne dans une pénible retraite, envoyant lettre sur lettre à Versailles pour conjurer qu'on le tirât du poste ingrat où chaque jour lui apportait un nouvel affront à dévorer. — « Dès qu'il n'est plus possible, écrivait-il encore le 13 septembre, d'arrêter un ouvrage aussi monstrueux que celui qui doit être consommé aujourd'hui à Francfort, me laisserez-vous plus longtemps languir ici? » — Mais subitement, le 15, son langage change, et sa correspondance, la veille découragée et devenue presque nulle, se réveille et se ranime. C'est que le bruit de la convention de Hanovre vient de se répandre dans la ville, et, en l'apprenant, le comte Chotek, ministre d'Autriche, a dit tout haut : « qu'il serait temps que la cour de Vienne et celle de France se rapprochent l'une de l'autre, et que la reine de Hongrie ferait un bon parti au roi si Sa Majesté vou-

(1) Vaulgrenant à d'Argenson, 10 et 14 septembre 1745. (*Correspondance de Saxe*. — Ministère des affaires étrangères). — Le comte de Brühl, dans cet entretien avec Vaulgrenant, répéta bien à plusieurs reprises qu'il parlait en son propre nom et sans répondre des résolutions de Marie-Thérèse. Il ajouta même que le texte de la convention lui avait été communiqué par le ministre d'Angleterre et non par la reine. Mais les dépêches de Robinson nous font savoir qu'il y eut, pendant ces jours, une communication constante et un fréquent échange de courriers entre Vienne et Dresde, et Brühl ne se serait pas avancé jusqu'à faire des offres formelles sans le consentement de sa fière et puissante alliée.

lait abandonner un allié qui lui manquait si essentiellement. » Le propos a été tenu devant le ministre de Saxe, qui n'a pas perdu un moment pour venir le répéter à la légation de France. Même changement dans l'attitude de la cour, des ministres et de l'électeur de Bavière lui-même, naturellement flatté de l'espoir d'une réconciliation possible entre ses nouveaux et ses anciens protecteurs. Chavigny signale en particulier une dame de la cour de l'impératrice douairière, élevée à Vienne avec Marie-Thérèse et restée en relations familières avec son amie d'enfance, et qui se mit à prôner, avec une extrême vivacité, le projet de la nouvelle alliance. Il est vrai qu'elle paraissait s'y être préparée auparavant, puisqu'elle s'était mise en coquetterie réglée avec Chavigny lui-même, cherchant, dit celui-ci, à *escamoter* ma connaissance (1).

Chavigny, comme nous le connaissons, était trop avisé pour croire que de telles paroles, venant de tels auteurs, fussent dites en l'air, — trop désireux de prendre par un succès diplomatique sa revanche de tout ce qu'il avait souffert pour les laisser tomber, — mais trop prudent cependant pour les relever sans précaution; aussi demanda-t-il qu'on voulût bien s'expliquer plus nettement et lui faire savoir s'il était oui ou non chargé de porter ces ouvertures à Versailles. La reine, lui fit-on répondre, allait passer en personne à Passau, sur la frontière de Bavière, en se rendant à Francfort : elle y avait mandé son ministre, qui se ferait accompagner de l'envoyé saxon ; à leur retour, les deux voyageurs auraient sans doute quelque chose à lui dire. Effectivement, l'excursion accomplie, une note lui fut remise de la part de la reine elle-même, conçue dans un esprit très pacifique, mais en termes pourtant peu significatifs, car elle déclarait seulement qu'elle était prête à traiter de concert avec ses alliés et à écouter les propositions de la France.

Ce n'était rien dire et même c'était renverser les rôles : elle paraissait accepter et non offrir elle-même la proposition d'entrer en pourparlers ; mais un commentaire suivit, tout à fait différent du texte. L'envoyé de Saxe, obligé à moins de réserve que son collègue, ne fit pas difficulté de raconter comment s'était passée l'entrevue de Passau. A peine arrivée, la reine avait fait monter le comte Chotek dans sa voiture et l'avait entretenu en tête-à-tête pendant toute la durée de la route de Passau jusqu'à Ratisbonne. Là elle s'était montrée non-seulement désireuse, mais pressée de faire affaire avec la France ; elle n'avait plus, disait-elle, rien de personnel contre la France, et la France n'avait rien à craindre d'elle. « Elle laissa

(1) Chavigny à d'Argenson, 13 et 15 septembre 1745. *(Correspondance de Bavière. — Ministère des affaires étrangères.)*

voir, disait le narrateur, qu'elle était entièrement désillusionnée de la chimère d'entamer la frontière française. » Elle acceptait sans difficulté qu'une négociation fût ouverte à Dresde par les soins du roi de Pologne, ou à Munich par l'intermédiaire de Chavigny. Chavigny, toujours sur ses gardes et écoutant à son tour sans adhérer, chercha indirectement à savoir ce qu'on attendait en fait d'offres ou de concessions de la France. « On pense, reprit son interlocuteur, que vous ne tiendrez pas à garder *toutes* vos conquêtes de Flandre. » De plus en plus surpris et charmé, Chavigny resta cependant assez maître de lui pour déclarer froidement que le roi de France, n'ayant pris les armes que pour défendre la liberté de l'Allemagne, ne la sacrifierait pas aisément à la toute-puissance du grand-duc. Mais rentré chez lui et la plume en main, il avait peine à contenir sa joie. — « Le trait du roi de Prusse est bien noir, mais il a encore plus d'imprudence : lui et le roi d'Angleterre nous servent sur les deux toits (1). »

En prenant connaissance pour la première fois peut-être de cet incident diplomatique si peu connu, en le tirant, pour ainsi dire, de la poussière des archives où la trace en était restée enfouie (car aucun auteur, pas même MM. d'Arneth et Droysen, n'en font mention, du moins avec ce détail et cette précision), l'historien français comprend sans peine le joyeux étonnement de Chavigny, et il n'éprouve qu'un regret, c'est que ce sentiment n'ait pas été partagé par ceux qui pouvaient mettre l'occasion propice à profit. Quel avantage inattendu s'offrait à la France! Sa partie était perdue, définitivement perdue en Allemagne; mais, dans les Pays-Bas et en Italie, elle restait victorieuse et maîtresse. Marie-Thérèse, en nous pressant de reconnaître son titre impérial et de lui laisser pleine liberté dans l'empire, ne réclamait donc de nous aucun sacrifice véritable. Mais de quelque désir de vengeance qu'elle subît l'entraînement, elle n'était ni assez naïve ni assez dépourvue de sens politique pour croire que rien ne lui serait demandé en échange de la facilité qu'elle obtiendrait de concentrer toutes ses forces contre le roi de Prusse. Elle ne s'attendait pas sans doute que la France allait lui restituer par pure grâce et en hommage tout le territoire conquis par ses armes et occupé à l'heure même par ses armées. L'abandon d'une partie au moins des provinces qui avaient été, au-delà du Rhin et des Alpes, le théâtre de nos victoires, était la condition, sinon clairement consentie, au moins sous-entendue et aisée à lire entre les lignes, de la proposition que Marie-Thérèse offrait avec tant d'empressement. L'extension de notre frontière du nord avait été

(1) Chavigny à d'Argenson, 22 septembre 1745. (*Correspondance de Bavière.* — Ministère des affaires étrangères.)

le but constant des efforts de tous nos rois ; on pouvait faire un pas dans cette voie et un pas considérable. Il y avait donc là un jour, une heure, une minute à saisir où, la passion l'emportant dans cette grande âme sur tous les calculs de la raison d'état, on pouvait se faire payer largement par elle le prix de cinq années de lutte jusque-là stériles autant que sanglantes. Ce sont de ces occasions qui passent et ne reviennent pas : le génie du politique consiste à les saisir au vol. Le seul motif qui pût faire hésiter à en profiter eût été la crainte de paraître abandonner un allié sur le champ de bataille. Mais Frédéric, en prenant les devans, avait levé d'avance tous les scrupules et pris soin de mettre d'accord la loyauté avec la politique, la conscience avec l'intérêt (1).

III.

La nouvelle de la convention de Hanovre, dont la proposition de Marie-Thérèse n'était que la conséquence, arrivait, on le voit, au ministère français par deux voies également certaines, et, à dire vrai, il n'y avait rien dans la défection de Frédéric à quoi on ne dût s'attendre. Les avertissemens de Valori, bien que donnés sous la forme d'insinuations trop timides, auraient suffi pour mettre en garde tout esprit moins prévenu que celui de d'Argenson. Depuis lors, une aventure qui ne fut que ridicule, mais qui aurait pu être très grave, était venue attester à tout le monde, et à d'Argenson en particulier, le peu d'égards que Frédéric avait désormais souci de prendre pour la France et tout ce qui la représentait. Valori, se plaignant, comme je l'ai raconté, des dangers auxquels on le laissait exposé en le traînant à la suite de l'armée prussienne, ne croyait pas si bien dire : une nuit qu'on l'avait logé dans un faubourg isolé de la petite ville de Jaromir, il fut réveillé en sursaut par le bruit d'un coup de fusil, et, mettant la tête à la fenêtre, il aperçut l'unique sentinelle qui veillait à sa

(1) La négociation engagée entre la France et l'Autriche, à ce moment critique, n'est mentionnée dans aucun historien antérieur à MM. Droysen et d'Arneth. Mais M. Droysen n'en attribue l'origine qu'à une proposition faite par le ministre saxon Saul à Marie-Thérèse à Francfort, le mois suivant, et M. d'Arneth, qui parle bien de l'entremise de Chavigny et du ministre autrichien à Munich, ainsi que de l'entrevue de Passau, ne paraît pas en avoir compris l'importance. Il pense que Chavigny était chargé d'une ouverture à faire par le cabinet français, et en citant la note écrite qui lui fut remise, il y voit l'intention plutôt d'éluder la proposition que de l'accepter. La correspondance de Chavigny contredit absolument cette appréciation. Chavigny n'avait et ne pouvait avoir reçu aucune instruction de ce genre de d'Argenson, qui était très éloigné de songer à se séparer du roi de Prusse; et complètement en disgrâce lui-même auprès de son ministre, il n'aurait jamais pris sur lui une démarche de cette importance. (Droysen, t. II, p. 572 ; — d'Arneth, t. III, p. 127, 130 et 437.)

garde qui se débattait toute seule contre un gros d'hommes armés. C'était une compagnie irrégulière de Pandours, qui, battant la campagne aux environs, avait appris, je ne sais comment, la présence du ministre de France dans le voisinage, et trouvait plaisant de mettre la main sur une si bonne prise. L'hôte, acheté pour un peu d'argent, avait livré sa maison sans se faire prier. Nulle défense à ce premier moment n'était possible. Par bonheur, Valori et son secrétaire, un nommé d'Arget, étaient couchés dans deux petites chambres toutes semblables, ouvrant l'une et l'autre sur le même palier. Le chef de la bande, enfonçant l'une des portes d'un coup de pied, crut pénétrer chez le maître et se trouva en face du serviteur. « Êtes-vous le ministre de France, lui dit-il en braquant le canon de son pistolet sur sa poitrine? — C'est moi, » dit d'Arget, payant d'audace et sautant en bas de son lit. Le courageux secrétaire eut encore le sang-froid et l'adresse de glisser sous ses couvertures un portefeuille contenant les papiers qui lui étaient confiés. Le Pandour donna ordre qu'on s'assurât de sa personne et qu'on l'emmenât sur-le-champ. Puis il fit procéder à une perquisition qui ne fut, en réalité, qu'un vol en règle. On forçait les armoires, on cassait la vaisselle, on se partageait les effets de l'ambassadeur et de ses domestiques. Tout y aurait passé, si un détachement prussien, averti un peu tardivement par le bruit, ne fût venu mettre l'ordre et faire prendre la fuite aux pillards. Il était temps, car Valori, ne voulant pas se prêter à la fraude pieuse de son secrétaire, allait se livrer lui-même, malgré les efforts de son valet de chambre, qui l'arrêtait à grand'peine en lui mettant la main sur la bouche et en le retenant à bras-le-corps.

D'Arget cependant, gardé à vue, les mains liées, pieds nus et en chemise, dut faire un trajet de plusieurs lieues pour être conduit à la tente de l'officier supérieur qui avait commandé l'équipée, et qui ne se tenait pas de joie d'avoir amené un tel personnage dans un tel accoutrement. D'Arget s'empressa de le détromper, mais son généreux artifice faillit lui coûter cher; car ceux qui l'avaient amené, furieux qu'on se fût joué d'eux, témoignèrent leur dépit en déchargeant leurs armes derrière son dos, et le soldat prussien qu'on avait fait captif avec lui tomba raide mort à ses côtés. Alors seulement le commandant prit le captif en pitié, lui fit jeter une pelisse sur ses épaules, et lui prêta un cheval pour faire route jusqu'au quartier-général du prince de Lorraine, qui devait décider de son sort (1).

(1) Valori à d'Argenson, 4 septembre; — d'Arget à d'Argenson, 10 octobre 1745. (*Correspondance de Prusse.*— Ministère des affaires étrangères.) — Valori, *Mémoires*, t. I, p. 244.

Le lendemain, il n'était question dans l'armée prussienne que de cette surprise nocturne qui ne faisait que médiocrement honneur à la vigilance de ses grands-gardes. Mais, quand Valori vint faire ses plaintes au roi de Prusse et lui raconter tous les détails de sa mésaventure avec une vivacité d'émotion bien naturelle, Frédéric le regarda en riant et lui répondit à peine, sans lui faire une ombre d'excuse ni une promesse de réparation. Loin de là, il parut s'amuser si fort de l'aspect ridicule que présentait le visage du gros homme tout rouge de colère et d'émotion, qu'il ne pouvait s'en taire, et quelques années encore après, il ne crut pas au-dessous de lui de consacrer une page de ses mémoires à en faire une description burlesque. On sait également que ce fut le sujet d'un poème comique qui figure encore dans ses œuvres, rimé à l'instar de la *Pucelle*, mais ne ressemblant au modèle que par la grossièreté et l'indécence (1). Mais pourquoi, en vérité, le roi de Prusse se serait-il gêné quand le ministre du roi de France était d'humeur assez endurante pour prendre en douceur l'idée que son ambassadeur avait failli être livré la corde au cou à tous les outrages de la soldatesque? Sur la dépêche de Valori racontant le traitement dont il était victime, on lit, de la main même de d'Argenson, cette note d'une brièveté éloquente: — « L'ordre du roi est qu'il se retire à Berlin ou à Breslau et qu'il quitte le camp où il est si mal gardé et si mal voulu. Le roi de Prusse, allié courageux, ferme et entreprenant, met trop peu d'onction et de concert avec un allié tel que le roi. »

L'onction et le concert avaient manqué effectivement au plus haut degré à la négociation que le roi de Prusse venait de conclure, et, puisque d'Argenson avait enfin reconnu sur quels sentimens il pouvait compter de la part de ce *ferme* et *courageux* allié, c'eût été bien le moins que le résultat qu'il pouvait prévoir ne le trouvât pas obstinément incrédule. Aux premiers indices, cependant, qui lui parvinrent de la convention de Hanovre (et ce furent les communications de Chavigny qui arrivèrent les premières, Munich étant plus rapprochée de la France que Dresde), il opposa la résolution très arrêtée de ne pas y ajouter foi. — « Répondre (met-il en note sur la dépêche de Chavigny) qu'il faut rejeter toute idée de négociation avec la cour de Vienne par la médiation de la Saxe. Dire toujours que le roi est persuadé que le roi de Prusse demeure fidèle et que

(1) Frédéric, *Histoire de mon temps*, chap. VII. C'est dans le premier texte inédit de cette histoire que se trouvent les moqueries si peu convenables dont je parle. Frédéric eut pourtant le bon goût de les faire disparaître dans l'édition qu'il a donnée lui-même au public. Quant au poème auquel l'aventure de Valori sert de prétexte, c'est une détestable rapsodie que l'éditeur des œuvres complètes du roi de Prusse aurait mieux fait de supprimer pour l'honneur de sa mémoire.

le croire est le vrai moyen qu'il soit ainsi. » — Pourtant, quand il eut en main la copie du texte même de la convention remise par Brühl à Vaulgrenant, et accompagnée de l'offre formelle d'entamer une négociation avec Vienne, il fallut bien se décider à ouvrir les yeux, à réfléchir et à consulter (1).

Sa contrariété fut extrême : ce n'était pas seulement le déplaisir qu'un homme éprouve toujours à s'être trompé, ni la petite humiliation qu'il y a pour un ministre à recevoir la preuve de l'exactitude des avertissemens donnés par ses agens et qu'il a refusé d'écouter ; ce n'était pas seulement non plus la peine que l'ami de Voltaire devait ressentir à prendre en faute le héros, objet depuis tant d'années de son admiration et de sa confiance. Il avait en outre, à ce moment même, un motif spécial pour ne se prêter qu'avec répugnance à la pensée d'une négociation particulière, engagée en secret avec une seule des puissances belligérantes ; car il venait de faire une démarche à peu près publique d'un tout autre caractère. Il voulait donner suite au dessein généreux qu'il avait conçu après Fontenoy, de concert avec son doux ami, Van Hoey, et qui consistait à provoquer la réunion d'un congrès où seraient appelés les représentans de toutes les puissances afin d'y débattre les conditions de la paix générale. Le siège de ce congrès devant, suivant lui, être une des villes des Provinces-Unies, le chargé d'affaires, La Ville, avait reçu ordre exprès d'en faire de nouveau la proposition aux états-généraux, en laissant même entrevoir qu'un armistice pourrait être stipulé pendant toute la durée du congrès, pour laisser la diplomatie faire plus à l'aise son œuvre pacifique.

L'habile chargé d'affaires avait accueilli l'instruction d'assez mauvaise grâce, trouvant non sans motif que c'était un jour singulièrement choisi pour offrir un désarmement aux Provinces-Unies, que celui où les Anglais étaient obligés de les abandonner, et où Maurice de Saxe frappait déjà à coups de canon à leur porte. Il ne fallait donc plus qu'un dernier acte de vigueur pour emporter de haute lutte la soumission complète de la république. Choisir ce moment pour proposer un armistice, c'était un excès de générosité qui ne serait, pensait-il, pas compris et tout simplement taxé de faiblesse. — « Les principes sur lesquels cette proposition est faite, monseigneur, écrivait-il, ne devraient qu'exciter admiration, zèle et reconnaissance, surtout chez des républicains ; mais l'aveuglement et la haine ne connaissent guère les sentimens de la justice et de l'humanité. La proposition d'un congrès général est déjà regardée ici comme une marque de faiblesse de la part de la France : quelle qualification ne donnerait-on

(1) Note de d'Argenson sur la dépêche de Chavigny, du 15 septembre 1745.

pas à l'offre d'un armistice ! On ne manquerait pas de le présenter à l'Europe entière sous le point de vue le plus faux et le moins conforme à vos sentimens. C'est alors qu'on parlerait de l'épuisement de la France... Je suis persuadé que nous n'arriverons à une paix convenable que par la porte de la dignité et de la vigueur; nos ennemis craindront tout si nous ne paraissons rien craindre... La cour de Vienne ne connaît pas les partis mitigés, qui sont presque toujours des symptômes de faiblesse et le présage de malheurs; et elle vient à bout de ce qu'elle entreprend. » Je ne sais si ces avis auraient suffi pour dissuader d'Argenson d'une tentative au moins prématurée, car les bonnes raisons ont rarement la bonne fortune de dissiper les illusions; mais toujours est-il que la pensée de suivre une négociation en tête-à-tête avec la cour de Vienne par des voies clandestines, qui déplaisaient à la franchise de sa nature, ne pouvait venir à un moment où son esprit, tout plein d'une brillante chimère, fût moins préparé à la recevoir (1).

La question soulevée par les offres de Saxe et d'Autriche était cependant trop considérable pour être résolue par un ministre, sans être soumise au roi et à ses collègues. Il serait donc très intéressant de savoir comment, à cette heure critique et en face, si on ose ainsi parler, de ce tournant imprévu qui s'offrait à notre politique, les avis furent partagés. Malheureusement, le journal quotidien de d'Argenson est interrompu pendant son ministère, et nul document authentique ne vient y suppléer. On ne peut donc faire à cet égard que des suppositions plus ou moins vraisemblables. Nul doute que la proposition autrichienne ne fût accueillie avec joie par Maurepas, toujours ennemi de l'alliance prussienne, et par le contrôleur-général, Orry, toujours favorable à une paix qui pouvait seule alléger les charges énormes auxquelles il avait à pourvoir. Un concours plus imprévu dut y être apporté par le cardinal de Tencin, naguère encore favorable à toutes les réclamations de Frédéric, mais qui, depuis quelques mois, paraissait changer de visée, et avait même (les archives de Vienne nous l'apprennent) échangé tout bas quelques paroles pacifiques avec le marquis de Stainville, le représentant que François de Lorraine gardait à Paris en qualité de grand-duc de Toscane. Sans doute l'habile prélat, qui connaissait son monde, avait pressenti que du moment où on ne donnait pas satisfaction complète à Frédéric, il n'y avait plus lieu de compter sur lui, et que, dès lors, le parti le plus prudent était de se mettre en garde, et même de prendre les devans, pour ne pas se trouver au

(1) D'Argenson à La Ville, 16 septembre; — La Ville à d'Argenson, 23 septembre 1745. (*Correspondance de Hollande.* — Ministère des affaires étrangères.)

dépourvu le jour où on serait abandonné. De plus, l'intérêt extrême qu'il prenait à l'entreprise de Charles-Édouard, dont il était l'instigateur, lui faisait négliger tout autre soin. Il devenait par là même favorable à tout ce qui pouvait isoler George II en Europe et priver la dynastie de Brunswick de l'appui de l'alliance autrichienne. Mais le plus curieux serait de connaître ce que pensa Louis XV lui-même, encore à ce moment jaloux de son autorité, et n'en ayant fait la remise complète à personne. On voudrait savoir si la décision qu'il avait à prendre apparut avec toute sa gravité à l'héritier de Richelieu et de Louis XIV, et à celui qui, dix ans après, dans des circonstances et à des conditions bien moins favorables, devait sceller lui-même l'union de la France et de l'Autriche. Mais c'est sur ce point surtout que les renseignemens font défaut. Chambrier écrit bien à son maître que la haine de Louis XV pour le grand-duc semblait redoubler depuis que son vassal allait être couronné, et il ajoute que, peu de jours après l'élection de Francfort, une délibération importante ayant lieu sur les affaires d'Allemagne, le roi se montra plus éloigné que jamais de reconnaître le nouvel empereur, et se plaignit même avec vivacité que son conseil ne le soutînt que mollement dans sa résistance; mais Chambrier ne connaissait pas la proposition de l'Autriche, et ne nous dit nullement que ce fût sur ce point, en particulier, qu'eût porté le débat dont il parle. Et, de plus, il constate, très peu de temps après, que le roi parlait aussi souvent de son collègue de Prusse avec humeur, gardant sur le cœur quelques traits moqueurs qu'il avait cru remarquer dans ses lettres et qui l'avaient piqué (1).

Quoi qu'il en soit, il paraît certain que la majorité des ministres avait si beau jeu à user de l'argument que le roi de Prusse lui avait fourni, qu'elle força la main à d'Argenson, et avec l'adhésion au moins tacite du roi, il fut résolu qu'on ouvrirait l'oreille aux offres de pourparlers qui venaient de Vienne. Ce qui dut contribuer à emporter la décision, malgré les résistances ministérielles et peut-être royales, ce fut le mouvement très vif qui se déclara dans tous les cercles où l'on parlait de politique, à Versailles et même à Paris, dès qu'y arriva l'écho du bruit déjà répandu en Allemagne de la convention de Hanovre. Avec la vivacité française, on alla même beaucoup plus loin qu'une simple réponse à faire à des offres que, d'ailleurs, on ne pouvait connaître. Sans attendre que l'initiative vînt de Vienne, l'avis général fut que la France devait la prendre elle-même, en offrant tout de suite, moyennant quelque compensation, à Marie-Thérèse la reconnaissance de son nouveau

(1) D'Arneth, t. IV, p. 128 et 437; — Chambrier à Frédéric, 10, 17, 27 septembre, 15 octobre 1745. — (Ministère des affaires étrangères.)

titre. User de la liberté que nous rendait le roi de Prusse, en reconnaissant une élection qu'en réalité on ne savait trop comment contester, n'était-ce pas une bonne fortune, un tour bien joué, et par là même une occasion de se débarrasser une fois pour toutes de cette importune affaire d'Allemagne? C'était le conseil que donnaient unanimement les agens français encore présens à Francfort. Tout meurtris de leur échec, mais plus irrités encore d'être abandonnés par leurs compagnons d'infortune, les agens prussiens, ils étaient heureux de retrouver un moyen de remettre les rieurs de leur côté. — « La reconnaissance immédiate de l'empereur serait une démarche, écrivaient Saint-Severin et Blondel, qui étonnerait l'Europe, désarmerait l'empire, déconcerterait l'Angleterre; il n'y a rien d'autre à faire dans l'état de frénésie qui règne autour de nous. » L'entraînement fut assez fort pour déterminer les conversions les plus inattendues. Aucune cependant ne dut être plus imprévue que celle de Belle-Isle lui-même, qui était sorti de captivité plus Prussien que jamais, et, dès son retour, avait été assurer Chambrier que ses sentimens pour Frédéric étaient invariables, et que l'union de la France et de la Prusse était *l'évangile* dont il ne se départirait jamais. Mais quand les relations qu'il avait laissées en Angleterre lui apprirent qu'on s'y entretenait couramment du nouveau traité consenti par Frédéric, il semble que le sang lui monta au visage et que les écailles lui tombèrent des yeux; car de cette écriture précipitée et cavalière, que ne peuvent méconnaître ceux qui l'ont une fois rencontrée, on trouve à la date du 25 septembre la note suivante : « Si la reine de Hongrie est encore libre, elle acceptera avec empressement de se réconcilier par préférence avec le roi, lorsqu'on lui abandonnera le roi de Prusse. Quelque éloignement que la cour de Vienne et en particulier le grand-duc aient pour la France, je crois que la haine pour le roi de Prusse est encore supérieure : rien ne peut équivaloir le recouvrement de la Silésie pour la maison d'Autriche;.. tout consiste donc à constater l'infidélité du roi de Prusse pour autoriser le roi à le prévenir. C'est à quoi on ne peut travailler avec trop de vivacité et de secret (1). »

(1) Chambrier à Frédéric, 17 septembre 1745; — Saint-Severin et Blondel à d'Argenson, 15 septembre. — Note autographe de Belle-Isle, 25 septembre. — (*Correspondance d'Allemagne.* — Ministère des affaires étrangères.) — Dans la correspondance d'Angleterre, on trouve aussi, à la date du 6 octobre, une lettre de Belle-Isle adressée à d'Argenson; et lui rapportant les nouvelles qui lui arrivèrent d'Angleterre au sujet de la convention de Hanovre, il dit : « J'espère que vous avez su prendre les devans; jamais votre ministère n'aura eu une occasion si décisive et si importante : il ne s'agit que d'avoir des preuves, et cela doit être facile. » — D'Argenson met en note : « Il est d'avis de saisir le moment. »

Force était donc bien à d'Argenson de s'exécuter, mais avec quelles incertitudes et quels regrets! la lecture de la dépêche écrite à Vaulgrenant (en même temps qu'un pouvoir lui était envoyé pour entamer la négociation) peut seule en donner une idée. Rarement la prose officielle a trahi à ce degré les sentimens intimes de l'écrivain; rarement aussi un ministre, en donnant une instruction, s'est montré moins pressé de la voir exécutée. Quelle tristesse d'abord dans le début! C'est l'accent douloureux de l'amitié déçue. — « Jusqu'ici, dit la dépêche, Sa Majesté a eu peine à croire que le roi de Prusse voulût lui manquer et faire une paix séparée. Les divers avis qui avaient été donnés s'étaient trouvés faux et même démentis par des actions d'éclat, contraires à ce que l'on voulait faire entendre de la négociation de la part de la Prusse pour une paix particulière. Vous savez quelle est l'attention scrupuleuse de Sa Majesté pour marquer en tout les égards et une fidélité exacte à ses alliés, et elle a toujours dû penser qu'elle éprouverait les mêmes sentimens et un parfait retour de la part du roi de Prusse. Mais, s'il est vrai qu'il ait déjà fait son traité avec le roi de la Grande-Bretagne, Sa Majesté n'a plus aucune raison de faire difficulté de traiter de ses différends avec la reine de Hongrie par l'intermédiaire du roi de Pologne. »

L'ami pourtant voudrait douter encore et, en tout cas, bien établir que c'est lui qui est resté fidèle et qui a été trahi. — « Aussi, avant toutes choses, continue d'Argenson, Sa Majesté souhaiterait que vous puissiez avoir plus de certitude de la réalité du traité du 26 août dernier, et que, pour cet effet, le comte de Brühl voulût bien vous montrer la pièce originale dont il vous a donné une simple copie. C'est avec peu d'espoir de l'obtenir que je souhaiterais aussi que, même dans un court préambule des préliminaires, on y mentionnât le traité signé par le roi de Prusse et le roi d'Angleterre, ce qui, dans l'avenir, servirait de preuve que le roi n'a traité de la paix, sans le roi de Prusse, qu'après que celui-ci en a donné l'exemple et en a prescrit lui-même la nécessité. »

Enfin, la dépêche se termine par cette recommandation, destinée à prouver que les bons sentimens persistent malgré l'offense et sont même prêts à renaître : — « Enfin, vous devez bien observer que quelque sujet de mécontentement que le roi puisse avoir du roi de Prusse après un pareil procédé de sa part, Sa Majesté ne veut absolument point entendre parler qu'il soit question de stipulations tendant à lui enlever la Silésie, ou à lui causer, d'ailleurs, aucun

(1) D'Argenson à Vaulgrenant, 22 septembre 1745. (*Correspondance de Saxe.* — Ministère des affaires étrangères.)

préjudice, de sorte que vous devez vous bien garder de souffrir que, dans ce traité à faire, il soit inséré aucune condition contre le roi de Prusse. Il serait contre l'honneur de la France qu'on pût lui reprocher de sacrifier ses alliés à son propre intérêt. Mais quand d'eux-mêmes ils se portent à traiter et à conclure séparément, sans sa participation, elle peut en faire de même sans penser qu'il devra leur en arriver de mal (1). »

Assurément personne ne pouvait songer à demander à la France d'envoyer un corps d'armée auxiliaire à Marie-Thérèse pour l'aider à reconquérir la Silésie. C'était une idée aussi ridicule qu'odieuse qui ne pouvait venir à aucun esprit; mais, ce point écarté (dont il ne pouvait être question), on ne conçoit pas bien de quel autre préjudice d'Argenson pouvait recommander à son agent de préserver le roi de Prusse. Il y avait, en effet, un préjudice très certain et même très considérable que devait causer à Frédéric un traité quelconque conclu à ce moment critique entre la France et l'Autriche : c'était celui qui résultait de la faculté que retrouverait Marie-Thérèse de retirer les quarante mille hommes qu'elle entretenait encore sur le Rhin et dans les Pays-Bas pour concentrer toutes ses forces sur les frontières prussiennes. Mais c'était là le but même en vue duquel Marie-Thérèse se décidait à se retourner du côté de la France; il fallait donc ou renoncer à négocier avec elle ou se résigner d'avance à faire au moins ce tort-là à notre infidèle allié. C'était une conséquence nécessaire que d'Argenson, de quelque faculté de se faire illusion qu'il fût doué, ne pouvait méconnaître. En feignant de l'ignorer, il ne faisait que laisser voir combien lui coûtait la démarche à laquelle il était contraint, et avertir par là même son agent de ne pas s'y associer avec trop d'empressement.

Est-ce à cette incertitude, à ce désir de faire à la fois et de ne pas faire, à cet espoir secret de rester en route qu'il faut attribuer le choix assez malheureux qui fut fait du négociateur auquel d'Argenson confie le soin d'accomplir la tâche à laquelle il se résignait lui-même de si mauvaise grâce? Il pouvait, on l'a vu, pour répondre aux avances de Marie-Thérèse, se servir indifféremment ou de Chavigny à Munich, ou de Vaulgrenant à Dresde. Si l'on voulait réellement mener promptement l'affaire à bonne fin, nul doute que le premier intermédiaire ne fût préférable. Chavigny était un homme de résolution et d'entreprise, connu pour tel partout où il avait figuré. Dès son arrivée dans l'empire, il avait su prendre un véritable ascendant sur Charles VII et forcer Frédéric même à compter avec lui. On vient de voir avec quelle chaleur il embrassait l'idée de jouer auprès de Marie-Thérèse, pour arriver à un résultat opposé, un rôle analogue. Des communications directes étaient déjà

établies entre lui et la princesse, puisqu'elle lui avait fait dire de lui envoyer à Francfort les propositions de la France. Rien ne lui eût été plus aisé que de donner à ces relations un caractère plus confidentiel, soit en se rendant lui-même dans la ville impériale où il avait laissé de nombreux amis, soit par le moyen des agens inférieurs tels que Blondel et La Noue, dont il connaissait la capacité et possédait la confiance. Si quelqu'un pouvait enlever de haute lutte une décision rapide, c'était lui; ce fut cependant de ses deux correspondans celui à qui d'Argenson fit attendre le plus longtemps sa réponse; et quand il se décida à lui parler, au bout de quinze jours, ce fut pour lui exprimer ses doutes sur la réalité de la convention de Hanovre, en y ajoutant ces quelques mots bien propres à refroidir son zèle : — « Quant à la négociation proposée par la reine de Hongrie, entretenez-la, mais y mettez du vôtre le moins que vous pourrez (1). »

Vaulgrenant, qui resta ainsi seul chargé de pouvoirs réguliers, était loin de jouir de l'autorité et de posséder l'expérience de son collègue. C'était un diplomate novice dans son métier, arrivé en Allemagne juste à temps pour assister aux mécomptes et aux déboires de la politique française et pour se voir constamment joué et enfin publiquement maltraité par le comte de Brühl. Il ne tenait en main aucun fil qui lui permît de nouer des rapports personnels avec l'Autriche. Ce n'était pas à lui en réalité qu'on remettait le soin de négocier. Son rôle se bornait à accepter la médiation du roi de Pologne. Ainsi la France, à ce moment critique, remettait le soin de sa destinée à un tiers égoïste, fourbe et peut-être vénal, qui ne se servirait probablement de son nom que suivant d'autres convenances et pour d'autres intérêts que les siens. Il était clair que Vaulgrenant, doutant lui-même de la sincérité du médiateur, apercevant dans le ton de son ministre une méfiance qu'il partageait, craignant à la fois d'être trompé à Dresde et désavoué à Paris, ne songerait qu'à s'aventurer le moins possible sur le terrain semé de pièges où on lui commandait de marcher. De plus, en plaçant le centre de la négociation à Dresde, d'où Marie-Thérèse s'éloignait en ce moment même, au lieu d'aller la chercher elle-même à Francfort, on se condamnait d'avance au plus fâcheux retard.

L'essentiel, cependant, eût été d'aller vite et de mettre promptement les fers au feu pour profiter non-seulement du premier moment d'irritation de Marie-Thérèse, mais de l'embarras dans lequel Frédéric devait se trouver placé par une résistance plus obstinée

(1) D'Argenson à Chavigny, 4 octobre 1745. (*Correspondance de Bavière.* — Ministère des affaires étrangères.)

qu'il ne l'avait prévue. Il eût été d'une importance capitale d'avancer et peut-être de conclure l'affaire dans le délai de six semaines accordé à l'Autriche et à la Saxe, pour donner leur adhésion aux préliminaires de Hanovre, et durant lequel l'armée prussienne ne pouvait faire aucun acte d'hostilité. Condamné ainsi à attendre, dans l'immobilité, des adhésions qui n'arrivaient pas, la situation de Frédéric allait devenir gauche et presque ridicule. Il avait menacé la Saxe de son courroux si elle ne s'humiliait pas à un jour fixé: le jour passait et l'effet ne suivait pas la menace. Il avait annoncé avec une présomption indiscrète une convention mystérieuse suivie d'un armistice : il restait seul dans l'attitude du soldat au repos, tandis que, dans le camp opposé, on se préparait ouvertement à l'attaquer. Tous les regards étaient donc tournés vers lui pour lui demander le mot de cette énigme; et le plus difficile n'était pas de se dérober aux interrogations, pourtant assez pressantes, des agens français ; il en était quitte pour tourner le dos à Valori et faire dire par Podewils, au secrétaire d'ambassade resté à Berlin, que s'il épargnait encore la Saxe, c'était parce qu'il voulait la conversion et non la mort du pécheur. Mais que dire à ses propres troupes? que dire au vieux général d'Anhalt, qui, en raison de son âge, avait son franc parler, et qui se plaignait (dit Frédéric lui-même) *sur un ton de brutalité héroïque* qu'on l'arrêtât après l'avoir poussé en avant, et qu'on ne lui permît pas de faire retentir dans les champs saxons *sa vieille trompette de Sodome?*

Ce qui accroissait l'embarras, c'est que, la convention ayant dû être soumise au ministère anglais après le retour du roi George dans ses états, tant que les ratifications n'étaient pas encore arrivées, on pouvait toujours craindre que George lui-même ne fût sous main pour quelque chose dans les indécisions de l'Autriche et ne cherchât à se soustraire, par cette voie indirecte, aux engagemens qu'il n'avait conclus qu'à regret. Cette seule pensée remplissait Frédéric d'inquiétude et d'irritation, et rien n'est plaisant, pour le dire en passant, comme de voir avec quelle vivacité, au moment même où il en prenait si à son aise avec ses obligations envers la France, il s'indignait sincèrement de la supposition qu'il pourrait lui-même ne pas rencontrer chez son nouvel allié la fidélité la plus scrupuleuse. — « Ce serait à penser, disait-il avec Blaise Pascal, que la terre est une affreuse prison, peuplée de misérables scélérats, tous sans foi et sans honneur. » — On trouvera sans doute que le nom de Pascal arrive ici d'une façon assez inattendue et par occasion; on pourra se demander ce que l'auteur des *Provinciales* aurait pensé de l'instruction donnée par Frédéric lui-même à Chambrier pour répondre aux questions qu'on pourrait lui faire, et ainsi conçue:

— « Pour ce qui est des soupçons que quelques ministres vous font entendre que je chercherais à m'accommoder avec la reine de Hongrie, vous ne ferez pas mal d'insinuer, si l'occasion s'en présente, que, jusqu'ici, il n'était absolument rien de conclu avec la reine de Hongrie. » — Il avait raison, rien n'était conclu, puisque la reine de Hongrie ne consentait à rien. Mais qu'aurait dit l'accusateur d'Escobar de cette assertion équivoque, qui n'était vraie que moyennant une restriction mentale (1)?

Une situation indécise, qui n'était ni la paix ni la guerre, pouvait, en se prolongeant, avoir, même au point de vue militaire, de graves conséquences. Pour n'abandonner aucune de ses positions, et en particulier pour laisser le prince d'Anhalt en mesure de frapper en Saxe, au premier signal, le coup si bruyamment annoncé, Frédéric était contraint de donner à sa ligne d'opérations une étendue très difficile à défendre. Le prince de Lorraine, au contraire, n'ayant qu'à obéir aux instructions qui lui commandaient de prendre sans délai l'offensive, pouvait concentrer toutes ses forces sur le point qu'il lui conviendrait de choisir. Le résultat fut que l'armée prussienne ne compta bientôt plus dans le camp de Chlum, autour du roi qui y résidait toujours, que dix-huit mille hommes, tandis que le prince de Lorraine vint se placer en face avec une force plus que double. Cette fois, se méfiant de la capacité dont le prince avait donné, à Friedberg, une preuve si médiocre, la reine, sa belle-sœur, lui avait adjoint pour conseils deux généraux qui passaient pour expérimentés, le prince Lobkowitz et le duc d'Arenberg. Les deux armées étaient si rapprochées que Frédéric lui-même voyait les trois chefs autrichiens tenir leur conseil de guerre sur une hauteur voisine, munis de longues lunettes qui les faisaient ressembler, dit-il, à des astronomes, mais qui leur permettaient de compter les Prussiens homme par homme et de distinguer tout ce qui se passait dans le camp ennemi. La position de Chlum était trop bien choisie pour qu'il fût aisé de l'attaquer; mais Frédéric ne tarda pourtant pas à s'y sentir gêné, parce que la cavalerie légère hongroise et autrichienne lui enlevait ce qui restait de subsistances dans une contrée déjà épuisée, et menaçait même d'interrompre ses rapports avec la Silésie. Il crut donc prudent de faire un mouvement de retraite pour se rapprocher de la frontière de Bohême, afin de s'établir sur un point en communication avec ses magasins où il pourrait vivre plus à l'aise et attendre plus patiemment la fin du délai pendant lequel il était condamné à l'inaction.

(1) Valori et Loysel à d'Argenson, 15, 18, 19 septembre 1745; — Frédéric à Rothembourg, à Podewils, à André, 16 et 23 septembre 1745.— *Pol. Corr.*, t. IV, p. 281, 283 et 288; — Frédéric à Chambrier, 28 septembre 1745.— (Ministère des affaires étrangères.)

Il était temps, en effet, de se retirer, si l'on ne voulait pas être bloqué dans Chlum; car les Autrichiens avaient si bien fait le cercle autour de lui que, pour opérer cette marche rétrograde, il ne lui restait plus qu'un étroit passage dans le petit triangle formé par l'Elbe et un de ses affluens, à travers une contrée de difficile accès, couverte d'une forêt épaisse, et coupée par de nombreux accidens de terrain. Les premières étapes furent franchies pourtant sans difficulté, parce qu'on venait au même moment d'apprendre dans le camp autrichien l'élection de Francfort. Tout s'y était mis en liesse et l'on ne songeait qu'à se livrer à de bruyantes démonstrations de joie; mais le 30 septembre, au matin, comme l'armée prussienne qui avait campé autour de la bourgade de Staudentz allait se mettre en marche, on vint avertir Frédéric qu'on apercevait à l'horizon une longue ligne de cavalerie et que, par l'étendue de la poussière, il y avait lieu de penser que ce devait être toute l'armée ennemie. C'était le fait: Charles de Lorraine s'était enfin mis en mouvement avec toutes ses forces. Il comptait attaquer l'armée prussienne sur ses derrières, tandis qu'elle trouverait sur ses flancs et en face les hussards et les Pandours, bourdonnant comme des guêpes et profitant pour le harceler et retarder sa marche de tous les plis de terrain; on aurait ainsi, pensait le prince, le temps de la rejoindre, de l'envelopper par le nombre, et de la livrer sans défense possible à une perte certaine.

Ce plan était très bien combiné, et Frédéric y rend justice dans ses mémoires. Il est probable que, si son coup d'œil pénétrant n'eût pas à l'instant deviné le dessein de son adversaire, — s'il se fût borné, comme tout autre l'aurait fait, à presser le pas pour échapper à la poursuite, — il fût tombé dans le piège. Une résolution, d'une extrême audace, le tira de péril. Il faut vraiment se donner le plaisir de la lui laisser raconter lui-même.

« Il était, dit-il, aussi téméraire pour moi de me retirer devant l'armée autrichienne par des passages étroits que de la combattre. Vu la supériorité de son nombre, le prince de Lorraine s'était flatté que je choisirais le parti de la retraite; c'est sur quoi il avait compté et sur quoi sa disposition était faite. Il voulait engager avec moi une affaire d'arrière-garde, dans laquelle il était sûr que mon armée aurait péri. Je considérais le danger des différens partis que j'avais à prendre; mais comme il n'y avait pas de temps à perdre en réflexions inutiles, sans balancer plus longtemps, je résolus d'attaquer les Autrichiens, malgré le nombre et malgré le poste avantageux qu'ils occupaient, aimant mieux être écrasé les armes à la main que de céder le terrain dans un moment critique, qui aurait fait dégénérer ma retraite en une fuite ignominieuse.

« Il est toujours dangereux de manœuvrer en présence d'un en-

nemi qui a déjà formé sa bataille. Mon armée avait à faire un quart de conversion par la droite pour changer entièrement son front et en présenter un qui fût parallèle à celui des Autrichiens. Cette manœuvre délicate se fit avec un ordre et une célérité inconcevables, avec cette différence des deux armées que celle des ennemis avait trois lignes de profondeur et que la mienne n'en avait qu'une. Le terrain qui me restait m'obligeait de me déployer sous le feu de deux batteries de canon, chacune de quatorze pièces, qui tiraient en écharpe : les ennemis jetèrent même nombre de grenades royales dans ma cavalerie ; mais rien ne décontenança les soldats, aucun cavalier ne quitta son rang, et malgré toute la diligence qu'on put employer, mes troupes soutinrent la canonnade pendant une grosse demi-heure (1). »

L'effet de cet admirable changement de front, si bien opéré sur place et plus tard si bien décrit, fut plus grand qu'on ne pouvait s'y attendre. A peine la manœuvre était-elle accomplie, que la cavalerie prussienne fut lancée à fond de train sur la gauche des lignes autrichiennes, qui ne se trouvèrent nullement préparées à ce retour imprévu. Le terrain où elles avaient fait halte était trop étroit pour leur permettre de se déployer, et de plus adossé à un fossé profond ; le premier choc en les faisant reculer les y précipita, la première ligne poussant la seconde, qui à son tour culbuta sur la troisième. Ce fut une vraie déroute. Par une opération alors analogue à celle qu'il avait déjà faite avec succès à Friedberg, Frédéric, tranquille de ce côté, reporta en hâte toutes ses forces sur la droite, retrouvant ainsi sur ce point, sinon l'avantage, au moins l'égalité numérique. Là aussi, la surprise et la confusion firent leur effet, et tout céda devant la savante impétuosité que Frédéric, présent de sa personne, savait imprimer aux mouvemens qu'il commandait.

A la vérité, comme il poussait les fuyards l'épée dans les reins jusqu'au village de Sohr, on vint l'avertir que son camp était envahi et livré au pillage. C'était la cavalerie hongroise, destinée, dans le plan du prince de Lorraine, à inquiéter la retraite des Prussiens, qui, ne les voyant pas venir, avait pénétré dans les campemens occupés par eux la nuit précédente. Trouvant les tentes prussiennes sans défense, ils passaient leur temps à les mettre à sac et faisaient main

(1) Frédéric, *Histoire de mon temps*, ch. VII. — Je cite ce passage d'après le premier texte resté inédit, comme je l'ai rapporté, jusqu'en 1879. Le second texte qui figure dans toutes les œuvres de Frédéric est un peu différent. Je préfère en général, quand la chose est possible, citer le premier manuscrit, rédigé à une époque plus rapprochée des faits et donnant, par là même, mieux l'idée de l'état d'esprit de l'auteur dans cette première époque de sa vie.

basse sur les provisions ou bagages de toute sorte qu'on y avait laissés. — « Tant mieux, dit Frédéric sans s'émouvoir : s'ils pillent, ils ne nous dérangeront pas. » — Et, effectivement, si au lieu de perdre le temps à ces prises inutiles, ces maraudeurs avaient poussé une charge sur la queue de l'armée prussienne engagée au même moment en sens opposé, on ne sait quel désordre en serait résulté. Le goût de rapines et de violences habituel à toutes les troupes indisciplinées sauva Frédéric de ce dernier péril, et il put compléter tranquillement son triomphe. Seulement, quand il rentra le soir dans sa propre tente, il la trouva toute dévastée : deux de ses secrétaires intimes étaient emmenés prisonniers, tous ses papiers et tous ses effets étaient enlevés, à ce point qu'il eut peine à se procurer de quoi changer lui-même de linge. Quand il demanda à souper, il n'y avait plus rien à lui servir. — « Comment s'embarrasser de telles bagatelles, dit-il, lorsque l'esprit est occupé dans ces momens décisifs à ces plus grands intérêts du soutien de l'état et de la gloire de la nation (1)? »

Il avait raison de penser et de parler ainsi ; pourtant ces bagatelles, qu'un général occupé de vaincre fait bien de dédaigner, produisent souvent sur l'imagination populaire une impression qui ne correspond pas à leur importance. Aussi, quel que fût l'éclat de la victoire qu'il avait si hardiment enlevée et malgré le nombre des prisonniers, des canons et des drapeaux restés en son pouvoir, le fait d'un souverain dépouillé de ses propres vêtemens dans sa propre tente, et forcé de laisser aux mains de ses ennemis ses confidens les plus intimes, était en lui même trop étrange pour ne pas faire naître, dans l'esprit de ceux qui n'étaient pas au courant des détails de l'incident, quelque doute sur la réalité même du succès. L'incertitude devint plus grande encore quand on vit, peu de jours après, le vainqueur, au lieu de poursuivre son avantage, continuer sa marche en arrière, évacuer même la Bohême et rentrer en Silésie comme pour y prendre ses quartiers d'hiver. C'était une mesure de prudence très sagement adoptée pour éviter le retour de surprises pareilles à celle dont il avait failli être victime. Mais une retraite ne paraît jamais la conséquence naturelle d'une victoire ; aussi ne faut-il pas s'étonner si, le résultat de la journée de Sohr étant tout de suite contesté, l'écho n'en arriva que très affaibli dans les contrées méridionales d'Allemagne que Marie-Thérèse parcourait, à la même date, pour se rendre à Francfort, au milieu des acclamations joyeuses des populations.

(1) Frédéric, *Histoire de mon temps*. — Cf. Carlyle, t. IV, p. 175 et suiv.

IV.

Là, si ce n'était pas la victoire, c'était une marche pacifique qui n'en ressemblait pas moins à un triomphe. Plus la princesse approchait de la ville impériale, plus l'accueil était enthousiaste et l'élan des cœurs unanimes. On eût dit que c'était l'Allemagne entière qui, ressuscitée, unie et délivrée, faisait son apparition dans la personne de l'héroïque souveraine.

Avant d'entrer à Francfort, elle devait rejoindre son époux au camp où il était encore et passer avec lui la revue de ses troupes. Le rendez-vous était auprès d'Heidelberg, sur le territoire de l'électeur palatin, le seul du collège princier qui se fût uni à la Prusse pour faire défaut au moment du vote. Le jeune souverain avait exprimé très haut le désir qu'aucun de ses sujets ne prît part à une démonstration militaire faite par une armée qui occupait indûment ses états. Il ne fut pas écouté, et le jour de la revue il errait presque seul dans Manheim, la population en masse s'étant portée à Heidelberg. Nulle trace, dans cette foule empressée, ni des divisions religieuses, ni des rivalités locales : sujets des diverses principautés voisines, catholiques et protestans de toutes les communions, marchaient la main dans la main. « Le voisinage de la reine de Hongrie, écrit Tilly (le résident de France à Manheim), a augmenté la frénésie de tout le monde pour cette princesse, qui a passé elle-même toute son armée en revue, non pas à cheval et habillée à la hongroise comme on l'avait dit (les médecins s'y étaient opposés à cause de sa grossesse), mais dans une petite chaise découverte, le grand-duc à cheval à côté d'elle, lui nommant le nom des officiers et des régimens. Elle a dîné sous la tente, comblant de politesse tout le monde, faisant partout des présens considérables : on ne parle que de cette princesse. » Et, deux jours après, le même correspondant ajoute : « MM. d'Aix-la-Chapelle, craignant que l'électeur ne voulût pas laisser passer sur ses terres leurs vieilles reliques (la couronne de Charlemagne et les autres attributs de la souveraineté attendus à Francfort pour le sacre), les ont fait porter secrètement par les voitures publiques, et les députés les ont suivis aussi secrètement, ce qu'ils n'auraient jamais fait si indécemment si ce n'était pour le couronnement de cette princesse, qui est aujourd'hui l'idole de l'Allemagne (1). »

Le 4 octobre, jour de Saint-François, était la date fixée pour la

(1) Tilly à d'Argenson, 27 septembre, 4 octobre 1745. (*Correspondance de Manheim*. — Ministère des affaires étrangères.)

cérémonie. Mais la veille un bruit étrange se répandit et causa une surprise générale. Personne n'avait douté que Marie-Thérèse ne figurât dans la solennité à côté du nouvel empereur et ne fût couronnée avec lui; l'espoir de la contempler était même pour la foule le principal attrait de la fête. On apprit tout à coup qu'elle refusait d'être associée au couronnement, et qu'aucune insistance (même les plus pressantes, faites par l'empereur lui-même) n'avait pu triompher de sa résistance. Elle donnait pour motif l'état de sa santé, qui ne lui permettrait peut-être pas de braver jusqu'au bout la fatigue de rester longtemps agenouillée. Mais ce prétexte ne trompait personne, car elle n'avait pas l'habitude de ménager une constitution très forte et que les épreuves répétées de la maternité n'avaient pas ébranlée. On se perdit en conjectures, et, aujourd'hui encore, les historiens se plaisent à commenter diversement cette résolution singulière. Ils inclinent presque tous à penser qu'ayant reçu à Prague et à Presbourg les insignes d'une souveraineté qui n'appartenait qu'à elle, elle trouvait au-dessous de sa dignité de n'arriver cette fois qu'au second rang, comme femme de l'empereur plutôt que comme impératrice, pour être associée à une dignité dont elle n'aurait que le titre. On ajoute même que, comme reine de Hongrie et de Bohême, elle avait vu placer la couronne sur sa tête; à Francfort, ce serait le manteau impérial seulement qu'on jetterait sur ses épaules, et elle ne pouvait penser se résigner à un changement d'étiquette qui attestait une infériorité de situation.

Rien dans les sentimens connus de la princesse n'autorise à lui prêter ce mesquin calcul de vanité. J'inclinerais au contraire à faire une supposition tout opposée. Sans doute son affection conjugale, bien que toujours aussi vive, avait, avec les années, un peu changé de nature : elle n'avait plus sur les talens militaires et politiques de l'homme qu'elle aimait les illusions que, dans l'inexpérience de la jeunesse, lui avait fait concevoir l'ardeur d'une passion naissante. Le malheur, la nécessité et l'habitude du commandement lui avaient révélé combien était faible l'appui placé à ses côtés, et appris à ne plus compter que sur elle-même. Mais précisément parce qu'elle voyait maintenant plus clair dans le jugement que tout le monde portait autour d'elle, parce qu'elle savait que là où elle serait on ne regarderait qu'elle, — elle serait tout et François ne serait rien, — il lui répugnait de constater par cette éclipse certaine une infériorité qu'elle n'avait aucun plaisir à reconnaître. Elle pouvait craindre d'enlever ainsi aux yeux des populations allemandes tout prestige au chef qu'elle avait enfin réussi à leur donner. Ce jour tant attendu devait être celui de son mari et non le sien. Ce serait méconnaître l'originalité d'un noble caractère que de ne pas comprendre le rôle

qu'a joué, à toutes les époques de cette vie royale, le mélange des affections domestiques aux calculs de la raison d'état, et la part que la femme, plus tard la mère, a toujours prise aux résolutions de la souveraine (1).

Malgré cette absence que chacun commentait et regrettait tout bas, la cérémonie eut lieu suivant toutes les formalités antiques, mais avec un éclat inaccoutumé. — « Ce matin, à onze heures, dit le résident La Noue, le prince est sorti de son palais, précédé, après les livrées et les gentilshommes, des comtes de l'empire à pied et nu-tête, des ambassadeurs, des électeurs séculiers à cheval, habillés à l'espagnole et couverts, du maréchal héréditaire de l'empire marchant devant lui aussi à cheval avec l'épée nue, et il s'est rendu à la principale église. Il montait un cheval noir et s'avançait sous un dais à fond jaune avec l'aigle éployée de l'empire,.. une couronne fermée en tête, et revêtu d'un manteau de velours pourpre doublé d'hermine, le collier de la Toison d'or au cou. » La couronne qu'il portait en entrant à l'église était celle du royaume de Jérusalem, dont la maison de Lorraine se disait, je ne sais à quel titre, héritière ; au moment où il dut la changer contre le diadème impérial, l'archevêque de Mayence, qui officiait, demanda à haute voix, suivant un usage consacré, s'il n'y avait pas dans l'assistance quelqu'un qui portât le nom de Dalberg : c'était le droit de cette noble maison de recevoir la première accolade de l'empereur. Un membre de la famille présent s'avança, armé de pied en cap et le casque en tête, et l'empereur, le touchant avec l'épée de Charlemagne, l'arma chevalier de sa propre main.

En sortant, l'empereur se rendit à l'Hôtel de Ville, où Marie-Thérèse, après avoir assisté sans éprouver aucune lassitude (quoi qu'elle en eût dit) à toute la solennité, l'avait déjà devancé. Dès qu'elle l'aperçut, elle s'avança à sa rencontre le visage enflammé, les yeux brillans, agitant son mouchoir et mêlant sa voix aux clameurs de la foule. On eût dit qu'en le voyant paraître dans ce brillant appareil que rehaussaient sa haute stature et son port élégant, elle retrouvait tout le feu de ses premières amours. Ceux qui l'approchaient ont même raconté qu'avant d'applaudir, elle avait eu soin d'ôter ses gants, afin qu'on entendît plus distinctement le son de ses mains frappant l'une contre l'autre. Elle assista ensuite au festin qui suivit, sans qu'elle eût l'air de songer davantage aux ménagemens qu'exigeait son état (2).

(1) D'Arneth, t. III, p. 105 et suiv., 429 et 430; — Erizzo, ambassadeur de Venise, 6 novembre 1745.

(2) La Noue à d'Argenson, 4 octobre 1745. (*Correspondance d'Allemagne.* — Ministère des affaires étrangères.) — Erizzo, ambassadeur de Venise, 2 et 9 octobre 1745; — d'Arneth, t. III, p. 108.

Ce fut au milieu des émotions de cette journée qu'on dut lui apprendre l'échec que le prince de Lorraine venait de subir en Bohême. Le mal eût été plus grand encore que, tout entière à la joie et à l'orgueil, elle en eût ressenti peu de trouble. Mais comme le messager qui apportait la nouvelle arrivait également nanti de ce qu'on avait pu sauver des effets et des papiers saisis sous la tente de Frédéric, ces indices matériels, qui semblaient ceux d'une victoire plutôt que d'une défaite, l'aidèrent à se faire une illusion qu'elle s'empressa de répandre autour d'elle. Il fut aussitôt convenu dans son entourage que l'engagement de Sohr avait tourné en définitive à la gloire et à l'avantage de l'Autriche; et il fut même question de faire chanter un *Te Deum*. Ce fut François qui, se pénétrant de l'esprit de sa nouvelle dignité, fit remarquer que Francfort était une ville impériale et non autrichienne, et que, l'empire étant encore neutre, il ne convenait pas à son chef de faire célébrer la victoire d'un des membres du corps germanique sur un autre. L'impératrice dut donc se contenter du plaisir de parcourir une correspondance qui, n'étant pas faite pour passer sous ses yeux, ne pouvait manquer de l'intéresser.

Les pièces enlevées aux secrétaires de Frédéric étaient en mauvais état, lacérées, maculées, difficiles à lire : les pillards qui les avaient prises attachaient peu de prix à des paperasses dont ils n'auraient pas su faire usage. En rassemblant cependant les lambeaux épars et en les étudiant de près, on y fit de curieuses découvertes. La correspondance de Frédéric avec les ministres anglais apprit à Marie-Thérèse avec quel sans-gêne le cabinet de son bon allié George disposait d'elle et de ses provinces, et se vantait de la faire céder, quelque condition qu'on lui imposât, en lui refusant les subsides pour lui couper les vivres. — « En m'en parlant, disait le ministre de Bavière au résident Blondel, elle pleurait encore de colère. » — On vit aussi que Frédéric, dans ce dialogue édifiant, n'en prenait pas lui-même moins à son aise avec son allié de France. Il y avait, entre autres, une instruction envoyée à son ministre en Hollande, afin de lui apprendre à *masquer* la convention de Hanovre, si l'abbé de La Ville en avait le soupçon, qui parut un chef-d'œuvre inappréciable d'astuce et d'effronterie (1).

(1) Blondel à d'Argenson, 19 octobre 1745 : « La reine, dit-il, a trouvé dans la cassette qui a été prise au roi de Prusse à l'action du 30 plusieurs papiers de correspondance d'Angleterre avec ce prince par laquelle elle a lieu de se convaincre que l'Angleterre ne se fait aucun scrupule de la sacrifier. Il (le ministre de Bavière) m'a assuré que la reine de Hongrie lui en avait parlé les larmes à l'œil. » — Chavigny à d'Argenson, 2 novembre 1745 : « Parmi les pièces enlevées au roi de Prusse que Bartenstein a montrées, il y a une minute d'une longue lettre que ce prince aurait écrite à son résident en Hollande et dans laquelle il l'aurait instruit avec beaucoup de force sur le langage qu'il devait tenir à l'abbé de La Ville pour masquer la négociation de

Frédéric avait donc été très mal informé de l'étendue de sa perte, puisqu'il assure dans ses mémoires que ses secrétaires, avant de se laisser prendre, avaient mis tous ses papiers en sûreté; et il fut plus mal inspiré encore, s'il est vrai, comme il le raconte également, qu'il choisit précisément le moment de la présence de l'impératrice à Francfort pour lui faire « lâcher quelques paroles de paix » par des émissaires chargés de sonder le terrain, et de voir quel effet avait produit sur elle la journée de Sohr. Il est aisé de deviner quel accueil ces porteurs de paroles reçurent et quel rapport ils durent lui en faire. « Cette princesse fit paraître, dit encore Frédéric, qu'elle laisserait plutôt son cotillon que la Silésie. »

Le ministre bavarois, de qui Blondel recevait de première main ces détails intimes, ne manquait pas de faire remarquer que ce serait le moment pour les souverains de France et d'Autriche, également trahis et insultés, de mettre en commun leurs injures pour en tirer vengeance. Ce n'était pas la bonne volonté, on l'a vu, qui manquait à Blondel pour entrer dans cette pensée, pas plus qu'aux autres agens français présens à Francfort, qui tous avaient écrit dans un sens conforme à leur ministre. Mais n'ayant reçu de lui aucune réponse, et Blondel même ayant été assez sèchement averti de ne se mêler que de ce qui le regardait, ils n'avaient garde d'ouvrir l'oreille à ces insinuations, et, pour ne pas les entendre, ils s'enfermaient chez eux. — « Je vis ici comme un proscrit, écrivait Saint-Severin, n'osant parler à personne et sentant que je suis de trop. » — Personne ne se trouvait donc sur place pour avertir promptement à Versailles de l'état d'esprit de Marie-Thérèse, et cependant elle désirait elle-même si vivement entrer en relation directe avec Louis XV, qu'elle pensa, dit-on, un moment à demander pour le comte Chotek, son ministre à Munich (qui se plaignait de souffrances de poitrine) la permission d'aller passer l'hiver à Montpellier, dans l'espoir qu'en traversant Paris il trouverait quelqu'un avec qui s'aboucher; mais ce diplomate, encore jeune et novice, recula devant la pensée d'être chargé à lui seul d'une tâche si délicate. Faute de mieux, il fallut donc se contenter de l'intermédiaire plus lent que d'Argenson avait préféré. Ce fut le comte Saul, ministre de Saxe à Vienne, qui vint porter la parole, non pas directement au nom de la France, mais au nom du roi de Pologne, choisi par Louis XV pour médiateur (1).

Hanovre. » (*Correspondances d'Allemagne et de Bavière.*— Ministère des affaires étrangères.) — Charles de Lorraine à l'empereur, 4 octobre : « Si ces papiers, par malheur, n'étaient pas tombés entre les mains des hussards, nous en aurions bien davantage; mais la plus grande partie a été perdue. Comme vous le savez bien, les houzards se soucient très peu des papiers; ils les ont pillés et déchirés. » (D'Arneth, t. III, p. 434; — Erizzo, ambassadeur de Venise, 27 novembre 1745.)

(1) Blondel et Saint-Severin à d'Argenson, octobre 1745, *passim.* (*Correspondances*

Une négociation engagée par une voie si détournée n'avait pas chance de marcher promptement. Quand ce n'eût été que la perte de temps nécessaire pour faire passer par Dresde tout ce qu'il aurait été si simple d'envoyer en droiture à Paris, ce délai, dans une heure critique où chaque instant était précieux, suffisait pour tout compromettre. Mais de plus la mission dont Saul se trouvait chargé pour la France n'était ni la seule ni même la plus pressante qu'il eût à remplir. Il avait, en outre, à combiner avec l'impératrice le projet d'une attaque nouvelle qu'il proposait de diriger contre Frédéric, dans des conditions différentes des précédentes (que je devrai exposer tout à l'heure), et à régler le rôle que chacun des combattans aurait à y jouer. Tant de préoccupations diverses ne permettaient à Saul de donner à la négociation française qu'une partie de son attention et de son temps. Du moment, d'ailleurs, que l'affaire se traitait ainsi par procureur, Marie-Thérèse, de son côté, ne pouvait s'en occuper elle seule ni elle-même. Tout fut donc renvoyé à l'examen de son vieux ministre Bartenstein, nourri dans les préjugés antifrançais et qui, bien que comprenant l'intérêt de céder quelque chose aux circonstances, procéda avec les préjugés, la méfiance, les lenteurs, les formalités de toute sorte habituelles à la chancellerie autrichienne. On fut tout de suite en désaccord sur les conditions de l'alliance projetée. La France demandait, comme le prix de son concours, un établissement pour l'infant d'Espagne en Italie, une garantie assurée à son protégé l'électeur palatin, et pour elle-même les places flamandes d'Ypres, de Furne, de Tournay et de Nieuport, actuellement entre ses mains. C'était peut-être beaucoup exiger, mais Bartenstein répondit en refusant à peu près tout, sauf l'espérance d'une part à faire à l'infant, pourvu que ce ne fût pas aux dépens du roi de Sardaigne. On était donc assez loin de compte, pas beaucoup plus, cependant que dans une négociation ordinaire, où il est assez d'usage que l'un, au début, demande plus qu'il n'espère obtenir, et l'autre accorde moins qu'il n'est résigné d'avance à concéder. Mais c'étaient justement ces marchandages, ces allées et venues si fâcheuses dans les circonstances présentes auxquelles une transaction directe, confiée à des gens d'énergie et de résolution, aurait eu le mérite de couper court. Aussi n'y eut-il pas lieu d'être surpris si la réponse à peu près négative de Bartenstein aux demandes de la France arrivait à peine à Dresde pour de là être transmise à Versailles, au moment où, les fêtes du couronne-

d'Allemagne et de Mayence) — Lettre particulière de La Noue à d'Argenson, 4 novembre 1745. C'est dans cette lettre qu'est mentionné le projet de voyage du comte Chotek à Montpellier; d'Argenson met en note : — « Si Chotek avait cru que la négociation fût sincère et non illusoire, il eût accepté cette occasion d'honneur et de profit. »

ment étant terminées, le couple impérial quittait Francfort pour rentrer dans ses états et dans sa capitale (1).

L'impératrice mettait pourtant encore tant de prix à se venger de l'Angleterre en se faisant écouter de la France qu'elle entretint de cet espoir plusieurs des petits princes qui vinrent la saluer avant son départ ou sur son passage. — « L'électeur de Cologne m'a dit, écrit Aunillon, qu'il était persuadé que la reine de Hongrie n'était pas éloignée de faire sa paix avec la France, même aux dépens d'une partie des Pays-Bas, qu'il pouvait me le dire et qu'elle s'en était expliquée. » L'électeur de Trèves était moins affirmatif et jurait qu'on ne lui avait rien dit, mais il laissait tout entendre. « Préparez-vous à quelque chose d'extraordinaire, disait-il au résident; je ne doute pas que la reine ne fasse volontiers sa paix avec le roi : il n'y a plus entre les deux maisons de France et d'Autriche aucun motif d'inimitié. — Mais le roi, répondit Renaud, ne veut pas traiter sans ses alliés. — Ah ! en ce cas, reprit en souriant l'électeur, c'est rendre la paix bien difficile (2). »

Mais plus le désir de Marie-Thérèse se manifestait avec vivacité, plus semblait croître la répugnance de d'Argenson à y répondre. La victoire des Prussiens à Sohr le remplit de joie, et il la laissa voir à Chambrier avec une effusion d'autant plus remarquable que le ministre prussien (bien qu'imparfaitement au courant des divisions du conseil) apercevait clairement chez d'autres ministres des sentimens tout contraires. Ce qui semblait plaire le plus à d'Argenson dans cet heureux incident, c'est qu'il y voyait une raison de remettre en question, sinon l'existence même, au moins la portée et l'exécution de la convention de Hanovre. « Si le roi de Prusse, écrivait-il, a traité avec les Autrichiens, au moins il ne les ménage guère, et la convention prétendue tient maintenant du roman plus que de l'histoire. » — Mais, répondaient à l'unisson Conti, Vaulgrenant et même Chavigny, cet événement ne prouve rien, ou prouverait le contraire. Puisque le roi de Prusse s'est laissé attaquer et s'est borné à se défendre, c'est donc qu'il espérait et qu'il doit aujourd'hui plus que jamais espérer encore que la reine de Hongrie va adhérer à ce qu'on lui propose ? — « Non, répondait d'Argenson, il faut croire le mal le plus tard qu'on peut de la part d'un allié qu'on a ménagé avec tant de soin. Puis le roi de Prusse est d'un caractère si incertain qu'il ne persévérerait peut-être pas plus dans la

(1) Vaulgrenant à d'Argenson, octobre 1745, *passim*. — La réponse faite par l'Autriche aux propositions dont Saul était porteur n'est mentionnée dans cette correspondance qu'à la date du 30 octobre. Toutes les lettres précédentes se plaignent de la lenteur de la procédure suivie à Francfort. (Voir d'Arneth, t. III, p. 131.)

(2) Aunillon et Renaud à d'Argenson, 21 octobre 1745. (*Correspondances de Cologne et de Trèves.* — Ministère des affaires étrangères.)

défection que dans ses engagemens (1). » Vaulgrenant, étonné de ce scepticisme persistant qu'il ne pouvait pas partager, mais qu'il n'osait pas trop ouvertement contredire, n'en comprenait que mieux combien peu le ministère tenait au succès de la négociation dont on l'avait chargé. — « Dans le doute, écrivait-il, si nos conditions sont acceptées, puis-je encore faire usage de mon pouvoir? »

Pour sortir pourtant de cette incertitude qu'il était seul à éprouver encore, d'Argenson imagina un moyen assez heureux de mettre Frédéric dans l'alternative ou de dissiper ou de confirmer avec éclat tous les soupçons. Il lui proposa de renouveler publiquement, de concert avec l'électeur palatin, une protestation contre l'élection de Francfort, mais sous une forme plus solennelle que la première, visant plus directement la personne de l'élu, et à laquelle le roi de France s'associerait en qualité de garant de la paix de Westphalie et de protecteur des libertés germaniques. Le coup n'était pas mal joué pour réduire son allié suspect au pied du mur et couper court à tous les ambages ; mais c'était à la condition qu'on fût résolu d'avance, en cas de refus ou même d'ambiguïté dans la réponse, à prendre soi-même acte de la liberté d'action rendue par là à la France; c'était aussi à la condition qu'on tînt en réserve pour ce cas si probable une négociation déjà très avancée avec l'Autriche, pouvant aboutir sans délai à une conclusion effective et qui aurait eu ainsi le caractère d'une prompte et juste représaille (2).

La proposition trouva Frédéric dans une humeur qui, bien que naturelle à son caractère, lui était devenue depuis quelque temps étrangère. Après de longs mois d'angoisse et de perplexité, se voyant échappé, par deux actes d'une témérité heureuse, à des périls où il avait cru succomber, il reprenait dans sa fortune et dans son étoile une confiance absolue. Les ratifications anglaises lui étant arrivées peu de jours après la bataille de Sohr, il se croyait maintenant pleinement maître du terrain. — « La reine Thérèse, disait-il, en passera par où le roi George voudra. » — Si ce n'était pas tout de suite, ce serait dans quelques semaines ou quelques mois, quand, l'or anglais faisant défaut, la disette commencerait à se faire sentir. D'ici là, comme on entrait dans la saison d'hiver, on avait, pensait-il, le temps d'attendre et au besoin de se retourner. Quelques rumeurs étaient bien arrivées à ses oreilles de négociations tentées entre l'Autriche et la France, mais il n'y attachait

(1) Chambrier à Frédéric, 15 octobre ; — d'Argenson à Vaulgrenant, 14 octobre; — à Chavigny, 20 octobre; — Vaulgrenant à d'Argenson, 8 et 12 octobre; — Conti à d'Argenson, 10 octobre. (*Correspondances d'Allemagne, de Saxe et de Bavière.* — Ministère des affaires étrangères.)

(2) Frédéric à Valori, 9 octobre ; — à Podewils, 10 octobre 1742.— (*Pol. Corr.*, t. IV, p. 303.)

aucune importance. C'étaient, disait-il, de « petites indignités saxonnes, des chipotages du cardinal de Tencin, qui ne méritaient pas un instant d'attention ; une alliance de la France et de l'Autriche serait un bouleversement total pour lequel rien n'était préparé. » Peut-être d'ailleurs, sachant à qui il avait affaire, jugeait-il, non sans raison, qu'un pareil changement de front demandait, pour être exécuté sur place, une promptitude de coup d'œil et de résolution dont personne, dans le conseil de Louis XV, n'était doué. En tout cas, il espérait qu'il en serait quitte pour se rapprocher immédiatement de l'Angleterre, qui lui ouvrirait alors largement les cordons de sa bourse. En attendant, il s'acheminait gaîment vers Berlin pour y goûter quelque temps de repos, mettant en usage la philosophie pratique du proverbe italien : *Chi ha tempo ha vita.* Il ne songeait même plus au châtiment exemplaire dont il avait à tant de reprises menacé la Saxe. La paix, à ses yeux, était désormais « immanquable. » — « Je vous suis obligé, écrivait-il à Podewils, de m'avoir commandé en Russie une pelisse de renard. Nous aurons à l'avenir plus besoin de la peau du renard que de celle du lion (1). »

Un homme si sûr de son fait n'était pas en disposition de ménager personne. — « Valori, dit-il à Podewils en recevant la demande de d'Argenson, m'a fait les propositions les plus ridicules qu'il soit possible d'imaginer. Il s'agit de détrôner avec l'électeur palatin le grand-duc. Dieu garde que je m'embarque de ma vie avec d'aussi ingrats amis et d'aussi misérables politiques. » Mais, suivant son usage, sa réponse, au lieu d'être simplement négative, fut donnée en forme d'acceptation conditionnelle, sous une condition dérisoire qui frisait l'impertinence. Il chargea Chambrier de faire savoir à d'Argenson qu'il était prêt à rédiger avec lui toutes les protestations qu'il voudrait, pourvu qu'il fût sûr que la France les appuierait immédiatement par l'envoi de cent mille Français au-delà du Rhin, en marche vers la Saxe ; il demanda de plus qu'on mît à la disposition du ministre de France en Russie une somme suffisante pour gagner les ministres de la tsarine et les empêcher de prendre parti pour l'Autriche. Cette fois, d'Argenson, ne pouvant plus se méprendre, éprouva un accès véritablement plaisant d'irritation et de désespoir. — « Le roi de Prusse, écrit-il dans une note autographe, ne nous demande jamais aucun conseil de conduite, mais des choses rudes, dépensières et impraticables. Donnez-moi 16 millions en quinze jours, que le prince de Conti ait cent

(1) Frédéric à Podewils, à André, à Rothembourg, octobre 1845. — (*Pol. Corr.*, t. IV., p. 301 et suiv.)

mille hommes sur le Rhin à la fin du mois... Envoyez-moi une armée en Saxe... Gagnez-moi la cour de Russie bien vite. »

Chambrier, à sa première audience, reçut en plein visage, mais sans trop s'en émouvoir, ces éclats d'une colère trop tardive et trop plaintive pour être bien effrayante. — « Quel besoin, lui dit vivement d'Argenson, le roi de Prusse, s'il est victorieux, a-t-il de nos troupes en Saxe? Comment les ferai-je passer? Par quel chemin? Puis-je les faire voler comme des oiseaux? Souffrez, monsieur, que je vous dise qu'un allié doit proposer et non exiger, mesurer ses desseins à la possibilité des choses, ne pas affecter d'ignorer ce que tout le monde connaît, et communiquer ses propres desseins au lieu de se borner à diriger ceux des autres... Et parmi tant de questions, comment la principale échapperait-elle? Vous me dites bien que le roi de Prusse ne manquera pas au roi, et que la bataille de Sohr vient d'en donner la preuve. Mais cela répond-il à tout? cela dissipe-t-il tous les nuages? Qu'est-ce que cette notoriété publique qui assure qu'il y a un traité signé, le 26 août, entre le roi de Prusse et l'Angleterre?.. Des copies en courent partout, et le seul éclaircissement que vous nous donniez sur ce fait, depuis deux mois qu'on le soupçonne, ce sont des inductions tirées de vos bonnes intentions personnelles. »

Chambrier, qui n'avait effectivement ni la possibilité de tout nier, ni l'autorisation de tout confesser, se retira en balbutiant de vagues excuses. Mais, dans un *post-scriptum* joint à la dépêche où il rendait compte de cet entretien, il avertissait son maître que, sauf d'Argenson, tous les ministres tenaient son arrangement avec l'Angleterre pour avéré, et, loin de s'en inquiéter, paraissaient en prendre leur parti et dire qu'on ferait bien les affaires sans lui. Le cardinal de Tencin, en particulier, répétait que la bonne foi, comme toutes les autres vertus, avait ses bornes au-delà desquelles elle n'était plus que faiblesse et duperie (1).

Frédéric comprit alors qu'un plus long déguisement était inutile, et que, surtout sur un esprit droit et honnête comme celui de d'Argenson, une apparente franchise serait de meilleur effet. Podewils eut donc enfin la permission (qu'il avait déjà sollicitée plusieurs fois) de convenir avec Valori de la réalité de la convention de Hanovre, et de lui en communiquer, sinon le texte, au moins les dispositions principales. L'aveu fut naturellement précédé des récriminations habituelles sur l'abandon dont la France avait payé

(1) D'Argenson à Valori, 11 et 19 octobre; — Chambrier à Frédéric, 22 octobre 1745. — J'ai dû combiner ces deux récits du même entretien, qui ne diffèrent que par certains détails. — (Ministère des affaires étrangères.)

les services qu'on lui avait rendus, et sur l'extrémité à laquelle le roi de Prusse s'était vu réduit par la retraite de l'armée de Conti, et le refus des subsides qu'il avait réclamés dans une nécessité pressante. Hors d'état de poursuivre la lutte à lui seul, avec un trésor épuisé et une armée affaiblie, il avait bien dû penser à lui-même et à ses peuples, mais sans oublier pourtant son allié. Rien, d'ailleurs, dans le projet de convention, n'était de nature à porter ombrage à la France, puisque tout se bornait au maintien entre les mains de la Prusse de cette conquête de Silésie dont la France, dans un intérêt personnel bien entendu, devait toujours désirer que la possession restât enlevée à ses rivaux. — « Ne vous trompez pas, disait le ministre prussien, si nous avions voulu promettre quelque chose contre vous, nous aurions pu obtenir davantage; mais le roi a été inébranlable sur cet article. » — C'était donc un pas fait vers la paix générale dans les conditions que la France elle-même pouvait souhaiter, et rien n'étant conclu, tout étant encore en projet et restant en suspens, il lui suffisait, si elle voulait être comprise dans l'arrangement, de s'unir avec deux signataires de la convention pour venir à bout des résistances de la cour de Vienne. Et quant au secret qui avait été nécessaire pour aboutir, la France avait-elle droit de s'en plaindre, quand elle en avait donné l'exemple en provoquant à La Haye, sans prévenir personne, la réunion d'un congrès général? Devant cette étonnante argumentation, Valori paraît être resté à peu près muet. Mais en transmettant le récit fidèle qu'il venait d'entendre, il ne pouvait s'empêcher de demander si, à quelque prix que ce fût, il ne fallait pas s'estimer heureux d'être défait d'un allié si incommode. — « Je me borne à ce terme, disait-il, pour ne point entrer dans les autres qualifications qu'il n'a que trop méritées. »

Effectivement, était-ce la peine de répondre? Il n'était que trop aisé de démontrer que le moyen d'avancer la paix générale n'était pas d'assurer à l'un des belligérans, par l'abandon de l'autre, un avantage dont il devait certainement être tenté d'abuser. Il était moins difficile encore de repousser toute assimilation entre une convention faite à deux, à huis-clos et dans l'ombre, et la demande d'un congrès où tous, publiquement appelés, auraient eu droit de se faire entendre. Mais les événemens, en se précipitant, allaient couper court aux désunions superflues, et l'avantage était assuré d'avance à celui des trois acteurs de ce drame qui saurait les faire tourner à son profit, en usant à la fois de plus de résolution et de moins de scrupule. Je n'ai pas besoin de dire qui était celui-là.

Duc De Broglie.

LA

NEUVAINE DE COLETTE

DERNIÈRE PARTIE (1).

Pierre à Jacques.

Ah! mon ami, que je t'attendais bien là, et que ta dernière lettre te ressemble donc!

Tu t'enflammes, tu t'agites, tu bâtis tout un roman dans le vide, et tu me l'envoies en train express, en me demandant si tu n'es pas en retard et si tes félicitations arriveront avant ou après la cérémonie.

Cet accident qui m'abat sur la grand'route, ce vieux château où on me transporte évanoui, cette jeune fille qui me veille nuit et jour, arrosant mon lit de ses pleurs, tout ça te grise et te transporte; tu me vois épris, fou d'amour, agenouillé aux pieds de ma belle, autant qu'homme qui a la patte cassée peut s'agenouiller, bénissant les chemins impraticables, parce que cette solitude à deux est une joie, aimant mes misères, parce qu'elles m'ont donné l'accès d'Er–

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 septembre.

lange, et l'hiver, parce qu'il fait notre nid d'aigle imprenable et inaccessible aux jaloux et aux curieux.

Eh! mon pauvre Jacques! je n'ai pas ton tempérament de bois sec, ni ton envolée d'imagination, et tu dois te rappeler qu'autrefois déjà, quand nous allions dans le monde tous les deux ensemble, j'avais des cheveux blancs à côté de ta tête folle et de la fougue de tes caprices.

Tandis que toi, comme un gourmand, dévorais dans une soirée une et jusqu'à deux passions, t'éprenant parfois si violemment de tes danseuses qu'après le cotillon tu allais jusqu'à rêver mariage, c'est à peine si je donnais mon cœur une fois la semaine! Et encore m'est-il arrivé d'un dimanche à l'autre, et parfois durant toute une quinzaine, de le sentir sans pulsations.

Et tu veux, maintenant que je me suis brouillé avec le genre humain tout entier, avec les gentils camarades du boulevard comme avec les aimables mondaines, quand j'ai de tout par-dessus les deux yeux, que j'aille tomber amoureux comme un écolier et me charger d'une chaîne au moment où je secoue mes épaules avec bonheur!.. Non! non! et si tu veux la place, Jacques, foi de Civreuse, je te cède tout sans regrets, le lit à colonnes, la gouttière de plâtre, et la petite blonde par-dessus le marché!

As-tu donc oublié déjà, mon pauvre ami, les deux années qui viennent de s'écouler? Oui, évidemment, puisqu'elles n'ont été de ta part qu'un long dévoûment, et que tu as dû, avec ta délicatesse farouche, t'imputer à crime de t'en souvenir. Seulement, pour moi, il n'en est pas de même, car il y a certaines choses dont l'amertume vous reste aux lèvres, quoi qu'on fasse pour la chasser, et mes expériences ont été de ce nombre.

J'étais si niais, vois-tu, si absurdement confiant, si convaincu de tout ce qu'on me disait! J'avais trente amis intimes, et je les croyais tous solides, tous dévoués et sincères.

Dans vingt maisons de Paris, on m'ouvrait à grands battans les portes de l'intimité, et moi, qui m'y croyais reçu en souvenir de ma mère, j'y allais et j'y agissais comme si c'était sa main elle-même qui m'y eût présenté, sans l'ombre d'une arrière-pensée, et le seul évidemment qui n'eût pas d'arrière-pensée.

Pauvre sot qui n'oubliais qu'une chose : c'étaient ces trois cent mille livres de rente bien solides, bien indépendantes, que je tenais à ma libre disposition dans mes deux mains d'orphelin, et qui prenais pour moi, comme une bête, toutes les prévenances qui ne s'adressaient qu'à elles!..

Puis, un matin, la ruine brusquement, tu te rappelles? Mon banquier, un ami aussi, celui-là, versant tous mes capitaux dans des

affaires si peu avouables qu'il n'avait point osé me consulter pour les y engloutir, et partant finalement avec tout ce qui lui restait pour édifier une nouvelle fortune dans la libre Amérique, et aussitôt, presque du même coup, ma nouvelle position se dessinant.

C'est lent, le télégraphe, auprès des nouvelles qui se colportent de bouche en bouche! Quatre heures après ma ruine, j'étais redevenu Pierre comme devant : chacun le savait, et au bout de huit jours j'étais oublié! Les événemens se tassent si vite à Paris! A la suite de mon affaire, il y avait eu la chute d'un ministère, un divorce prononcé à huis-clos, dont tous les journaux avaient crié le fort et le faible à son de trompe, et tu penses si la vague qui m'avait englouti était au large!

Mes intimités de famille se fermèrent avec ensemble. A quoi bon inviter un homme qui n'est plus un prétendant possible? Et je m'aperçus seulement alors que, dans chacun de ces cercles choisis, la fille de la maison avait invariablement entre dix-huit et vingt ans.

Quant à mes amis, vois-tu, Jacques, ils furent tous parfaits! Pas un qui ne traversât jusqu'à deux fois une rue ou un boulevard pour venir me serrer la main en me voyant de l'autre côté de la chaussée, pas un qui ne me témoignât sa sympathie.

— Ce pauvre Civreuse, quelle guigne!

— Quelle canaille que ce D***; il est affiché, tu sais? Et, à propos, fais-tu ta vente à l'hôtel Drouot? La saison est excellente : c'est une chance, ça!

— Quel plongeon, mon pauvre cher! Ma parole, c'est à dégoûter de faire des placemens ailleurs que dans sa paillasse!..

C'était gentil, tout ça, et ça m'allait droit au cœur. Mais au bout de la quinzaine, ma vente était faite, mon entresol loué, je n'avais plus mes lundis, tu sais, mes réceptions à table ouverte? et je ne soupais plus au café Anglais; de plus, enfin, j'avais passé la Seine!..

Poursuit-on une aiguille dans une botte de foin, et un homme qui se loge au Jardin des Plantes? De bonne foi, non! et en moins de deux semaines, j'avais cette paix absolue, rêvée par bien des souffrances, mais qui, dans une grande ville où on a vécu heureux, s'appelle l'isolement plutôt que le repos.

Mon histoire aurait pu finir là, et il ne resterait qu'à mettre un point, sauf à ouvrir une parenthèse sur la lutte avec la misère, si pour mon bonheur, en plus de mes trente amis intimes, je n'en avais eu encore un autre, un trente et unième que je n'avais jamais confondu dans le tas, d'ailleurs.

Plus malin que les autres, celui-là découvrit ma retraite; une fois dans la place, ouvrit bravement ma caisse, et, la trouvant vide

comme il s'y attendait, passa mon bras sous le sien et m'emmena chez lui, où il me contraignit à partager sa vie pendant deux années entières!

Et c'est que le tout n'était pas encore de l'offrir, ami Jacques, permets-moi de te le dire une fois en face, puisque j'en ai l'occasion, c'était de le faire de telle façon que j'aie accepté d'emblée, et que j'aie vécu chez toi en parasite durant tout ce temps, sans l'ombre d'une arrière-pensée.

Ne te récrie pas, c'était bien en parasite, car tu sais comme moi ce qu'est le salaire du travail des gens qui en cherchent parce qu'ils en ont besoin, et qui en cherchent du jour au lendemain, sans avoir passé par cette filière administrative qui fait la gloire de notre France.

Qu'est-ce que j'ai gagné au juste, je ne me le rappelle pas; mais si j'ai payé, bon an mal an, durant ces jours de peine, le quart du loyer de notre appartement et mon blanchisseur, c'est qu'on m'a fait des concessions, j'en suis certain!

Quel état embrasser, en effet? J'étais peintre à entrer sans conteste au Salon quand je n'étais qu'un amateur; mais je devenais barbouilleur à ne plus tirer cinquante francs d'une toile de six mètres dès qu'on soupçonnait que je la vendais pour m'en servir! et, quant à la musique, il n'en faut pas parler! Guitariste, c'était charmant sous les balcons, mais comme professeur, il ne m'aurait manqué que des élèves!..

Il me restait le choix entre le surnumérariat aux finances, — trois ans d'espérances et de rêves ambitieux qu'on fait en songeant aux appointemens de quinze cents francs qui couronnent ce petit noviciat, — la diplomatie et les consulats, — sans la possibilité de m'acheter les bottes vernies et les gants frais qui sont le nerf de la guerre là-dedans; ou enfin le journalisme!

A part cela, quand on a refusé de clouer son nom comme enseigne sur la porte d'un tripoteur d'affaires, dis-moi un peu comment un galant homme peut trouver à s'occuper dans Paris?

Aussi pensais-je à émigrer, et, sans toi, y a-t-il fort à croire que j'aurais suivi mon coquin d'homme à travers les mers. Mais tu étais là, et je suis resté, le cœur un peu froissé déjà, je t'avouerai, par tout ce que j'avais vu, mais loin d'imaginer le virement subit qui m'attendait encore et l'étude morale qui allait me permettre de compléter la bête humaine sur le vif.

Mon Dieu, je n'aurais eu qu'à ouvrir une des pages de La Rochefoucauld, j'aurais vu tout ça imprimé à l'avance. Mais qui est-ce qui croit La Rochefoucauld, avant d'avoir éprouvé par lui-même ce que son amère sagesse dénonce?

Bref, je n'ai pas à te rappeler le dénoûment de comédie qui me réveilla un beau matin. Le tour de roue était complet, et la Fortune me rapportait d'une main ce qu'elle m'avait pris de l'autre. Mon vieux fripon, plus riche que jamais, était mort intestat et sans enfans, et ses lacs de pétrole, revendiqués vigoureusement par toutes ses dupes, allaient nous rendre à chacun nos droits. Nos créances étaient bonnes, et on nous servit jusqu'aux intérêts de la somme : les économies bien involontaires que nous avions faites depuis deux ans !..

Trois jours après, Jacques, tu te rappelles? les félicitations et les cartes pleuvaient chez nous, et de nouveau j'étais en possession de tous mes excellens compagnons. Il ne tenait qu'à moi de croire à un mauvais rêve, en vérité. Je m'éveillais, et tout ce que j'avais cru perdu rentrait à la fois par la même porte : l'or et l'amitié.

Pour cette fois, c'était trop! Un peu de patience, et je m'y serais trompé, peut-être. Mais, du jour au lendemain, cette vie qu'on voulait reprendre au point précis où elle était restée : ce déjeuner accepté deux ans avant et qu'on me réclamait ; cette valse, vieille de deux hivers, jaunie sur un carnet, et qu'on voulait me rappeler! c'était vil et c'était grotesque à la fois, si bien que j'en riais le cœur soulevé.

Me dérober seulement, c'était trop peu. On m'avait fait désabusé, méchant et cynique, et avec un plaisir mauvais j'entrai dans toutes les combinaisons, je caressai tous les espoirs, je courtisai toutes les ambitions, pour faire la déception plus sensible le jour où je briserais d'un coup toutes les ficelles des pantins que je tenais dans ma main.

Puis ulcéré, lassé, séparé forcément de toi par la maladie de ton oncle et l'hiver de réclusion qu'elle te préparait, trouvant faibles tous les mots qui expriment la haine du genre humain, je m'en fus possédé du désir d'entendre mentir en chinois, en arabe et en hindoustani, comme je l'avais entendu faire en français, afin de m'assurer du moins que mon pays n'était ni en avance ni en retard sur ses contemporains.

Et c'est le moment que tu choisis pour me prêcher l'amour, la paix du ménage, et la douce confiance qui en charme les heures!..

Mon pauvre Jacques, tu es un grand fou, et M[lle] d'Erlange, ne fût-elle pas pire que les autres femmes, ce qui n'est pas certain, est du moins semblable à elles toutes, ce qui est assez pour me faire fuir.

Les preuves par lesquelles tu veux me convaincre de délit amoureux m'ont fait passer un bon moment, pourtant.

« Tu es sans cesse avec elle, me dis-tu ; tu lui parles, tu la re-

gardes, tu la traites de blonde fée : allons, Pierre, avoue que tu es pris! »

Pour n'être pas avec elle, ai-je donc des jambes qui me permettent de m'enfuir, voyons? Veux-tu que je lui parle en détournant la tête, et vas-tu voir dans les plaisantes fantaisies de mon premier réveil autre chose que les enjolivemens ordinaires des voyageurs qui racontent leurs aventures?

Quant à être blonde, mon ami, je n'y peux rien, elle est blonde, et je te l'ai dit tout droit sans penser à mal... Ceci me ramène à tes plaintes au sujet de Mlle d'Erlange : « Tu me forces à la rêver, me dis-tu ; à part ses cheveux, pas un indice, et tu t'attardes aux tapisseries, aux tours croulantes, aux fariboles enfin! J'ai le cadre, je le sais par cœur, même. Mets-y le Greuze, je t'en prie! »

Le voici, et sincère d'une sincérité que mes yeux nullement prévenus, comme tu vois, peuvent te garantir absolue.

Mlle Colette est plutôt petite, ou du moins, sans l'être en réalité, elle le paraît. Cela tient-il à la finesse invraisemblable de sa taille, à sa tête, qui, comme celle des statues grecques, est menue, ou à la prestesse et à la multiplicité de ses mouvemens? on ne sait pas. Mais il est certain que debout, dans ses rares instans d'immobilité, elle monte droit et haut comme un bouleau qui s'élance, et que je la regarde alors tout surpris. Où a-t-elle pris cette coudée de plus?

Puis, quelque idée lui passe dans l'esprit, elle part à droite ou à gauche de son pas glissé, et ce n'est plus qu'un elfe échappé de bon matin du logis et qui rend visite à des humains. Or, tu le sais, mon ami, les elfes n'ont ni taille ni âge.

Le nez est court, fin et un peu gamin; l'ovale est joli, plein comme un beau fruit, et le teint ambré.

Ne lis pas jaune, nous ne sommes pas au Cambodge ; c'est une peau transparente, sous laquelle luit perpétuellement un rayon de soleil. Le front est grand, la bouche bien faite, et quant aux yeux, je te dirais bien volontiers qu'ils sont superbes, si tu devais le prendre comme il faut; mais tu le prendras mal, et tu verras des flammes et des élans de passion où il n'y aura qu'un signalement de passeport consciencieux, car un passeport lui-même les remarquerait, j'en réponds, et même les émargerait tout courant aux « signes particuliers, » tant ils ressemblent peu à ce qu'on voit communément.

Grands, superbement fendus, — autant sauter le pas ce soir, car je te connais, demain tu réclamerais, — ces yeux sont d'un noir profond, intense, et d'où sort un éclair incessant.

La paupière baissée, c'est le calme d'un enfant qui dort; relevée,

c'est fulgurant, et on croirait qu'une lumière intérieure éclaire cet iris qui flambe.

Le diamant noir existe-t-il? Je n'en sais rien, quoi qu'on en parle souvent; mais je crois que je me le figure assez bien maintenant.

Le trait distinctif du regard est une mobilité d'expression dont rien ne peut rendre la variété, et la vivacité générale se retrouve là. A la lettre, on y voit courir les idées, et c'est bien un peu traître, ces grands yeux qui pensent ainsi à livre ouvert.

Les cils retroussés se baissent rarement et avec un battement large comme le coup d'aile d'un oiseau qui plane, car la lumière n'éblouit pas ce regard-là, et le soleil et lui se fixent en camarades.

Les sourcils sont nets et fins. C'est un coup de pinceau pour lequel on ne s'est pas repris à deux fois.

Enfin, comme complément à ce mélange de grâce et de malice, figure-toi du côté gauche, au-dessus de la lèvre, une toute petite fossette venue d'on ne sait où, qui se creuse à tout propos et hors de propos, relevant seulement un coin de la bouche, de sorte qu'elle ne rit que d'un côté à la fois et comme en contrebande, ce qui lui donne une expression de gaîté inexprimable.

Je ne te dirai pas que Mlle Colette a des pieds et des mains d'enfant, parce que je trouve la comparaison absurde. Vois-tu, pour terminer un corps élancé de jeune fille, ces deux gros pieds rebondis, aussi larges que longs, et ces petites pattes pleines de trous qu'ont les marmots; cela fait frémir! Mais les d'Erlange sont de bonne race, et on s'en aperçoit.

Somme toute, c'est une figure originale, remarquable sous beaucoup de rapports, devant laquelle tu jetterais des cris d'admiration, à qui tu dédierais un sonnet chaque soir, et dont un peintre s'emparerait avec délices, sauf à ne pas pouvoir la rendre telle qu'elle est. Je ne lui en demanderai pas moins quelque jour la permission de m'y essayer, et ma première aventure de voyage aura la première page de mon album.

Eh bien! alors? dis-tu... Eh bien! est-on forcé d'aimer tout ce qui est beau? Je te la détaille en artiste, comme je te décrirai dans trois mois des palais, des fleurs de lotus et des almées, si toutefois les almées existent autre part que dans les ballets de théâtres; mais si tu vas imaginer un nouveau roman à chaque nouveau visage que je te présente, j'en serai réduit à t'écrire en style nègre.

« Bon petit voyageur, bien arrivé. Fait jolie traversée. Lui pas mal de mer. Trouvé belle case pour se loger. Embrasse petit frère blanc. »

Il faut voir le monde comme il est, mon ami; personne n'y vaut grand'chose, quand je nous ai mis hors de page toi et moi, et nous

méritons mieux que ces poupées affolées d'équipages, de diamans et de toilettes que nous connaissons. Aussi ai-je fait vœu de célibat depuis longtemps, en ton nom comme au mien ; nous nous suffirons à nous deux. Signe le contrat et ne rêve plus bleu.

Quant à tes conseils délicats au sujet de Mlle Colette, sois tranquille, moraliste ; si je suis de bronze, elle est de cristal ; et je ne sache pas d'ailleurs que mon aspect soit pour enflammer actuellement. Et puis, que veux-tu qu'une créature qui rit ainsi tout le long du jour puisse connaître au sentiment ? Ce n'est pas une femme, c'est une clochette toujours en branle, et on jurerait que la vie que nous menons est la plus divertissante qui soit.

Tu sais ce qu'elle est en réalité pourtant, et tout à l'heure, pendant que Mlle d'Erlange sautillait dans la chambre, se livrant au petit branle-bas qui lui est habituel, essuyant des porcelaines et des bibelots, que je suivais de l'œil dans ses doigts avec la mélancolie qu'on éprouve en regardant des condamnés à mort, et l'écoutant chantonner sans relâche, je n'ai pu m'empêcher de la questionner là-dessus.

— Mon Dieu, lui ai-je demandé, quelle est donc la chose qui peut vous égayer à ce point, et qu'est-ce qui vous met toujours ainsi le rire aux lèvres ?

— Mais ma bonne humeur ! m'a-t-elle répondu. Est-ce que ça vous ennuie ?

— Non pas ! Seulement vous m'étonnez, voilà tout.

— Il est certain que ça ne vous ressemble guère ! a-t-elle riposté vivement. Et s'il m'est permis d'interroger à mon tour, qu'est-ce qui fait donc que vous ne riez jamais, vous, en revanche ?

— La souffrance, quant à présent, répondis-je d'abord sèchement. — Puis, comme j'étais honteux de ce mensonge flagrant, et surtout du mouvement de dépit qui me portait à ce rappel très peu noble du passé, j'ai continué : — Mais, en général, je suppose que c'est une humeur contraire à la vôtre.

Elle a relevé ses yeux, qui s'étaient voilés d'un coup vif, et, souriant de nouveau, elle a dit :

— La mauvaise, alors ?

— Mon Dieu, oui, la mauvaise sans doute, au moins pour tous ceux qui regardent le rire comme le signe assuré d'un aimable naturel, et non pas comme une grimace ou une simple contorsion de famille, donnant raison aux gens qui affirment que nous descendons du singe.

— Du singe !.. — Elle s'est reculée avec un geste effaré, embrassant d'un coup d'œil rapide ses mains et toute sa personne... — Je n'avais jamais entendu dire ça ! Est-ce que c'est possible ? Est-ce

que c'est vrai, monsieur? Comment l'a-t-on su? — Puis, comme elle me voyait secouer la tête : — Non, oh! que j'en suis aise, a-t-elle continué avant que j'aie pu placer un mot, car ce serait drôle, mais si dégoûtant... Voyez-vous ce qu'on éprouverait en rencontrant un babouin en cage et en se disant qu'il faut le vénérer comme un aïeul! C'est bien assez de penser qu'on lui ressemble quand on rit.

Elle a couru à une glace, si haut placée qu'elle monte sur une table pour s'y voir, et, regardant sa fossette se creuser :

— Ma foi, c'est bien possible que ce ne soit qu'une contorsion après tout, a-t-elle dit avec philosophie; mais c'est si bon quand même.

Et elle s'est reprise à rire de plus belle, comme preuve de ce qu'elle avançait, en sautant à terre d'un bond de gazelle, sans bruit et sans effort.

Sa crédulité, comme tu le vois, est comme sa gaîté, le fait d'une véritable enfant, et elle est restée pendant un instant encore toute à son accès de joie; puis, comme je demeurais toujours sérieux, elle s'est assise, s'est calmée et a repris plus bas :

— Peut-être quand on est beaucoup plus vieux, beaucoup plus sage, enfin, n'aime-t-on plus ça, en effet; mais je n'en suis pas encore là!..

Ah çà! Jacques! me prend-elle pour un patriarche, et t'es-tu aperçu depuis peu que j'aie grisonné et baissé à ce point?

Enfin, cela va te tranquilliser du moins, et te montrer qu'il n'y a pas péril en la demeure.

Pour moi, c'est une tête folle, je te l'ai dit, et quant à elle, en revanche, voici qu'elle veut bien me considérer comme tellement sage et respectable qu'un peu plus elle me confondrait avec son grand-père le babouin. Nous voilà bien à l'abri tous les deux.

Sur ce, frère Jacques, n'invente plus de romans et dors sans rêver; ma petite fille et moi te souhaitons le bonsoir.

Mais surveille-toi, mon camarade; tu vois comme c'est traître, la décrépitude, et comme ça vous prend un beau matin sans qu'on y songe.

Vous qui êtes si vieux,.. si vieux!..

On découvre mon front ce soir. Quelle mine va faire ma cicatrice? J'y songe un peu, je t'avouerai.

Si la balafre est honorable, je m'en arrange; mais si le trou rond et massif sent son coup de bâton ou de piédestal, je somme Mlle Colette et son exécuteur des hautes œuvres d'en redécoudre un peu! Que diable! on a son amour-propre, si vieux bonhomme qu'on soit!

12 avril.

Dire que l'intimité progresse avec M. de Civreuse, non, pas plus aujourd'hui qu'hier. Il est à présent ce qu'il était à son premier réveil : poli comme un roi, mais bourru comme un ours, et railleur en proportion, et nos moindres propos sont des escarmouches.

— Qu'as-tu donc toujours à te chipoter avec ton monsieur? me disait Benoîte hier ; ça ne lui vaut rien, tu sais!

— Que veux-tu, ma vieille, lui ai-je répondu, il voit rouge et moi blanc... Je ne puis pourtant pas lui laisser dire des énormités en l'approuvant toujours, rien que parce qu'il est malade, quand lui relève si vivement tout ce que je fais. C'est plus fort que moi!

Et c'est vrai, j'ai beau me prêcher chaque matin et chaque soir, me dire que, si j'étais autrement, je lui plairais mieux sans doute, me jurer que je changerai le lendemain; dès que je suis là et que j'entends ce ton calme qui critique tout indifféremment, les gens et les choses, je pars malgré moi et je lui réponds avec toute la vivacité et l'indignation que j'éprouve. Ou bien encore, quand je suis assise auprès du feu, écoutant la neige fondue qui tombe à grand bruit depuis les gouttières effondrées, et qu'au lieu de ma solitude du mois passé, je vois dans le fond de la chambre ce visage brun, que j'entends cette voix sonore me répondre ou me questionner, tout cela au milieu de ce soleil d'avril qui danse à travers les vitres, je me sens prise d'élans de joie si vifs et si fous que je me mets à rire sans cause, sans pouvoir m'arrêter et me trouvant heureuse, heureuse!..

Tout cela paraît absurde à M. de Civreuse, et c'est alors qu'il se met en campagne comme hier, se démenant pour me prouver qu'il n'y a pas de quoi être fier, en vérité, que toute cette bonne gaîté n'est que ressouvenirs de famille et d'éducation passée, et que nous rions comme les singes font des grimaces, pas autre chose!

Est-ce par raillerie qu'il dit cela, pour m'effarer ou parce qu'il y croit un peu? Je ne démêle jamais qu'à moitié le fond des choses quand il me parle, et, fût-ce dix fois vrai, qu'y puis-je faire? Faut-il me priver de rire et de gambader à cause d'une ressemblance fortuite ou même naturelle, et ne dois-je plus casser mes noisettes d'un coup de dent ou escalader les obstacles en trois bonds? Voilà qui sent encore bien plus son cousinage!..

C'est un pédant que nous laisserons à ses critiques s'il continue, car j'ai oublié de l'en avertir et de poser tout bas la condition à mon saint dans le beau temps fleuri où je le priais et où nous nous en-

tendions tous les deux sur les dehors de mon sauveur; mais on aimera Colette comme la voilà, avec son chien, avec ses défauts, avec son rire, avec ses idées à elle et avec sa ceinture nouée à l'envers, ou bien elle retournera à ses affaires et continuera de décrocher des étoiles dans son petit coin, jusqu'à ce qu'elle mette la main sur une bonne, une vraie qui n'ait pas trempé dans un seau d'eau pour y éteindre tous ses rayons avant de lui arriver.

La vérité est que je suis furieuse, furieuse non-seulement parce que M. de Civreuse ne m'a point à gré et me trouve laide, sotte et je ne sais quoi encore; mais furieuse surtout parce que j'ai beau faire, je n'arrive pas à lui rendre sa politesse.

Parfois je suis prête à courir à lui et à lui affirmer que, si son opinion n'est pas flatteuse pour moi, la mienne est en tout semblable à son égard; puis je me défie de ma langue. Au fond, je ne le pense pas du tout, et voit-on ma diatribe se tournant tout à coup en compliment? c'est à frémir!.. Je ne sais pas si on arrive à dire du même ton ce qu'on sent et ce dont on ne pense pas le premier mot, et son oreille est bien déliée pour ne pas sentir la différence.

Alors je prends le parti de me taire, et, rentrée dans ma chambre, tous les huis clos, je me dédommage en interpellant rudement mon imagination et mon cœur :

« Voyons, leur dis-je à brûle-pourpoint en les posant en face de moi, expliquez-vous : d'où vous viennent cette folie et cet engouement?

« Que vous a-t-il fait, cet homme? Il n'est pas aimable, à peine poli, moins beau que nous, assurément, et il est visible que nous ne lui revenons guère.

« Quel effort fait-il pour vous le cacher? Depuis trois semaines, a-t-il tenté un mot tendre ou galant, le mot n'eût-il que deux syllabes et pas plus de sens qu'un pauvre soupir? Un de vous en sait-il là-dessus plus long que moi? Parlez!... »

Ni l'un ni l'autre ne dit grand'chose, mais, pour courte qu'elle est, leur réponse ne se discute pas : « Il leur plaît quand même. »

Et voilà comment je me trouve penser à M. de Civreuse un peu, souvent, toujours même, je crois, sans être tout à fait satisfaite de lui cependant et sans comprendre complètement ce qu'il a au fond du cœur.

Parfois je me demande, en voyant les airs ébahis dont il me suit au moindre mot, s'il ne sort pas comme moi d'un vieux château désert et ruiné, où ses fossés et ses machicoulis l'ont gardé jusqu'à présent de la vue de toutes les femmes, comme mes créneaux m'ont préservée de tout contact avec âme qui vive.

Mais, dans ce cas-là, il y a longtemps qu'il aurait passé son pont-levis, car sa science des humains, pour n'être pas aimable, paraît fort étendue, et il sait bien des choses dont j'ignore même le nom. De là des conversations impossibles, où je lui réponds sans savoir au juste ce que je dis, où nous nous querellons sans que je comprenne bien pourquoi, et pendant lesquelles je ne suis pas sûre qu'il sache toujours lui-même ce qu'il veut.

Hier, par exemple, nous parlions des gens du monde ; je lui disais combien je connaissais peu de choses en dehors d'Erlange, et je le priais de me conter ce qu'on est et ce qu'on fait à côté de mon trou.

Il a commencé aussitôt, mais s'est mis à faire de telle façon la description que je lui demandais, que je l'écoutais abasourdie de l'entendre traiter tous les hommes indifféremment de misérables ou de scélérats... Était-ce un jeu, ou faut-il vraiment le croire ? Ce serait alors à ne plus oser poser son pied devant soi : là un traquenard, ici un piège, plus loin une mine qui n'attend que votre passage pour sauter, voilà l'ordinaire d'après lui, et sur tout cela des fleurs, des sourires et des paroles engageantes qui vous tendent la main.

Est-ce à la lettre, et parle-t-il de mines véritables remplies de poudre ? je ne sais ; et après avoir écouté religieusement au début, je n'ai pu m'empêcher de me révolter :

— Mais alors, lui ai-je crié en bondissant, ce serait une caverne de voleurs que votre monde !

A quoi il a répondu fort tranquillement :

— C'est que ça y ressemble beaucoup, en effet !..

Et comme je m'exclamais, m'indignant, et lui demandant s'il était bien certain de ce qu'il racontait là :

— Mon Dieu ! me dit-il, j'en parle comme le voyageur qui décrit le carrefour où on lui a enlevé sa montre et sa bourse ; voilà tout !

Est-ce que vraiment on l'aurait volé ? Je n'ai pu m'empêcher de lui demander encore cela, et sans sourciller et assez sèchement il m'a répondu :

— Ma bonne foi et ma confiance, oui, mademoiselle. Ne trouvez-vous pas que cela vaille des doublons et une valise ?

Voilà mon hôte, et voilà ses bizarreries. Dans ces cas-là, que puis-je répondre ? Je reste confondue, et je suivrais plus facilement sa conversation s'il lui plaisait de la tenir en chinois.

Somme toute, il me paraît peu sujet aux illusions, et si, depuis dix-huit ans, je me noie dans les chimères et l'idéal, je crois que j'ai trouvé mon port de salut.

Point d'exception, d'ailleurs : nous ne valons pas mieux que les autres; et comme je nous mettais en avant, espérant un petit mot de courtoisie pour les femmes :

— Peuh! m'a-t-il dit, à chacun ses instincts. Les loups mordent, les tigres y vont à coups de griffes! Croyez-vous que l'un soit beaucoup meilleur que l'autre?

Vraiment, on n'a point l'idée de trancher avec cet aplomb, et le bon Dieu lui-même, qui tient la clé des cœurs, n'affirmerait pas ainsi, j'en suis sûre.

J'enrageais de l'arrêter, de l'embarrasser au moins, de sorte que, me plantant devant lui :

— Et moi que vous ne connaissez pas, m'écriai-je, qu'est-ce que je suis, alors?

— Mon Dieu, fit-il avec un demi-sourire, en boutons ou déjà en fleurs, je ne saurais trop dire, mais je crois bien que tous les instincts y sont!

En vérité, je l'aurais battu. Aussi, ne sachant à qui me raccrocher :

— Et M. Jacques, enfin? demandai-je.

— Jacques! — Alors changeant de ton à l'instant... — Jacques! ce sont tous les trésors, toutes les délicatesses, toutes les bontés, tous les courages de la terre réunis en un seul homme!

Et comme il reprenait haleine :

— Alors, c'est une exception, celui-là? dis-je ironiquement.

— Précisément, l'exception qui confirme la règle.

— Qu'est-ce que ça veut dire, ça?

— Oh! mon Dieu, pas grand'chose en vérité! mais ça se répète. C'est une phrase qui court.

— Eh bien! m'écriai-je avec mauvaise humeur, qu'on la rattrape une bonne fois et qu'on la mette en cage, puisqu'elle n'a point de sens.

Je disais une absurdité, je le sentais bien; mais j'étais agacée sans savoir pourquoi.

M. de Civreuse se mit à rire sans répondre, et, recommençant où il en était resté, il reprit le panégyrique de son ami. Il s'était redressé, il parlait vite : assurément, on lui avait mis une langue de renfort, et, pour la première fois, je le voyais animé...

Et il était joli, ce Jacques, et bon, et beau! Vraiment, je finissais par m'intéresser à lui; il me semblait qu'on me décrivait un de ces royaumes-fées où tout est parfait, les ruisseaux de sirop d'orgeat, les rochers de sucre candi et une petite pluie parfumée à la vanille pour les jours de chaleur!.. Aussi, quand M. Pierre se laissa retomber sur son oreiller d'un air satisfait :

— Eh bien ! m'écriai-je avec conviction, je sens que je l'aimerais beaucoup, votre ami !

Là-dessus il se retourna brusquement en fronçant son terrible sourcil, et me regardant dans les deux yeux :

— Croyez, mademoiselle, me dit-il de son ton le plus mordant, qu'il en serait heureux et fier !

Et moi, sans réfléchir une seconde, j'ai répliqué à mon tour, non moins vivement :

— Mon Dieu, je le crois : n'est pas aimé qui veut, monsieur !

Après cela un silence, un silence lourd et écrasant.

Y a-t-il, en vérité, plus singulier que ce caractère, et cette conversation s'explique-t-elle? Voilà cependant l'ordinaire de nos causeries, et sans que je puisse comprendre comment, trois fois sur quatre, elles finissent en disputes.

Cette fois, pourtant, pouvais-je mieux faire ? Après avoir supporté en toute patience sa classification galante, qui me rangeait parmi des loups si je ne comptais pas dans des tigres, je tombais d'accord avec lui dans l'éloge de son ami, et le voilà brusquement en colère.

Tourné contre le mur, l'air aussi étranger à ce qui l'entourait que s'il tombait de la lune, M. de Civreuse s'était mis à siffloter allègrement une petite marche, en l'accompagnant d'un mouvement vif sur sa couverture avec ses doigts.

Moi, lassée déjà de ce silence, je me remuais, cherchant quelque entrée en matière et mordillant tous mes ongles l'un après l'autre. Mais cela faisait moins de bruit que la petite marche, et, malgré moi, je suivais la rentrée, toujours la même, dont le rythme sautillant me faisait battre la mesure sans le vouloir. « La,.. la,.. la, la, la, la ! » Il était impossible que cela durât, et, d'ailleurs, je me sentais en humeur de bêtises. A la troisième rentrée, je parlerai, me dis-je. Et comme la troisième rentrée arrivait sans que j'eusse trouvé une seule idée, je tirai brusquement le croisillon de la table avec mon pied, et tout ce qui la chargeait s'abattit avec un fracas atroce. Mais j'avais compté sans le flegme de M. Pierre ; il acheva paisiblement son trait sans se retourner, et comme je marmottais un peu confuse :

— C'est la table ; mon pied s'est pris dedans.

— Ah ! fit-il seulement.

Restait à réparer le désastre. Une tasse s'était répandue dans la bagarre.

— Lèche, mon bon chien, dis-je à Un en lui montrant le liquide.

Pour le coup, M. de Civreuse s'arrêta, et, après l'avoir regardé faire :

— C'est la tasse où il y avait de la morphine, me dit-il tran-

quillement ; il va dormir jusqu'à demain. — Et il s'apprêtait à reprendre sa marche !

Mais ce n'était pas là ce que j'entendais ; je répliquai qu'il se trompait. La contradiction l'arrêta sur place ; il retourna la tête pour me prouver que j'avais tort, et au bout d'un instant nous étions repartis.

Voilà le type de nos relations. Certes, la fleur de galanterie en est absente, et cependant j'y trouve un plaisir extrême. Bien plus, rien ne me fâche, rien ne me blesse, et mes colères perpétuelles s'apaisent si vite que le soir, quand, rentrée dans ma chambre, je secoue les cendres de ce feu pour y chercher une étincelle de rancune mal éteinte, tous mes souvenirs du jour en jaillissent comme un véritable feu d'artifice, et ce sont des fusées de joie et de plaisir que je fais sortir à la place.

Je ne gagne rien, pourtant, je le sens bien ; mais dans l'avenir, dans un lointain brumeux, je me figure la revanche, et j'en ris toute seule à l'avance.

Oh ! monsieur de Civreuse, le jour où vous tomberez à mes genoux, comme je vous y laisserai, et comme vous regretterez alors le temps perdu, pendant que vous attendrez anxieusement ces sourires que vous auriez si bien pu faire naître à ces heures-ci !..

Souvent, pourtant, il me fait parler de ma vie à Erlange, de mon couvent, de ma tante. Hier même, j'ai cru qu'il irait jusqu'à me faire des questions sur mes études. Un petit examen d'histoire et de géographie. En quoi je n'aurais pas brillé, assurément !

A mon tour, je l'interroge sur son voyage. Mon Dieu, les belles choses qu'il fera et qu'il verra ! Aller partout où sa fantaisie le poussera ; n'attendre d'avis de personne ; chasser des éléphans comme on attrape ici des moineaux aux gluaux ; escalader des montagnes en haut desquelles on se trouve avoir sa tête au-dessus des nuages et ses pieds en dedans, de sorte qu'on ne les voit plus ; ramer sur le Gange, un grand fleuve sacré, — comme qui dirait une rivière d'eau bénite chez nous, — où on rencontre tantôt des crocodiles aussi longs que des bateaux, et tantôt des Indiens morts qui descendent le fil de l'eau pour s'en aller en paradis, car c'est le chemin, paraît-il, et voilà le système des enterremens là-bas ! Se promener en palanquin, et trouver chaque matin dans les huîtres de son déjeuner de quoi enfiler un collier de perles, quel rêve, quelle vie !

Je n'avais qu'un cri en l'écoutant, cri muet, bien entendu : « Oh ! emmenez-moi ! emmenez-moi ! comme domestique, comme page, comme cuisinière ou comme camarade, à votre volonté ! Je serai si facile, si brave, si audacieuse, si dure à la fatigue, si heureuse de souper d'un rôti de chacal ! » Mais comment dire tout cela ?

Lui, cependant, me voyant suspendue à ses lèvres, les yeux brillans d'enthousiasme et les mains serrées dans mon émotion :

— Ça vous paraît superbe, tout cela, n'est-ce pas? me disait-il avec l'air habituel qu'il prend quand je m'enflamme...

Vraiment, à le voir, à l'entendre, on croirait qu'il a vécu déjà deux ou trois vies au moins, et que son quatrième essai l'ennuie comme un vieux livre qu'on sait par cœur. A telle page, je trouverai ceci, se dit-il, et à telle autre cela, et voilà d'où vient sa nonchalance pour toutes choses : il n'a plus le plaisir de l'imprévu. Je ne vois que cette idée qui explique sa morosité, et parfois j'ai envie de lui demander : « Faisiez-vous ceci, et pensiez-vous cela dans votre première vie? » Mais il me croirait folle, sans doute ; aussi je garde sagement pour moi mes petites observations, et je me contente de lui répondre en toute sincérité combien je l'envie et comme cette vie d'aventures me séduit.

— Bah! vous en seriez bientôt lasse, me disait-il en haussant les épaules; il n'y a ni pompon ni hochet par là-bas!

M'en lasser, moi! mais je trouverais ça adorable, je le sais, et d'ailleurs est-ce que j'en ai, des hochets, ici? Si M. de Civreuse veut bien me les montrer, il m'obligera.

Moi qui ai toujours aimé l'impossible, qui, dans mon berceau, rêvais de la flèche dorée qui tenait mes rideaux, parce que je la croyais inaccessible, et qui depuis ai continué à souhaiter de même toutes les flèches placées trop haut!..

— Mais vous ne savez donc pas ce que j'aime? disais-je à M. Pierre : Je désire tout ce que je ne peux pas atteindre, et j'admire tout ce que je ne peux pas faire!

— Comme les Malais de Timor, me répondit-il en me regardant avec curiosité, qui adorent les crocodiles, parce que, disent-ils fort judicieusement : « Un crocodile avale un homme et un homme ne peut pas avaler un crocodile. »

Je n'ai rien répliqué, mais le raisonnement ne me paraît pas si bête, et ces Malais me semblent assez logiques.

Quand on n'aime pas par préférence, c'est quelque chose encore de vénérer par frayeur, et si je savais le moyen de faire dire à quelqu'un qu'il m'adore, fût-ce dans la crainte d'être dévorée, comme volontiers je me ferais Malaise!

Pierre à Jacques.

Mon ami, elle a de l'esprit, il ne faut pas le nier; mais c'est son flamboiement et son ardeur même qui me font peur.

Aimerais-tu une fusée qui, au lieu de partir dans les nuages, te danserait perpétuellement devant les yeux? Moi, ça m'énerve et je clignote. Seulement, il faut être juste, la fusée a de belles couleurs et un jet hardi.

C'est te dire que nous sommes en conversations réglées, et qu'elle ne se contraint nullement devant moi. Un patriarche, ça ne tire pas à conséquence, tu conçois!

Mais commençons d'abord par mes petites affaires de coquetterie, si tu veux bien. Elles ont tourné mieux que je n'espérais. La balafre descend des cheveux et coupe le sourcil d'un air déterminé. Il n'y a rien à dire, et avec cela je peux revenir de la tour Malakof si je veux : c'est irréprochable.

Le bon docteur lui-même m'a contemplé orgueilleusement. Vanité d'artiste bien excusable!.. Puis il a convié tout mon entourage à venir voir le modelé et le fini de ses raccords.

Benoîte m'a complimenté à sa façon là-dessus avec sa naïveté habituelle. « C'était mieux avant, quoi, c'est sûr; mais pour du bien retapé, c'est du bien retapé! » Et Mlle Colette m'a presque fait l'honneur d'une faiblesse.

Elle se penchait pour regarder, plus blanche que son mouchoir de batiste, et comme je haussais mes sourcils pour lui montrer mon agilité:

— Ça bouge! a-t-elle crié avec horreur en se tournant vers le docteur.

— Quoi donc? lui a-t-il dit. La peau du front? Mais je l'espère bien, et la vôtre en fait tout autant.

Elle l'a froncée et agitée en tous sens pour s'en assurer; puis, tranquillisée, elle s'est rapprochée, et comparant alors mes deux yeux, celui fraîchement découvert et l'autre :

— Il est tout pareil! a-t-elle soupiré à voix basse. — Et j'ai dû en conclure qu'elle m'avait supposé borgne ou louche jusqu'à cette heure.

Puis l'émotion calmée, le docteur est parti, Benoîte est retournée à ses fourneaux, appellation emphatique, car on cuisine encore à Erlange sur l'âtre et le trépied de nos pères, et nous nous sommes retrouvés, Mlle Colette et moi, dans notre tête-à-tête habituel.

Ce que nous y avons dit depuis quelques jours, tu ne saurais le croire, et mes découvertes sur ma jeune compagne se multiplient.

D'abord, Jacques, voile-toi la face, mais j'ai dû arriver à cette conclusion qu'elle était d'une ignorance absolue. Une vraie petite carpe. Seulement, tu perdrais ton temps si tu essayais de l'en plaindre, et ta sympathie serait mal venue, car elle supporte cette

lacune avec la plus aimable philosophie, et a fait de tout ce qu'elle possède de connaissances une petite salade sans queue ni tête qui paraît lui suffire parfaitement.

Elle a passé cependant deux années dans un des meilleurs couvens de Paris; mais nous sommes de grandes bêtes, toi et moi, si nous imaginons que c'est de travail qu'on s'occupe dans ces endroits-là.

De classe en classe, les intérêts varient. Des poupées on passe aux cerceaux, des cerceaux à la bibliothèque rose, de la bibliothèque rose aux mondanités, au pas de polka ou à l'esquisse illicite d'une valse enseignée sur le gazon ras des charmilles. Mais les études là-dedans ne sont jamais qu'un accessoire, un comparse, une cinquième roue de carrosse.

D'ailleurs, Mlle d'Erlange a ses idées là-dessus qu'elle m'a déduites avec une limpidité extrême. Pour sa part, elle n'a jamais pu retenir que ce qui avait trait aux gens ou aux choses qu'elle aimait. Mais alors tout ça, elle le sait à ravir. Quant au reste : bernique ! Voilà son système.

Ainsi son histoire de France, c'est très simple. Elle la prend à Charlemagne, « un grand qui l'intéresse, » et elle sait très bien tout ce qui le regarde: la boule qu'il tient dans sa main, son épée, son grand pied et son neveu Roland surtout! De là elle saute à Henri IV, sa séduction suprême. Elle connaît tous ses bons mots, adore son profil et sa furia, mais s'embrouille un peu dans son histoire d'abjuration et de conquête. Puisqu'il avait la France dans son berceau en naissant, qu'allait il guerroyer à son propos?.. Enfin Napoléon est son point final et son dernier enthousiasme... Depuis, dormons-nous ou vivons-nous? Voilà ce qu'elle ne sait guère, et jusqu'au prochain grand homme, elle est résolue à ne pas s'en occuper !.. La pauvre enfant risque de chômer longtemps, si j'en crois les jours présens; que t'en semble?

Entre temps, elle place à la diable Bayard, Duguesclin, Jeanne d'Arc, et en général tout ce qui se bat. Cela sert de virgules dans ses immenses interrègnes, et je ne suis pas bien sûr qu'elle ne les couronne pas à l'occasion l'un ou l'autre.

Tu vois le procédé, il n'y a pas plus aisé, et elle ne se borne pas à la théorie, elle l'applique bravement et en toute chose; aussi, en fait de géographie, ses antipathies internationales, qui sont nombreuses, se font-elles jour nettement.

L'Angleterre et les Anglais lui déplaisent, par exemple! Sur sa carte, la Manche a un trait rouge que Mlle d'Erlange ne dépasse jamais. Tu juges si le Rhin est barré derechef, et comme les Italiens ne lui agréent pas plus que les premiers, la même ligne fa-

tale ondule sur la crête des Alpes... En revanche, elle s'en va jusqu'en Russie pour s'intéresser à ses amis les Slaves, et je crois qu'elle se doute de plus d'une particularité de la terre de France.

Maintenant, dis-lui que le Parnasse est une colline qui fait face à Montmartre, tu ne l'étonneras nullement, et elle mélange les départemens, les villes, les chemins de fer et les rivières avec la plus joyeuse aisance.

Ajoute à cela des fragmens de connaissances variées qu'elle a recueillies on ne sait où, des vers en masse, quelques idées politiques, des anecdotes du temps du roi Guillaume, une façon de faire les additions pour laquelle on casserait aux gages le plus humble des apprentis savetiers, un aplomb merveilleux et une extrême vivacité de compréhension, et tu auras l'idée d'un assemblage à donner la jaunisse à un pédagogue, mais qui transporterait d'aise un fantaisiste.

Pour moi, qui ne suis ni l'un ni l'autre, je contemple, je jouis, je me carre dans mon fauteuil de balcon, sans oublier toutefois de te passer l'autre bout du téléphone, heureux coquin que tu es!

Ne doutant de rien, d'ailleurs, et éprise d'impossible, je lui proposerais demain de partir pour l'Inde à ma suite, qu'il y a dix à parier contre un qu'elle accepterait... Et ceci dit sans la moindre fatuité, car je ne compterais pour rien dans l'affaire, c'est évident. Mais voir des crocodiles, des serpens à sonnettes et autres gentillesses, conçois-tu le plaisir? Elle ferait la route à la nage pour cela.

Il est incroyable de retrouver chez toutes les femmes ce même besoin d'émotions et d'aventures qu'elles prisent plus haut que tout autre plaisir, et qui leur ferait pourtant éprouver une frayeur mortelle s'il se réalisait.

Vois-tu Mlle Colette face à face avec une mâchoire d'alligator qui la regarderait en bâillant; la pauvrette s'enfuirait, s'il lui restait des jambes toutefois, en poussant des cris affreux. Et cependant elle n'imagine pas à l'heure actuelle de bonheur comparable à celui de voir de près ces grands lézards qui sanglotent le soir, avec le ton plaintif d'enfans au berceau, à ce qu'elle a entendu dire, mais qui à leurs heures, tout marmots qu'ils sont, avalent leur homme comme des gaillards qui ont fait au moins leur seconde dentition, si je suis bien renseigné.

Je m'efforce de la désenchanter; mais elle est décidée à voir tout en beau, et il y a tant de bleu sur sa palette que je désespère d'y mettre mon point noir. Tu cries à l'indignité, à l'abomination de désillusionner cette rêveuse!.. Eh! pourquoi ne veux-tu pas que j'apprenne à cette enfant que l'eau mouille et que le feu brûle? elle

serait capable de ne pas vouloir les suspecter et d'y mettre la main pour essayer. Tranquillise-toi, d'ailleurs, elle ne perd ni le boire ni le manger à suivre mes prêches sceptiques, et je voudrais que tu puisses la voir goûter ; c'est un spectacle réconfortant.

A quatre heures sonnant, au premier coup de l'horloge, une vieille patraque qui marche à son gré, avec le plus grand mépris de l'exactitude, et que Mlle Colette remonte elle-même tous les quinze jours dans les combles du château, elle se lève et disparaît en courant. Au milieu d'une phrase, à la moitié d'un mouvement, perdue dans l'exploration de ses ruines, elle part de même ; c'est toute affaire cessante ; et les naufragés de la *Méduse* n'iraient point à la provende d'une autre allure.

Cinq minutes avant, elle n'y songeait pas ; mais à quatre heures, c'est une défaillance, une fringale ! et si l'aiguille dépassait le quart, tout serait perdu.

Les premiers jours, j'attendais son retour surpris, anxieux, et croyant toujours à une catastrophe qui avait motivé cette fuite ; mais au bout de cinq minutes, elle rentrait de son pas léger, un pan de sa robe relevé pour porter ses provisions, elle se rasseyait à sa place et reprenait tranquillement la conversation où elle en était restée, tout en dégustant son repas ; et quel repas !

Régulièrement, je le dis à sa louange, elle m'offre de le partager, mais elle en vient si bravement à bout toute seule que je me ferais scrupule d'y toucher, et je la regarde casser ses noisettes d'un coup de dent comme un joujou de Nuremberg, manger des prunes sèches qui ressemblent à du caoutchouc fondu, ou des espèces de galettes en pâte molle qui se tirent en grandes languettes blanches.

Une fois seulement j'ai accepté ses politesses. Des plis de sa robe, outre un énorme morceau de pain, elle avait sorti successivement cinq pommes rouges. Cinq pommes ! comprends-tu ces estomacs de jeunes filles incapables d'achever un bon beefsteack saignant, et qui réduisent cinq pommes en quelques minutes ?

A sa première offre j'avais refusé, et, sans insister davantage, elle s'était mise à son affaire. Consciencieusement, avec la laine de sa robe, elle faisait briller chaque fruit avant de le manger, le frottant, le refrottant et ne le mettant sous sa dent que quand ses yeux noirs se reflétaient dans ce singulier miroir. Je la suivais, amusé par son manège, m'intéressant aux taches qui résistaient, et si occupé d'elle qu'au troisième fruit elle s'aperçut de mon attention. Y avait-il dans mon regard une lueur de convoitise ou le crut-elle seulement, je ne sais, mais me tendant tout à coup la main :

— J'en ai cinq aujourd'hui ; vraiment, vous pouvez en prendre

une, me dit-elle avec gravité. Et comme je ne répondais rien, étourdi de cette munificence :

— Je vais vous la faire briller, ajouta-t-elle. Et toujours du même pli de ses draperies, avec une ardeur qui lui faisait monter le sang aux joues, elle amena la pomme au point voulu, puis me la tendit.

Je la mangeai, comme tu penses, avec une reconnaissance proportionnée au bienfait; mais ce fruit symbolique m'inquiétait, et d'un œil anxieux j'ai cherché le serpent sous les meubles. Il n'y était pas, fort heureusement,.. du moins en apparence.

Ceci me remet en mémoire une appréciation physiologique de Mlle Colette, qui t'amusera, j'en suis sûr, et te complétera son bagage scientifique.

C'était hier, à l'heure fatidique dont nous parlons. Au coup de quatre heures, elle était partie, et le quart avait sonné sans qu'elle eût reparu. Vois-tu cette anomalie : quinze minutes pour composer son festin ! Qu'allait-elle rapporter, juste ciel ! Je ne quittais pas la porte des yeux... Cinq minutes plus tard elle reparut, les deux mains pleines et la démarche posée, avec l'air de porter une relique. Un instant j'eus l'idée qu'elle ramenait son saint Joseph avec elle, et que la paix était faite entre eux ; mais il s'agissait bien de cela, ma foi! L'objet de tant de soins était une portion de pain brûlant qui fumait entre ses doigts, — un chanteau, comme on dirait ici, — de la valeur d'un quart de miche à peu près, et au milieu duquel, dans la mie pâteuse où était ménagée une fente, un lit de crème épaisse et jaune se fondait avec un fumet des plus succulens.

Elle poussa un soupir de soulagement en s'asseyant, branla la tête d'un air confiant et me montra l'objet en me disant à mi-voix avec une grimace expressive :

— Ça brûle ! — Puis, incontinent, elle attaqua ce fabuleux régal, mordant et soufflant tour à tour.

— Mais, ne pus-je m'empêcher de lui dire, vous n'allez pas manger ça?

— Si fait. Pourquoi pas? c'est excellent.

— Peut-être, mais c'est lourd comme du plomb ! Vous aurez mal à l'estomac.

— L'estomac, répliqua-t-elle avec un air de supériorité : qu'est-ce que vous voulez que ça lui fasse? — Et elle se renversa pour rire à son aise à cette idée que cette demi-livre de pâte chaude pût incommoder son estomac !

— Mon Dieu ! ça peut l'ennuyer à digérer, répondis-je seulement. — Puis, comme elle ouvrait des yeux immenses, la pensée me vint

qu'elle ne savait pas du tout de quoi je parlais, et appelant à mon aide la description classique de mon enfance :

— L'estomac, repris-je d'un ton doctoral, est une sorte de poche qui a la forme d'une cornemuse. Son extrémité renflée est placée dans la partie gauche et supérieure de...

— Oh ! bien, dit-elle en m'interrompant sans façon, ce n'est pas du tout comme ça que je le vois, moi !

Et comme le pain brûlait décidément par trop, elle le posa sur ses genoux, et sans se faire prier :

— Voilà, reprit-elle, comment je me le représente. Je vois un vieux bonhomme tout petit, tout cassé, en habit noisette, avec une perruque à marteaux et un jonc à pomme d'or, qui va et vient perpétuellement dans une petite chambre. Au milieu, une grosse cheminée par où dégringole tout ce qu'on lui envoie, et près de laquelle il se précipite dès qu'un chargement arrive. Il se baisse, trie, regarde, se frotte les mains quand ce qu'il reçoit lui semble bon, hausse les épaules et se fâche quand ça lui paraît mauvais : « Les niais, les imbéciles, que m'envoient-ils là ? marmotte-t-il. Qu'est-ce qu'ils veulent que j'en fasse ? » Et il pousse tout cela du pied dans un coin où on met les choses qui ne servent à rien et où ira peut-être mon pain chaud, c'est possible, mais voilà tout le dommage. Quant à une poche et à une cornemuse, je n'ai jamais entendu parler de ça, et je ne veux pas m'en occuper. Mon petit vieux suffit à la besogne, nous nous entendons à ravir, et s'il fronce un peu le sourcil les jours de fruits verts, il a eu la politesse de ne jamais m'en rien dire : pourquoi changerais-je ?

Le pain ne fumait plus, la croûte se fendillait en se refroidissant, et la crème sentait meilleur que jamais : Mlle Colette le reprit délicatement du bout des doigts et acheva son goûter sans prononcer un mot, persuadée qu'elle m'avait convaincu de l'existence de son petit homme. Voilà sa logique.

Du reste, à l'entendre raconter sa vie, ses originalités s'expliquent. Je l'interrogeais hier sur son enfance, cherchant dans son passé la trace d'une gouvernante, d'un professeur, d'une direction quelconque enfin, et comme je ne voyais rien qui y ressemblât :

— Qui donc vous a élevée ? ai-je fini par lui demander.

— Moi, mais personne ! m'a-t-elle répondu ; j'ai poussé à ma guise comme j'ai voulu. Dieu merci, c'était bien la compensation de ma solitude.

Et elle esquissait en l'air avec sa main le geste de quelqu'un qui pousse comme il veut...

Vois-tu cette éducation ? cette petite fille grandissant comme la

folle avoine entre son dogue et sa vieille bonne, plus esclave encore que son chien, et avec vingt-quatre heures chaque jour pour faire des bêtises à sa satisfaction! Je conçois maintenant l'affaire qui m'a procuré l'avantage de sa connaissance : de la pensée à l'action, il n'y a évidemment pour elle que le temps matériel d'accomplir sa fantaisie. Elle ne connaît nul autre obstacle.

Il y a pourtant des heures mélancoliques dans cette existence qu'elle raconte sans une réticence, et la tante que tu sais est une affreuse bonne femme qui vient de me donner un échantillon de son humeur, et nous a fait une sortie dont toute notre petite société est encore ébranlée et dont la trace restera.

Il y a deux heures à peu près, je regardais « Un » à qui Mlle Colette faisait exécuter les tours les plus variés de son répertoire, ne dédaignant pas de prendre part elle-même de temps en temps aux exercices, quand la porte s'ouvrit brusquement et une femme entra. Grande, sèche, osseuse, d'une laideur à discréditer Croquemitaine si elle se mettait jamais en tête de lui faire concurrence, elle s'annonça elle-même d'une voix qui remit instantanément sa jeune nièce sur pied, et qui fit bondir le chien devant sa maîtresse, qu'il gardait en montrant les dents.

— Monsieur, je suis Mlle d'Épine! me dit-elle.

— La bien nommée, pensai-je à part moi; puis, à haute voix : Mademoiselle, j'ai l'honneur de vous présenter mon respect, répondis-je.

Mais elle s'en inquiétait bien, de mon respect!

— Il y a un mois, continua-t-elle, que vous êtes arrivé chez moi, tombant d'on ne sait où, et, comme j'ai pensé, monsieur, que vous étiez actuellement au terme de votre séjour, j'ai voulu vous voir une fois avant votre départ.

« Arrivé » me sembla fort, « séjour » plus encore, et tu conviendras qu'on ne met pas plus proprement les gens à la porte; mais avant que j'aie pu répliquer un mot, Mlle d'Erlange s'était redressée :

— Dites chez nous! cria-t-elle, et même chez moi, car M. de Civreuse est dans mon aile, vous le savez bien! et quant à la façon dont il est « tombé » ici et que vous avez oubliée, paraît-il, je vais vous la remettre en mémoire.

J'ai blessé monsieur à la tête en lançant quelque chose dehors, alors qu'il passait sur le chemin, ne songeant guère à nous, je vous assure! et Benoîte et moi l'avons entré dans la cuisine, demi-mort. Puis, tandis qu'elle préparait cette chambre, et que moi je le gardais en bas, j'ai juré, agenouillée à côté de lui, de le soigner, de le guérir et d'obtenir mon pardon.

Vous souvient-il, à présent, ma tante, de toutes ces choses que je vous ai dites une fois déjà?

— Je ne me souviens que de ceci, répondit-elle avec fureur en marchant sur la jeune fille, c'est qu'une fois déjà, en effet, je me suis élevée contre ce rôle de garde-malade que vous remplissez ici dans des circonstances inqualifiables, et que cette fois je saurai bien vous forcer à le laisser!

— Que ne vous en êtes-vous chargée? riposta Mlle Colette. Il y avait plus d'une place près de ce lit, je crois!

— Lit que j'aurai d'ailleurs quitté avant ce soir, soyez-en certaine, mademoiselle! m'écriai-je à mon tour, et que je n'aurais jamais consenti à occuper un seul instant, quand j'eusse été plus qu'à demi-mort, si j'avais pu soupçonner que j'y étais reçu contre le gré de quelqu'un ici!

J'étais hors de moi. Les insolences me brûlaient les lèvres, et je ne sais en vérité ce qui m'a retenu de sauter à terre à l'instant. Assurément, ce n'est pas la présence de cette femme, et si elle eût été seule, je crois bien que je me serais vengé en effarouchant sa pudeur par ce spectacle inattendu!.. Mais elle n'était pas seule...

Elle ne répondit pas, d'ailleurs, un traître mot à ma protestation, et se tournant vers sa nièce :

— Vous voilà forcée à l'obéissance par un plus sage que vous, dit-elle seulement.

Puis jugeant que c'était besogne faite, elle s'en fut vers la porte, de son grand pas dégingandé, comme une frégate démâtée dont on tire sur le sable la carcasse hors d'usage et qui cahote à chaque rocher.

Mais elle n'était pas à mi-chemin qu'un quatrième personnage entrait en scène; c'était mon docteur qui arrivait comme une flèche, les sourcils froncés, la lèvre mécontente, et qui l'arrêta par le bras sans façon.

— Qui est-ce qui parle d'obéissance dans la chambre d'un malade quand le docteur n'y est pas? dit-il rudement.

Il avait écouté derrière la porte et ne s'en cachait pas.

— Vous, continua-t-il en se tournant vers Mlle Colette, vous êtes à votre place ici. N'en bougez pas. C'est moi qui vous y ai mise, c'est moi qui vous y garde, et j'en fais mon affaire!

Vous, monsieur, me dit-il, vous n'avez pas oublié, je pense, notre première conversation; vous savez comment j'entends la responsabilité!

J'ai votre parole, et vous ne quitterez pas Erlange que je ne lève moi-même votre écrou.

Vous, enfin, mademoiselle, ajouta-t-il en regardant la vieille fille qu'il n'avait pas lâchée, je vais avoir l'honneur de vous offrir mon bras pour vous reconduire jusqu'à votre chambre, et je vous conterai en route quelques particularités sur les fractures dont vous me paraissez mal connaître les effets, et qui vous intéresseront, j'en suis certain.

Et entraînant Mlle d'Épine, abasourdie, et à qui il souriait avec aménité, il lui fit traverser toute la chambre; sur le seuil, il s'arrêta :

— Et notez, dit-il en se retournant et en nous regardant, que Mlle d'Erlange s'est méprise de moitié tout à l'heure. Ce n'est pas une aile qui lui appartient ici, c'est le château tout entier, les ruines et le reste! — Puis ils sortirent.

Te dire que je rugissais intérieurement serait faible; ma main esquissait de vagues moulinets, et j'enrageais de m'en prendre à quelqu'un. Mais quoi, si barbue que fût mon adversaire, le sexe dont elle se prétendait la mettait hors d'atteinte, et j'ai vu cependant des grenadiers qui passeraient pour damerets au prix de sa carrure!.. D'ailleurs, l'idée de Mlle Colette me revenait; l'algarade était plus rude encore pour elle.

Je me tournai de son côté, pensant la trouver en larmes; mais elle en était loin, et l'œil allumé, la tête droite, elle semblait une Bellone en courroux.

— La méchante femme! la méchante femme! criait-elle en trépignant!

Puis brusquement s'abattant dans un fauteuil :

— Voilà pourtant dix-huit ans que je vis auprès d'elle! fit-elle avec éclat.

— Est-elle donc toujours ainsi? lui demandai-je.

— Toujours!

— Mais qu'est-ce qu'elle a, enfin?

— Que sait-on? reprit-elle en hochant la tête. Du verjus dans l'esprit, peut-être!

Je pense qu'il y a des femmes qui poussent mauvaises comme des herbes qui poussent orties. Elle est dans les orties, évidemment.

— Et contre vous, à part ma présence ici, qu'est-ce qui la fâche habituellement?

Elle ne répondit rien, me regardant d'un air indécis, avec une ombre de sourire qui relevait sa lèvre, et elle se mit à tirer machinalement les longs poils de son chien. Je la regardais, attendant qu'elle parlât, et, tout en regardant, je me sentais si frappé du contraste de ce charmant visage avec le masque dur et large de la grande femme qui sortait de là, que je m'écriai sans réfléchir :

— Serait-ce donc parce que vous avez dix-huit ans et qu'elle?..

Le sourire s'accentua davantage, et Mlle d'Erlange me regarda à travers ses cils, tout en disant :

— Mon Dieu, elle aussi les a eus, pourtant, mais... Elle se tut de nouveau, ses paupières se baissèrent complètement et ses cils se remirent à battre ses joues roses comme un éventail de dentelle. L'embarras est rare chez elle, mais lui va bien, et, sans hésiter, je formulai toute ma pensée.

— Elle les a eus en effet, c'est évident; mais son printemps n'avait pas la fleur du vôtre : voilà!..

Comment je me laissai entraîner à ce madrigal, du diable si je peux le dire! mais Mlle Colette m'avait bravement défendu tout à l'heure, elle méritait vraiment que je marchasse à la rescousse à mon tour. Elle prit d'ailleurs cela comme la simple énonciation d'un fait, se mit à rire franchement, et releva les yeux avec un petit geste qui signifiait : « C'est ça; cette fois, vous y êtes! » Puis, sans transition, tout à fait mise en confiance, elle laissa couler le flot de ses souvenirs, me racontant ceux des épisodes de son enfance qui se rapportaient à sa tante, ainsi que ses frayeurs de petite fille devant elle, le tout sans acrimonie aucune, mais avec une verve comique et malicieuse qui donnait une touche vivante et un relief burlesque au portrait de cette bizarre tutrice. « Égoïsme et jalousie! » le cri le plus habituel à la bête, te résume cette femme, et je m'en vais t'en dire un trait qui la peint.

Fort gourmande de sa nature, elle s'arrange pour que les ressources assez limitées du ménage ne nuisent jamais à l'ordinaire de la maison; mais le menu, généralement soigné, n'est jamais plus délicat que les jours de maigre. Ces matins-là, on cuisine quelque petit plat choisi, et en se mettant à table, Mlle d'Épine dit à sa nièce :

— Mon estomac ne supporte pas le maigre, Colette; vous ferez abstinence pour nous deux.

Et la nièce mange ses sardines ou ses légumes au fumet des pigeonneaux de la tante, qui offre pieusement au ciel ce compromis, le priant d'agréer la substitution...

Que ce compte-là se règle un jour en purgatoire, et qu'elle s'aperçoive alors que ses billets n'étaient pas bons, je l'espère; mais le purgatoire est loin, et d'ici-là qui est-ce qui tirera cette enfant de ses griffes, et surtout qui lui rendra ses années passées, les soins affectueux et l'éducation qu'elle n'a pas reçus alors?

Je te le dis, Jacques, c'est une séquestration qui se joue ici, et c'est véritablement ce que cherche cette femme.

Ce n'est rien que ces poulets rôtis qu'elle refuse à sa nièce, que ces couvertures moelleuses et ce lit de plumes où elle dort, que toutes ces recherches enfin qu'elle a pour elle seule, elle entend maintenant l'étioler moralement entre quatre murs, et emprisonner si bien sa jeunesse et sa vie que nul ne se doute de ce qui rit dans ces ruines.

Comment appelleras-tu ce crime, toi, alors, si tu nies qu'il y ait séquestration, et comment le puniras-tu ?

...Pour moi, j'entends le déjouer, tout au moins, et sans tarder; et le lendemain du jour où je serai hors d'ici, je m'y attellerai! Dussé-je ameuter la presse, assembler un conseil de famille ou réclamer l'aide de la police, j'en viendrai à bout, et la porte de cet antre sera démurée... A qui donc appartiendrait le rôle de justicier, si ce n'est à ceux qui méprisent le monde et le connaissent comme il est!..

En échange de ses veilles et des soins qu'elle a pris de moi, Mlle Colette aura sa liberté, et c'est moi qui lui ouvrirai sa cage! Vive Dieu! Jacques, tu m'entends, je te l'affirme!..

Une demi-heure plus tard, le docteur est revenu, et tu vois d'ici la discussion:

— Docteur, je veux partir!

— Monsieur, ne revenons pas là-dessus, je vous en prie.

— Rendez-moi ma promesse!

— Jamais de la vie ; vous êtes au point délicat et critique entre tous, ne me gâtez pas une si belle fracture.

— Il m'est impossible de demeurer ici après la scène de tout à l'heure, vous le sentez bien!

— Allons, je vous dis que cette femme est folle! Faut-il que je lui signe un billet pour Charenton, afin de vous mettre l'esprit en repos?..

Et comme j'insistais:

— Monsieur, me dit-il assez sèchement, je suis d'âge et de caractère à prendre la responsabilité de mes actes; vous me ferez donc le plaisir de m'envoyer tous ceux qui pourront y trouver à redire. — Et il me tourna le dos pendant que Mlle Colette continuait à crier:

— Mais puisque vous êtes chez moi! Mais puisqu'on vous dit que vous êtes chez moi!

La pauvrette n'y voyait pas plus loin.

Finalement, le docteur s'est engagé sur l'honneur à me libérer dans dix jours, et j'ai promis en revanche de ne tenter nulle évasion jusque-là. Mais en résumé, vois-tu, je suis exaspéré. J'ai beau faire, la position est fausse. A tous les bruits de portes, je tressaille

comme un écolier en rupture de ban, et volontiers je renverrais Mlle d'Erlange à ses affaires ! Seulement, elle n'y entend pas malice. C'est une scène, voilà tout, elle en a vu bien d'autres, et elle continue son train ordinaire en toute insouciance.

20 avril.

C'est fini, les beaux jours s'en vont, et j'ai beau faire maintenant, sans savoir comment ni pourquoi, mais toutes mes rêveries finissent par des larmes.

C'est sans le vouloir et sans même m'en apercevoir. Je m'assieds sur mon divan comme autrefois, je pense aux mêmes choses toujours, et ce qui me faisait plaisir hier, ce qui me faisait rire si gaîment que je mettais ma tête dans les coussins pour qu'on ne m'entendît pas, me rend triste à présent. J'enfonce encore ma figure à la même place, mais quand je me relève l'étoffe est mouillée, et c'est seulement alors que je m'aperçois que j'ai pleuré.

Quelle scène affreuse elle a faite, ma tante, et comme j'avais le cœur serré ! Je craignais tant que M. Pierre ne se fâchât !

Le docteur, heureusement, a tout raccommodé ; mais lui reste un peu contraint, un peu gêné, peut-être qu'il nous en veut malgré tout, et cela me fait tant de peine !

Une semaine seulement à passer encore ici ! Mon Dieu, je n'aurais jamais cru qu'il se guérirait aussi vite; c'est trop court ! C'est-à-dire que ce n'est pas la maladie qui est trop courte, c'est le séjour ! Je pensais qu'il resterait bien plus à Erlange, et surtout... Enfin, je ne croyais pas que cela finirait ainsi... Maintenant, c'est tout : personne ne se soucie de Colette; passé la porte, lui n'y songera plus, et elle restera toute seule, bien plus seule que jamais, comme il fait plus noir dans un endroit qui était éclairé et d'où on enlève les lumières.

Tout bas, cette folie tenace que j'ai en moi espère encore. Quoi et pourquoi? elle ne peut pas le dire; mais elle me répète toujours qu'elle voit sa revanche là-bas... J'ai peur que ce ne soit bien là-bas !

Au moins, M. de Civreuse ne se doutera-t-il de rien ; près de lui je suis gaie plus que jamais, et d'ailleurs sans efforts. Il fait si bon dans cette grande chambre !.. Je ne dis tout qu'à mes confidens : mon coussin et mon cahier, et quand j'ai fini du premier, je le porte près de la cheminée, je le fais sécher, et je prends le second... Les marges en sont méconnaissables; sans y penser, j'y écris deux initiales, toujours les mêmes, en long, en large, enlacées, séparées,

et tout à l'heure sur ma main gauche, j'ai mis son nom tout entier: une lettre sur chaque ongle et deux sur le dernier, sur celui du pouce.

C'était drôle, et j'ai ri d'abord; puis toujours cette bête de petite larme qui vient sans propos est tombée, et l'encre s'est brouillée... Voilà comme tout s'efface !..

Pourtant, hier, j'ai mieux choisi mon terrain ; j'ai couru jusqu'au fond du parc, et sur l'écorce d'un grand sapin, celui près duquel j'ai le plus rêvé et sur lequel je grimpais l'automne dernier pour voir venir les aventures, j'ai gravé le nom qui m'occupe avec mon petit poignard. Il n'y a pas d'autre moyen de conter à un arbre ce qu'on pense, et j'étais bien aise qu'il le sût.

En rentrant, M. Pierre a remarqué ma robe humide et mes bottines mouillées.

— Vous êtes sortie? m'a-t-il demandé.

Et moi j'ai répondu :

— Oui, je viens de faire une course !..

S'il savait laquelle !..

Pierre à Jacques.

« Mon ami, vous êtes une bête !.. »

Pourquoi le début de cette lettre qu'Henri IV écrivait, il y a bien trois cents ans, à son fidèle Sully, me revient-il en mémoire aujourd'hui? Par analogie sans doute, et parce que, sur ce point-là au moins, tu ressembles ce matin à la perle des ministres.

Sérieusement, Jacques, ta lettre, cette fois, m'a mis en colère ! Corbleu! j'ai l'âge de raison, je crois, je sais ce que je sens, et ce que je veux, et tes plaisanteries n'ont pas le sens commun.

Mon pouls est excellent, ma tête libre et mon cœur gaillard, quoi que tu en dises, et il n'y a point de but caché à la campagne que je médite au profit de ma jeune hôtesse.

« Te mêler de choses qui ne te regardent pas, me dis-tu; t'attirer des millions d'ennuis et te faire remettre à ta place par le notaire de l'endroit, qui te renverra poliment à tes affaires, tout cela pour une personne qui t'est totalement indifférente, comme c'est probable, et comment veux-tu que je croie cela, surtout quand je sais que la personne en question est une jeune et jolie créature !.. Allons, avoue et épouse-là, c'est le plus simple !.. »

Mon pauvre Jacques, tu résous les choses à coups de gaule, comme on abat des noix ; ton « plus simple » est tout bonnement héroïque, et, de plus, tu n'y connais rien.

Je ne travaille pas écus sur table, mon ami; j'y vais pour l'honneur, pour l'amour de l'art, comme un antique chevalier, et tu m'avoueras que, si tous ces braves paladins qui défendaient jadis « la veuve et l'orphelin » s'étaient crus forcés ou même autorisés à épouser toutes les prisonnières qu'ils délivraient dans l'an, c'est un véritable harem que chacun d'eux aurait possédé, et la morale aurait fait table rase de l'institution dans les six mois!

Songe donc que je commence seulement mon tour du monde, et ne fais pas de mon épée un meuble de famille à la première étape; elle danse dans le fourreau à l'idée de tout ce qu'elle peut encore accomplir de joli, et le râtelier de la paix domestique lui fait horreur!.. Puis enfin, si elle te semble d'un prix si inestimable, cette blonde, que ne viens-tu briguer l'emploi toi-même?

En confidence, si tu veux tout savoir, Mlle Colette t'aime déjà! Elle sent cela, elle me l'a dit, et n'était la crainte de tes coups de tête ordinaires, je t'aurais parlé de ces bienveillantes dispositions. Maintenant te voilà au courant. Fais diligence, et je te présenterai.

Là-dessus, laissons ce sujet, je t'en prie, car il m'irrite. Il ne me reste plus une semaine entière à passer ici: ne me fais pas mentir à cet excellent docteur et fuir un beau soir de guerre lasse; et si ce n'est pas une querelle que tu cherches, pour Dieu, laisse-moi la paix et ne me poursuis plus de tes prévisions sentimentales!

Oui, je ne te dis pas qu'une imagination un peu enthousiaste, un cœur un peu neuf, quelques illusions encore fraîches, ne seraient pas émues ici... Ce cadre étrange, cette intimité, ces beaux yeux!..

Mais quoi, je n'ai plus vingt ans, ce n'est pas ma faute, Jacques; il y aura demain neuf ans tout juste que cela ne m'est pas arrivé, et il y a deux choses qu'on ne retrouve jamais : la jeunesse et les illusions. Si tu peux me les rendre, foi de désenchanté, je tombe à ses genoux.

Nos derniers jours se passent agréablement; Mlle d'Erlange est plus gaie que jamais, et nulle contrainte n'est possible auprès d'elle.

Même entre nous, je peux bien te l'avouer; mais cette liberté d'esprit et cet entrain me surprennent un peu.

Mon Dieu, je ne suis ni un fat ni un vainqueur, je m'apprécie à mon juste prix, mais je vaux une émotion peut-être, et il me souvient d'une jeunesse dorée où je tenais honorablement ma place. Sans doute, c'est qu'on est moins exigeant à Paris qu'à Erlange.

Note bien que je suis charmé de cela; le contraire m'eût gêné, attristé, bourrelé de remords, et je ne t'en parle que pour mémoire. Seulement tu conviendras qu'il est singulier qu'une jeune fille qui est seule, qui s'ennuie et qui voit tomber tout à coup son premier

roman chez elle sous la forme d'une homme jeune et passable l'accueille ainsi, et nous pouvons mettre au panier avec tant d'autres la légende qui fait les cœurs de fillettes si inflammables. Du reste, je croirais volontiers que cette exubérance qui distingue Mlle d'Erlange lui sert en quelque sorte de déversoir, et que tant de manifestations extérieures laissent ses pensées intimes dans une grande placidité, avec un peu de sécheresse de cœur peut-être même, qu'expliquerait très bien, du reste, son enfance sans joie et sans tendresse.

Quoi qu'il en soit, tout est pour le mieux ainsi, et nous égayons nos derniers après-midi par l'exercice du noble jeu de dames.

Cela ne va pas d'ailleurs sans quelques orages qui mouvementent les séances, car Mlle Colette n'aime pas à être battue, et après les premières leçons, pendant lesquelles j'ai cru devoir la ménager en faveur de ses débuts, j'en suis revenu à mon jeu habituel, et je la gagne cinq fois sur six.

Sa patience, qui est courte, s'épuise vite dans ces conditions, et elle a des colères de chat. Elle rougit d'abord, fronce un peu les sourcils, tapote la table nerveusement, et finalement, quand le cas lui semble désespéré, brouille tout le jeu d'un grand coup de main. Je m'appuie alors avec majesté sur mes coussins et je regarde obstinément les solives du plafond, jusqu'à ce qu'elle arrive à composition, ce qui n'est jamais long. Elle range de nouveau les pions, repousse le jeu près de moi et marmotte à mi-voix :

— C'était par trop mauvais, aussi! — Puis, persuadée que cela explique tout, elle me tend ses mains fermées pour me faire tirer et voir qui commencera, et tout reprend à peu près dans le même ordre.

Invariablement, au début, je lui propose de lui rendre des pions, et invariablement aussi elle refuse avec un air de dignité froissée, trouvant évidemment ses coups de main beaucoup plus réguliers que cette faveur, et insistant avec passion, en commençant chaque partie, pour que je joue avec elle comme avec n'importe qui, sérieusement et sans l'aider.

Moi, esclave de la consigne, j'obéis, et au bout de cinq minutes elle trépigne : c'est logique.

Tout à l'heure, nous étions aux prises; je la voyais s'enferrer, et deux fois de suite, bien malgré moi, je venais de faire râfle de quatre victimes d'un coup... Tu juges de son état : ses dents mordaient si fortement sa lèvre inférieure que le sang en était chassé, et elle embrassait toutes ses positions d'un coup d'œil éperdu de nageur qui perd pied.

Prudemment, je retirais déjà mes doigts, prévoyant quelque for-

midable culbute; mais les choses tournèrent autrement, son front s'éclaira tout à coup, elle desserra la rude étreinte de ses dents, et le doigt sur un de ses pions, elle se mit à le conduire en biais tout droit, dérangeant mes propres pions au passage, mais sans violence et sans avoir le moins du monde l'air de se douter qu'elle marchait en pleine contravention. A un rang du bord, elle s'arrêta, et très gravement elle me dit :

— A vous!

— Comment à moi? Mais que faites-vous donc? lui demandai-je.

— Eh bien! me répondit-elle avec un magnifique aplomb, je vais à dame! Je n'en viendrais jamais à bout en marchant dans ce sens-ci, j'ai pris l'autre.

C'est toujours le même mépris de toutes les barrières et de toutes les conventions, et cette nature prime-sautière ne serait pas déplacée dans une tribu de libres Indiens... Je la vois sous sa tente, avec des plumes dans les cheveux, des lianes fleuries autour des épaules, rivalisant de cabrioles avec ses chèvres sauvages, et baptisée par la tribu enthousiaste du nom symbolique de « l'Oiseau qui chante » ou de « la Flèche qui vole. »

En attendant, la Flèche qui vole continue son office de bonne maîtresse de maison et s'ingénie à me distraire.

Depuis huit jours je me lève. Aidé par Benoîte, dont la robuste épaule me sert de canne, je gagne un fauteuil qu'on place près de la fenêtre, j'étends mon appareil sur un autre siège placé en face de moi, et, guidé par Mlle Colette, je prends connaissance de la cour et des points principaux du château. « Ici, me dit-elle, c'est la bibliothèque, ici la salle à manger, ici la chapelle, et là, — en me montrant des ruines, cette fois, — il y avait des salons, une grande salle des gardes, un oratoire, des galeries sans fin. »

Le tout, souvenirs et restes intacts, est superbe; c'est le type du pur style Louis XIII, élégant et sévère tout ensemble, et il y a là des sculptures qui me font rêver et dont je complimente sincèrement la châtelaine du lieu, qui les juge et les apprécie d'ailleurs avec son originalité accoutumée.

Quand je t'aurai dit enfin que j'ai fait connaissance avec Françoise, la troisième amie de Mlle Colette, tu conviendras que les temps sont accomplis et que je peux quitter Erlange.

Il faisait hier une superbe journée, bien sèche et bien claire; un battant de la fenêtre était ouvert, malgré l'air vif et piquant, et je humais la fraîcheur avec délices, quand je vis ma jeune gardienne qui traversait la cour. Elle leva la tête en passant, m'envoya un petit salut de la main, et courut à une porte des communs qui donne sur la cour.

— Je veux vous montrer Françoise! me cria-t-elle.

Et elle sortit un instant après avec une grande bête poussive, à moitié aveugle, aux flancs saillans, au garrot énorme, très haute sur quatre pattes grêles et avec un poil d'un blanc jaunâtre.

Tout à fait indifférente à cette laideur, elle la tapotait, lui parlait et la bourrait de sucre et de pain, tout cela avec une telle rapidité que les dents de la vieille bête ne venaient pas à bout de ce qu'on lui présentait. Puis, quand elle eut fini :

— Elle trotte encore pas mal, vous allez voir, me dit-elle.

Elle lui jeta une couverture sur le dos, la tira près d'un escalier de pierre, s'élança sur cette croupe massive comme un sylphe, et, l'excitant de la voix, la fit partir au trot. Mais à tous les pavés la monture buttait, sa grande tête avait des soubresauts de peur, et, avec ses naseaux fumans, elle semblait la bête de l'Apocalypse emportant je ne sais quel esprit dans sa course indécise.

— C'est un jeu à vous casser le cou, criai-je à Mlle d'Erlange.

— Bah! répondit-elle, nous nous connaissons bien.

Au dixième tour, elle se laissa glisser à terre si rapidement que je crus à une chute, et reconduisit son amie avec les mêmes protestations de tendresse qu'elle lui avait prodiguées en venant.

Voilà comme elle parle aux bêtes, et je ne m'étonne plus qu'il ne lui reste rien à donner aux hommes : elle dépense là tout son cœur.

Selon toutes probabilités, je ne t'écrirai plus que du village. Je compte rester là à l'auberge quelques jours, le temps de remonter ici encore une fois, remercier mon hôtesse, d'aller chez mon docteur et de t'aviser de mes projets.

Tourne donc la page, nous sommes au bout de l'aventure, et pour le revoir, à bientôt peut-être. J'ai tant manqué de paquebots depuis quelque temps que j'ai bien envie d'en laisser aller encore un sans moi, et de courir te serrer la main dans ta province.

28 avril.

Tout est dit : M. de Civreuse est parti depuis hier, et je ne me retrouve plus ici.

Pourtant j'ai déjà connu Erlange vide et silencieux, je sais comment mes pas résonnent dans les corridors et ma voix contre les boiseries, mais tout est changé maintenant.

Ce n'était que de l'ennui autrefois, aujourd'hui c'est de la tristesse, et les deux choses pèsent bien différemment.

De temps en temps je fais la brave, je me joue la comédie à moi-

même. Je range, je vais, je viens, je chantonne des petits airs tout gais, puis je m'assieds à côté de mon chien, je prends sa tête sur mes genoux et je me mets à lui parler comme jadis ; seulement, même avec lui, je me surprends en flagrant délit de mensonge.

— Six semaines pour raccommoder une fracture, vois-tu, Un, c'est énorme, lui disais-je tout à l'heure, et jamais nous n'aurions cru que cela pourrait durer autant, n'est-ce pas?

Et ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai du tout, car je comptais sur le double au moins pour à présent, et sur toujours pour plus tard.

Benoîte me suit d'un œil inquiet. Elle n'est pas sans deviner une petite émotion ou du moins sans la redouter, et volontiers elle m'aurait toujours auprès d'elle; mais c'est ce que je ne veux pas, je prétends que le transport de mes affaires m'occupe, et je m'échappe.

En réalité, je ne fais rien du tout et je laisse chaque chose comme elles étaient hier, car je n'ose plus reprendre mon ancienne chambre. Il y a là tant de souvenirs embusqués un peu partout et ils s'élancent si vite quand j'entre, que je n'y voudrais pas dormir à présent. J'aurais peur que tous ces revenans ne devinent mon secret et ne s'en aillent le conter à M. Pierre, qui en rirait peut-être, et je veux venir ici seulement pour rêver. Dans la bibliothèque je pleure, je regrette, je me fâche, je fais ce que je veux; puis, quand je me sens raisonnable, c'est l'heure de ma récréation, je reprends le chemin connu, je m'assieds à ma place habituelle, je regarde le lit vide, le fauteuil près de la fenêtre sans personne, et je me souviens!..

Souvent aussi je me sens prise de colère. Après tout, qu'est-il venu faire ici, cet homme? pourquoi m'est-il entré dans la tête et dans le cœur comme cela, puisqu'il ne voulait rien de moi, et quelle est la puissance qui vous envoie ainsi un commencement de bonheur, juste ce qu'il vous faut pour être heureux, qui vous le laisse bien apprécier, bien regarder, et qui, à l'instant où vous croyez fermer vos mains pour le saisir, vous l'enlève brusquement?

Est-là ce qu'on appelle la Providence?

Pourtant il faut être juste, M. de Civreuse n'a rien fait pour attirer mon attention, et c'est même je crois sa raideur qui m'a frappée et séduite.

Si sombre qu'il fût, il souriait cependant quelquefois, et il y a un charme spécial au sourire des gens froids. C'est comme le soleil en hiver ou comme cette fleur d'aloës dont me parlait M. Pierre, qui fleurit une fois seulement tous les cent ans, et dont la rareté

fait le prix... Pourquoi est-ce d'une fleur si rare que je suis occupée?..

Notre dernière journée s'est passée mieux qu'aucune, et je ne voudrais pas jurer que lui-même ne sentît une imperceptible émotion.

Le matin, en entrant à mon heure habituelle, j'avais trouvé près de son fauteuil une table chargée de papier, d'une boîte à couleurs et d'un faisceau de crayons et de pinceaux. Benoîte lui donnait un verre, et dès qu'elle fut sortie :

— Voudriez-vous, me dit-il très vite, me permettre de faire votre portrait sur cet album en deux coups de crayon? Je viens d'esquisser ce côté du château, mais mes souvenirs d'Erlange seraient bien incomplets si ma garde-malade n'était pas en première ligne.

Je répondis oui, bien entendu, et je m'approchai pour voir ce qu'il tenait, tout en lui demandant :

— Comment faut-il me poser? debout, assise, de profil, de face? Et en même temps j'essayais toutes ces positions...

Il se mit à rire, et après avoir réfléchi un instant :

— Si vous le voulez bien, me dit-il, vous vous assiérez dans ce grand fauteuil et vous vous installerez près de la cheminée, comme vous étiez le soir de mon premier réveil ici.

— Moins la robe, toutefois.

— Moins la robe, malheureusement!

— Malheureusement!.. Voulez-vous que j'aille la mettre?

— Oh! je n'oserais pas...

— Mais c'est l'affaire d'une seconde!

Et j'étais loin avait qu'il eût fini sa phrase.

Comme je le lui avais dit, un instant après je rentrais. Seulement la jupe de cette aïeule que je ne connais pas est bien trop longue pour moi; j'avais beau la relever à deux mains, mes pieds se prenaient dans l'ourlet, de sorte que j'avançais en trébuchant, et comme à la fin je la laissai aller pour faire à M. de Civreuse une belle révérence de cour, il se trouva qu'en m'approchant de la cheminée, je me pris dedans, je ne sais comment, et je tombai rudement sur les deux genoux.

M. Pierre jeta une exclamation, une espèce de cri, ma foi, qui me fit plaisir, et il fit le geste de se lever impétueusement.

— Et votre genou! lui criai-je. Ne bougez pas! — Puis je me remis sur pied lestement et je m'assis dans mon fauteuil. Mais il était inquiet.

— Vous n'êtes pas blessée, vous en êtes bien sûre? me disait-il... Mon Dieu, quelle idée absurde j'ai eue de vous faire mettre cela!.. Vraiment, vous n'avez rien?.. Je répondais : non, le cœur un peu

battant... pas de ma chute, mais de cette voix anxieuse qui m'interrogeait, et au bout d'un quart d'heure seulement, pour me laisser me reprendre, il se mit à sa tâche.

Il allait, il allait, relevant à chaque instant ses yeux sur moi, me regardant avec une persistance qui me gênait fort, et me faisant reposer, c'est-à-dire remuer, de quart d'heure en quart d'heure. Le déjeuner nous interrompit; mais à deux heures c'était fini. Il m'appela alors près de lui, et je ne pus m'empêcher de m'écrier en voyant la feuille qu'il me présentait :

— C'est moi! Ah! mais que c'est donc joli!

Le fait est que cette petite dame rose qui me souriait dans ce fauteuil, cette grande cheminée sombre dont les chenets se détachaient nettement, les sculptures des boiseries: c'était un vrai tableau, et je tombais d'admiration.

— Qui, jolie? me demanda M. de Civreuse assez railleusement : vous ou l'aquarelle?

— Le portrait, bien entendu!..

Il me regarda un instant en souriant, puis avec une voix tout autre que celle que je lui connaissais :

— Le portrait, c'est vous, car par bonheur il est ressemblant. Ne changez rien à votre exclamation.

Je me tus; c'est la seconde fois, peut-être, que j'entends un éloge sortir de sa bouche, et cela m'émotionnait plus que je n'aurais voulu. Pourtant, je mourais d'envie d'avoir comme lui un souvenir de ce temps charmant que je sentais glisser entre mes doigts, et je cherchais nerveusement que dire et quel moyen employer.

— Et si, moi aussi, je faisais votre portrait? commençai-je en plaisantant.

— Comment donc, me répondit-il très sérieusement, mais j'en serai charmé, et je vais me tenir tranquille comme une image.

— C'est que je ne dessine pas très bien, balbutiai-je, toute saisie de me voir prise au mot;.. je n'ai jamais fait que le portrait de Un.

— Eh bien! dit-il, je me trouverai en excellente compagnie.

Il me tendit un carton, une feuille de papier, du fusain, des crayons, et se posant de trois quarts :

— Suis-je bien ainsi? me demanda-t-il.

Je répondis :

— Parfaitement.

J'étais tout à fait déconcertée, et il se fût mis sur la tête que j'aurais dit de même.

Machinalement, pourtant, je commençai, le regardant comme je

l'avais vu faire pour moi, et le trouvant beau comme j'aurais voulu seulement qu'il m'eût trouvée aussi.

Mais, au bout d'un quart d'heure, j'étais lasse, énervée et incapable de continuer. La figure qui était sur mon papier représentait tout ce qu'on voulait, une perruque de juge, un épouvantail à moineaux ou un roi nègre, et je me rappelai mes essais de l'hiver précédent, quand je m'amusais à dessiner mon chien, et qu'en dépit de tous mes efforts, je donnais à mon favori une tête de mouton, une fourrure d'ours et quatre pattes grêles qui n'auraient pas porté un king-charles.

En toute autre occasion, j'aurais ri; mais les minutes que je comptais, toujours en songeant au départ, me mettaient l'esprit à l'envers, et je sentis que les larmes me montaient aux yeux. C'était ce que j'avais juré qui ne serait pas, et je courus à la cheminée prête à y lancer mon papier, en disant :

— C'est impossible, je n'y entends rien!

Mais M. de Civreuse m'arrêta :

— Mon portrait! cria-t-il; montrez-moi mon portrait, j'ai le droit de le voir!

Sans résister, je le lui apportai; il le prit et le contempla gravement, puis, toujours avec le même sérieux :

— Me permettez-vous de le retoucher? dit-il.

J'inclinai la tête, et d'un coup de mouchoir il effaça tout. Puis, en quatre traits de crayon, il fit un profil qui était la caricature du sien, si burlesquement ressemblant qu'il était impossible de le voir sans rire.

Il écrivit en bas de sa grande écriture : « Hommage respectueux du patient à l'auteur, » et me le tendit.

En même temps, le docteur entra. Mon cœur se serra; je compris que c'était tout, et, pendant que je sortais de la chambre, j'entendis la voiture commandée pour M. de Civreuse qui roulait dans la cour. Je me sauvai dans mon refuge, mon dessin en main, et là, une fois seule, je me mis à le regarder. Seulement, au lieu de rire comme un instant avant, je sentis que mes larmes coulaient sur ce nez invraisemblable et sur ces moustaches hérissées que M. Pierre s'était faits, et c'était bien naturel, car il était symbolique, ce dessin, et il ressemblait à mon héros comme la réalité ressemblait à mon rêve.

Un instant après, le docteur me rappela. M. de Civreuse était debout au milieu de la pièce, soutenu par deux béquilles noires qui me firent un effet horrible. Il me parut que je l'avais rendu infirme pour le reste de ses jours; je sentis que je pâlissais, et je me tournai involontairement vers le médecin en étendant les mains.

— Ce n'est que pour les premiers jours, dit-il en souriant, car il avait compris ma peur.

Par terre étaient les éclisses qui avaient remplacé le plâtre depuis deux semaines.

— Brûlons-les ensemble, me dit M. de Civreuse en me les montrant.

Je les ramassai comme il le voulait et je m'approchai du feu avec lui.

Il maniait bien ses béquilles, mais ce bruit sourd sur le parquet me troublait au point que je ne savais plus ce que je faisais. Le docteur sortit pour avertir Benoîte, et je lançai sur les bûches le premier morceau, puis le second.

Au troisième, je repris courage, et, levant les yeux sur M. Pierre, je parvins à prononcer tout bas, mais sans trembler :

— Me pardonnez-vous ?

— Ah ! mademoiselle, s'écria-t-il, j'espérais qu'il ne serait plus jamais question de choses de ce genre entre nous...

Je le remerciai d'un mouvement de tête, et je continuai ma besogne sans rien ajouter, à genoux près du foyer, presque à ses pieds, tandis que lui, debout, appuyé contre le chambranle, me dominait de toute sa taille... Comme c'était différent de ce que j'avais imaginé un jour !

Cependant Benoîte entra. Elle venait dire adieu au voyageur et s'avança en faisant la révérence et en commençant un petit compliment où elle lui souhaitait meilleure chance et « que Dieu le bénisse ! »

Il la laissa dire jusqu'au bout ; puis, déposant ses béquilles et appuyant son genou malade sur le siège d'un fauteuil :

— Ce n'est pas avec des paroles que je pourrais vous remercier de tout votre dévoûment, dit-il gaîment ; il faut que vous me permettiez de vous embrasser.

Et, prenant ma pauvre vieille stupéfaite par les épaules, il l'embrassa sur les deux joues, tout droit et bien fort... Puis, comme le docteur criait en bas : « Allons, monsieur, nous arriverons à la nuit close ! » il se tourna vers moi :

— Notre excellent docteur veut bien se charger de mes adieux à Mlle d'Épine, me dit-il ; je n'aurais pas voulu vous imposer cette peine !.. — Il s'arrêta un peu, puis plus lentement, comme s'il cherchait ses mots, il ajouta : — Permettez-moi, mademoiselle, de vous exprimer toute ma reconnaissance, non-seulement pour vos soins, mais aussi pour toute la grâce et tout l'esprit avec lesquels vous avez égayé la monotonie d'une chambre de malade. C'était être deux fois bonne que de l'être ainsi.

Je lui tendis la main, incapable de trouver un son dans ma gorge, qu'il me semblait qu'une personne invisible serrait de toute sa force. Il prit mes doigts, hésita un instant comme avant de parler, puis très rapidement il s'inclina et les effleura de ses lèvres... Je n'avais pas l'idée d'une impression semblable, et ce fut si étrange et si inattendu que mes yeux se voilèrent.

Quand je les rouvris, il était près de la porte, et Benoîte le suivait avec son sac. Il descendit tout l'escalier assez vite et très adroitement, monta en voiture sans prononcer un mot, et seulement, quand le cheval s'ébranla, il pencha la tête, se découvrit et très gravement il me dit :

— Adieu, mademoiselle !

Il me sembla qu'on scellait une pierre sur mon cœur, comme on avait enfermé dans un cercueil les religieuses que j'avais vues prendre le voile au couvent, et je me ressouvins de la *combe* où un jour d'hiver j'avais failli m'endormir pour toujours. Que n'y étais-je restée?..

Tant que la voiture fut en vue, je demeurai sur le seuil de la porte; puis, quand elle eut disparu :

— Viens-tu te chauffer? dit Benoîte, qui me regardait.

— Oui, lui répondis-je, j'y vais.

Et je me sauvai jusqu'au fond du parc, près de ce sapin où j'avais gravé un nom quelques jours avant.

La sève toute jeune qui montait s'échappait par les coupures, et chacune des lettres de ce nom pleurait. J'appuyai ma tête contre l'écorce froide : à droite et à gauche, tous les fourrés, encore blancs par places, étaient fermés; j'étais seule ! Je me serrai contre ces amies, qui s'associaient ainsi à ma douleur, et silencieusement je fis comme elles.

Pierre à Jacques.

Je t'écris donc de l'auberge du village, et j'y suis depuis deux jours.

Te dire que cela vaut mon nid d'Erlange, et que j'ai un lit à colonnes et une cheminée Louis XIII, non. Mes poutrelles sont sur champ de fumée et mes murs blanchis à la chaux, si bien que tous mes habits s'en ressentent, et que mes manches sont comme celles d'un bon farinier bien actionné à sa tâche quand il sort de son moulin. Mais quoi ! un voyageur doit s'attendre à cela, et on n'a pas à toute étape une hôtellerie seigneuriale.

Ce qu'il y a de mieux, c'est que mon genou fonctionne très proprement. Je me sers de mes béquilles avec la dextérité d'un inva-

lide de profession, et je sortirais plus souvent si une queue de gamins ne me faisait pas escorte dès que je mets le nez dehors.

Heureux pays que ce village, où un éclopé peut être un sujet de telle curiosité et où on s'attroupe pour voir passer mes béquilles! L'espèce est rare, il paraît.

Pour me distraire, je crayonne au hasard. Un bout de clocher par-ci, un nuage par-là, et un mouton qui paît sur le nuage. C'est de la haute fantaisie, mais mes cartons ne sont pas pour l'exposition, et je ne lui offrirai même pas ce qui lui plairait mieux peut-être, c'est-à-dire le portrait de M[lle] d'Erlange, une tête quart de nature qui n'est ma foi pas mal du tout! T'ai-je dit que je lui avais demandé de poser, décidément, et qu'elle avait bien voulu reprendre pour la circonstance sa robe de grand'mère de ma première soirée chez elle?.. Mais non, évidemment, puisque tu en étais resté à trois jours de mon départ.

Eh bien! le matin du lundi où je devais quitter Erlange, je me suis souvenu de mon intention d'essayer de saisir cette tête fantaisiste, et j'ai réussi au-delà de tout ce que j'espérais. Très vivement menée, cette aquarelle n'est qu'une demi-ébauche; mais je crois qu'elle perdrait en grâce tout ce qu'elle gagnerait en fini, et je la laisse telle que. On esquisse un sourire, on ne le fixe pas par A + B, surtout un sourire comme celui-là, et tout bien vu, en tenant compte du coloris, de la ressemblance, et modestie à part : c'est un petit chef-d'œuvre!

Tu le verras, il vaut la peine d'un voyage, et je te le conduirai pour en avoir ton sentiment.

Moitié en riant, moitié sérieusement, M[lle] d'Erlange a voulu me rendre la politesse, et elle a fait le plus affreux petit gâchis que tu puisses rêver, ce qui me laisse à croire qu'elle n'a jamais dû aimer beaucoup le dessin, puisqu'elle pratique de cette façon.

Et c'est ainsi que ce sont passées nos dernières heures, causant et riant comme si les ferrailles de la carriole qui m'attendait n'avaient pas sonné dans la cour.

Sur un bûcher « solennel et expiatoire, » nous avons brûlé ensemble les éclisses qui m'emprisonnaient depuis tant de jours, et les adieux ont commencé.

Sans contredit, la plus émue de nous trois était Benoîte, que j'ai embrassée carrément sur les deux joues, et qui y aurait bien été, je crois, de sa petite larme. Mais que veux-tu faire au milieu d'individus de notre trempe! Notre sang-froid l'a glacée.

Ensuite j'ai pris congé de M[lle] Colette par un petit compliment très courtois, très gentil, qu'elle a accueilli pourtant sans y répondre un mot, puis elle m'a tendu la main, et fouette cocher!

Regrettes-tu maintenant la déclaration que tu me conseillais pour le mot de la fin, et vois-tu le ridicule de cette situation : un homme parlant d'amour, s'échauffant, suppliant, mettant son âme à nu pour obtenir à l'heure des adieux un mot ou un regard, et accueilli par les éclats de rire d'une tête folle et d'un cœur sec! Car elle aurait ri, je le gage!

En vérité, jamais je ne fus plus satisfait d'avoir passé le temps et le goût de semblables protestations, et de sentir mon cœur bien calme, bien paisible, comme un honnête guerrier retiré de la gloire et qui a pris ses invalides. Cela me fait dormir sans rêver, même sur de la balle d'avoine, et c'est quelque chose qu'un bon somme assuré!

Mes adieux à Mlle d'Épine seront faits par procuration. C'est le docteur qui se dévoue, et quant à Un, je ne t'en parle pas, n'a-t-on pas dit depuis longtemps que « ce qu'il y a de mieux dans l'homme, c'est le chien! »

Sur ce, je te quitte, c'est l'heure où les troupeaux circulent dans le village pendant qu'on fait leur écurie; c'est ma distraction de les voir passer, et j'y cueille des croquis superbes...

Pierre à Jacques.

Tu ne me crois pas, n'est-ce pas, Jacques? Tu as vu ce qu'il en était, et tu sais que depuis un mois je mens à toi, à ma tête, à mon cœur, à tout enfin, même à cet amour qui me possède tout entier et que je cache cependant comme si ce bonheur sans second d'aimer avec folie était une chose honteuse.

Oui, je l'aime! oui, je l'adore! Et cette bravade que tu as reçue ce matin est la dernière. Es-tu content?

Ma lettre n'était pas partie tout à l'heure que j'ai rappelé l'enfant qui l'emportait; je voulais l'arrêter, la reprendre, mon orgueil était à terre, et si bien fondu que j'en cherchais la trace, et que je me demandais quel était ce sentiment imbécile qui me défendait d'avouer que j'aimais depuis des semaines, parce qu'auparavant j'avais voué une haine au genre humain tout entier, que j'avais fermé mon cœur en écrivant dessus : *De profundis!* et que cette défaite soudaine causée par une enfant révoltait ma fierté!

Toujours la guirlande de fleurs des contes de fées sur laquelle se brise l'épée la mieux aiguisée! Cette fois, c'est un sourire de dix-huit ans qui a eu raison de tous mes dégoûts et de toutes mes défiances.

Et moi qui, comme un fou, au lieu de m'en réjouir, voulais con-

tinuer à douter, parce que ce piédestal du dédain et du scepticisme flattait ma vanité et me grandissait!..

Je te révolte!.. Mais, tu vois bien, Jacques, que je suis prêt à toutes les expiations, et que, si j'ai le cœur dans les cieux, j'ai le front à terre... Que veux-tu de plus?

Oui, je crois à la jeunesse qui revient, car j'ai mes vingt ans ce soir, et que mes illusions sont là aussi. Je crois à tout, même au bien! mais je crois surtout à l'amour, et il ne faut pas t'en plaindre, car il contient tout, sagesse et folie.

De bonne foi, mon ami, est-ce que tu t'imagines que depuis deux jours je dessine des moutons sur des nuages et des paysannes en jupon? La vérité est que j'ai déchiré tout à l'heure la vingtième lettre que je lui ai écrite depuis avant-hier, que je recommencerai bientôt, et que, si je n'arrive pas à lui dire les folies où mon cœur m'entraîne, dans la langue où je veux lui parler, je monterai ce soir à Erlange, je m'agenouillerai devant elle dans la grande chambre où je l'ai connue, et je lui dirai que je l'adore.

Tu parles de mes béquilles!.. Mes béquilles, Jacques, mais j'en ai fait un grand feu de joie, un feu où j'ai jeté tous mes doutes et tous mes jours passés pour ne plus me souvenir que d'aujourd'hui et de demain; et pour franchir cette montagne, crois-tu que je n'aie pas assez des ailes de l'amour?..

Que je voudrais te la faire connaître! Te l'ai-je bien décrite dans ma morosité, et as-tu compris que ces folies et ces enfantillages dont je me plaignais sont peut-être ce que j'aime le mieux en elle? Il ne fallait rien moins que cette originalité et cette fraîcheur pour réveiller ma jeunesse et ma vie engourdies, comme ces parfums nouveaux qui ne ressemblent à nul autre, et qui arrivent jusqu'aux sens les plus émoussés.

C'est une fleur sauvage et charmante qui a poussé là entre terre et ciel pour moi, et pour moi seul, qui n'a aimé encore que des étoiles et des rêveries, que la brise de la montagne seule a effleurée, et qui réunit en elle toutes les grâces de la femme avec toute la verdeur de la nature même.

Avec sa main dans une de mes mains et la tienne dans l'autre, le monde est rempli pour moi, et mon bonheur est si grand qu'il n'y a qu'une chose que je puisse lui comparer, c'est l'infini!..

....

Pense à moi ce soir, Jacques; je monte là-haut, je ne puis plus demeurer ici, j'ai soif de l'air d'Erlange! S'il me faut écrire au lieu de parler, eh bien! je trouverai dans ces ruines quelque coin où m'abriter, et pour tracer des paroles d'amour, faut-il plus que ce clair de lune?..

Je t'envoie son portrait, je veux que tu la voies : demain, l'original sera à moi, ou tu pourras alors garder ceci à jamais, car ce serait mon legs suprême...

30 avril.

« Mon Dieu, mon bonheur est trop grand, trop soudain et il m'écrase. Aidez-moi à savoir le porter ! » Voilà mon cri du premier instant, et cependant une demi-heure plus tard, je ne savais plus si j'avais pleuré ; et ma joie était si bien entrée en moi que je ne me souvenais plus qu'elle n'eût pas été toujours !

Hier, je crois qu'il était dix heures du soir à peu près, j'étais assise toute seule dans la chambre de M. de Civreuse ; — je l'appelle encore ainsi, — et sans rien faire, les mains surmes genoux, je songeais.

Benoîte était partie depuis longtemps ; il n'y avait pas un souffle autour de moi, et je me sentais si seule que le bruit de mes propres mouvemens me faisait tressaillir de frayeur.

Tout à coup, au dehors, sur le chemin du village, les pierres se mirent à rouler, et j'entendis distinctement un pas d'homme.

Mon cœur commença à battre si fort que je comptais ses coups. « Quelque paysan attardé, me dis-je. Un colporteur qui rentre. » Mais quand il fut sous ma fenêtre, l'homme s'arrêta, et mon émotion devint telle que le bois de mon fauteuil que je serrais involontairement se marqua dans la paume de mes mains. « C'est lui ! » me dis-je.

Lui ! qui ? M. de Civreuse, parti l'avant-veille sur ses béquilles ! C'était impossible. Et pourtant, au bout d'une seconde, une voix contenue, mais vibrante, et que je connaissais bien, monta jusqu'à moi, et j'entendis qu'on me disait :

— N'ayez pas peur !

Quand il se fût agi de ma vie, je n'aurais pu ni parler ni remuer ; je demeurai une seconde en suspens ; puis une pierre, grosse comme une noix, lancée avec une adresse extrême, traversa un des petits carreaux de la fenêtre et vint rouler jusqu'à mes pieds.

Tout autour était plié un papier, et, revenue de mon saisissement, je le pris.

L'écriture de M. de Civreuse le couvrait des deux côtés, et voici ce que je lus :

« Colette, pardonnez-moi la folie de ce billet, et pardonnez-moi surtout la folie de cette façon dont je vous l'envoie ; mais, entre nous, est-ce que rien peut ressembler à ce qui est ailleurs ?

« Puis c'est un château enchanté qu'Erlange à cette heure du soir ; tout est clos, et il n'y a nulle issue où j'oserais frapper.

« Benoîte dort, je le devine, et il ne brille ici qu'une seule lampe que je connais bien, car c'est vers ce point, dont mon cœur fait une étoile, que je marche depuis deux heures.

« Placé plus loin et plus haut, j'y serais monté de même cette nuit, sans pouvoir attendre le jour, parce que ce mot que je viens vous dire, je l'ai dans le cœur et sur les lèvres depuis longtemps déjà, parce que voilà six semaines que je le répète tout bas soir et matin, et qu'après vous avoir tant murmuré que je vous adorais sans que vous m'entendiez jamais, je veux maintenant vous le dire assez haut pour que mes paroles arrivent non pas seulement à vos oreilles, mais jusqu'au plus profond de vous-même.

« Je vous aime... Mais je ne veux pas vous dire à présent comment je vous aime ; je veux voir votre sourire et vos yeux pendant que je vous parlerai et je ne veux plus perdre une seule minute de votre grâce. Je sais ce qu'il en coûte pour passer deux jours loin d'elle !

« Maintenant ne me dites pas que vous ne voulez pas de mon amour, et que vous refusez toute cette vie et toute cette ardeur que je mets à vos pieds... N'avez-vous donc jamais pensé, ma pauvre enfant, comme il serait facile pour un homme résolu de venir par une nuit comme celle-ci dans cette solitude, de vous prendre et de vous emporter si loin que nul ne retrouverait jamais votre trace?..

« Puis, je crois fermement qu'il y a des choses qui sont écrites dans le ciel de toute éternité. Elles sont rares, mais elles sont parfaites, car c'est le bon Dieu lui-même qui les a signées, et notre mariage est de ce nombre.

« Colette, dans ce chemin où vous m'avez jeté à genoux un jour sans le vouloir, j'attends votre réponse comme vous m'avez trouvé là ce matin d'hiver.

« Pardonnez-moi cette vitre que je vais briser; c'est la fenêtre sacrifiée, je crois, et je la choisis à dessein parce que j'ai la superstition de ce chemin par où m'est venu le bonheur...

« Quand nous partirons tous les deux, si j'ai cette joie de vous emmener, j'emporterai avec vous cette petite statuette que vous savez, et à laquelle j'ai voué une reconnaissance passionnée, car sans elle, Colette, je passais !.. »

A mesure que je lisais, une joie ardente m'avait empli le cœur, et je ne pouvais croire à la réalité de ce bonheur. Était-ce possible ? Était-ce bien lui ? était-ce bien moi? Quoi, il m'aimait ! il m'aimait depuis longtemps, mon rêve était accompli, et toute cette souffrance devenait un mauvais songe ?

En même temps, la surprise de ce long silence me venait. Pour-

quoi parler si tard? Et quelle raison avait-il eue de me laisser pleurer ainsi?

Puis, avec cette émotion heureuse, le vieil être revivait en moi, et toutes les folies de malice que mes larmes avaient noyées depuis deux jours secouaient leurs ailes et s'envolaient à la fois.

Elles avaient compati quand je pleurais, elles s'étaient écartées discrètement; mais cette heure de joie était à elles, elles la réclamaient, et les idées les plus folles se croisaient, chacune lançant la sienne!

« Dis oui tout de suite! » me conseillait pitoyablement mon cœur. « Jamais! criaient les autres; n'oublie pas nos projets, Colette; il faut qu'il peine, n'ouvre pas tes mains si vite! »

De sorte que je ne savais plus auquel entendre, et que je riais les larmes aux yeux, comme ces jours de ciel incertain où la pluie tombe ensoleillée... Beau temps ou orage, on ne sait pas.

Cependant, je marchai jusqu'à la fenêtre et je l'ouvris. Au bruit de l'espagnolette, une silhouette perdue dans la nuit fit un brusque mouvement. Je la voyais mal parce que j'étais, moi, placée en pleine lumière et elle dans l'ombre. Je devinai pourtant qu'elle allait parler; je me penchai, et l'étrangeté de cette explication à distance me frappa soudain si vivement que ma gaîté l'emporta :

— Monsieur de Civreuse, criai-je, êtes-vous à genoux?

— Colette, dit-il seulement, répondez-moi, je vous en conjure!..

Je n'avais pas compté sur cet accent. Comme il le souhaitait, il entra jusqu'au fond de mon être, et troublée, hors de moi, ne trouvant plus un mot, je me mis à répéter machinalement la phrase que j'avais en tête un instant avant.

— C'est que j'avais juré de vous y laisser bien longtemps, parce que...

— Parce que? répéta-t-il anxieusement...

— Parce qu'il y a tant de jours que j'attends!..

Mais il n'entendit pas; j'avais parlé trop bas, et surtout ma voix tremblait trop.

Il patienta une seconde encore, puis m'appela de ce même ton qui m'impressionnait si fort.

J'étais incapable de répondre, et je me sauvai en criant :

— Attendez!

A mon cahier, il restait encore deux feuilles blanches, celle-ci et une autre : je l'arrachai, et à la hâte, sans réfléchir, j'écrivis ceci :

« Ne m'enlevez pas, monsieur de Civreuse, cela attire, je crois, de vilaines affaires avec les tribunaux, et d'ailleurs il n'y a nulle retraite où on me ferait rester si je ne le voulais pas!

« Ce que vous aurez encore de plus sûr comme verrou, je vais vous le dire, c'est qu'où vous m'emmènerez mon cœur sera !

« Soyez sûr que je n'aurai garde d'oublier mon saint Joseph ; il a fait pour moi plus encore que vous ne pensez, et il y a certaine vieille femme aussi envers qui je vous dirai mes obligations, puisque vous aimez à être reconnaissant.

« C'est une histoire que je vous conterai un soir de clair de lune comme celui-ci, d'abord parce que j'aime cette lueur, puis parce que, si le bonheur vous est venu un matin d'hiver, moi, c'est un soir de printemps qu'il vient de m'arriver ! »

Pierre à Jacques.

Jacques, nous sommes fiancés, donne-moi ta main ; en me suivant, tu entreras en paradis.

Le curé de Fond-de-Vieux consent à monter nous marier ici; les ouvriers sont dans la chapelle et la restaurent en toute hâte : elle sera prête dans trois semaines, et nous aurons les fleurs de juin pour l'embaumer.

Comment j'ai arraché son consentement à Mlle d'Épine, je n'en sais plus rien, et je ne suis pas certain de ne pas avoir employé la violence ; aussi se venge-t-elle, et, sous prétexte de convenances, ne nous quitte-t-elle plus !

Camarades et étrangers, nous étions libres ; fiancés et tout près d'être époux, on nous surveille, et cette femme est mon supplice !

J'ai songé d'abord à me casser une seconde jambe, et maintenant j'apprends à Colette à parler latin... Il ne nous faut pas un bien grand répertoire, d'ailleurs, car le mot que nous répétons est toujours le même !

Le soir de notre mariage, fidèle à un de mes plans, je l'emporterai, sinon jusqu'aux Indes, du moins plus haut encore qu'Erlange. Il passe parfois des chevriers ici, et je ne veux nul regard dans mon éden !

A l'automne, je crois que tout sera prêt. Nous relevons nos ruines, et il faudra que tu choisisses ton appartement ces jours-ci dans les tours croulantes ou ailleurs; tout est à toi.

Il n'y a qu'un endroit où il ne faut rien changer; tu devines lequel, et tu y veilleras, ami, si tu viens me remplacer parfois pendant mon absence : c'est la grande chambre boisée de chêne où Benoîte et mon docteur m'ont apporté un jour sans connaissance.

* * *

GEORGE SAND

HISTOIRE DES ŒUVRES DE GEORGE SAND. — L'ORDRE ET LA SUCCESSION PSYCHOLOGIQUE DE SES ROMANS (1).

Quelle idée George Sand se faisait-elle du roman quand elle entreprit d'écrire pour le public? Même en faisant aussi large que l'on voudra la part de la spontanéité, peut-on croire que cette intelligence, si richement douée et si féconde, ait marché tout à fait au hasard, dans les voies qui se sont offertes à elle, avec l'indifférence banale d'un talent qui ne vise qu'au succès, ou bien s'est-elle développée, selon la règle inaperçue, mais active, d'instincts énergiques et permanens? Elle va répondre pour nous :

« Je n'avais pas la moindre théorie quand je commençai à écrire, et je ne crois pas en avoir jamais eu quand une envie de roman m'a mis la plume en main. Cela n'empêche pas que mes instincts ne m'aient fait, à mon insu, la théorie que je vais établir, que j'ai généralement suivie sans m'en rendre compte, et qui, à l'heure où j'écris, est encore en discussion. Selon cette théorie, le roman se-

(1) Avant de mourir, M. Caro avait eu le temps de mettre la dernière main, pour la collection des *Grands Écrivains français*, que publie la librairie Hachette, à une biographie de *George Sand*, qui doit prochainement paraître. C'est un fragment de cette étude que nous sommes heureux, grâce à l'obligeance de M[me] Caro, de pouvoir communiquer à nos lecteurs, et nous ne doutons pas qu'ils n'y trouvent avec nous de quoi renouveler leurs regrets d'une perte dont les lettres ne se consoleront pas aisément.

rait une œuvre de poésie autant que d'analyse. Il y faudrait des situations vraies et des caractères vrais, réels même, se groupant autour d'un type destiné à résumer le sentiment ou l'idée principale du livre. Ce type représente généralement la passion de l'amour, puisque presque tous les romans sont des histoires d'amour. Selon la théorie annoncée (et c'est là qu'elle commence), il faut idéaliser cet amour, ce type par conséquent, et ne pas craindre de lui donner toutes les puissances dont on a l'aspiration en soi-même, ou toutes les douleurs dont on a vu ou senti la blessure. Mais, en aucun cas, il ne faut l'avilir dans le hasard des événemens ; il faut qu'il meure ou triomphe, et on ne doit pas craindre de lui donner une importance exceptionnelle dans la vie, des forces au-dessus du vulgaire, des charmes ou des souffrances qui dépassent tout à fait l'habitude des choses humaines et même un peu *le vraisemblable* admis par la plupart des intelligences. En résumé, idéalisation du sentiment qui fait le sujet, en laissant à l'art du conteur le soin de placer ce sujet dans des conditions et dans un cadre de réalité assez sensible pour le faire ressortir (1). »

George Sand n'a pas été infaillible dans l'application de cette théorie. Il lui est arrivé plus d'une fois d'idéaliser dans le chimérique et le faux. Mais c'était là l'erreur de son jugement, non de ses instincts ; elle restait fidèle d'intention à sa théorie, alors même qu'elle la trahissait. Cette théorie paraît bien simple et bien grande, par comparaison surtout avec ce qui s'est vu depuis.

A travers toutes les aventures de sa vie réelle et de sa vie littéraire, George Sand garda intact son culte de l'idéal, elle resta poète ! C'est l'honneur que ne lui ravira jamais le goût changeant des générations nouvelles. C'est dans une conception poétique que naissent ces récits si riches, si variés, qui souvent s'altèrent dans la suite des événemens, mais qui toujours ont des commencemens merveilleux.

On comprend comment cette spontanéité d'une imagination dont j'ai essayé de retracer les origines troublées, qui ne se gouverne guère, qui s'excite elle-même, comment le souvenir des crises morales traversées, l'espoir confus d'un avenir où sa crédulité enthousiaste voyait éclore des rêves divins, comment toute cette nature inquiète, frémissante et superbe, avec ses illusions et ses vraies douleurs, va trouver d'instinct son expression dans des œuvres étranges, audacieuses de pensée, d'un style exalté et inquiétant, gémissantes et passionnées, débordantes de lyrisme, à propos de l'amour, à propos de la religion, à propos de la vie humaine. Que

(1) *Histoire de ma vie.*

si, de plus, on vient à penser que cet auteur est une femme que la vie a froissée, déçue, irritée de mille manières; que jusqu'alors, dans une existence très active au dedans, mais très solitaire et très retirée, elle est restée étrangère à tous les grands spectacles de la politique, de la société, et qu'elle se précipite, avec son inexpérience effrénée, avec ses vastes désirs et une compassion profonde pour les misères et les douleurs qui crient à travers l'humanité, et encore plus pour celles qui souffrent et saignent silencieusement, on comprendra que cette femme soit tout d'abord consternée et saisie à cette vue, comme toutes les belles âmes qui jugent le monde avec leur cœur et dont les aspirations sont violemment meurtries par la brutalité des faits. Elle cherchera alors, elle s'inquiétera, elle demandera si à tant de maux il n'y a pas de remède.

Ce seront donc d'abord les préoccupations personnelles, religieuses et morales qui domineront son esprit et ses œuvres. Puis ce sera le tour des préoccupations sociales. Alors, autour de cette femme inspirée, de ce poète applaudi, de cet écrivain déjà populaire, vous verrez se presser en foule les docteurs de la rénovation universelle, les empiriques et les utopistes, les sophistes et les rêveurs, les apôtres sincères et les charlatans de la question sociale, les exploiteurs et les exploités, les ambitieux et les naïfs. Ils ont trouvé dans George Sand l'éclatant porte-voix de leur doctrine. C'est à qui lui proposera un plan nouveau, un système inédit, la philosophie, la politique, la religion de l'avenir. La nature de Mme Sand la prédisposait à subir le despotisme des convictions âpres et des imaginations fortes. Fanatique du bien absolu ou, à son défaut, d'un mieux immédiat, rêvé plutôt qu'expérimenté, plus paresseuse à concevoir l'idée qu'à la mettre en œuvre, reconnaissant elle-même que l'initiative intellectuelle lui manque, elle laisse envahir toute une période de sa vie par l'utopie politique, par le rêve d'un âge d'or sur l'avènement duquel tout le monde est d'accord autour d'elle, sans que chacun renonce à son plan pour le faire éclore, et à son programme particulier pour le réaliser. Enfin, un beau jour (oui, ce fut un beau jour pour son talent et sa gloire), elle éprouvera comme une grande lassitude de cette agitation d'idées dans le vide, de ces théories immaculées et superbes tant qu'elles demeurent sur le trône intérieur de la pensée pure, et qui, dès qu'elles descendent dans les aventures de la politique active et dans les mouvemens de la rue, se laissent *avilir et souiller par les événemens.* Ce grand esprit, qui a l'horreur de la violence, rentrera en soi sous une impression de fatigue et de dégoût; elle fera, si j'ose dire, une retraite spirituelle en elle-même dans le sanctuaire

de ses plus chers souvenirs; elle se rendra à l'appel énergique que lui font ses secrets instincts, trop longtemps froissés par la discussion violente et la lutte ingrate; elle reviendra à son goût pour la campagne, pour ces champs du Berry, théâtre de la première poésie de ses rêves d'enfant; il y aura en elle comme une éclosion soudaine et inespérée de souvenirs frais et charmans, d'émotions exquises et saines. Enfin, nous nous reposerons avec elle de toutes les agitations et de toutes les haines; la douce lumière, un peu voilée, de la campagne natale finira par éclipser l'éclat fiévreux du réformateur, le rêve enflammé du poète humanitaire.

N'est-ce pas là précisément le cercle parcouru par George Sand, et cette page de biographie intime n'est-elle pas l'histoire en raccourci de ses œuvres?

La première période de sa vie littéraire est toute au lyrisme spontané, personnel. Et comme je voudrais faire ici un tableau non de fantaisie, mais d'histoire, avec la précision relative que comportent ces sortes de divisions d'un caractère tout psychologique, je crois pouvoir étendre cette première période de 1832 à 1840 environ. Dans cet intervalle de neuf années paraissent coup sur coup les chefs-d'œuvre de la première manière : *Indiana*, *Valentine*, *Jacques*, *André*, *Mauprat*, *Lélia*, et la charmante série des contes vénitiens (1).

Rappelons rapidement le sujet des œuvres principales. Nous verrons qu'elles procèdent toutes d'un fonds commun d'émotions et de douleurs personnelles, sans être pourtant la confidence et le récit de sa vie. Mme Sand a toujours protesté contre les applications trop strictement biographiques qui ont été faites de ses premiers romans.

Cependant, il faut s'entendre sur ce point délicat. *Indiana*, elle nous l'assure, n'est pas son histoire dévoilée. C'était du moins l'expression de ses réflexions habituelles, de ses agitations morales, d'une partie de ses souffrances réelles ou factices; ce n'était pas sa vie, soit, c'était le roman ou le drame de sa vie, tel qu'elle l'avait conçu sous les ombrages de Nohant. Que ce ne fût pas, je veux le croire, une plainte formulée contre son maître particulier, c'était du moins une protestation contre la tyrannie dans le mariage, personnifiée par le colonel Delmare. C'était aussi la conception, l'idéal d'une femme aimante, telle qu'elle l'imaginait alors; c'est pour son propre compte qu'elle s'intéressait à la peinture d'un

(1) Citons les dates des principaux romans : en 1832, *Indiana*, *Valentine*; en 1833, *Lélia*; en 1834, les *Lettres d'un voyageur* et *Jacques*; en 1835, *André* et *Leone Leoni*; de 1833 à 1838, le *Secrétaire intime*, *Lavinia*, *Metella*, *Mattea*, *la Dernière Aldini*. *Mauprat* fut écrit à Nohant en 1836, au moment où elle venait de plaider en séparation. Ces rapprochemens éclairent la pensée de l'auteur.

amour naïf et profond, exalté et sincère, passionné et chaste, que sa naïveté même trahit, que sa sincérité livre en proie et sans autre défense que le hasard à l'égoïsme voluptueux et féroce d'un homme du monde, et que sauve enfin du dernier désespoir un cœur héroïquement silencieux, un cœur digne d'elle, digne de la réconcilier avec la vie et l'amitié. — *Valentine* recommence, avec des détails ravissans et une poésie incomparable, ce thème du mariage impie et malheureux que les convenances sacrilèges du monde ont imposé et qui traîne à sa suite les plus lamentables et tragiques douleurs, le réveil violent de la nature et du cœur, les ardeurs fatales, les tentations plus fortes que la volonté, la famille déshonorée, une noble maison brisée, un foyer anéanti.— *Jacques*, c'est son idéal de l'amour dans l'homme (comme *Indiana* est son idéal de l'amour dans la femme); c'est un stoïcien devenu amoureux avec la profondeur et l'élévation qu'un stoïcien peut mettre dans ces sortes de choses, avec un courage triste jusqu'à la mort dès qu'il pressent une faiblesse ou une trahison, un dévoué qui abdique sans éclat tous ses droits et se résigne au suicide pour épargner à Fernande, adorée jusque dans sa faute, l'humiliation de ses joies coupables et la honte de son bonheur adultère. — L'amour dans une nature gracieuse et faible qu'il exalte et qu'il brise, l'amour encore, mais dans une nature sauvage qu'il dompte et qu'il élève à la plus haute éducation de l'intelligence et du cœur, ce sont deux rêves sur les effets divers de la grande passion, c'est *André*, c'est *Mauprat*. — *Lélia!* Qui ne se rappelle toujours, après l'avoir lu une fois, ce poème étrange, incohérent, magnifique et absurde, où le spiritualisme tombe si bas, où la sensualité aspire si haut, où le désespoir déclame en si beau style, où l'esprit ravi, étonné, scandalisé, passe brusquement d'une scène de débauche à une prière sublime, où l'inspiration la plus fantasque s'élance de l'abîme au ciel pour retomber au plus profond de l'abîme? C'est le doute qui blasphème, qui maudit, qui s'attendrit jusqu'à l'extase, c'est l'amour qui s'injurie lui-même sans pitié et qui analyse ses misères avec une sorte de fureur désespérée; c'est la foi qui tantôt se renie et tantôt s'exalte; c'est l'idéal qui se déshonore dans les bras des prostituées, et qui demande à l'orgie l'impuissante consolation de ses rêves et de ses élans trompés. Ce lyrisme excessif, bien qu'il ait vieilli, offre encore au lecteur un spectacle étonnant où le vertige et la fièvre se mêlent à des aspirations de la plus grande beauté. — Dans *Spiridion*, le jeune moine Alexis, qui n'est pas sans ressembler beaucoup à George Sand elle-même en consultation auprès de Lamennais, représente l'âme en peine à la recherche de la vérité religieuse, touchée de l'idéal divin et le cherchant avec une douloureuse anxiété à travers les symboles et les livres, et surtout à travers

les angoisses d'un vieux moine mourant qui lègue à son successeur la flamme, recueillie dans le feu de l'orage, mais la flamme où s'allumera la révolte religieuse et plus tard la révolution.

A côté de ces grands romans, il ne faut pas oublier des œuvres moindres, non par le talent de l'auteur, mais par l'étendue. Qui ne connaît pas les nouvelles de Mme Sand l'ignore vraiment, ou est exposé à la méconnaître dans l'étonnante souplesse de son art. A travers ses plus grandes œuvres, à toutes les époques de sa vie, mais surtout dans la première période, se joue par intervalles un courant vif et bondissant d'esprit tout français, l'esprit renaissant du XVIIIe siècle, de fantaisie élégante et de curiosité aventureuse qui trouve à se répandre en liberté dans des fictions dont l'amour est le thème perpétuellement varié. A-t-on jamais manié l'ironie légère d'une main plus gracieuse que celle qui a écrit *Cora*, *Lavinia*, ou qui a tracé ces pages où la dernière marquise du XVIIIe siècle nous peint, en jouant avec son éventail, les mœurs et les caractères de son temps, et nous raconte la seule émotion qui ait failli troubler le cours harmonieux d'une longue existence, vouée aux amours faciles! Et *Lavinia*, qui pourrait l'oublier? Nous gardons, longtemps après qu'elle a disparu, l'impression de ce sourire où a passé la maligne vengeance d'un cœur trahi qui voit revenir à lui le transfuge et qui l'abandonne à son tour, avec une tristesse souriante, à ses remords vite consolés. Comme tous ces récits sont d'une invention naturelle, d'une allure vive, d'un tour et d'un style exquis! *Métella* nous montre au vif et au naturel en même temps l'art de peindre les troubles les plus graves du cœur, d'un trait discret qui laisse tout deviner, presque sans rien marquer et en courant à la surface. *Le Secrétaire intime*, *Teverino*, sont deux inspirations de la plus brillante poésie.

J'aime moins *Leone Leoni*, malgré la vigueur extraordinaire du ton, et je goûte médiocrement quelques pages dans *la Dernière Aldini*. La mère ne me plaît guère quand elle veut épouser son gondolier, et la fille m'effraie quand elle se jette à la tête du chanteur. Mais combien d'autres pages pleines de fraîcheur et d'éclat, et quel riant coloris! que de finesse et de grâce dans la scène où Lélio se trouve pour la première fois en tête-à-tête avec la jeune Alezia! quelle lutte ingénieuse et piquante, et le charmant triomphe pour tous les deux! L'éclat des grandes œuvres de George Sand a été trop vif; elles ont été célébrées ou discutées avec trop de feu pour que les *Nouvelles* n'eussent pas un peu à en souffrir. Il y a là cependant quelques-uns des plus purs joyaux de cet écrin déjà si riche. Toutes les élégances de l'esprit s'y unissent comme pour faire un cadre d'or à un sentiment délicat. Grâce émue, fantaisie souriante, originalité tour à tour piquante et attendrie, que de dons aimables,

et quel malheur que George Sand ne s'en soit pas contentée! Pourquoi a-t-elle voulu faire de son talent un instrument plus sonore, mais souvent faux, de doctrines mal étudiées? De ces nouvelles, dont le cadre et le paysage sont empruntés à l'Italie et surtout à Venise, il faut rapprocher les *Lettres d'un voyageur*, publiées à différentes dates et à d'assez grands intervalles, mais dont les premières, les lettres vénitiennes, offrent un intérêt étrange et passionné que les autres n'ont pas au même degré. Ces premières lettres, vrai poème en prose, chroniques de voyage dans les Alpes et vers le Tyrol, récit de conversations ou d'impressions solitaires à Venise, sont l'expression attristée, dramatique, d'un esprit souffrant, malade, déjà cruellement éprouvé par la douleur, trompé par l'amour, comme si, après quelques années à peine d'expérience, il avait dû se démontrer à lui-même que les passions les plus romanesques ne sont pas à l'abri de la souffrance, pas plus que les existences les plus bourgeoises. C'est tantôt un jugement amèrement résigné sur la vie et les hommes, tantôt une plainte aigre, un cri d'angoisse, un de ces cris qui se font entendre à travers le monde, et qui ont un long retentissement. C'est, à coup sûr, la confidence la plus sympathique et la plus curieuse que Mme Sand nous ait donnée sur elle-même, par la sincérité de l'accent, avec une exquise discrétion de la douleur. Dans ces simples pages où se combattent en une seule âme tous les sentimens les plus sacrés de l'âme, ils s'agitent, ils palpitent sous le voile; ni le sexe ni l'âge de ce pauvre et poétique voyageur de la vie ne s'y révèlent un seul instant; la passion et la souffrance y gardent une admirable pudeur, et le charme en est doublé.

Toutes ces œuvres si diverses par la conception, par la fantaisie, par le cadre, portent la trace brûlante d'un esprit jeune. Le sujet, à peu près unique à travers la variété éblouissante des aventures, c'est la peinture de l'amour noble aux prises avec les tentations et les surprises de la vie, avec les défaillances ou les trahisons, ce sont les fortunes de ce pauvre et grand cœur humain dans ses élans trompés vers l'héroïsme et dans ses chutes prodigieuses; c'est aussi la lutte des âmes aimantes contre les perfidies du sort qui les jette en proie à la violence; c'est la révolte de la nature contre les erreurs fatales de la société; c'est une protestation contre les servitudes du code ou de l'opinion, d'un mot, contre tout ce qui gêne le libre élan des amours vrais. C'est enfin la poursuite inquiète et passionnée de l'idéal religieux, d'un idéal souvent chimérique et troublé, mais ardemment espéré, entrevu à travers les doubles ténèbres *de la superstition et du scepticisme*. Telle est l'inspiration qui domine, dans cette première période, et tels les motifs de ces premiers chants. Chacune de ces œuvres est un poème consacré à l'amour divin et sur-

tout à l'amour humain, tous les deux fort étonnés d'être si intimement mêlés et confondus. La question sociale ne paraît que dans un vague lointain et incidemment. L'idée d'une réformation ne va guère d'abord au-delà du mariage, critiqué moins encore dans son principe que dans sa pratique. Elle écrivait alors, comme elle le dit, sous l'empire d'une émotion, non d'un système.

II.

Le système se fait jour bientôt et refoule l'émotion dans certaines limites. L'émotion et le système, l'une venue de l'âme même de l'auteur, l'autre venu du dehors, se partageront, à parts plus ou moins égales, les romans de la seconde période, ceux qui remplissent la vie littéraire de George Sand, de 1840 à 1848 environ.

Ce fut un malheur, au point de vue de l'art, que ce partage. On ne peut pas dire précisément que le talent ait baissé dans les œuvres de la seconde manière; mais, à coup sûr, l'intérêt est moins vif, la sympathie, à chaque instant déconcertée, se refroidit. Il y a des parties entières frappées d'une mortelle langueur. Cela devait être, et cela est. Ce qu'elle nous avait promis dans le roman, c'était la peinture plus ou moins idéalisée du cœur humain, l'analyse de l'âme jetée dans des situations fictives et se développant, dans cette combinaison d'événemens imaginaires, au gré de l'auteur, observateur ou poète. Ce qui nous plaisait dans cette lecture, c'était d'y goûter l'ineffable oubli du monde réel, le repos de ce labeur tumultueux où tout ce que nous avons de sentiment et d'activité s'épuise, par l'effet nécessaire de la vie pratique, dans des luttes si âpres et toujours renaissantes, souvent pour de si misérables objets. On aimait à s'y distraire du combat, du bruit et de la poussière de chaque jour. O poète, vous m'avez présenté l'amorce d'une fiction aimable, je vous ai suivi sans défiance et d'un cœur charmé; vous avez sollicité ma curiosité, vous l'avez ravie ; vous m'avez ému, je subis la douce ivresse que votre art m'a préparée. Et, tout d'un coup, voici que mon émotion s'arrête et se glace. Qu'avez-vous fait? Au milieu de l'idylle enchantée, voici une tirade traîtresse dont je reconnais l'inspirateur, voici le sermon socialiste qui commence, et le charme cesse d'agir. Vous me rejetez de vive force, et par une sorte de perfidie, dans ce milieu discordant et agité que je voulais fuir. Je reconnais ici le discours de M. Michel (de Bourges), là le pamphlet enflammé de M. Lamennais, ailleurs le rêve philosophique et religieux de M. Pierre Leroux; courez après mon émotion, essayez de la ressaisir, elle est bien loin. J'ajoute que, par la

force des choses, dans ces épisodes de prédication intermittente, le talent ni le style ne sont plus les mêmes. On sent trop bien que l'inspiration vient du dehors et que cette parole n'est qu'un écho. L'inévitable déclamation arrive, comme toujours, quand le style n'est plus le son même de l'âme, directement frappée par son émotion propre. L'éloquence se guinde, la verve forcée prend des airs d'emphase.

Que l'on éprouve cette critique sur les principaux romans de cette seconde période. C'est vers 1840, avec *le Compagnon du tour de France*, que le système arrive et que le socialisme entre en campagne. Certes, il y a des parties charmantes dans ce roman, des types et des situations saisis avec art. Le fond de l'œuvre est, ou du moins devrait être, le contraste de l'amour généreux et vraiment grand de Pierre Huguenin, avec la passion vaniteuse et sensuelle d'Amaury, l'un dévouant l'ardeur de sa chaste pensée à une vierge austère, grave, qui est toute intelligence et toute âme, l'autre cherchant la satisfaction d'un goût d'artiste dans la séduction d'une femme élégante et coquette, qu'il aime avec tout l'orgueil de ses sens et toute l'exaltation d'une fantaisie. Ce qui est vrai dans ce roman, ce qui est bien observé et vraiment beau, c'est l'effet de ce faux et mauvais amour sur Amaury. Ce cœur bien doué, mais faible, dupe de sa vanité, expie cruellement sa faute, non par la perte de son avenir, mais, ce qui est plus terrible, par la dégradation successive de ses belles qualités. La volupté et l'ambition l'ont touché, elles le posséderont à jamais. Ce qui est vrai aussi, et admirablement décrit, c'est l'effet d'un noble amour sur Pierre Huguenin; c'est la peinture de son élévation morale, de la délicate fierté de ses sentimens, de ce courage et de cette probité du bon sens qui se tient à l'écart et dans l'ombre où doivent se reléguer les passions impossibles. Mais, à chaque instant, hélas! ces belles analyses s'arrêtent brusquement. Cette étude profonde et charmante des effets de deux passions contraires sur deux âmes plébéiennes s'interrompt pour laisser passer le flot de la déclamation politique. Je ne connais pas de personnage plus incommode, plus bruyant, plus sottement bavard que cet Achille Lefort, qu'on est sûr de trouver à tous les détours des allées, toutes les fois que l'idylle s'y promène. Je ne sache rien de plus invraisemblable que le caractère de M. de Villepreux, ce complice d'Achille Lefort qu'il méprise, mélange indéfinissable d'un grand seigneur sceptique, d'un membre de l'opposition constitutionnelle, d'un conspirateur sans conviction, qui, à certains momens, semble monter sur le trépied de la sibylle humanitaire, et qui, l'instant d'après, en redescend avec le sourire d'un Machiavel du Palais-Bourbon. Mais, surtout, je

ne sache rien de plus faux, de plus déclamatoire, de plus dissonant que le personnage de la noble Yseult, dans la dernière partie du roman, où l'on est tout étonné de découvrir que cette jeune fille, qui semble être la raison même, avec tant de grâce et de charme, n'est rien qu'une conspiratrice exaltée, une pédante infatuée. Voyez-la, initiant Pierre Huguenin aux mystères du carbonarisme ; fondant, au milieu de cette campagne splendide et de ce beau parc, la loge *Jean-Jacques Rousseau;* puis, à son tour, initiée par la vertu de l'ouvrier à la vraie doctrine de l'égalité, tout à coup, dans une scène étrange, lui demandant, *devant Dieu qui les voit et qui les entend*, s'il l'aime comme elle l'aime, et lui avouant que, depuis le jour où elle a pu raisonner sur l'avenir, elle a résolu *d'épouser un homme du peuple afin d'être peuple,* comme les esprits disposés au christianisme se faisaient baptiser afin de pouvoir se dire chrétiens. Charmante et douce Yseult, où êtes-vous? Je ne sais quel fantôme, échappé du club des femmes, a pris votre place. Je ne vous reconnais plus (1). Ainsi s'entremêlent, à chaque instant, au grand dépit du lecteur, les deux parties du roman, l'une tout aimable et tout émue, empreinte de ce charme qui est la grâce dans l'art, l'autre surchargée de tons violens et criards qui font peur à la grâce et qui la forcent à s'envoler plus loin.

Horace serait l'analyse intéressante d'un caractère misérablement personnel et faible, si le roman n'était pas gâté par le contraste trop visiblement cherché d'Arsène, l'homme du peuple sublime, héros du socialisme naissant, type de toutes les vertus selon la morale nouvelle. Dans *Jeanne*, on voit poindre l'*idée druidique*, si chère à quelques amis de Mme Sand, mêlée à je ne sais quelle vague synthèse ou quel chaos religieux. Ici encore, on voudrait choisir dans cette œuvre si mélangée. Quelques épisodes charmans, comme la rencontre de Jeanne endormie dans les *Pierres Jomâtres* et le poisson d'avril, quelques scènes rustiques admirablement peintes, comme l'incendie dans un hameau, les lavandières, la mort à la campagne, la fenaison, ne suffisent pas à sauver le roman de l'ennui qu'amène la préoccupation du système, inamovible à la traverse du sentiment. Peu à peu, le système tue le roman. Il arrive un moment où Jeanne n'est plus cette fille des champs, admirablement simple et pure, dont le charme naïf inspire de l'amitié ou de l'amour à tous ceux qui la rencontrent, et qui s'en étonne ou s'en effraie avec tant de modestie et de pudeur. Elle se transforme à vue d'œil. Elle devient tantôt la Velléda du Mont-Barlot, tantôt la Grande Pastoure ; elle

(1) Le roman russe nous a montré souvent, dans ces derniers temps, ce type d'une Yseult nihiliste. En France, ce type est resté une fiction.

grandit sans cesse, si c'est grandir, au point de vue de l'art, que de passer à l'état de mythe et d'allégorie. Elle symbolise l'âme héroïque et rêveuse du peuple des campagnes. Je le veux bien, mais je ferme le livre au moment où la jeune paysanne devient une si belle parleuse et je passe avec empressement à *Consuelo*.

Ici encore, malgré les trésors d'invention et d'art qui s'y dépensent, n'éprouverai-je aucune déconvenue? Certes, je ne suis pas assez sottement empressé de prouver ma critique, pour discuter l'étonnante fécondité d'invention, la curiosité, la passion répandues dans tout ce roman et même dans la première partie de *la Comtesse de Rudolstadt*, qui en est la suite. Mme Sand, comme elle l'avoue, sentait là un beau sujet, des types puissans, une époque et des pays semés d'accidens historiques, dont le côté intime était précieux à explorer, et à travers lesquels son imagination se promenait avec une émotion croissante, à mesure qu'elle avançait au hasard, toujours frappée et tentée par des horizons nouveaux. Des lectures récentes qui avaient vivement saisi son esprit mobile l'attiraient à cette entreprise singulière et complexe, en lui faisant pressentir tout ce que le XVIIIe siècle offre d'intérêt sous le rapport de l'art, de la philosophie et du merveilleux, trois élémens produits par ce siècle d'une façon très hétérogène en apparence, et dont le lien était cependant curieux et piquant à établir sans trop de fantaisie. Siècle de Marie-Thérèse et de Frédéric II, de Voltaire et de Cagliostro : siècle étrange qui commence par des chansons, se développe dans des conspirations bizarres, et aboutit par des idées profondes à des révolutions formidables! Je reconnais volontiers, avec Mme Sand, la grandeur du sujet, et plus libéral qu'elle envers elle-même, je reconnais qu'elle en a tiré le plus souvent un grand parti, par l'intérêt de l'intrigue, le charme étrange de certaines situations, la vive peinture des sentimens et des caractères. Comme on aime cette Consuelo, intelligence élevée, noble cœur, admirable artiste, dans les débuts chastement aventureux de sa vie errante à Venise, dans ses premiers triomphes et ses premières tristesses, à son arrivée à ce terrible château des Géans par une nuit de tempête, dans toute cette fantasmagorie des vieilles ruines et des grands souterrains, dans son amour pour le jeune comte Albert si longtemps combattu par l'effroi, dans sa fuite, dans sa rencontre à travers champs avec Haydn presque enfant, dans ce long voyage enfin, le plus ravissant et le plus fantastique que l'imagination puisse rêver!

Et plus tard, quand, aux prises avec des événemens terribles, triste fiancée de la mort, sous le coup d'un effrayant mystère dont parfois sa raison se trouble, nous voyons reparaître Consuelo,

vierge et veuve, comtesse de Rudolstadt, toujours grande et noble artiste, à la cour de Frédéric et dans la dangereuse intimité de la princesse Amélie, que de scènes pleines d'attrait et de terreur! Sa prison, son enlèvement, cette fuite nouvelle sous la conduite des Invisibles, ces émotions douloureuses d'une passion énigmatique qui l'attire comme un amour permis et qui l'effraie comme une sorte d'adultère envers un mort, tout cela est raconté avec un intérêt, un entrain incomparables. Mais, pour Dieu! que le comte Albert ne soit donc pas si fatal, si prolixe et si nuageux! S'il aime Consuelo, qu'il lui parle de son amour et qu'il ne lui commente pas sans fin, dans une histoire de fantaisie, les sanglantes légendes de Jean Ziska et des hussites! Si sa démence n'était pas si prétentieuse, il pourrait nous intéresser; s'il ne repassait pas à chaque instant dans le roman, avec son front pâle, son œil fixe et son manteau noir semé de larmes d'argent comme un drap mortuaire, il pourrait nous sembler aimable. Mais c'est bien mal à lui de déraisonner si souvent pour effrayer Consuelo et pour impatienter le lecteur! Et quand le moment de l'initiation arrive, quand l'oracle parle enfin au fond du souterrain, est-ce que je me trompe? Est-ce le noble comte qui parle? Il me semble reconnaître de vieilles phrases qui ont fait un long et vaillant service dans *la Démocratie pacifique* de ce temps et ailleurs: « Une secte mystérieuse et singulière rêva, entre beaucoup d'autres, de réhabiliter la vie de la chair, et de réunir dans un seul principe divin ces deux principes arbitrairement divisés. Elle voulut sanctionner l'amour, l'*égalité*, la *communauté de tous*, les élémens de bonheur. Elle chercha à relever de son abjection le prétendu principe du mal et à le rendre, au contraire, serviteur et agent du bien,.. etc. » Le noble comte peut continuer longtemps ainsi, il y a longtemps que je rêve, et je soupçonne Consuelo de n'avoir tant de patience à l'entendre que parce qu'elle fait comme moi. Mais tout cela n'est rien en regard du second volume de *la Comtesse de Rudolstadt*. C'est ici qu'un grand courage pourrait se donner le spectacle de la marée montante du système et de la déclamation. L'ennui atteint tout à coup des hauteurs démesurées. Qui pourrait suivre Consuelo dans ce Panthéon bizarre que lui ouvrent les prêtres et les prêtresses de la vérité, qui est décoré, entre chaque colonne, des statues des plus grands amis de l'humanité, et où l'on voit figurer Jésus-Christ entre Pythagore et Platon, Apollonius de Tyane à côté de saint Jean, Abélard auprès de saint Bernard, Jean Huss et Jérôme de Prague à côté de sainte Catherine et de Jeanne d'Arc? De grâce, arrêtons-nous sur le seuil du temple avant que Spartacus n'arrive pour clore l'histoire, et que toutes les figures plus ou moins tou-

chantes du roman ne disparaissent dans les brumes d'un symbolisme universel. Encore un roman qui finit par ce qu'il y a de plus froid au monde, l'allégorie, uni à ce qu'il y a de plus pompeusement vide, la théosophie humanitaire.

Ce serait vraiment abuser de l'évidence que d'insister davantage et de répéter longuement la même et triste épreuve sur *le Meunier d'Angibault*, où l'on voit, au commencement, un artisan héroïque, le grand Lémor, refuser la main d'une veuve patricienne qu'il adore, parce que la richesse est contraire à ses principes, et la riche veuve, à la fin du roman, se réjouir de l'incendie qui dévore son château, parce qu'elle voit tomber avec le dernier pan de mur qui lui appartient le dernier obstacle qui la séparait du socialisme et de son amant. Parlerons-nous du *Péché de M. Antoine*, dont le plus gros péché n'est pas, à mes yeux, d'avoir une aussi jolie fille que Gilberte, mais bien d'avoir rendu M. Boisguilbault le plus insupportable des hommes en lui enlevant sa femme. Tout le monde est plus ou moins communiste ici, dans le singulier monde où s'agitent les personnages du roman : M. Antoine, gentilhomme déchu ; Jean, le paysan philosophe ; Janille, la servante ; Émile Cardonnet, le jeune sage ; M. de Boisguilbault, le vieux fou. Il n'y a que M. Cardonnet le père qui ne trempe pas dans l'*idée nouvelle*; mais aussi on a bien soin, comme si cela ne s'entendait pas de soi-même, d'en faire le type de l'industriel sans cœur, dont la froide brutalité fait mourir sa femme, et qui broie les idées comme les hommes sous la meule de son usine. Tout ce monde-là (toujours M. Cardonnet excepté) a les deux caractères obligés des personnages : l'héroïsme du cœur et l'argumentation intarissable. C'est à qui fera les plus belles actions et parlera le plus longtemps. La palme reste à M. de Boisguilbault.

III.

Déjà pourtant, à la même époque où le rêve humanitaire obsédait si cruellement cette belle imagination, il s'était fait en elle plus d'une révolte sourde contre la tyrannie des amitiés et des idées systématiques. Plus d'une fois elle avait osé, pour respirer le grand air des libres espaces, soulever un instant le joug de plomb qui l'écrasait. Entre *le Meunier d'Angibault* et *le Péché de M. Antoine*, ces deux grosses machines socialistes, elle avait donné au monde attentif et ravi une délicieuse idylle, *la Mare au Diable*, et préludé ainsi, par un petit chef-d'œuvre d'exquise chasteté et de poésie champêtre, à la nouvelle manière qui devait marquer pour elle

une autre période, une période de renaissance. Bonheur inattendu! Dans ces pages privilégiées, pas un mot de politique ni d'utopie. Rien qui divise, rien que de pudique et d'attendri, rien que de noble sans effort, de beau sans emphase, de touchant sans phrase! Un petit voyage de trois lieues, qui dure une nuit parce que l'on s'égare, une conversation plusieurs fois interrompue, reprise, quittée, entre le fin laboureur Germain, qui va chercher femme à Fourche, et la petite Marie, qui s'en va bergère aux Ormeaux; deux personnages épisodiques, mais non étrangers à l'action, Petit-Pierre, qui voudrait bien avoir Marie pour seconde mère, et la Grise, une bonne et belle jument qu'on aime comme si elle était une personne, le bivouac improvisé sous les grands chênes et où la nuit se passe tout gentiment, pour Marie, à jaser et à dormir, pour Germain, à causer et à rêver, une émotion bien vite réprimée par le brave paysan devant tant d'innocence et de candeur, et, ce qui vaut mieux, un bon projet de mariage qui germe dans sa tête et qu'il remportera demain à la ferme, voilà tout; ce n'est rien, et ce *rien* restera dans notre littérature d'imagination parmi les œuvres accomplies, nées sous un rayon propice, et consacrées. La poésie est le talisman de Mme Sand; dès qu'elle y touche, la sympathie renaît et les mauvais rêves avec l'ennui s'enfuient.

Cette veine d'innocence et de poésie renouvelées devait porter bonheur à Mme Sand. Après s'être efforcée d'oublier M. Boisguilbault et son communisme dans les brillantes aventures de son *Piccinino*, elle revint avec amour à la veine d'or où elle avait déjà recueilli un trésor de grâce et de sentiment; elle y puisa *François le Champi*. On eut peur en ouvrant le livre. On avait aperçu, parmi les premières lignes, quelques mots de funeste augure (je ne sais quelle théorie de la connaissance, de la sensation et du rapport qui est le sentiment), et l'on tremblait que M. P. Leroux n'eût répandu les lumières troublées de sa psychologie sur cette œuvre nouvelle. On se rassura bien vite. On respira en s'apercevant que cette page était absolument un hors-d'œuvre, une dernière concession à l'amitié. On respira, mais l'alerte avait été chaude. Il restait un roman berrichon de la tête aux pieds. George Sand avait plié son beau style à cette fantaisie du langage rustique, imité dans ses dernières finesses et saisi dans tout son naturel, pour raconter l'histoire de ce brave Champi, de la bonne Madelon, de leur bucolique amitié à l'ombre du moulin, amitié de mère de la part de Madelon, amitié de fils de la part de Champi, mais qui se change avec les événemens et les années en une tendresse bien vive et qui les mène, l'un donnant le bras à l'autre, jusqu'à l'église du village, avec le petit Jeannie derrière eux, souriant de son plus fin

sourire (ne faut-il pas bien souvent un Ascagne enfant dans les romans de village comme dans les poèmes épiques, pour servir de prétexte aux premières effusions de l'amour naissant?). Mais pendant que se déroulait cette épopée tranquille dans le feuilleton du *Journal des Débats*, au moment même où le roman arrivait à son dénoûment, un autre dénoûment, qui fit beaucoup de tort au premier, nous dit Mme Sand, trouvait sa place dans le *premier Paris* dudit journal. C'était la révolution de 1848.

La crise fut vive pour Mme Sand. L'émotion de la première heure faillit arrêter la renaissance de son talent et couper brusquement la veine nouvelle. Des amitiés exigeantes, arrivées au pouvoir, faillirent compromettre cette plume exquise dans les violences de la polémique: *les Lettres au peuple* et des *Bulletins du ministère de l'intérieur*, voilà ce qui remplaça, pendant quelques mois, les fables charmantes dont elle s'enchantait la veille et dont elle nous enchantait tous. Il fallut l'insurrection terrible de juin pour rompre le charme et affranchir l'imagination devenue captive. « C'est à la suite de ces néfastes journées, dit-elle, que, troublée et navrée jusqu'au fond de l'âme par les orages extérieurs, je m'efforçai de retrouver dans la solitude, sinon le calme, au moins la foi... Dans ces momens-là, un génie orageux et puissant comme celui de Dante, écrit avec ses larmes, avec sa bile, avec ses nerfs, un poème terrible, un drame tout plein de tortures et de gémissemens. De nos jours, plus faible et plus sensible, l'artiste, qui n'est que le reflet et l'écho d'une génération assez semblable à lui, éprouve le besoin impérieux de détourner la vue et de distraire l'imagination en se reportant vers un idéal de calme, d'innocence et de rêverie. Dans les temps où le mal vient de ce que les hommes se méconnaissent et se détestent, la mission de l'artiste est de célébrer la douceur, la confiance, l'amitié, et de rappeler ainsi, aux hommes endurcis ou découragés, que les mœurs pures, les sentimens tendres et l'équité primitive, sont ou peuvent être encore de ce monde. Les allusions directes aux malheurs présens, l'appel aux passions qui fermentent, ce n'est point là le chemin du salut; mieux vaut une douce chanson, un son de pipeau rustique, un conte pour endormir les petits enfans sans frayeur et sans souffrance, que le spectacle des maux réels, renforcés et rembrunis encore par les couleurs de la fiction. » Ces lignes sont écrites au-devant de *la Petite Fadette*, comme un adieu à la politique orageuse, et un engagement, pris à demi-voix, de s'en tenir désormais à des rêves plus doux. *La Petite Fadette* fut le premier gage de la réconciliation de George Sand avec son génie. Dans ces années inquiètes, dans ces heures incertaines dont chacune apportait un péril ou une menace,

une discorde nouvelle entre les chefs des partis et un frémissement des masses, avec quelle joie on échappait aux anxiétés de cette vie précaire en suivant Mme Sand dans les *traînes* fleuries, vers la rivière qui s'endort là-bas, sous les branchages ! Que de larmes mêlées de sourires, un peu par contraste avec les événemens, firent couler l'amitié des deux *bessons* de la Bessonnière, la jalousie du Sylvinet, la tendresse étonnée d'abord, bientôt émue et vive, du beau Landry pour la Fadette, la gentillesse croissante de la Fanchon, transformée par le charme magique d'un amour vrai ! Ce fut un succès de grâce renaissante. Les plus beaux jours du talent étaient revenus, l'émotion publique les reconnaissait et les saluait. C'est à la même source d'inspiration champêtre qu'il faut rapporter quelques œuvres, plus voisines de nous par le temps, comme *les Maîtres sonneurs*, un récit bien original, et *les Visions de la nuit dans les campagnes*, piquante fantaisie d'une imagination qui aime à traduire les naïves terreurs, les superstitions et les légendes, non sans s'émouvoir elle-même de ces jeux de la peur, qui sont la poésie de minuit et le drame nocturne des champs.

Vers cette époque, la passion du théâtre, qui avait été très vive chez Mme Sand, se réveilla avec une force nouvelle. L'effort infructueux de *Cosima* avait irrité cette passion plus encore qu'elle ne l'avait découragée. *Gabrielle*, *les Sept cordes de la lyre*, *les Mississipiens* avaient été comme un spectacle idéal que Mme Sand avait donné à son imagination. Dans sa studieuse retraite de Nohant, sa récréation la plus chère, avec ses enfans et ses amis, était, nous le verrons plus tard, un théâtre de fantaisie, où chacun, sur un scenario préparé d'avance, apportait la verve improvisée de son esprit ou la malice piquante de sa raison, sa mélancolie ou sa gaîté. — En 1849, elle fit jouer sa comédie pastorale de *François le Champi*. Nous ne la suivrons pas longuement dans cette voie nouvelle, dans laquelle l'auteur ne rencontrera jamais un succès égal à son mérite, à son effort, à son visible désir de bien faire. Le tour particulier de son talent, amoureux de l'analyse et de la poésie, ne lui profitait pas ici autant qu'ailleurs. Ce qu'il faut, au théâtre, c'est la science du relief, l'instinct de la perspective, l'habileté des combinaisons et surtout l'action, encore l'action et toujours l'action ; c'est la gaîté naturelle qui enlève le rire, ou le secret des émotions fortes et l'imprévu qui saisissent l'esprit. L'action vive et rapide n'était pas le fait de Mme Sand. Ni l'esprit dramatique, ni la *vis comica* ne se rencontrent chez elle. Son théâtre manque de relief; les formes trop simples et trop nues de son art, son habitude des analyses délicates et des sentimens fins, le style même, d'une prodigieuse facilité, mais un peu prolixe et parfois un peu décla-

matoire, qui tantôt ne brille que par une simplicité savante et tantôt s'illumine de l'éclair lyrique, mieux à sa place dans un roman, voilà autant d'obstacles à sa popularité sur la scène. Quoi qu'il en soit, pendant de longues années, dans la dernière période de sa vie, depuis *François le Champi* et *le Mariage de Victorine* (1851) jusqu'au *Marquis de Villemer* (1864), Mme Sand fut, avec un succès inégal, passionnément occupée de son théâtre.

Elle sentait très vivement chez les autres, elle appréciait ce don du théâtre qu'elle fit tant d'efforts pour acquérir et pour imposer au public. Quoi qu'on en ait dit plus tard, elle n'y réussit jamais complètement. Nous avons cependant assisté à des reprises récentes de quelques-unes de ses pièces, un peu trop vite abandonnées autrefois, et qui ont été très bien accueillies par un public nouveau; nous venons d'applaudir (1) à cette jolie comédie romanesque, *les Beaux Messieurs du Bois-Doré*, et à ce drame sentimental, *Claudie*, qui a réussi, malgré le ton de prédication suranné du père Rémy. Je suis assuré qu'on pourrait faire la même et heureuse épreuve sur d'autres pastorales mises au théâtre, comme *François le Champi* ou des drames voués à l'étude des âmes d'artistes, comme *Maître Favilla*. Il faut tenir compte d'un mouvement de réaction très marqué qui s'opère dans les esprits en faveur du théâtre idéaliste, pour comprendre ce genre de succès qui fait honneur au public lettré. Malgré cela et quelques autres raisons tirées du charme sentimental de l'écrivain tardivement retrouvé, on peut dire que George Sand ne réussit que deux fois, d'une manière durable, au théâtre: dans *le Mariage de Victorine* et dans *le Marquis de Villemer*. Encore est-il juste de dire que ces deux fois elle avait eu deux précieux collaborateurs: pour la première pièce, Sedaine; pour la seconde, Dumas fils.

Pendant cette période disputée au roman et en partie usurpée par des tentatives dramatiques, Mme Sand n'abandonnait pas la voie que lui montrait sa vraie vocation.

IV.

Elle donnait successivement des romans du genre historique, comme *les Beaux Messieurs du Bois-Doré*, dont était sortie presque aussitôt la pièce du même nom; cette étrange hallucination, ce rêve rétrospectif sur les amours et la religion antédiluviennes, qu'elle a intitulé *Évenor et Leucippe*; quelques romans agréables, comme

(1) Mai 1887.

la Filleule, *Adriani*, *Mont-Revêche*, qui nous semblent particulièrement significatifs par la peinture très vive et très soignée des caractères, par la gracieuse variété des situations, par le mouvement de l'intrigue et surtout par le désintéressement très marqué de toute théorie sociale, le parti-pris de revenir à sa conception primitive du roman, pur de toute préoccupation étrangère (1).

Les bucoliques ne peuvent durer toujours. Elles avaient valu à M[me] Sand un regain de succès et une popularité qui avait monté pendant quelque temps jusqu'au ton de l'enthousiasme; on avait pu craindre un instant qu'elle ne s'attardât dans ces paysanneries qui l'avaient si heureusement affranchie de la haineuse politique. Aussi ce fut avec un grand plaisir qu'on la vit revenir à la véritable patrie du roman, la société tout entière, dans sa complexité infinie, aujourd'hui, mais pas pour longtemps, parmi les ouvriers de la Ville-Noire, hier dans le salon bourgeois et puritain des Obernay, avant-hier dans l'aristocratique boudoir de la vieille marquise de Villemer ou sur les montagnes de l'Auvergne.

Dans la longue série des œuvres qui couronnent d'une flamme vive encore, bien que par instans pâlissante, les derniers travaux de George Sand, deux surtout méritent de fixer l'attention et l'attendrissement de la postérité, *Jean de la Roche* et *le Marquis de Villemer*. Je viens de relire ces deux romans, et je suis retombé sous le charme d'autrefois. Je l'ai senti presque aussi vif et pénétrant. Combien y en a-t-il, parmi les œuvres de pure imagination, qui résistent à l'épreuve d'une seconde journée, quand elles ont perdu pour nous l'attrait de l'inconnu et cette première fleur de la nouveauté, souvent si fragile et si artificielle?

Ces deux œuvres sont de la meilleure manière de George Sand, avec le progrès que l'expérience la plus délicate de la vie a pu apporter dans les conceptions primitives de son art, sans que l'âge ait refroidi l'inspiration. Le sujet de *Jean de la Roche* est peut-être le plus original et le plus simple. Il n'échappe pas à la poétique du genre, qui condamne tout roman à n'être, plus ou moins, que l'histoire d'un amour malheureux. Ce sera donc encore l'éternelle lutte de l'amour contre les obstacles qui l'entourent à chaque pas et le détournent de son but. Mais la nouveauté est ici dans la nature de

(1) Citons encore, mais sans nous arrêter, *la Daniella*, un roman *très romanesque; Narcisse*, *les Dames Vertes*, *l'Homme de neige*, *Constance Verrier*, *la Famille de Germandre*, *Valvèdre*, *la Ville-Noire*, *Tamaris* (1862), *Mademoiselle de La Quintinie* (1863), *la Confession d'une jeune fille* (1864), *Monsieur Sylvestre*, *le Dernier amour*, *Cadio* (1867), *Mademoiselle Merquem*, *Pierre qui roule*, *le Château de Pictordu*, *Flamarande*, etc.; puis les *Légendes rustiques*, *Impressions et souvenirs*, *Autour de la table*, les *Contes d'une grand'mère*, etc.

l'obstacle. Jean de la Roche est d'une naissance au moins égale à celle de miss Love; sa fortune est convenable, et M. Butler, grâces à Dieu, n'a rien de commun avec les pères barbares qui remplissent les romans et les drames des éclats de leur colère. Quand tout semble conspirer au bonheur de cet amour partagé et béni, d'où vient donc l'obstacle? D'où jaillira la source des larmes? Miss Love a pour frère un enfant, un terrible enfant, qui, voyant que sa sœur va se marier, tombe dans une sorte de désespoir. Il est jaloux à sa manière, chastement, mais maladivement jaloux. Sa langueur silencieuse et obstinée, une fièvre nerveuse, des rechutes terribles, voilà tout le nœud du roman. L'enfant est jaloux jusqu'à en mourir, et comme elle l'adore, comme elle est le sacrifice même, celui qui garde le sourire aux lèvres, sans hésiter elle immole ses plus chères espérances. L'analyse de cette passion étrange d'un enfant fait l'originalité de ce roman. Ce n'est plus de vive lutte que l'on peut enlever un obstacle de cette nature; il faut des soins et des ménagemens infinis pour traiter cette maladie de l'âme qui menace à chaque instant d'emporter une vie fragile; il faut surtout une résignation gaie et le plus difficile courage, celui qui ne craint pas de se mesurer avec le temps et d'attendre, presque sans espérance, un changement invraisemblable. A travers quels incidens variés un art ingénieux conduit l'intérêt, le soutient en le graduant et le variant sans cesse, comment tout se démêle enfin sous la main délicate de l'auteur, comment l'épreuve de ces deux âmes vaillantes se termine et se consacre par un bonheur qui n'est que le résultat naturel et comme l'œuvre de leurs généreuses qualités, voilà où se marque le talent renouvelé de l'auteur. La dernière partie du roman, la rencontre de Jean de la Roche, déguisé et méconnaissable, avec la famille Butler, une excursion très pittoresque au mont Dore, qui lui fournit l'occasion de s'assurer si on l'aime encore après cinq longues années d'absence et de malentendu, le repentir tardif de Hope Butler, l'expiation qu'il offre pour le mal déjà fait, mais qui, dans l'enfant devenu jeune homme, garde encore son caractère étrange et maladif, ces dernières scènes, si naturelles et si bien préparées en même temps, achèvent l'émotion du lecteur.

Nous ne raconterons pas *le Marquis de Villemer*, popularisé par le théâtre aussi bien que par le roman. Bien des fois déjà, on avait vu le drame ou le roman aux prises avec des données analogues. Ni dans la littérature anglaise, ni dans la nôtre, l'histoire de l'institutrice ou de la demoiselle de compagnie n'est nouvelle. Mais ce qui est nouveau ici, c'est l'analyse des personnages, tracés avec autant de netteté que d'élégance; c'est surtout l'abondance et la variété des plus charmans détails d'intérieur. Quels piquans entre-

tiens que ceux de Caroline de Saint-Geneix avec la vieille marquise, une personne compliquée, faussée par l'abus des relations sociales, incapable de vivre seule, incapable même de penser quand elle est seule, mais esprit charmant dès qu'elle est en communication avec l'esprit d'autrui, et dont la jouissance unique en ce monde est la conversation, qui lui rend le grand service d'activer ses idées, de les rendre *gaies* par le mouvement, de la tirer hors d'elle-même! Ce qui frappe le lecteur, c'est le grand air qui règne d'un bout à l'autre de ce charmant récit, c'est l'attitude et le ton de la vie aristocratique, si naturellement pris et si naturellement gardé dans tout ce roman. On n'a pas assez remarqué ce caractère de l'esprit de Mme Sand dans ses anciennes œuvres. La démocratie des idées a fait illusion et donné le change sur l'habitude et l'allure de ce style, qui n'est jamais mieux à sa place que dans les peintures de la haute vie, où il excelle sans effort, où il se meut avec une aisance merveilleuse. Que l'on compare, sur ce point, avec Balzac! quelle supériorité aisée chez George Sand!

C'est le caractère des esprits vraiment supérieurs de se continuer sans se répéter et de savoir se renouveler. Toutes les œuvres de la dernière période ne méritent pas cependant le même éloge. Il arrive à l'auteur d'y faire sentir quelques traces de fatigue, dont la plus marquée est une prolixité qui ne s'arrête plus dans les derniers romans et que combattent en vain quelques traits d'analyse morale et quelques pages de description saisissante. Il n'en reste pas moins vrai que c'est un prodige de fécondité que cette vie littéraire de Mme Sand, vue dans son ensemble, enchantant de ses fictions ou troublant de ses rêves quatre ou cinq générations, à travers tant de catastrophes publiques ou privées, presque toujours égale à elle-même, mais n'ayant jamais dit le dernier mot de son art, déconcertant à chaque instant la critique, qui croit l'avoir enfin saisi, lui réservant toujours de nouvelles surprises, tandis qu'autour d'elle, et sur la route qu'elle a parcourue, se sont amoncelés tant de ruines intellectuelles, tant de débris, de talens incomplets, frappés ou d'impuissance ou de ridicule et, dans leur infatuation, ne s'apercevant même pas qu'ils ont cessé d'exister.

Dans l'intervalle des romans, qui étaient l'œuvre principale de sa vie, elle trouvait le temps de se mêler activement, même sous forme littéraire, de la vie des autres, soit qu'elle racontât toute sorte d'histoires à ses petits enfans, *le Château de Pictordu, la Tour de Percemont, le Chêne parlant, les Dames Vertes, le Diable au champ*, toutes les variétés des contes d'une grand'mère, où se montre une imagination intarissable, soit qu'elle écrivît d'une plume négligente sur le bord de la table de famille ses impressions un peu

vagues sur la littérature du jour, soit enfin que plus tard, sous le coup des émotions les plus vives, à la date de l'année terrible, elle retraçât dans le *Journal d'un voyageur pendant la guerre* les angoisses publiques, les douleurs et les inquiétudes privées dans un style attristé, mais viril, tout vibrant de patriotisme. Le reste de cette vie prodigieusement active, s'il pouvait y avoir encore un excédent de minutes libres dans des journées si occupées, était la partie réservée à une *Correspondance* infatigable, qui était comme le complément tenu au jour le jour de cette biographie commencée sur une large échelle, l'*Histoire de ma vie*, remontant beaucoup trop haut dans la biographie de sa famille, arrêtée trop tôt, où abondent les pages les plus curieuses, d'autres tout simplement exquises, comme le récit du séjour au couvent des Anglaises.

Et dans cette nomenclature rapide, que d'œuvres nous omettons, que de petits chefs-d'œuvre nous laissons dans l'ombre!

Nous avons essayé de faire l'histoire des œuvres de George Sand. C'est quelque chose comme la biographie de son talent, réparti en quatre périodes : la première (1831-1840), qui est celle du lyrisme personnel, où les émotions contenues pendant une jeunesse solitaire et rêveuse éclatent dans des fictions brillantes et passionnées; la seconde (1840-1848), où l'inspiration est moins personnelle et où l'auteur s'abandonne à l'influence des doctrines étrangères, c'est la période du roman systématique; la troisième (1848-1860 environ), qui se marque par une lassitude visible des théories, par une tendance à un genre simple, naïf et vrai, par le triomphe de l'idylle et par la recherche passionnée d'une forme nouvelle du succès, le succès au théâtre; la dernière, qui embrasse toute la fin de cette vie si féconde (1860-1876), et que signale un retour au roman de la première manière, mais où la flamme est tempérée par l'expérience, parfois même amortie par l'âge, quelque peu languissante en dépit de chefs-d'œuvre qui subsistent et semblent protester contre cette impression par la vigueur toujours jeune et la pureté de l'inspiration.

LES

CINQ COMBATS

DE

LA *SÉMILLANTE*

I.

Il en est des bâtimens comme des hommes : les uns ont le mauvais œil; les autres pourraient s'appeler des porte-bonheur. La *Bayonnaise*, que j'ai eu l'honneur de commander pendant près de quatre ans dans les mers de Chine, est revenue de sa longue campagne sans un échouage; de son état-major sont sortis trois vice-amiraux et un contre-amiral. La *Sémillante* a fait mieux encore : elle a donné à la France deux amiraux : l'amiral Roussin et l'amiral Baudin (1).

L'amiral Roussin a beaucoup écrit; il n'a pas, comme l'amiral Baudin, laissé de mémoires. Les journaux de bord qui m'ont été confiés par son fils, le vice-amiral baron Roussin, mon filleul, pourraient au besoin y suppléer. Je possède heureusement une mine plus féconde encore : les longs entretiens dont l'illustre amiral daigna m'honorer dans les dernières années de sa laborieuse et glorieuse existence ont gravé dans mon esprit des souvenirs tellement vivaces

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er février 1886, l'étude intitulée : *la Marine de 1812, d'après les souvenirs inédits de l'amiral Baudin.*

qu'il me suffira de les évoquer pour retracer, aussi sûrement que si j'y avais assisté moi-même, les épisodes les plus mémorables de ces croisières de l'Inde où le pavillon français retrouva un instant son vieil éclat.

Pendant cette période toute remplie de hauts faits, deux noms, — on ne saurait le contester, — dominent de très haut tous les autres. Duperré et Bouvet sont vraiment hors de pair. La marine de Louis XVI n'a rien vu qui les surpasse. Il serait cependant injuste de vouer à l'oubli les combats des Linois, des Hamelin, des Bourayne, des Bergeret, des Motard. C'est surtout aujourd'hui du capitaine Motard, l'heureux commandant de la *Sémillante*, que je veux m'occuper, car Motard fut le maître de deux disciples, bien dignes de devenir des maîtres à leur tour. Pour égaler les Bouvet et les Duperré, il ne manqua peut-être au capitaine Motard, — c'était du moins l'opinion de l'amiral Roussin, — qu'un peu plus de persévérance. Je ne serais point étonné qu'il lui ait manqué aussi les admirables canonniers formés, sous le regard vigilant du commandant de la *Bellone*, par les soins assidus d'un officier dont l'amiral Baudin et l'amiral Roussin m'ont vanté à l'envi la capacité : le capitaine Mourgues de l'artillerie de marine.

J'entrais à l'école navale au mois d'octobre 1828 ; voici les règles de pointage que nous enseignait le vieux maître canonnier du vaisseau l'*Orion* : « Si vous vous trouvez à trois encâblures de l'ennemi, — c'est-à-dire à 600 mètres environ, — visez en plein bois ; en dedans de trois encâblures, pointez dans l'eau ; au-delà, dirigez votre ligne de mire vers la mâture. » La ligne de mire était alors pour nous *le ras de métal* ; en d'autres termes, la surface supérieure d'une bouche à feu renflée à la culasse, amincie à la volée. Quand on avait mis le ras de métal en ligne avec l'objet à battre, l'axe de la pièce se trouvait en réalité pointé au-dessus du but. Prolongé indéfiniment, cet axe eût, à 600 mètres, abouti plus haut que le point visé. Mais on sait qu'en s'échappant de la pièce, le boulet, sollicité par la pesanteur, s'abaisse graduellement vers le sol. Cet abaissement correspondait assez exactement, pour un canon tiré avec la charge au quart, à la quantité dont l'axe était surélevé : à trois encâblures, la courbe décrite par le projectile venait couper la ligne de l'axe prolongé. Ce point d'intersection imaginaire s'appelait *le but en blanc*. Voilà pourquoi notre vieux maître canonnier nous recommandait, si nous jugions l'ennemi à cette distance, de viser directement sur le point que nous voulions atteindre. Étions-nous plus rapprochés, la chose lui semblait au fond de peu de conséquence : les boulets qui manqueraient la coque du navire auraient toujours la chance d'aller

ravager la mâture. Tout boulet, au contraire, qui tombait à l'eau, était pour lui un boulet perdu. Le malheureux! il oubliait les ricochets. Quand la mer était belle, — et c'est généralement par belle mer qu'on combat, — le ricochet, dans le tir à boulets ronds, valait le coup de plein fouet. Il n'en est pas de même avec les projectiles ogivaux, qui ont des ricochets insensés.

Saccager la mâture! Le dépositaire religieux des vieilles traditions de la république et de l'empire ne sortait pas de là. Le navire se balance de droite et de gauche dans ses mouvemens de roulis; c'est en quelque sorte un tir au vol qu'il s'agit de pratiquer. « Tirez toujours quand le navire se relève, » nous répétait avec conviction notre mentor. Ces beaux principes ont été, pendant plus de vingt ans, la cause de nos revers. « Comment donc, me demandera-t-on sans doute, s'y prenaient les Anglais pour arriver à un meilleur résultat? » Les Anglais, en fondant leurs pièces, laissaient au milieu de la volée un léger excédent de métal, — une masse de mire. — Leur ras de métal devenait ainsi une ligne parallèle à l'axe. Ils ne visaient pas mieux que nous; seulement ils visaient plus bas. Il n'en fallut pas davantage pour qu'ils nous massacrassent. Le mal que peut faire un faux principe est incalculable. On a vu le capitaine Épron, capturé sur la *Piémontaise* par la frégate anglaise le *San-Fiorenzo*, reprocher à ses canonniers « d'avoir tiré comme des ânes (1). » Les canonniers auraient pu répondre : « Nous avons tiré comme on nous l'a enseigné. » Pareil mécompte s'est produit dans le combat de la *Didon* et du *Phénix*. Le commandant Milius était un des meilleurs manœuvriers de l'époque : il passa plusieurs fois à poupe de la frégate anglaise sans parvenir à mettre un boulet à bord.

Je ne crois pas que le capitaine Mourgues ait réformé, sur la frégate la *Bellone*, des idées généralement admises. Les canonniers qu'il mit tous ses soins à instruire ne tirèrent probablement pas plus juste; ils tirèrent du moins plus vite. Les capitaines de la *Bellone* et de l'*Iphigénie* firent le reste : ils combattirent l'ennemi vergue à vergue. Dans un combat à brûle-pourpoint, les erreurs de tir disparaissent. Quand les canonniers s'arrachent des mains les refouloirs et les écouvillons, il est bien permis de considérer les hausses comme un luxe inutile. Le ministre Decrès demandait au capitaine Bouvet le secret de ses éclatans triomphes. « Je préfère, répondit ce héros modeste, recevoir la première volée de l'ennemi;

(1) *Voyages et combats*, par Eugène Fabre, sous-directeur au ministère de la marine, 1886. Excellent ouvrage dont je ne saurais trop recommander la lecture. Jamais les archives de la marine n'avaient été fouillées avec autant de conscience, de patience et de fruit.

cela vaut mieux que de tirer le premier de trop loin. Je fais ordinairement diriger toutes les pièces en belle et à l'horizon. Lorsque je me trouve en bonne position, je pointe toute ma batterie avec le gouvernail. » La bonne et simple tactique! Appréciez-en la valeur à ses effets. La frégate anglaise l'*Africaine* est réduite, le 10 septembre 1810, par l'*Iphigénie* : sur 400 hommes qui composaient, au début du combat, son équipage, 69 seulement sont trouvés en état d'être transportés prisonniers à bord de la frégate du commandant Bouvet. « Les hommes sur l'*Africaine* étaient pilés comme dans un mortier. » Le 7 février 1813, c'est l'*Aréthuse*, commandée par le même capitaine, par le vainqueur du 10 septembre 1810, qui combat l'*Amelia :* la frégate de sa majesté britannique compte, en moins d'une heure, 141 tués et blessés. Bouvet n'avait pas cependant cette fois à sa disposition, comme sur l'*Iphigénie,* les canonniers de la *Bellone*. Son équipage était en majorité recruté à la source où nous puisons nos soldats : il comptait plus de laboureurs que de marins. C'était, en un mot, un de *ces équipages de haut bord* que venait de fonder, avec les dernières levées de la conscription, le ministre Decrès à court de matelots. Mais le proverbe que j'ai souvent cité sera toujours vrai : « Tant vaut l'homme, tant vaut la terre. »

Nous avons aujourd'hui des hausses parfaites, graduées pour toutes les distances; nous avons, grâce aux étoupilles à friction, un tir instantané : au temps de l'empire, on ne possédait même pas de batteries à silex. Un des servans mettait le feu à la charge avec une mèche soufrée : le navire avait le temps de rouler deux ou trois fois d'un bord à l'autre avant que le coup partît. Aussi, quand je parlais à mon père et à l'amiral Roussin de nos préoccupations modernes, de nos inventions qui commençaient à peine à poindre, tous deux me répondaient encore, en 1833, par un sourire de dédain, sinon d'incrédulité. Toutes ces minuties, pensaient-ils, étaient bonnes pour le plancher des vaches.

Rien de plus difficile à des hommes de métier que de rompre avec le passé, surtout quand ce passé fut glorieux. Les novateurs, d'ailleurs, ne tombent pas toujours juste : les Anglais, après la guerre de 1778 à 1783, furent un instant sur le point d'abandonner leurs doctrines pour s'approprier les nôtres. On les vit s'émouvoir, bien à tort assurément, des avaries causées par notre tir illogique à leurs mâtures. Quel service leurs *arithméticiens* nous auraient rendu, s'ils étaient parvenus à les convaincre! Le général Douglas, le premier, fit intervenir avec succès la science dans la question. Il est vrai que sa science n'était pas purement théorique : elle avait pour base une longue et judicieuse série d'expériences. Au moment où

le général publiait le résultat de ses recherches, les Américains venaient de donner aux Anglais une leçon qui appelait les méditations des hommes les plus infatués de la supériorité britannique. En 1830, la crainte d'une nouvelle guerre envahit le monde ; la période de 1830 à 1840 devint dès lors, dans toutes les branches de l'art militaire, dans la marine surtout, une période de progrès. Nous suivîmes d'abord d'assez loin, entraînés par l'exemple que nous avions constamment sous les yeux, nos alliés, qu'une vieille habitude nous faisait encore appeler nos rivaux ; puis tout à coup nous les dépassâmes. Nous dûmes cet invraisemblable avantage, ce succès de surprise, à un homme : à l'amiral Lalande. Ame de feu dans un corps chétif, l'amiral Lalande nous rappela ce que nous semblions, — si étrange que l'aberration paraisse, — toujours prêts à oublier : l'importance d'un tir exact et rapide. Il remit les exercices d'artillerie en honneur, se fabriqua des hausses, acheta de la poudre, au lieu de peinture, sur « les fonds du détail et sur les économies de légumes verts, » réussit, en un mot, à inspirer à ses canonniers une confiance à laquelle il n'a manqué que l'occasion pour imposer à jamais silence aux sceptiques.

Des sceptiques ! il y en eut longtemps ; il en existe peut-être encore. Quand on prend l'histoire pour base de son raisonnement, il importe, — la chose est évidente, — que l'histoire ne soit pas défigurée. Pourquoi avions-nous été vaincus ? Toute la question était là. « Parce que nous tirions mal, » disaient les uns ; « parce que nos gabiers ne valaient rien, » prétendaient les autres. La promptitude avec laquelle les Anglais savaient, dans l'intervalle de deux engagemens, réparer leurs avaries, nous avait, en mainte occasion, ravi la victoire. Les Anglais revenaient à la charge voiles hautes ; ils nous retrouvaient démâtés. Toute une école partait de cet argument. Elle entendait qu'on fît passer le *matelotage* avant le canon. Notre inscription maritime nous fournissait sans doute quelques fins matelots, les meilleurs matelots du monde, au dire des Américains, qui nous les empruntaient souvent. Seulement, de ces fins matelots formés par la navigation au long cours, nous n'en possédions guère. Nos rivaux pouvaient, avec une satisfaction secrète, dire de cette élite ce que nous disions nous-mêmes, en Espagne et en Portugal, de leur solide infanterie : « Heureusement, il n'y en a pas beaucoup. » Tel est le sérieux motif qui nous fit, durant de longues années d'escadres, attribuer aux exercices de manœuvres un rôle prépondérant. Changer les vergues et les mâts de hune, enverguer et déverguer les voiles, occupait presque exclusivement nos loisirs. L'amiral Lalande ne négligea pas ce point intéressant ; il ne lui subordonna pas le reste. Son ambition portait haut : il aspirait ou-

vertement à disputer aux Anglais, non pas dans la guerre de course, mais dans la grande guerre, dans la guerre d'escadre, une suprématie séculaire. Je doute, en vérité, qu'il y fût parvenu : on n'en doit pas moins lui savoir un gré infini d'avoir ouvert son âme à de telles espérances. Notre marine reçut des fiévreux exercices de 1840 une impulsion dont les heureux effets se font sentir encore.

La guerre de course! l'amiral Lalande l'avait pratiquée, vers la fin de l'empire, sous d'excellens maîtres. Il n'en était pas resté partisan : j'en ai gardé, de ses enseignemens, le dégoût. Maintes fois, dans notre détresse navale, nous y avons eu recours : sous Louis XIV, après la bataille de la Hougue, sous la république, après la funeste journée du 13 prairial et le combat plus désastreux encore de l'île de Groix. Nous prîmes alors des vaisseaux marchands par centaines; nous perdîmes peu à peu nos derniers vaisseaux de guerre. Nous n'arrivâmes pas à ruiner l'Angleterre : nous désarmâmes la France pour des siècles. Du 1er février 1793 à la fin de l'année 1795, nos croiseurs enlevèrent plus de 2,000 navires de commerce aux Anglais. Cette période nous apparaît-elle comme une période prospère? Jamais la misère ne fut plus grande en France, le dénûment plus complet dans nos arsenaux. Les pontons britanniques regorgeaient de prisonniers, et ce fut de notre impuissance cruellement démontrée que jaillit la première idée d'une descente en Irlande ou en Angleterre. A la reprise des hostilités en 1803, nous expédiâmes un vaisseau et quelques frégates dans l'Inde. Le dommage qu'en éprouva la grande compagnie qui s'était assuré le monopole du trafic de l'extrême Orient nous fit un instant illusion. Il suffit aux Anglais de rassembler 23,000 soldats et de les débarquer sur les côtes de l'Ile-de-France pour anéantir en quelques jours cette terrible marine de course à laquelle, sa vitesse l'eût-elle soustraite au désastre, auraient désormais manqué des refuges et une base d'opérations.

Le respect de la propriété privée sur mer, respect qui aujourd'hui, avec les nouveaux moyens de destruction, s'impose, est destiné, je n'en disconviens pas, à profiter aux faibles bien plus encore qu'aux forts : les forts cependant ne pourront pas, en dépit de leurs répugnances, s'y refuser. Tout s'enchaîne. A quoi bon neutraliser les canaux de Suez et de Panama, s'il est permis d'en interdire l'entrée et la sortie aux navires de commerce? Laissez le champ de bataille à ceux qui font métier de se battre; ne demandez aux autres que de s'interdire, sous peine de se voir traités en pirates, le transport de la contrebande de guerre. Il y aurait, d'ailleurs, un moyen bien plus simple encore de résoudre la question. Je parlais tout à l'heure de la nécessité de neutraliser le canal de Suez, de

neutraliser le canal de Panama, de neutraliser sur mer la propriété privée (1) : je voudrais, si la chose était seulement possible, qu'on neutralisât aussi l'Angleterre. Qu'ont à voir les Anglais dans nos luttes de terre ferme? Ils ne possèdent même plus le Hanovre, et ce ne sont pas eux qui défendront la Belgique ou la Hollande.

En 1803, par malheur, l'Angleterre et la France en étaient revenues aux sentimens de la guerre de cent ans. A peine la paix d'Amiens est-elle conclue que le premier consul, inquiet, ombrageux, bondissant sous l'incessante piqûre des pamphlets que vomissent chaque jour les officines anglaises, laisse entrevoir au général Decaen, son représentant, son vice-roi à l'est du cap de Bonne-Espérance, « la grande gloire qui prolonge la mémoire des hommes au-delà des siècles. » Aux dépens de qui le capitaine-général des possessions lointaines, qu'une paix, fruit de l'épuisement universel, vient de nous rendre, pouvait-il acquérir cette gloire que je reconnaîtrai volontiers très enviable? Il est inutile de le demander. Un vaisseau de 74, le *Marengo,* trois frégates, — la *Belle-Poule,* l'*Atalante,* la *Sémillante,* — deux transports, 1,100 hommes de troupes, partent, au mois de mars 1803, pour les mers de l'Inde, sous les ordres du contre-amiral Linois. Le capitaine Motard commande la *Sémillante* depuis le mois de juillet 1802. L'enseigne de vaisseau Roussin embarque sur cette frégate le 24 décembre de la même année. L'enseigne de vaisseau Baudin viendra l'y rejoindre au mois de janvier 1807 (2).

II.

Entre l'enseigne de vaisseau Baudin et l'enseigne de vaisseau Roussin, il existe une différence capitale. Le premier entra dans la marine avec une éducation achevée, soutenu par les nombreuses et puissantes sympathies que lui léguait son père; le second fut littéralement le fils de ses œuvres. Né à Dijon le 21 avril 1781, fils d'un procureur au parlement de Bourgogne, le jeune Albin-Reine Roussin fut emporté par la tourmente révolutionnaire vers des parages où il semble qu'aucun tourbillon n'aurait jamais dû le jeter. On ne s'étonnerait pas qu'il eût été tambour comme Victor ou Biala ; il fut mousse, et on l'envoya en cette qualité à Dunkerque. Il obtint à ce prix, nous assurent ses biographes, la liberté de son

(1) Voyez la préface de l'ouvrage que j'ai publié récemment sous ce titre : *les Corsaires barbaresques;* Plon, Nourrit et Cie, éditeurs.

(2) Voyez, dans la *Revue* du 1er février 1886, page 608, l'embarquement de l'enseigne de vaisseau Baudin à bord de la *Sémillante.*

père, arrêté dans un temps où l'on arrêtait tout le monde (1). Il quitta la maison paternelle à l'âge de douze ans, sans appui, sans argent, sachant tout juste lire et écrire. S'il devint amiral, ministre, ambassadeur, il ne le dut qu'à lui-même, à la force de sa volonté. Mousse à Dunkerque, sur la batterie flottante la *République*, du 21 décembre 1793 au 19 mai 1794 ; novice sur le convoyeur la *Chiffonne*, du 20 mai au 14 juillet 1794 ; matelot-timonier sur la frégate le *Tartu*, du 9 août 1794 au 15 décembre 1796, sur le vaisseau le *Trajan*, du 16 décembre 1796 au 25 janvier 1797, pendant la triste expédition d'Irlande ; sur le lougre la *Fouine*, du 3 février 1797 au 15 septembre 1798 ; en congé, du 16 septembre 1798 au 17 août 1801, le jeune Roussin, dans un concours public ouvert à Dunkerque, conquit de haute lutte, le 29 thermidor an IX — (16 août 1801), — le grade d'aspirant de première classe. Quarante ans plus tard, je l'entendais encore en remercier les leçons gratuites d'un professeur d'hydrographie qui trouvera difficilement son pareil, M. Petit-Genet.

Nous sommes une nation démocratique : notre jeunesse, notre âge mûr se consument à subir des examens. Nous avons pris exemple, non pas sur les Américains, mais sur les Chinois : sans compter le germanisme, qui, peu à peu, nous pénètre. Le mandarinat saisit la nouvelle génération dès l'enfance. De petits mandarins tournent la broche dans les cuisines ou tirent la ficelle quand les vieux mandarins vont chasser les alouettes au miroir. N'est-ce pas une raison de plus pour rendre la science aimable et facile? Ce qu'il y avait de vraiment admirable dans la préparation de la jeu-

(1) Les archives départementales de la Côte-d'Or ont conservé l'ordre d'arrestation du père de l'amiral, — Edme Roussin, procureur au parlement de Dijon. — On m'assure qu'elles n'ont pas gardé trace de l'ordre d'élargissement. A Dijon, comme dans le reste de la France, l'année 1793 et la première moitié de 1794 furent marquées par les plus horribles excès. La Convention y dépêcha Léonard Bourdon et Bernard de Saintes. L'intervention de ces proconsuls était superflue : la société populaire dominait déjà la ville et le département tout entier. « Elle faisait tout trembler, dit le député Calès, envoyé comme pacificateur à la fin de 1794. Corps administratifs, citoyens, districts voisins, tout était soumis à ses lois, et trois ou quatre hommes lui en donnaient à elle-même. » Le maire, que ses partisans, fiers de ses prouesses, nommaient entre eux « le petit roi de Dijon, » professait « qu'en temps de révolution il n'y a plus de loi. » La guillotine était en permanence sur la place du Morimond ; les prisons regorgeaient de prévenus. Pour les vider plus vite, on prit le parti d'envoyer à Fouquier-Tinville des charretées de détenus. Rien n'égale le cynisme des mandats d'arrêt. On en trouve comme celui-ci : « Il sera arrêté et sa femme, s'il en a une. » Les terroristes appelaient la gendarmerie, le bourreau et le prévenu en même temps. Ils assistaient aux exécutions en cérémonie, précédés d'un tambour. C'était, on le voit, la mise en pratique de cette phrase sinistre : « Qu'avez-vous besoin d'en savoir si long ? Le nom, la profession, la culbute, et voilà le procès terminé. »

nesse sous l'ancienne monarchie, — la tradition s'est perpétuée jusque sous le premier empire ; — c'était, si je puis m'exprimer ainsi, la naïve bonhomie de l'enseignement. Le professorat y respirait l'amour de l'élève. Aussi quels hommes nous ont formés les Rollin, les Bezout, les Monge! A mon entrée à l'école navale, j'ai rencontré un de ces maîtres, tout à la fois profonds, sincères et bénévoles : il eût fait pénétrer les mathématiques dans une cervelle de marbre. Et c'était, en effet, à de dures cervelles, à des cervelles de matelots, que, vieux professeur d'hydrographie, il consacra, durant plus d'un quart de siècle, ses leçons. Nous ne le possédâmes que pendant quelques mois. Le bon père Rochat emporta dans la tombe son secret.

L'aspirant de première classe Roussin fut embarqué du 17 août au 7 décembre 1801 sur le bateau-canonnier n° 11. Ce bateau-canonnier faisait partie de la première division de la flottille de la Manche, réunie sous les ordres du contre-amiral La Touche-Tréville. Du 8 décembre 1801 au 25 février 1802, un autre bateau-canonnier, le n° 12, eut l'honneur d'avoir pour capitaine le futur amiral de France. Le 4 août 1802, c'est sur la corvette la *Torche*, commandée par le capitaine Déhen, que Roussin embarque sa fortune naissante. Il commande le quart, obtient de nombreux témoignages de satisfaction, et est enfin promu enseigne de vaisseau le 1er avril 1803. Le voilà enfin officier! à vingt-deux ans! ce n'est pas trop tôt. A cet âge-là, dans l'armée, on était général. Mais qui sait si Roussin eût voulu échanger son modeste grade pour des honneurs qui l'auraient éloigné de la mer? Embarqué, peu de temps après sa promotion, sur la *Sémillante*, le monde entier n'était pas trop grand pour lui. Il allait voir l'Inde! Tous les touristes de nos jours connaissent l'Inde et la Chine; ce n'est plus la peine, en vérité, d'être marin. Au temps où Roussin vivait, la passion des voyages, l'amour de l'inconnu ne se satisfaisaient pas aussi aisément. Ce fut avec un transport de joie que l'enseigne de vaisseau de la *Torche* apprit qu'il était appelé à servir sur un bâtiment destiné aux expéditions lointaines et sous les ordres d'un capitaine dont la réputation était déjà faite dans la marine.

Le capitaine Motard n'avait pas eu l'éducation complète et variée du lieutenant Baudin. Je doute qu'il ait jamais appris le latin et le grec. Il était cependant au nombre des jeunes gens notoirement favorisés par le sort. Le ciel lui accorda la singulière faveur de faire son apprentissage sous une tutelle amie. Il lui aplanit les premiers pas. Son père, mort à Honfleur le 24 juillet 1793, capitaine de vaisseau du 1er janvier 1792, fut du nombre de ces « officiers bleus, » parmi lesquels la Convention, après la proscription ou la dispersion du « grand corps, » recruta sa marine. François-Paul-

Pierre Motard, fils de Guillaume et d'Anne Fleury, avait été baptisé à Honfleur le 30 juin 1733. Il devint successivement : matelot à 15 livres par mois, le 19 mars 1755 ; aide-pilote à 30 livres, le 17 mars 1757 ; premier pilote à 50 livres, le 15 octobre 1758 ; lieutenant de frégate, le 1er octobre 1780 ; chevalier de Saint-Louis, le 14 juin 1784 ; sous-lieutenant de vaisseau, le 1er mai 1786 ; capitaine de vaisseau enfin, sous un autre régime, le 1er janvier 1792. Il avait fait la campagne de Québec sur le vaisseau l'*Entreprenant*, du 19 mars au 8 octobre 1755. Passé successivement du vaisseau le *Sphinx* sur le vaisseau le *Sceptre*, dans l'escadre de M. de Kersaint, et du *Sceptre* sur le *Courageux*, il commandait, en 1764, un navire de commerce, la *Jeune-Gentille*, navire armé de six canons et monté par dix-huit hommes d'équipage. Un chebeck de vingt-huit canons, sorti de Salé, captura la *Jeune-Gentille* après deux heures et demie de combat. Motard reçut, dans cet engagement, cinq coups de sabre et plusieurs coups de massue. Il demeura trois ans esclave en Barbarie. En l'année 1780, nous le retrouvons capitaine du corsaire le *Stanislas*. Il soutient sur ce bâtiment, en vue d'Ostende, un combat de trois heures et demie, combat pendant lequel il est encore atteint de trois coups de feu. Ne vous avisez pas d'être corsaire, si vous n'avez pas la vie dure. A cette occasion, le roi envoie à Motard une épée d'honneur. Après une telle marque de l'attention du souverain, le capitaine du *Stanislas* se trouvait naturellement désigné pour prendre rang parmi les vaillans officiers auxiliaires dont les services sont inscrits dans nos fastes à côté de ceux d'une brillante et belliqueuse noblesse. En 1781, le lieutenant de frégate Motard commande la chaloupe-canonnière la *Martinique*, chargée de l'escorte des convois ; en 1785, la flûte le *Canada* ; en 1787, un vaisseau-ponton, stationné sur la rade de Cherbourg, le *Triton* ; en 1790, la corvette le *Vanneau*. En 1791, le flot de la révolution le soulève comme tant d'autres : le ministre lui confie un vaisseau de ligne, le *Brillant*. C'est plus assurément que son ambition n'a jamais rêvé. Voltaire et les encyclopédistes, les « droits de l'homme » surtout rapportés du Nouveau-Monde, lui ont, avec la banqueroute imminente et les généreuses illusions de la noblesse, frayé le chemin.

Dès le mois d'avril 1786, un autre Motard, — Léonard, — Bernard, fils de François-Paul-Pierre et de Madeleine Faucon de la Couture, — né à Honfleur, le 27 juillet 1771, promet à la marine un serviteur non moins précieux et non moins utile. Les débuts de Léonard seront plus faciles que ceux de son père ; nous verrons aussi son nom acquérir plus d'éclat. Léonard entre dans le grand corps par une porte laissée entr'ouverte. Il n'est pas matelot ; il ne saurait, vu l'obscurité de sa naissance, aspirer à l'honneur d'être garde-marine : il sera, comme le fut mon père dans l'expédition de d'Entrecasteaux, admis

sur les vaisseaux du roi en qualité de volontaire. Ce n'est qu'après sept années de service à la mer, et toujours la révolution aidant, que Léonard-Bernard Motard est nommé, le 1er avril 1793, enseigne de vaisseau aux appointemens de 1,200 francs. Il sert alors sous les ordres de son père François Motard, à bord du vaisseau le *Brillant*. Il y exerce même les fonctions de « lientenant en pied. » Le lieutenant en pied était, à cette époque, le commandant en second du bâtiment.

En 1794, le 21 décembre, Bernard Motard, livré à ses propres forces, a obtenu le grade de lieutenant de vaisseau, avec les appointemens de 3,300 francs. Beaux appointemens ! s'ils étaient payés. Du *Brillant*, Motard est passé sur le vaisseau l'*Heureux :* il y occupe le poste d'officier de manœuvre. L'*Heureux* fait partie de l'armée navale de la Méditerranée aux ordres du vice-amiral Martin. Motard assiste et prend une part des plus honorables aux combats du 16 mars 1794 et du 11 juin 1796. On le cite déjà comme un officier instruit. Les officiers instruits, en 1796, étaient plus rares que les officiers braves. Motard est resté imbu des traditions de la grande époque : les amiraux s'empressent de l'attirer dans leur état-major. Sur le *Tonnant*, il est, en 1796 et en 1797, lieutenant-major de la troisième escadre. Sur l'*Orient* et sur le *Guillaume-Tell*, il accompagne Brueys dans sa belle campagne de l'Adriatique. Le 1er mai 1798, la république lui confère le grade de capitaine de frégate. « Lieutenant-adjudant en chef, » en d'autres termes sous-chef d'état-major de l'armée qui va porter Bonaparte en Égypte, Motard dirige à Malte le débarquement des troupes au nord de l'île. Devant Alexandrie, il préside à une opération plus délicate encore. Il jette au milieu des brisans le général en chef et le premier détachement de soldats sur la plage du Marabou. Au combat d'Aboukir, il reçoit deux blessures. C'est une tradition de famille. L'*Orient* saute : Motard sort de l'explosion vivant.

Recueilli sur un débris enflammé par les Anglais, le lieutenant-adjudant est renvoyé en France sur parole. En 1799, il est échangé : libre, par conséquent, de reprendre du service et de retourner à de nouveaux dangers. Ses aptitudes semblaient le vouer aux fonctions de chef d'état-major. L'amiral Ganteaume réclame son concours. Nous le trouverons aux côtés de cet officier-général à bord du vaisseau l'*Indivisible*, dans la campagne qui amena la prise du vaisseau anglais le *Swiftsure* et de la frégate le *Success :* plus tard, quand viendra la paix d'Amiens, Ganteaume emmènera encore ce fidèle compagnon à Saint-Domingue. « Nous suivions son étoile, » est devenue la devise de Ganteaume depuis le jour où il ramena, sur la frégate le *Muiron*, Bonaparte d'Égypte. Motard ne suivit pas jusqu'au bout l'étoile de Ganteaume, et sa gloire n'y a rien perdu.

Le 15 juillet 1802, il obtenait le commandement de la frégate la *Sémillante;* le 23 septembre 1803, le grade de capitaine de vaisseau. La grande carrière, celle où l'on travaille pour soi-même, lui était ouverte.

III.

La *Sémillante* portait le nom de frégate : nous l'appellerions aujourd'hui une corvette. La *Bayonnaise* eût été assurément de force à lui prêter le côté. Les frégates, au temps des guerres de la république et du premier empire, se divisaient en deux classes : les plus fortes étaient armées de quarante-quatre pièces du calibre de 18; les autres de trente-deux pièces du calibre de 12. La *Sémillante* appartenait à la seconde classe. Elle était, par bonheur, douée d'une marche tout à fait supérieure. Cet avantage lui permit de parcourir impunément, pendant près de six ans, les mers de l'Inde. Du 24 décembre 1802 au 16 mai 1808, Roussin partagea sa fortune.

Le 6 mars 1803, l'escadre de l'Inde, commandée par le contre-amiral Linois, composée, comme nous l'avons dit, du *Marengo*, de la *Belle-Poule*, de l'*Atalante*, de la *Sémillante* et de deux transports, quitte la rade de Brest. Sa mission apparente est des plus simples : le premier consul charge le général Decaen, embarqué sur le *Marengo*, de reprendre possession des établissemens que la guerre nous avait ravis et que le traité d'Amiens nous restitue. Un violent coup de vent sépare la frégate la *Belle-Poule* de l'escadre. Cette excellente marcheuse apparaît la première sur la rade foraine de Pondichéry : elle y mouille le 16 juin 1803, cent deux jours après son départ de Brest.

Les Anglais ne rendent pas facilement ce qu'ils ont pris, — les Gladstone ne se rencontrent pas chez eux tous les jours; — l'horizon politique, du reste, était à l'orage. Le lieutenant du général Decaen, embarqué sur la *Belle-Poule*, réclamait la remise de la factorerie qu'il venait occuper : on lui opposa des difficultés inattendues. Le 5 juillet arrive de Bombay sur la rade de Cuddalore, rade située à une vingtaine de milles au sud-ouest de Pondichéry, l'escadre anglaise du vice-amiral Rainier. Un vaisseau de 74, le *Tremendous;* deux vaisseaux de 64, le *Trident* et le *Lancaster;* un vaisseau de 50, le *Centurion;* trois frégates, la *Concorde*, la *Dédaigneuse*, le *Fox*, sont ainsi en mesure de prêter, quand il le faudra, leur appui aux scrupules du commandant anglais de Pondichéry.

Le 11 juillet, au matin, la *Belle-Poule* est rejointe par le *Marengo*, par l'*Atalante* et par la *Sémillante*. L'escadre anglaise, dès ce moment, se rapproche : elle mouille à mi-chemin, entre Pondichéry et

Cuddalore. Le contre-amiral Linois envoie son capitaine de pavillon, le commandant Vrignaud, saluer l'amiral anglais, l'inviter en même temps à déjeuner pour le lendemain. Cette fois, il sera facile de s'entendre : les pouvoirs dont le général Decaen est muni ne sauraient laisser aucun doute.

L'amiral Rainier accepte l'invitation : la corvette le *Rattlesnake* vient de rallier ; elle portera l'amiral devant Pondichéry. Le 13, au point du jour, à la grande surprise des Anglais, on n'aperçoit plus, ni en rade ni au large, un seul navire français. L'amiral Linois et ses vaisseaux ont disparu. L'escadre est partie nuitamment, sans bruit, laissant derrière elle non-seulement ses ancres, mais ses chaloupes mouillées sur leurs grapins. Que s'est-il donc passé? Comment expliquer un acte si peu en harmonie avec la courtoisie habituelle à notre nation? Ce qui s'est passé? Quelque chose assurément de grave. Le 12 au soir, à la tombée de la nuit, à six heures, est arrivé de France le brick le *Bélier*. Ce brick apporte le message adressé, le 8 mars, à son parlement par le roi d'Angleterre. L'amiral Linois n'en a pas demandé davantage : il a compris sur-le-champ que la guerre était inévitable, imminente, et, sans croire nécessaire de prendre congé de l'amiral Rainier, il fait route à cette heure pour l'Ile-de-France. Qui pourrait blâmer sa prudence? Ce ne sont pas, à coup sûr, ceux qui se souviendront des nombreuses captures faites par l'escadre de l'amiral Cornwallis aux atterrages de Brest, plusieurs jours avant l'ouverture officielle des hostilités (1).

Le 13 juillet au soir, le transport la *Côte-d'Or* jetait l'ancre à son tour sur la rade de Pondichéry. Le vaisseau le *Centurion* et la frégate la *Concorde* vinrent mouiller à portée de ce bâtiment. Le 15, aux premières lueurs de l'aube, la frégate la *Belle-Poule*, détachée par l'amiral Linois à Madras, reparut devant Pondichéry. Une frégate anglaise, la *Terpsichore*, l'accompagnait. Voyant la rade occupée par une escadre anglaise, n'y retrouvant plus l'escadre de l'amiral Linois, le commandant de la *Belle-Poule*, le capitaine Bruilhac, conçoit à l'instant des soupçons. Il laisse la *Terpsichore* prendre son mouillage, échange des signaux avec la *Côte-d'Or* et fait voiles au large. La *Côte-d'Or* appareille. La *Terpsichore* lève immédiatement son ancre. Le transport s'éloignait ; elle lui appuie la chasse, l'atteint le 16, au point du jour, et lui intime l'ordre de rétrograder. Le commandant de la *Côte-d'Or* ne tient aucun compte de l'injonction. La frégate lui tire quelques coups de canon. Le transport amène ses couleurs et suit, sans plus de résistance, la *Terpsichore* au mouillage. Le capitaine a suffisamment constaté la

(1) Voyez, dans *les Souvenirs d'un amiral*, t. II, p. III, la prise de la frégate la *Franchise*, par une escadre anglaise.

violence qui lui est faite. La réparation concerne maintenant un gouvernement qui n'a guère l'habitude de souffrir qu'on manque à son pavillon.

Le vice-amiral Rainier, instruit de l'incident, ne ratifie pas cet acte d'une hostilité qui se démasque trop tôt. Il autorise le transport français à faire route pour l'Ile-de-France ; seulement, pour n'avoir pas à craindre que ce bâtiment, à bord duquel 326 soldats ont pris passage, aille débarquer ses troupes sur quelque point des possessions anglaises, il le fait escorter jusque sous le parallèle de 2 degrés nord par la frégate de sa majesté britannique la *Dédaigneuse*.

Je m'arrête un instant pour tirer la moralité de cet épisode. Le droit maritime est encore rempli de doutes et d'obscurités. La tradition orale l'emporte souvent sur les commentaires des jurisconsultes. Dans l'état présent des choses, la méfiance est un devoir. Les rades neutres elles-mêmes ne sont pas contre des attaques inopinées une garantie suffisante. Bien en prit aux bâtimens russes, que la guerre de Crimée trouva, en 1854, dans les mers de Chine, de n'avoir pas attendu le courrier d'Europe pour vider les lieux. Ce courrier leur aurait apporté tout à la fois des journaux et des coups de canon.

Le message du 8 mars fut suivi du message du 16 mai. Celui-là était catégorique : on le connut à Madras le 3 septembre. Il ne précéda que de dix jours la déclaration de guerre. Vers la fin de septembre, la corvette de vingt canons le *Berceau*, commandée par le capitaine Halgan, arrive de Brest à l'Ile-de-France. Les bruits inquiétans, déjà parvenus aux oreilles du général Decaen, sont confirmés. Depuis le 16 août, la division de l'amiral Linois était mouillée au Port-Louis, port situé au nord-ouest de l'île. Le Port-Louis a subi de fréquens changemens de nom. Nous lui conservons son nom historique. Si nous l'appelions le port Napoléon, il nous faudrait aussi appeler l'île Bourbon l'île de la Réunion, et l'île de France l'île Maurice : nous ne nous en sentons pas le courage. Quand donc nous déferons-nous de ces puérilités indignes d'une grande nation ? Le second empire nous a, sous ce rapport, donné une leçon excellente : il s'est noblement abstenu de faire la guerre aux étiquettes.

Les destinées de la France et de la république batave étaient, en 1803, si étroitement unies que la sécurité des Indes néerlandaises nous intéressait presque autant que celle de nos propres colonies. Gardée à l'Ile-de-France, l'escadre de l'amiral Linois l'aurait bientôt affamée : il était urgent d'envoyer cette puissante force navale chercher fortune au dehors. Le général Decaen voulut, avant tout, l'employer à renforcer la garnison insuffisante de Batavia. Le 9 octobre 1803, le *Marengo*, la *Belle-Poule*, la *Sémillante*, le *Ber-*

ceau, firent route vers le détroit de la Sonde. Le commerce anglais ne soupçonnait pas encore le danger qu'il courait; les plus riches cargaisons traversaient les mers de l'Inde sans escorte. La campagne de Linois commençait sous les plus heureux auspices; plusieurs navires marchands furent capturés dès le premier jour. La *Comtesse-de-Sutherland*, entre autres, vaisseau de 1,400 tonneaux, était une prise à ne pas échanger contre un galion.

Les Anglais possédaient alors à Bencoulen, sur la côte occidentale de l'île de Sumatra, un comptoir où le trafic du poivre leur procurait d'immenses profits. La brusque apparition de l'escadre française à l'entrée de la baie surprit une foule de navires marchands et de chalands à l'ancre. Quelques-uns se réfugièrent dans une baie voisine; la *Sémillante* les y suivit et expédia ses embarcations à terre sous les ordres de l'enseigne de vaisseau Roussin. La destruction devint ainsi complète. Huit gros navires, trois magasins remplis d'épices, de riz, d'opium, furent incendiés; un trois-mâts et deux bricks richement chargés reçurent un équipage de prise et allèrent rejoindre la *Comtesse-de-Sutherland* à l'Ile-de-France. Le dommage causé à l'ennemi en cette occasion est évalué, par les documens les plus sérieux, à 12 ou 15 millions de francs. La rade de Bencoulen était défendue par une batterie: le feu de cet ouvrage n'arrêta pas un instant la division française; la *Sémillante* seule eut deux hommes tués par un boulet.

Après un début de si bon augure, on pouvait tout espérer d'une croisière qui devançait très probablement les nouvelles d'Europe. Le moment où la flotte de Chine allait quitter Canton approchait. Quel désastre pour la cité de Londres si cet opulent convoi venait à tomber en nos mains! La perte d'une bataille aurait fait fléchir moins sûrement les fonds publics. Le 10 décembre 1803, l'amiral Linois mouillait sur la rade de Batavia. Il y débarque ses troupes, s'approvisionne de six mois de vivres, et, accompagné d'un brick de guerre hollandais, l'*Aventurier*, franchit le détroit de Gaspar. Posté à l'entrée du détroit de Singapour, il y attendra le passage de la flotte partie de Canton. Les allures des flottes de la compagnie des Indes, commandées par le régime des moussons, étaient si régulières, si bien connues à Batavia, que l'amiral Linois ne pouvait mettre en doute le succès de son embuscade. Le 31 janvier 1804, en effet, le commodore Nathaniel Dance, officier de la compagnie, appareillait de Canton pour l'Europe avec seize vaisseaux jaugeant en moyenne de 1,300 à 1,500 tonneaux, navires à deux batteries présentant à distance toute l'apparence de vaisseaux de guerre. La batterie haute, la seule qui fût armée, portait de 20 à 26 canons du calibre de 18, et 10 caronades du même calibre; l'équipage le plus faible comptait au moins 140 hommes, lascars et Chinois, il est vrai,

compris. N'y avait-il pas là une force suffisante pour tenir en respect tous les corsaires du monde, si l'on en devait rencontrer, par hasard, sur la route?

Le commodore Dance en jugea ainsi. Se fiant au courage et à l'expérience de ses capitaines, vieux praticiens des parages qu'il allait traverser, il ne réclama de la marine de guerre, prête à lui offrir ses services, nulle escorte. Onze *country-ships*, un trois-mâts de Botany-Bay, un autre trois-mâts sous le pavillon du Portugal, complétaient cette masse imposante de vingt-neuf voiles. Un brick de guerre, appartenant à la compagnie, éclairait la route. Le 14 février 1804, à huit heures du matin, le rocher de Pulo-Aor restant à l'ouest-sud-ouest, un des vaisseaux de la compagnie signala quatre voiles dans le sud-ouest. Ces quatre voiles étaient le *Marengo*, la *Belle-Poule*, la *Sémillante* et le *Berceau*. Depuis trois semaines, l'amiral Linois se tenait aux aguets dans ces parages, tantôt croisant sous voiles, tantôt mouillé à la hauteur de Pulo-Aor. La brise était faible, le temps brumeux : les vigies du *Marengo* aperçurent les premières la flotte anglaise. Le *Marengo* était alors à l'ancre : il appareilla sur-le-champ.

Bientôt on peut compter les navires ennemis. L'amiral ne s'attendait pas à les trouver si nombreux. Les bâtimens neutres qu'il a visités annonçaient tous le rassemblement à Canton de vingt-quatre navires de la compagnie. Comment s'expliquer qu'on en rencontre trente? La flotte marchande se serait-elle, au dernier moment, rangée sous la protection d'une escadre? Les Anglais, à cette époque, avaient des escadres partout. La distance qui sépare les deux groupes courant l'un vers l'autre diminue à vue d'œil : le temps ne s'éclaircit pas. Le brouillard, on le sait, a le don de grossir les objets, de les défigurer. Il faut longtemps frotter les verres de ses lunettes pour distinguer, dans ces conditions, un vaisseau de la compagnie d'un vaisseau de guerre. Si le commodore Dance eût manqué de sang-froid, si, à l'aspect de cette force inattendue, il se fût troublé, s'il avait dispersé ses vaisseaux, pris chasse, dans l'espoir de sauver les meilleurs marcheurs, il était perdu. Sa bonne contenance le sauva. Dance prit au sérieux la flotte de « la vieille lady ; » il la rangea d'abord sur une seule ligne de file, comme une armée navale qui se met en bataille; puis en détacha quatre vaisseaux avec le brick le *Gange*, prescrivant à cette division de se porter résolument au-devant de l'escadre française. Quant à lui, suivi du gros de ses forces, il continua sa route, — non pas en homme qui fuit, mais en homme qui attend, — sous une voilure modérée.

A la tombée de la nuit, l'amiral Linois se trouvait presque à portée de canon des derniers vaisseaux du commodore Dance. Des impétueux auraient attaqué sur-le-champ, mais Dance pouvait se

replier sur son arrière-garde, prendre ainsi dans l'obscurité l'escadre française entre deux feux. Il fallait, avant tout, savoir à qui on avait affaire. Linois jugea plus sage d'attendre le jour. N'oublions pas que nous sommes ici en présence d'un des plus vaillans officiers de l'armée française, d'un chef qui vient d'immortaliser son nom par le magnifique combat d'Algésiras. Avant de blâmer sa circonspection, demandons-nous d'abord si nous avons ses services. Tout paraît clair, facile, n'exigeant qu'un peu de décision, quand les événemens sont tombés dans le domaine de l'histoire, quand on s'isole surtout de ce sentiment, aussi lourd que la pierre de Sisyphe, « la responsabilité. »

L'escadre française a pris le plus près et se tient au vent, à très petite distance de la queue de la flotte anglaise. Dance met en panne et conserve ses bâtimens en ligne, les feux allumés, les hommes couchés aux postes de combat. L'attitude n'est pas encourageante pour Linois : l'amiral français profite de la nuit pour conférer avec ses capitaines. Dance expédie l'ordre aux *country-ships* de forcer de voiles et d'aller se placer par le bossoir sous le vent des vaisseaux de la compagnie. Le 15 février, au lever d'un soleil encore pâle et voilé, les deux escadres se retrouvent en panne. Toutes deux arborent presque simultanément leurs couleurs.

On sait que la flotte anglaise est restée partagée, comme au temps du duc d'York et du prince Rupert, en trois escadres. L'escadre blanche prend poste à l'avant-garde ; l'escadre rouge compose le corps de bataille ; l'escadre bleue forme l'arrière-garde. Chacune a son pavillon qui la distingue des deux autres. Elle le porte dans toutes les mers et dans toutes les missions. Ce pavillon, en effet, n'est pas affecté au bâtiment même ; c'est le pavillon de l'officier-général qui commande. L'ancienneté, cette grande loi de la marine anglaise, fait successivement passer les officiers-généraux de l'escadre bleue à l'escadre blanche, de l'escadre blanche à l'escadre rouge. Le pavillon à queue rouge demeure le pavillon national par excellence ; la marine marchande n'en connaît point d'autre.

« Quand la peau du lion est trop courte, il y faut coudre un lopin de celle du renard. » Admirons ici la féconde astuce du commodore Dance. Si tous ses vaisseaux arborent le même pavillon, on ne supposera pas que la flotte de la compagnie navigue sous la protection d'une escadre de guerre. Il n'y a pas d'amiraux de l'escadre rouge dans les mers de l'Inde. Trois des plus gros vaisseaux, par ordre du commodore, ont hissé le pavillon à queue bleue ; le reste s'est couvert, comme doit le faire une honnête flotte marchande, de pavillons rouges. N'est-il pas naturel d'en conclure que le convoi de Chine a réclamé, avant de quitter Can-

ton, la protection de trois vaisseaux de guerre? « J'ai cru reconnaître, déclarait le lendemain le capitaine Motard, interrogé par l'amiral Linois, que, parmi les vaisseaux anglais, quatre étaient armés de leurs deux batteries et portaient soixante canons; qu'ils avaient des équipages assez nombreux et que tous avaient leurs batteries hautes. » O imagination, quels tours tu nous joues!

L'erreur du capitaine de la *Sémillante* fut, j'ai lieu de le croire, l'erreur de l'armée entière. L'amiral Linois, en tout cas, ne mit pas un instant en doute qu'il n'eût devant lui: une flotte marchande de force à se défendre au besoin par elle-même et une division d'escorte en mesure de prendre, si les circonstances s'y prêtaient, l'offensive. Dans ces conditions périlleuses, il n'en résolut pas moins d'engager le combat. La marche supérieure de son escadre lui donnait la confiance de pouvoir, au cas où il serait serré de trop près, se soustraire à temps aux manœuvres par lesquelles l'ennemi tenterait de l'envelopper. A sept heures du matin, la flotte anglaise restait sous le vent de notre escadre, à une lieue et demie environ. Le vent était encore très faible de la partie du nord-nord-ouest, la mer belle. L'intention de l'amiral Linois était de n'attaquer qu'avec une brise décidée. A sept heures quarante minutes, le vent fraîchit un peu : le *Marengo* laisse arriver sur la flotte du commodore Dance; il est suivi par la *Sémillante* et par la *Belle-Poule*; le *Berceau* et l'*Aventurier* se tiennent au vent à petite distance.

Midi sonne. C'est l'heure habituelle des combats: les vaisseaux de queue de la ligne ennemie seront bientôt à portée de canon. Six vaisseaux du centre, portant cacatois et bonnettes de perroquet, accourent à l'aide de l'arrière-garde menacée. Le commodore Dance leur a fait signal de virer vent devant par la contre-marche, d'arriver ensuite successivement en ligne de file et d'ouvrir le feu, dès qu'ils se trouveront par le travers d'un bâtiment français. Nulle gaucherie, nulle hésitation ne se trahissent dans l'exécution de cette manœuvre. Des vaisseaux de guerre ne montreraient pas plus d'aplomb. « L'ennemi, observe le capitaine Motard, paraît vouloir nous mettre entre deux feux. » Telle est dans la division française l'impression générale.

Pour répondre à l'évolution prescrite par le commodore Dance, Linois, à midi quinze minutes, laisse arriver et prend les amures à bâbord. Il se trouve alors sous les mêmes amures que le *Royal-George*, le *Gange*, l'*Earl-Camden* monté par le commodore, le *Warley* et l'*Alfred*. Les deux divisions courent parallèlement et courent toutes deux grand largue. « En ce moment, écrit le commandant Motard, le *Marengo* a commencé l'attaque. Dix-sept vaisseaux avaient viré sur nous; six nous combattaient à grande distance. A une heure, le *Marengo* est venu sur bâbord en augmentant de voiles et nous a

fait signal d'imiter sa manœuvre. Le combat a cessé. A trois heures et quart seulement, l'ennemi a reviré de bord vent devant et est allé rejoindre la portion de l'escadre qu'il avait laissé continuer sa route. Je n'ai eu dans cet engagement que deux chaînes de hauban cassées et plusieurs manœuvres courantes coupées. » Suivant l'historien anglais, la canonnade dura en tout quarante-trois minutes. Le *Royal-George*, vaisseau de tête, fut engagé pendant quarante minutes environ et tira de huit à neuf bordées, — « feu nourri, » remarque le capitaine Motard. Le *Gange* en tira sept ou huit, l'*Earl-Camden* cinq. Le *Warley* et l'*Alfred* n'échangèrent de boulets avec nos frégates que durant quinze minutes à peine. Le *Royal-George* eut un homme tué et un blessé.

Une magnifique proie nous échappait. « Monsieur Decrès, écrivait l'empereur au ministre de la marine, le 15 septembre 1804, je vous ai exprimé tout ce que je ressentais de la conduite de l'amiral Linois. Il a rendu le pavillon français la risée de l'univers. Le mépris contre lui en Angleterre est au dernier point de la part des officiers de la marine. Je voudrais pour beaucoup que ce malheureux événement ne fût pas arrivé. Je préférerais avoir perdu trois vaisseaux. » C'est là une opinion de soldat; ce n'est pas le jugement pondéré d'un empereur. Il n'a manqué qu'une chose au vainqueur d'Austerlitz : le sentiment exact des difficultés maritimes. Ses explosions de colère l'ont presque toujours rendu injuste et ont nui au bien de son service, tout autant au moins que la prétendue mollesse de ses amiraux. Après avoir combiné cette merveilleuse campagne des Antilles, si bien marquée au coin de son génie; après avoir égaré, dévoyé, par un miracle de tactique, toutes les flottes anglaises, il n'aboutira qu'à une épouvantable catastrophe. Pourquoi? Parce qu'il n'aura jamais voulu admettre ce principe, si aisément compris cependant de tous les marins : « Rien n'affaiblit plus une flotte que des vaisseaux mal organisés qui font nombre. »

Consulté par Decrès sur l'affaire de Pulo-Aor, Ganteaume se montrera sévère. L'amiral Linois s'applaudissait « d'avoir pu éviter les suites d'un engagement inégal. » Ganteaume réplique : « Parmi les vaisseaux de la compagnie, il pouvait bien y en avoir à deux batteries : si Linois se fût approché à portée de pistolet, pas un n'eût résisté à une volée de son vaisseau. » Arrêt bien rigoureux, venant d'un camarade! N'était-ce pas sous les ordres de Ganteaume en personne que Linois, en 1801, avait pu apprendre à se dérober aux atteintes d'un ennemi supérieur « en manœuvrant, suivant l'appréciation d'un éminent officier de l'armée de terre, du général Mathieu Dumas, avec autant d'activité que de prévoyance? » En somme, il y eut en France, autour du combat de Pulo-Aor, plus de bruit que la chose n'en méritait. Les clameurs de triomphe des Anglais nous

étourdirent, et l'opinion, qu'on me passe l'expression, joua dans cette affaire le rôle de dupe. Ce fut elle qui mit sur le pavois le commodore Dance. Le combat de Pulo-Aor, tout bien considéré, pourrait s'appeler « la bataille de Prévésa du vainqueur d'Algésiras (1). » Bien peu d'hommes de guerre ont été à l'abri de semblables fautes : seuls peut-être un Nelson, un Suffren, un Duperré, un Bouvet, auraaient évité ce mécompte. Et encore! en est-on bien sûr?

Ce qui doit rester de l'engagement malencontreux du 15 février 1804, — premier combat de la *Sémillante*, — c'est une gloire justement acquise, universellement proclamée, pour le commandant de la flotte des Indes. Le commodore Dance sut allier la fermeté, la décision, à un légitime souci des richesses dont il avait la garde. Il reprit sa route pour le détroit, aussitôt qu'il eut écarté de son chemin, par l'énergie de son attitude, la division de l'amiral Linois. Ce jour-là, les marins Anglais firent leur devoir, rien de plus que leur devoir. Ils ne voulurent pas compromettre dans une poursuite imprudente un succès inespéré. Le commodore Dance, à son arrivée en Angleterre, fut créé chevalier. La Société d'assurances de Bombay lui fit un don royal de 5,000 livres sterling. Nation de « boutiquiers, » si l'on veut, mais du moins nation juste et reconnaissante. Je n'apprécie pas chez un peuple la hauteur d'âme qui laisse les héros mourir de faim.

Il est rare qu'on se relève sur-le-champ d'un mécompte aussi grave que celui qui venait de ternir la haute réputation de l'amiral Linois. La campagne, si heureusement ouverte à Bencoulen, ne fit plus que traîner languissante. Rallié à Batavia par la frégate l'*Atalante*, Linois s'achemina tout droit vers l'Ile-de-France. Ses frégates ramassèrent encore sur la route quelques prises de valeur, sans lui ménager cependant un retour triomphal : l'île qui l'avait vu partir avec tant d'espoir attendait mieux de son audace. Le général Decaen, entre autres, ne sut pas dissimuler son désappointement. Pas plus que le premier consul, le général n'était en mesure d'apprécier avec équité les phases si complexes de l'incident qui le déconcertait : ses rapports avec l'amiral Linois en demeurèrent sérieusement altérés.

IV.

Le 2 avril 1804, la division avait jeté l'ancre au Port-Louis. Le 20 juin, elle reprenait la mer pour une nouvelle croisière. L'*Atalante*, cette fois, remplaçait la *Belle-Poule*. La baie de Saint-Augus-

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er septembre 1885, l'article intitulé : *les Vieux amiraux*.

tin, dans l'île de Madagascar, offrait de précieuses ressources pour des ravitaillemens indispensables : privés de vivres frais, les équipages n'auraient pas tardé à être atteins du scorbut. Linois, sur le *Marengo*, accompagné de l'*Atalante* et de la *Sémillante*, laisse s'écouler les derniers mois de la mousson du sud-ouest, se portant, du sud de Madagascar au nord du canal de Mozambique, du canal vers l'île de Ceylan. Dans ces divers parages, il fait d'importantes captures. Vers la fin du mois d'août, il donne hardiment dans le golfe du Bengale, passe devant Madras à vingt lieues environ de distance, visite la rade de Mazulipatnam, la rade de Coringo, remonte la côte de Golconde et arrive enfin le 18 septembre, à dix heures du matin, en vue de Vizigapatnam.

Les Anglais n'attendaient pas les Français ou, du moins, ils ne les attendaient pas sitôt. Un vaisseau de 50 canons, le *Centurion*, vaisseau du dernier rang, legs de la vieille marine, portant dans sa première batterie 22 canons du calibre de 24, dans la seconde 26 caronades de 32, était mouillé sur rade. Un navire de la compagnie, la *Princesse-Charlotte*, un autre navire marchand de moindre valeur, le *Barnabé*, achevaient d'embarquer leur chargement, sous la protection du vaisseau de sa majesté britannique. La *Princesse-Charlotte* était un navire de 610 tonneaux, armé de 24 canons longs de 12, monté par 71 hommes d'équipage. Le *Barnabé* n'avait ni le même armement ni la même importance : son jaugeage ne dépassait pas 400 tonneaux.

La sécurité était si complète que le commandant du *Centurion*, le capitaine James Lind, appelé à remplacer le capitaine John Sprat Rainier, dangereusement malade, se trouvait en ce moment à terre. La division de l'amiral Linois s'est approchée sous les couleurs anglaises : quand elle arrive à portée de canon, elle arbore le pavillon français. Le commandant du *Centurion*, le lieutenant James-Robert Phillips, investi de toute la responsabilité du commandement par l'absence inopportune de son chef, fait couper le câble, — les câbles-chaînes étaient encore un luxe assez rare, — et borde ses huniers. Dans son mouvement d'abattée vers la terre, le *Centurion* présente le travers à l'*Atalante*, — cette frégate marchait en tête, — et lui envoie sa volée à moins de 200 mètres. L'*Atalante* riposte; la *Sémillante* rallie et prend part à l'action. Pour la seconde fois, son équipage voit le feu. Le *Marengo*, plus lourd, est resté une demi-lieue environ en arrière. Les deux frégates serrent le vent, virent de bord et se portent à la rencontre de leur amiral. Pendant ce temps, le *Barnabé* allait s'échouer sur des récifs qui devaient en avoir bientôt raison; le *Centurion* continuait sa route vers la terre; la *Princesse-Charlotte* attendait, impassible, l'issue d'un combat dont il n'était que trop évident qu'elle deviendrait le prix.

Désespéré à la vue d'un engagement qui va décider du sort de son vaisseau sans qu'il intervienne, le capitaine Lind s'est jeté dans une légère embarcation du pays; il parvient, au risque de sombrer vingt fois dans les brisans, à franchir la barre. Il la franchit avant que le *Centurion* ait été absorbé par la vague, qui déploie en grondant ses blancs rouleaux sur la plage. Dès qu'il a repris le commandement, il donne l'ordre de mouiller: l'ancre tombe par six brasses de fond, à un mille et demi au nord-est de la ville. Pour aller chercher le vaisseau anglais dans cette position, pour le prolonger vergue à vergue, il eût fallu ne pas être arrêté par la crainte d'un échouage. Le tirant d'eau d'un vaisseau de 74 devient inquiétant, quand la sonde ne rapporte plus que six ou sept brasses, quand on voit surtout le fond monter rapidement. Les grands tirans d'eau sont les pires ennemis de l'audace. Que sera-ce quand il faudra mettre au jeu des vaisseaux d'une valeur de 20 millions de francs! L'amiral prit le parti de mouiller par le travers du vaisseau anglais. Il le combattit embossé pendant environ un quart d'heure, mais à grande portée de canon, à la distance de neuf ou dix encâblures. Son gréement délabré prouvait cependant que le tir de l'ennemi n'était pas tout à fait inefficace. Qu'un mât tombât, le *Marengo* demeurait exposé aux attaques de toute une division anglaise, car les divisions, quand la côte en est semée, accourent facilement au bruit d'une artillerie qui éveille des échos à dix et quinze lieues de distance. Linois jugea prudent d'opérer sa retraite, pendant que la retraite demeurait encore praticable. Il fit amariner la *Princesse-Charlotte*, donna l'ordre de filer le câble par le bout, hissa son foc et, suivi des deux frégates qui avaient combattu sous voiles, tira au large. L'*Atalante* comptait douze hommes hors de combat; le *Marengo* trois.

La *Princesse-Charlotte* n'était pas, après tout, un trophée à dédaigner. Sans doute il eût mieux valu prendre ou détruire un vaisseau de guerre; mais ce n'eût plus alors été la guerre de course, c'eût été la guerre qu'on jugeait interdite à nos forces navales toujours insuffisantes. La guerre de course consiste avant tout à faire du butin. Du reste, au moment où le *Marengo* appareillait, un boulet venait de couper le câble du vaisseau anglais; la houle emportait rapidement le *Centurion* vers la côte: il semblait qu'il dût, en quelques minutes, rencontrer la ligne des brisans; l'amiral Linois avait, jusqu'à un certain point, le droit de le considérer comme un vaisseau perdu. On peut être un très grand homme de guerre sans être un casse-cou. Toute la carrière de l'amiral Linois dénote un sentiment très vif de la responsabilité, en même temps qu'une ténacité indomptable, quand les événemens l'ont, malgré lui, acculé à la défensive. L'escadre de l'amiral Warren apprendra, dans la nuit du

3 au 4 mars 1806, à ses dépens, ce qu'il faut de boulets pour réduire un tel homme.

Rentré à l'Ile-de-France le 31 octobre 1804, Linois reprenait la mer le 22 mai 1805, avec le *Marengo* et la *Belle-Poule*. La période des désastres allait succéder à la période des captures, — inévitable issue de nos campagnes de course. — Comment eût-il pu en être autrement? Tous nos ports se trouvaient bloqués; même avant Trafalgar, les vaisseaux anglais couvraient les mers. A quelles chasses acharnées nos frégates ne durent-elles pas s'attendre, une fois nos grandes flottes anéanties? Ce serait bien pis aujourd'hui : nos dépôts de charbon ne tarderaient pas à être enlevés, et nous irions en vain quêter de port neutre en port neutre un combustible qui nous serait partout refusé. Si jamais nous voulions faire la guerre au commerce anglais, c'est à sa rentrée dans la Manche qu'il faudrait l'attendre. Là, par exemple, nous serions terriblement redoutables, à une condition cependant : les Anglais connaissent nos côtes; nous en ignorons les détours. Il n'est pas, je l'espère, trop tard pour aviser, à moins qu'on ne considère ce détail comme au-dessous des préoccupations d'une marine savante. J'ai eu quelque part, — je ne crains pas de m'en féliciter, — à l'organisation des institutions de pilotage. On ne m'accusera donc pas de dédaigner le secours des pilotes. Je prétends seulement que, si le capitaine n'est pas un peu pilote lui-même, la confiance lui fera défaut, et sans confiance, pas d'audace. Telle fut jadis l'opinion des grands marins dont je ne cesserai, malgré les progrès accomplis, d'invoquer avec une foi absolue le témoignage.

Déjà, en 1805, tout se gâtait dans l'Inde. La frégate la *Psyché*, commandée par un capitaine que les Anglais, qui le connaissaient bien, réputaient justement un brave entre les plus braves, par le capitaine Bergeret, en un mot, la *Psyché* venait de succomber dans un combat livré au *San-Fiorenzo*. Elle obtenait, il est vrai, une capitulation sans exemple dans les annales de la guerre maritime. Ce n'en était pas moins une frégate à rayer de nos forces navales. Le 2 novembre, l'*Atalante* se perdait au cap de Bonne-Espérance, jetée à la côte par un raz de marée sur la rade ouverte de Table-Bay. Le *Marengo* et la *Belle-Poule*, sortis sains et saufs de la tempête, poursuivaient lentement leur route vers la France. Ils visitaient la côte d'Angola, cherchaient fortune dans les eaux de Sainte-Hélène, gagnaient enfin, à court d'eau, épuisés de vivres, encombrés de malades, l'archipel des Canaries. C'était là que le sort avait marqué la fin de la longue et laborieuse campagne que nous venons de raconter. Cinq vaisseaux et deux frégates assaillirent à la fois le *Marengo* et la *Belle-Poule*. La résistance fut digne de

l'heureux adversaire de l'amiral Saumarez, de celui qui, mouillé, le 5 juillet 1801, sous la protection des batteries d'Algésiras, — on sait le cas qu'il faut faire de cette protection, — repoussait, avec trois vaisseaux, l'attaque de six vaisseaux anglais et en forçait un, l'*Hannibal,* à baisser pavillon.

Serré de près par un vaisseau à trois-ponts, le *Marengo,* dans la nouvelle journée qui va terminer sa carrière, a déjà perdu 200 hommes ; l'amiral, le commandant Vrignaud, sont grièvement blessés : le feu continue encore. Il est pourtant des bornes à la défense : avec moins d'opiniâtreté que Linois, les plus vaillans Anglais nous l'ont, en mainte occasion et sans rougir, fait voir. Le *Marengo* et la *Belle-Poule* sont enfin obligés de céder au nombre. L'empereur pensa-t-il encore, quand cette triste nouvelle lui parvint, que Linois était fait pour exciter le mépris des Anglais? Rendons-lui cette justice : la perte du *Marengo*, sa défense héroïque, eurent le don de réconcilier le vainqueur d'Austerlitz avec le mécompte de Pulo-Aor. Linois, malheureux, rentra en possession de toute son estime. Et l'estime de l'empereur, c'était presque la gloire ! Quant aux Anglais, ils appréciaient si bien la valeur de leur capture, qu'ils gardèrent l'amiral Linois prisonnier pendant huit ans. Linois ne revit la France qu'en 1814.

Ainsi tous ces bâtimens qui, depuis deux ans, répandaient la terreur dans les mers de l'Inde, disparaissaient peu à peu, s'évanouissaient, comme autant de fantômes, l'un après l'autre, ne laissant derrière eux, pour soutenir l'honneur du pavillon, que la petite frégate du capitaine Motard.

V.

A quelle circonstance heureuse la *Sémillante* dut-elle d'échapper à la ruine commune? Une mission inattendue la sépara de la division dont elle faisait partie et dont elle eût vraisemblablement, sans ce hasard propice, partagé la destinée. L'amiral Linois ne quitta l'Ile-de-France que le 22 mai 1805. Dès le 8 mars, le capitaine Motard était parti pour Manille.

Les nouvelles d'Europe n'arrivaient pas alors dans les mers de l'Inde avec la régularité à laquelle nos paquebots à vapeur nous ont habitués aujourd'hui. Les Anglais se trouvaient presque toujours les premiers informés. La voie de Bassorah et celle de la Mer-Rouge leur étaient ouvertes : ils y avaient échelonné leurs courriers. En de rares occasions, cependant, la traversée rapide de quelque bâtiment neutre ou d'un navire chargé de dépêches nous mit sur nos gardes, avant que les Anglais pussent avoir connaissance des incidens qui modifiaient la situation politique. A la fin du mois

de février 1805 mouille en rade de Port-Louis un trois-mâts danois, l'*Ahester-Maria*. Le capitaine et le subrécargue de ce bâtiment affirment avoir lu dans les gazettes allemandes de la fin d'octobre « qu'à la hauteur de Gibraltar, quatre frégates anglaises ont attaqué quatre frégates espagnoles venant du Pérou. Après un combat très chaud d'une demi-heure, une des frégates espagnoles a sauté; les trois autres se sont rendues aux Anglais. » Quel motif a pu inspirer cette agression? On n'en cite point d'autre que le désir de s'emparer d'un chargement de piastres évalué à 19 millions de francs. Le gouvernement anglais ne désavoue pas ses capitaines : il les approuve et les justifie. C'est inévitablement la guerre à bref délai.

Jetées au bout du monde commercial, tenues, par le plus jaloux des monopoles, en dehors de toute communication avec la navigation étrangère, les Philippines se trouvaient évidemment exposées à n'être pas prévenues en temps opportun de la rupture des relations entre l'Angleterre et l'Espagne : l'amiral Linois, d'accord avec le général Decaen, reconnaît l'urgence d'expédier au capitaine-général des Philippines, don Mariano Fernandez de Fulgueras, l'avis de cet incident gros d'orages, qui met en péril la sécurité de la colonie. La *Sémillante* est désignée pour porter à Manille l'importante nouvelle. Ce n'est pas un voyage de quelques centaines de lieues qu'on lui réserve : le trajet d'aller et retour se comptera par des milliers de milles.

L'amiral Decrès s'est chargé de condenser, dans un résumé destiné à passer sous les yeux de l'empereur, les détails d'une campagne qui ressemble, sous plus d'un rapport, à une campagne de découverte. La *Sémillante*, en effet, a tout avantage à éviter autant que possible les sentiers battus : elle aurait trop de chances d'y rencontrer les croisières anglaises. « Je me persuade, écrit le ministre de la marine à l'empereur, que Votre Majesté n'apprendra pas sans quelque intérêt que la frégate française la *Sémillante*, commandée par le capitaine de vaisseau Motard, officier de la Légion d'honneur, a résisté à tous les mauvais temps, à toutes les contrariétés que l'on peut éprouver dans l'intermédiaire de deux moussons; qu'elle a soutenu, dans la position la plus désavantageuse, le combat qui lui a été livré par deux vaisseaux anglais et qu'elle en est sortie avec honneur; qu'elle a traversé ensuite avec succès des mers remplies d'écueils et encore peu connues, et qu'elle y a fait des observations assez exactes pour fixer la position de plusieurs points, ce qui est de la plus grande importance pour la sûreté de la navigation. » L'année 1806 ne fut pas pour l'empereur des Français une année de loisir : Napoléon le Grand accorda-

t-il aux explorations de la *Sémillante* l'attention que le malheureux Louis XVI, si épris des études géographiques, ne leur eût certainement pas refusée? Je ne saurais édifier le lecteur sur ce point. En revanche, je puis lui affirmer que la campagne de la *Sémillante* a été appréciée à sa juste valeur par les écrivains anglais. J'aurais bien quelque droit de l'apprécier à mon tour, car je l'ai, en quelque sorte, recommencée sur la *Bayonnaise*. Les cartes dont je disposais ne valaient guère mieux que celles dont se servait le capitaine Motard. Comme lui, la plupart du temps, je marchais à tâtons, plus empêché encore, s'il est possible, puisque je n'avais pas le pilote dont le capitaine de la *Sémillante* s'assura les services à Manille (1).

La *Sémillante,* nous l'avons déjà dit, appareilla de l'Ile-de-France le 8 mars 1805. Après avoir atteint le parallèle de 3 et 4 degrés sud, le commandant Motard se maintint constamment sur ce parallèle jusqu'au méridien de 86 degrés à l'orient de Paris. C'était la route depuis longtemps indiquée, en cette saison, par un des plus savans officiers que compta la marine de Louis XVI, le chevalier Grenier. « Dans cette traversée, qui a été d'un mois entier, le commandant Motard, fait remarquer l'amiral Decrès, a éprouvé des temps très orageux et des pluies continuelles. Il n'a vu aucune terre ni aucun bâtiment. » Quand on veut naviguer à l'encontre de l'alisé, on n'a le choix qu'entre deux moyens : il faut sortir de la zone comprise entre les deux tropiques ou cheminer lentement en plein « pot au noir. »

Jusqu'au 9 avril, les vents ne cessèrent de varier du sud-est au sud et du sud au sud-ouest. Le 9 avril, ils se fixèrent à l'ouest. La pluie tombe toujours; la mer peu à peu devient grosse : quelque cyclone rôde, à coup sûr, dans les environs. Le 10, le bâtiment est démâté de son petit mât de hune; la chute rompt les traversins de la hune de misaine. En quarante heures, la double avarie est réparée. Le 17, on a connaissance de l'île Engaño, au large de Sumatra. Le 18, la frégate donne dans le détroit de la Sonde, communique en passant avec le village d'Anjer et continue sa route vers le détroit de Gaspar. Le 21 avril, à sept heures du soir, Motard laisse tomber l'ancre à l'entrée de ce passage, appareille dès le lendemain, prend successivement connaissance de Pulo-Aor, de Pulo-Condor, et le 14 mai de Pulo-Sapata. La mousson du sud-ouest n'était pas encore franchement déclarée : de Pulo-

(1) Voyez le *Voyage de la corvette « la Bayonnaise » dans les mers de Chine*; Plon, imprimeur-éditeur, t. I, p. 175 à 2?4, et t. II, p. 74 à 242.— Voyez aussi le rapport de mer à la fin du second volume.

Sapata jusqu'à Manille, les vents furent presque toujours contraires, le temps orageux, les grains très forts et accompagnés de torrens de pluie. On aperçut enfin la côte de Luçon le 29 mai. Le 30, la *Sémillante* mouillait sur la rade de Manille.

Après cinquante-deux jours de relâche, le 21 juillet 1805, le commandant Motard dut enfin songer à reprendre la route de l'Ile-de-France. C'est ici que la *Bayonnaise*, quarante-trois ans plus tard, retrouvera ses traces. La mousson était contraire pour redescendre la mer de Chine. Motard cédera-t-il aux instances du capitaine-général des Philippines? Ira-t-il chercher au Mexique les fonds dont la colonie, désertée depuis deux ans par les galions d'Acapulco, éprouve un urgent besoin? Motard se refuse à contracter sur ce point un engagement formel : il prendra conseil des vents, des courans, des circonstances. Un pilote espagnol le conduit à travers un labyrinthe d'îles, bien mal connues encore, jusqu'à l'entrée du détroit de San-Bernardino. Le 28 juillet, Motard essaie de franchir ce détroit. Après deux ou trois tentatives infructueuses, il y renonce. Le moment n'est pas encore venu où la mousson du sud-ouest refoulera les vents alisés. Ce moment se fait souvent attendre plus longtemps qu'on vous l'a promis. J'en sais, par ma propre expérience, quelque chose. Motard se laisse encore une fois guider par son pilote au mouillage de San-Jacinto, rade peu profonde, semée de bancs de coraux, ouverte à la pointe septentrionale de l'étroite et longue île de Ticao.

La déclaration de guerre par laquelle l'Espagne, justement irritée, répondit à l'acte de piraterie dont le général Decaen avait si bien prévu les conséquences, ne pouvait manquer d'attirer dans les eaux des Philippines des forces anglaises. Les exploits de sir Francis Drake, de Cavendish, de l'amiral Anson, n'étaient point oubliés à bord des bâtimens de sa majesté britannique. Depuis la rupture de la paix d'Amiens, les équipages se fatiguaient à poursuivre des vaisseaux, des frégates, des corsaires : c'étaient des chargemens de galions que se partageaient jadis les marins anglais. Ce beau temps n'allait-il pas revenir? Avec la France, il n'y avait rien à gagner : le commerce français n'existait plus. La guerre avec l'Espagne fut donc accueillie par les marins anglais comme une joyeuse aubaine. Motard ne mit pas un instant en doute que, si son séjour se prolongeait dans ces trop séduisans parages, il n'y fût promptement découvert et assailli.

« Le mouillage de San-Jacinto, observe l'amiral Decrès, n'offrait aucune protection en cas d'attaque. Trois mauvaises pièces de 12 placées sur une pointe de terre près de l'église, deux pièces de 8 au sommet d'une tour, vingt fusils, dont aucun ne pouvait tirer,

voilà quelle était toute la défense de ce poste. Il n'y avait d'ailleurs point de munitions. » Le capitaine Motard fait porter à terre des boulets, des gargousses, charge son armurier du soin de remettre les vingt fusils en état, et garnit de vigies les points les plus élevés de la baie.

Le 2 août, à une heure de l'après-midi, on vient lui annoncer que deux gros bâtimens sont en vue et paraissent se diriger vers le port de San-Jacinto. Bientôt ces bâtimens sont aperçus du pont de la *Sémillante*. L'un est une frégate de quarante-quatre bouches à feu, portant du 18 dans sa batterie ; l'autre un brick armé de vingt caronades du calibre de 32. On sut plus tard par les gazettes anglaises que la frégate, commandée par le capitaine John Wood, se nommait le *Phaëton;* le brick avait pour capitaine le *commander* Edward Ratsey et figurait sur les listes de l'amirauté sous le nom de l'*Harrier*. Une frégate de 32 canons, n'ayant à bord que des pièces de 12, ne pouvait évidemment prêter le côté à un ennemi aussi supérieur en force qu'à la condition de mettre à profit tous les avantages de la position. Le capitaine Motard appareille sur-le-champ en coupant ses câbles, élonge des ancres à jet et, jeté en travers par de folles brises, finit par aller s'échouer au fond de la baie. Sous les tropiques, le vent n'a pas d'haleine ou souffle en ouragan. Tout dans cette chaude nature est extrême. La situation de la *Sémillante*, après son échouage, laisse fort à désirer : l'arrière de la frégate, clouée sur le récif, demeure exposé au feu de l'ennemi : les deux pièces de retraite pourront seules servir. Motard envoie six hommes, sous le commandement d'un officier, armer la petite batterie de la pointe. Deux pièces de 12 et une pièce de 8 prendront ainsi part au combat.

Le brick anglais, cependant, a pris les devans : il éclaire la route. La frégate, à deux heures, arrive à portée de canon. Le feu s'ouvre. On est heureusement parvenu à faire pivoter la *Sémillante* sur son avant, échoué par quinze pieds d'eau. La *Sémillante* présente maintenant le côté de bâbord tout entier à l'ouvert de la baie. Sa quille n'en continue pas moins de toucher le fond : excellente condition pour une résistance acharnée. On pourra détruire, morceau par morceau, la *Sémillante* ; on ne la coulera pas. Pendant plus de trois heures, des bordées s'échangent. La frégate française a ses manœuvres hachées ; elle reçoit 29 boulets en plein corps. Elle ne compte pourtant, — chiffre insignifiant pour un si long combat, — que 4 hommes tués et 11 blessés. Les pertes des Anglais, s'il en faut croire les rapports officiels, sont moins considérables encore. Le *Phaëton* et l'*Harrier* n'ont eu chacun que 2 blessés. Il faut peu de boulets pour faire de grands dégâts dans des murailles de bois,

il en faut tirer beaucoup pour en mettre quelques-uns à bord. J'ai souvent songé au combat de San-Jacinto, quand la révolution de février me surprit isolé dans les mers de Chine. Je suis donc plus excusable qu'un autre de m'appesantir sur des détails qui ont eu pour moi un intérêt tout particulier.

Le calme se faisait : l'ennemi prit le parti de s'éloigner. Le lendemain, il se montra de nouveau à l'entrée de la baie. Motard se préparait à soutenir un second combat : les Anglais se contentèrent d'étudier la position, en faisant de petits bords. Ils se maintinrent ainsi toute la journée à la distance de 2 lieues environ. Le 4 août, on les revit encore : ils étaient alors à plus de 3 lieues. A dix heures, on les perdit de vue. Allaient-ils chercher des renforts pour livrer cette fois à la frégate française un assaut décisif? Le capitaine Motard reconnut le pourtour de la baie pour y élever, s'il était possible, des batteries. Ravis de son succès, heureux d'avoir vu les hérétiques battre en retraite, les Indiens se montraient tout prêts à le seconder. On sait que ce furent les Indiens qui, leurs curés en tête, reprirent, pendant la guerre de 1748, la ville de Manille sur le général Draper. A San-Jacinto, hommes, femmes, enfans, offraient à l'envi leurs services. Le 7 août, quatre pièces débarquées de la frégate se trouvèrent en position.

Le 9 août, on apprit que les deux bâtimens anglais avaient traversé le détroit de San-Bernardino et venaient de jeter l'ancre au mouillage d'Albay, sur la côte orientale de Luçon. Une seconde frégate était signalée dans les mêmes parages. Motard jugea très sainement que les Anglais voudraient, dans ce conflit, avoir le dernier mot : si deux frégates ne suffisaient pas, ils en appelleraient une troisième. Le plus sûr était de leur céder la place. Le capitaine de la *Sémillante* rembarqua ses pièces et remit sous voiles le 12 août, laissant aux braves habitans de San-Jacinto, en témoignage de sa reconnaissance, un présent de douze fusils et 200 livres de poudre.

Les courans, pendant la relâche de la *Sémillante*, s'étaient amortis. Le jour même de l'appareillage, le capitaine Motard put vider le détroit et faire son entrée dans l'Océan-Pacifique. Il n'était plus question, après les avaries subies, après surtout que la présence de la frégate française dans les eaux des Philippines était éventée, de tenter le voyage d'Acapulco ; ce serait déjà beaucoup si la *Sémillante* réussissait à regagner l'Ile-de-France.

Quelle tâche laborieuse, inquiétante, qu'un pareil voyage à contre-mousson ! La route, à travers ce dédale d'îles et d'écueils, était à peine tracée ; l'équipage, harassé, comptait de nombreux malades, et la frégate faisait de 8 à 10 pouces d'eau à l'heure.

Le capitaine Motard, à l'issue du détroit, mit le cap au sud. Il longea ainsi, à 10 lieues environ de distance, les côtes de l'île Samar et celles de la grande île de Mindanao. Pour passer de l'Océan-Pacifique dans l'Océan-Indien, il eût inutilement cherché une autre voie que la mer des Célèbes et la mer des Moluques. Il se jeta résolument au milieu de ce labyrinthe. Les premières terres que la *Sémillante* reconnut furent les îlots de Palmas et de Meangis. Motard donna dans le canal qui sépare l'île Salibabo de l'île Sanguir, s'approcha de cette dernière île, y trouva un bon port et n'hésita pas à y jeter l'ancre. Une relâche de quatre-vingt-six heures à Sanguir exerça la plus salutaire influence sur la santé de l'équipage. Le peuple de Sanguir était doux, pacifique; les rafraîchissemens abondaient. La frégate reprit son pénible itinéraire dans des conditions inespérées.

A partir de Sanguir, une chaîne à peine interrompue d'îlots conduisit la *Sémillante* à la pointe nord-est de Célèbes. On chemine lentement à travers ces mers assoupies : mes compagnons de la *Bayonnaise* et moi nous ne l'avons pas encore oublié. A moins d'orages soudains, les vents, les flots, la nature entière semblent appesantis par une invincible langueur. On finit par prendre en dégoût ces *damned blue skies*, ce firmament toujours bleu, cette mer toujours placide. On voudrait rencontrer une humeur moins égale, un caprice quelconque moins irritant que cette éternelle fadeur. Et les nuits lourdes et chaudes succédant à des jours de plomb, quel supplice! En sortant de la mer de Célèbes, la *Sémillante* entra dans la mer des Moluques. Là, emportée par un courant constant plutôt que poussée par la brise toujours défaillante, elle se traîna de Ternate à Tidore, de Tidore à Motir, à Tawally, franchit le canal qui sépare l'île d'Oby de Xulla-Bessey et contourna la pointe occidentale de Bourou, pour aller reconnaître les îles Saint-Mathieu, à l'extrémité nord-est des écueils de Toucan-Bessey.

En suivant cette route à peu près inexplorée, la *Sémillante* devait éviter la rencontre des croisières qui surveillaient très probablement les abords d'Amboine et la mer de Banda. Une dernière barrière, une seule, la séparait encore de l'Océan-Indien. Mainte coupure s'ouvrait dans ce grand rideau : toutes étaient également inconnues au capitaine Motard; il tenta le passage que lui indiquèrent les habitans d'Ombay. Le détroit d'Allor est compris entre Lomblen et Panthar, deux îles élevées, de forme conique, comme le sont celles de tout cet archipel plutonien que je ne saurais mieux comparer qu'au groupe des îles Lipari. Le capitaine Motard s'y engagea, sur la foi de ses vigies, et déboucha dans la mer de Timor. Les mers étroites étaient désormais derrière l'habile et heureux

navigateur : un large canal, celui qui sépare l'île de Sandal-wood de l'île Savu, lui donnait accès, le 26 septembre 1805, dans l'Océan-Indien. Le 31 octobre, sans autres incidens, il abordait à l'Ile-de-France ; le 5 novembre, il mouillait au Port-Louis.

Decrès et William James, le ministre français et l'historien anglais, se sont trouvés d'accord pour rendre hommage « à la capacité, au dévoûment, à la bravoure du capitaine Motard. » De son côté, le capitaine Motard s'est souvenu du très utile concours que lui prêta, en cette occasion, l'enseigne de vaisseau Roussin. « C'est un officier instruit, s'empresse-t-il de déclarer ; bon marin, bon astronome. Il joint à ces qualités essentielles un caractère de fermeté et d'honneur dont je ne ferai jamais assez l'éloge. » Voilà des paroles de bon augure : c'est à la fortune maintenant de faire le reste. Que de germes féconds ont manqué, faute d'une rosée bienfaisante, à éclore !

VI.

On ne revient pas des Philippines à contre-mousson sans avoir quelques réparations à effectuer. En moins de deux mois cependant, la *Sémillante*, seule ressource qui restât à cette heure à la colonie, se trouva prête à reprendre la mer. Deux frégates anglaises bloquaient le Port-Louis : le *Pitt*, forte frégate de grandes dimensions, construite en bois de teck, commandée par le capitaine Walter Bathurst, et la *Terpsichore*, petite frégate armée, comme la *Sémillante*, de trente-deux pièces de 12. Le commandant de la *Terpsichore* était le capitaine William Jones Lye. Le 5 janvier 1806, la *Terpsichore* s'échoue en allant faire de l'eau à l'île Plate. Pour se remettre à flot, il lui faut jeter plusieurs de ses canons à la mer ; le commandant Bathurst, inquiet de l'état de cette carène mâchée par les coraux, se résigne à renvoyer la *Terpsichore* à Ceylan. Il reste seul devant le Port-Louis. Dur blocus, celui qu'il faut maintenir au vent d'une île, dans la zone surtout de l'alisé, car l'alisé souffle généralement en grande brise ! Le *Pitt* cependant tenait bon : quelques captures, navires de la compagnie en majeure partie repris sur nos corsaires, venaient de temps en temps ranimer le courage d'un équipage considérablement diminué par la maladie. On sait que le gouvernement anglais a toujours mis une fidélité scrupuleuse à respecter les droits de ses marins : il ne se croirait pas autorisé, quelque litige que puisse élever la diplomatie, à faire tort aux capteurs d'une obole ; c'est le meilleur moyen qu'il ait encore trouvé pour réconcilier la nation avec les rigueurs de *la presse*.

Nos corsaires et nos croiseurs étaient loin de rencontrer la même

justice distributive et la même protection. Ils n'en apportaient pas pour cela moins d'ardeur à leur métier. La chasse, peu importe le gibier, a toujours un certain attrait. Les prises que nous faisions conduisaient cependant plus souvent nos pauvres matelots à la captivité qu'à la richesse. Introduire ce butin péniblement acquis dans les ports de l'Ile-de-France était devenu, par suite de la surveillance anglaise, presque impossible. On conduisait avec moins de danger les navires capturés à Bourbon, sur une de ces rades foraines dont nous avions essayé de faire des ports de refuge en y accumulant les batteries. Quelques cargaisons se vendaient à Bourbon même: la défaite en eût été bien autrement facile à l'Ile-de-France, où les bâtimens neutres avaient pris l'habitude de venir les chercher.

Le général Decaen supportait impatiemment la détresse dont souffrait en ce moment la colonie; dès qu'il apprend par les rapports des vigies qu'il ne reste plus en croisière devant le Port-Louis qu'une frégate anglaise, il se promet de dégager la route et d'en écarter le seul obstacle qui arrête encore à Bourbon les bâtimens réfugiés sous le canon de la baie Saint-Paul. La *Sémillante* reçoit l'ordre de sortir et d'aller droit à la frégate le *Pitt*. Qu'elle lui fasse à tout prix vider les lieux! Un corsaire de trente-quatre canons, la *Bellone*, commandée par le capitaine Péroud, lui prêtera main-forte dans cette entreprise. Ce n'est pas trop de deux bâtimens pour racheter l'infériorité de calibre et d'épaisseur de coque.

Le 27 janvier 1806, à neuf heures du soir, les deux navires français quittent le Port-Louis. Une heure après, ils découvraient et chassaient le *Pitt*, qui se trouvait alors à quelques lieues du port. A onze heures trente minutes, le *Pitt* avait disparu. La *Sémillante* et la *Bellone* faisaient route pour l'île Bourbon; le *Pitt* pour Pointe-de-Galles, un des ports de l'île Ceylan. L'expédition de la *Sémillante* eut ainsi un succès complet; au bout de quelques jours, cette frégate, constamment favorisée par le sort, ramenait au Port-Louis plusieurs prises et plusieurs navires de commerce. L'abondance succédait à la pénurie, et la colonie renaissait.

Le 7 avril 1806, la *Sémillante* appareillait de nouveau. Deux corsaires, la *Bellone* et l'*Henriette*, l'accompagnaient. De toutes les croisières de l'heureuse frégate, celle-ci fut la plus fructueuse: huit navires de commerce, estimés à plus de 32 millions de francs, —le prix de deux cuirassés de nos jours,—vinrent, le 9 septembre, mouiller, sous son escorte, dans la baie Saint-Paul. Les Anglais, il est vrai, avaient, par compensation, capturé la *Bellone* et l'*Henriette*. La fortune, hélas! ne leur ménageait que trop souvent de ces revanches. Nous aurions gagné, — c'est mon avis du moins,— à rester tranquillement dans nos ports. Les corsaires, je ne saurais

trop le répéter, finissaient presque toujours mal. Les frégates, les corvettes, employées à ce dangereux métier, y trouvaient-elles au moins plus de profit? J'ai connu la plupart des officiers qui ont fait les campagnes de l'Inde : je n'en ai point rencontré dont l'opulence pût rappeler, à un degré quelconque, la richesse des « nababs. » Les nababs, dans la comédie anglaise, reviennent généralement au pays avec *a liver complaint and a large property*,—une maladie de foie et une grande fortune. — La maladie de foie, nos officiers la rapportaient aussi de leurs croisières ; la grande fortune avait passé, je ne sais trop comment, par les mailles du filet. Les Anglais prennent à tâche d'enrichir les serviteurs de l'état ; nous tenons à garder nos lévriers maigres. « Ils prennent mieux le gibier, » assure le proverbe. Les *blood-hounds* anglais cependant ont du ventre ; les croyez-vous moins redoutables pour cela? Toutes les révolutions du monde n'y feront rien : la France restera toujours une nation de gentilshommes. Qu'elle récompense du moins ses vieux guerriers à la façon d'Athènes ! Les honneurs de la préséance, c'est-à-dire une bonne place au spectacle, suffisaient aux héros qu'a chantés Eschyle. Depuis qu'il n'existe plus de différence entre « le militaire et le pékin, » la coutume anglaise a bien, on en conviendra, son mérite.

A défaut du *Pitt* et de la *Terpsichore*, une escadre anglaise avait reparu devant l'Ile-de-France. Nous eûmes nos épreuves durant ces vingt années de guerre ; nos victorieux rivaux ne passèrent pas non plus cette rude période sur un lit de roses. Hiver comme été, il leur fallut tenir la mer, et quelles mers ! la mer du golfe de Gascogne, la Mer du Nord, la Manche, sans compter l'Océan-Indien. Le blocus de l'Ile-de-France était, au mois de septembre 1806, maintenu par le vaisseau de 74, le *Sceptre*, capitaine Bingham, et par deux frégates, le *Cornwallis* de quarante canons de 24, capitaine Johnston, construite, comme le *Pitt*, à Bombay, la *Dédaigneuse* de trente-six canons de 12, capitaine William Beauchamp Proctor.

De l'Ile-de-France à Bourbon, il n'y a qu'un pas, — 25 lieues à peine. — Le capitaine du *Cornwallis* crut devoir un jour pousser sa bordée jusqu'à la baie Saint-Paul. La *Sémillante* y était au mouillage, entourée de douze navires de commerce pris sur l'ennemi. Il y va de l'honneur de la marine anglaise de ne pas laisser ce riche butin aux mains qui l'ont ravi. Le 17 septembre 1806, le capitaine Johnston reconnaît avec soin le terrain ; le 26, il ramène de l'Ile-de-France le vaisseau le *Sceptre*. Une attaque résolue déterminera peut-être la frégate française à faire côte ; ce ne sera plus ensuite qu'un jeu d'enlever les bâtimens marchands qu'elle couvre de son aile. La *Sémillante* a pris ses précautions ; son capitaine se

souvient du combat de San-Jacinto ; il sait comment il faut s'y prendre pour recevoir à l'ancre l'assaut d'un ennemi supérieur en force. Ce genre de combat exclut la manœuvre : il a presque toujours, depuis la brillante affaire d'Algésiras, réussi à la marine française.

Les prises se sont encore rapprochées du rivage ; la *Sémillante* elle-même est embossée sous la protection des batteries de la baie, embossée presque à toucher terre, si près de la plage qu'il sera impossible aux Anglais de renouveler l'audacieux mouvement d'Aboukir, et d'assaillir la frégate française des deux bords à la fois. « Cent bouches à feu, affirme gravement l'historien de la marine anglaise, cent bouches à feu, dont trente-sept canons longs de 24 et sept ou huit mortiers, défendent les approches de Saint-Paul. » S'il a jamais existé semblables batteries sur un point quelconque de l'île Bourbon, il est assurément permis de douter qu'elles aient trouvé dans la faible garnison laissée à la disposition du gouverneur des canonniers en nombre suffisant pour les servir. Les Anglais ont pris l'habitude d'expliquer la plupart de leurs insuccès par l'intervention de ces prétendues défenses. A Bourbon, comme à San-Jacinto, comme aux Sables-d'Olonne (1), l'appareil formidable devant lequel leurs murailles de bois durent, suivant eux, reculer, se serait probablement évanoui aux premières bordées de leurs canons. La majeure partie de nos batteries de côte n'était, en réalité, pas beaucoup plus à craindre que la flotte du commodore Dance ou que les forts de toiles peintes des Chinois. Le *Sceptre* et le *Cornwallis*, sans avoir échangé un seul coup de canon, s'arrêtèrent devant des obstacles imaginaires. L'Ile-de-France bloquée suffirait, pensèrent vraisemblablement la capitaine Johnston et le capitaine Bingham, pour retenir la *Sémillante*, avec son précieux convoi, au mouillage, jusqu'au jour où la saison des ouragans viendrait l'en chasser.

Des navires solides, un bon gréement, permettent aux escadres vouées à la pénible tâche des blocus de soutenir, pendant de longs mois, les assauts multipliés de la tempête : rien ne saurait les soustraire à la nécessité de renouveler leur provision d'eau, — nous dirions aujourd'hui leur provision de charbon, puisque avec du charbon et de bons appareils distillatoires, l'eau ne peut plus manquer. Le *Sceptre* et le *Cornwallis* se virent, deux mois environ après leur apparition à l'entrée de la baie Saint-Paul, obligés de lever leur croisière pour aller remplir leurs futailles à l'île Sainte-Marie de Madagascar. Les deux navires passaient en vue de l'île Bourbon : le capitaine Bingham voulut encore une fois jeter un coup d'œil sur

(1) Voyez, dans l'ouvrage intitulé : *Souvenirs d'un amiral*, t. II, p. 127 à 148, *le Combat des Sables-d'Olonne* ; librairie Hachette et Ce.

la rade, toujours occupée par nos bâtimens. Le 11 novembre 1806, à deux heures trente minutes du soir, le *Sceptre* et le *Cornwallis* donnèrent, toutes voiles hautes, dans la baie. A quatre heures, le vaisseau et la frégate ouvrirent le feu. La *Sémillante* et les batteries de terre ripostèrent. La canonnade et l'approche des terres élevées de l'île firent tomber la petite brise qui régnait au large. « Les navires anglais se trouvèrent, nous assure William James, hors d'état de manœuvrer. » Avec un dessein mieux affermi, ils auraient pu tout au moins jeter l'ancre : ils préférèrent passer outre. A cinq heures trente minutes du soir, tous deux continuaient leur route vers Sainte-Marie. Ils n'avaient subi aucun dommage, ils n'en causèrent pas davantage. Cet engagement, mentionné dans les états de service du commandant Motard et de l'enseigne de vaisseau Roussin sous le nom de « troisième combat de la *Sémillante*, » ne fut qu'un échange de coups de canon sans résultat. Les soldats, qui sont toujours portés à traiter légèrement nos actions maritimes, appellent ce genre d'affaires des « échauffourées. » N'ont-ils pas dans leurs fastes des batailles qui mériteraient bien le même nom?

La mer cependant était libre : il fallait se hâter d'en profiter. « Le 17 novembre 1806, écrit au général Decaen le capitaine Motard, ayant pris connaissance de plusieurs lettres, tant de l'administration de Saint-Paul que de différens particuliers, lettres qui annonçaient toutes le départ certain de la croisière anglaise, j'embarquai, à six heures du soir, mes malades ; à huit heures, je désaffourchais ; à minuit, la fraîcheur de terre me mit hors de la baie. Je dirigeai ma route pour passer au nord de l'île. Plusieurs bâtimens de commerce, pressés de mettre à profit la levée du blocus, m'avaient précédé; d'autres se proposaient de me suivre aussitôt qu'ils le pourraient. Le 19, au coucher du soleil, le temps, jusque-là magnifique, se chargea. Impossible de rien distinguer à une lieue de distance. La nuit ne fit qu'augmenter la brume. La brise, très faible, se maintenait du nord au nord-est. Je poursuivis ma route à l'est. A une heure et quart, nous aperçûmes, dans la direction du bossoir sous le vent, un bâtiment qui venait à contre-bord. Il était si près que je n'eus que le temps de le héler : nous étions déjà par son travers. Il me répondit sans que je pusse distinguer sa réponse. Nous parlions encore qu'il m'envoya sa bordée de tribord par la hanche et me dépassa. Je reconnus que j'avais affaire à une frégate. Ma première idée fut de laisser arriver tout plat pour riposter; mais, par ce mouvement, j'engageais une affaire sérieuse, et malheureusement l'état de mon armement ne pouvait me le permettre. Les malades, 20 convalescens et 40 prisonniers déduits, il ne me restait que 167 hommes. Je me vis donc dans la cruelle obligation de continuer le même bord, en gouvernant au sud, pour tirer au moins l'ennemi du pas-

sage qu'il occupait et où il ne pouvait manquer d'intercepter tous les bâtimens qui me suivaient. Je désirais d'ailleurs que, dans le cas où un engagement sérieux serait inévitable, cet engagement eût lieu sur un point où je serais plus au vent de l'Ile-de-France. Je n'étais pas encore à ma nouvelle route qu'un autre bâtiment rejoignit la frégate qui virait sur moi. Au jour, je reconnus que ce bâtiment était un brick. Il n'avait mis ni cacatois ni bonnettes, probablement pour ne pas dépasser la frégate... Le vent, jusqu'alors très mou, fraîchit un peu ; notre avantage de marche sur l'ennemi devint assez sensible. La chasse se termina dans la nuit du 20. Le 21 au jour, je ne vis plus rien. Le vent me favorisait. J'en profitai pour donner quelque repos à mon équipage exténué par les pluies continuelles et par le branle-bas permanent depuis mon départ. Le soir, je mis en panne, n'ayant pu apercevoir la terre, dont je m'estimais à huit lieues dans la direction du sud. Le temps était extrêmement mauvais, quoiqu'il ventât peu. Je fis servir à quatre heures du matin et, au jour, je me trouvais à cinq lieues du morne Brabant. Je m'en approchai à deux lieues et demie et je fis des signaux de reconnaissance à la côte. J'allais doubler le morne et me diriger sur le Port-Napoléon (1), quand j'aperçus deux grands navires et un brick louvoyant de l'autre côté et semblant vouloir me chasser. Des embarcations à rames étaient à la mer; des caboteurs manœuvraient pour se réfugier dans les criques au sud de l'île. Les nuages amassés sur les vigies me laissèrent voir, dans un instant d'éclaircie, le pavillon rouge qui annonçait la présence de l'ennemi. Je crus donc ne pas devoir doubler le morne et je continuai de louvoyer pour conserver sur les bâtimens aperçus l'avantage du vent. Je voulais attendre, pour prendre un parti, une plus parfaite connaissance des signaux. Je manœuvrai donc de façon à me mettre en mesure d'atteindre une des passes du Port-Impérial (2), au cas où je serais obligé d'y entrer. Le mauvais temps continua sur les montagnes, les signaux ne se découvrirent point, et je continuai à gagner dans le vent. Enfin, vers minuit, je distinguai les fusées qui annonçaient la présence de l'ennemi. Au petit jour, je me trouvai à une lieue et demie du Grand-Port. Les batteries arborèrent le pavillon rouge. Cette persistance dans les mêmes signaux ne me laissa plus de doute sur l'état de la côte. Je reçus un pilote du port, et je mouillai à neuf heures du soir. Le pavillon rouge resta sur les vigies jusqu'à cinq heures du soir. J'appris alors que, des bâtimens que j'avais vus sous le morne, deux étaient la frégate et le brick

(1) Le Port-Napoléon était le nouveau nom donné par le nouveau régime au Port-Louis.

(2) L'ancien Grand-Port.

que j'avais déjà rencontrés. Ils chassaient un trois-mâts français, trois-mâts qui se réfugiait à la Rivière-Noire. La volée de la frégate ennemie, excessivement mal dirigée, ne nous a causé aucune avarie. Tout a passé entre les mâts. Quelques coups seulement ont touché les voiles; un seul a passé dans le bastingage. »

Telle est la rencontre que nous appellerons, avec le bureau du personnel de la flotte, « le quatrième combat de la *Sémillante.* » William James nous en a donné la version anglaise. « Le 11 novembre 1806, dit-il, la *Sémillante* fut aperçue du haut des mâts de la *Dédaigneuse*, qui, sur-le-champ, lui donna la chasse sous toutes voiles. La brise était faible et variable. Vers minuit, les deux frégates se croisèrent, courant à contre-bord. Elles n'étaient pas alors à plus d'un demi-mille l'une de l'autre. La *Dédaigneuse* tira trois ou quatre coups de ses canons de chasse. En ce moment la frégate française battait la générale. La *Dédaigneuse* déchargea ses canons au fur et à mesure que les pièces pouvaient porter; puis, mettant sa barre sous le vent, elle essaya de virer vent devant pour suivre son adversaire. Il y avait si peu de vent qu'elle ne put y réussir. On mit un canot à la mer, afin de faciliter le mouvement. La *Dédaigneuse* parvint enfin à virer lof pour lof. Pendant ce temps, la *Sémillante* avait beaucoup accru sa distance. La *Dédaigneuse* la chassa sous toutes voiles, mais elle avait perdu plusieurs feuilles de cuivre de son doublage, sa carène était très sale : elle resta peu à peu en arrière. A cinq heures du soir, le capitaine Proctor abandonna la chasse. Il diminua de voiles et serra le vent tribord amures. »

L'histoire ne peut plus être faite de légendes : les archives, de toutes parts ouvertes, nous ramènent à chaque instant, malgré nous, dans le domaine de la réalité. Notre amour-propre national n'y perdra rien, si nous savons apprécier à leur juste valeur les événemens maritimes. Voilà une traversée bien courte et en apparence bien facile : que de fatigues, d'émotions, de résolutions soudaines et décisives, ce trajet de quelques lieues cependant représente! Je me serais reproché d'abréger le rapport du capitaine Motard; je le trouve à chaque ligne rempli d'enseignemens. Si l'on suivait mon conseil, nous naviguerions plus souvent en temps de paix comme on sera obligé de naviguer en temps de guerre. Les signaux de reconnaissance deviendraient d'un usage constant; les branle-bas de combat de jour et de nuit seraient, de tous les exercices, le plus fréquent et le plus régulier. On se fait difficilement une idée de la tension d'esprit d'un capitaine toujours en alerte. Il faut que le commandement puisse compter sur la vigilance des officiers. Sans cette confiance, il n'est pas de capitaine, fût-il dans la force de l'âge, qui ne succombe à la peine : je ne donne pas trois mois de croisière sérieuse au plus vigoureux pour le voir prendre

le chemin de l'hôpital. On se flatte de dormir en paix quand on aura déployé « ses filets Bullivan. » Ce sont là des illusions qui ne tiendront pas contre la première panique. Il est de règle à la guerre qu'il faut reculer son camp hors de la portée du canon ennemi : on ne dort pas sous les obus. Dormira-t-on mieux sous la menace incessante d'une insulte de canonnières, d'une attaque à fond de torpilleurs? J'ai fait quelques blocus en ma vie : je féliciterai nos futurs commandans, s'il est vrai que le temps des blocus soit définitivement passé. Je ne connais pas d'opération plus anxieuse et plus assujettissante. Nos soucis, je le sais, ne sont pas pris au sérieux par ceux qui les ignorent. Ce sont ces soucis, cependant, qui nous façonnent de bonne heure à l'épreuve de la responsabilité. Le rôle si honorable qu'ont joué pendant la dernière guerre nos marins débarqués s'expliquerait mal si l'on oubliait à quelle école la marine les avait formés. Noble profession où l'âme à son insu grandit, tu es bien digne de l'amour que tu sais inspirer à tes adeptes! Un homme qui a tenu vingt fois la vie de tout un équipage dans ses mains connaît peut-être mieux qu'un autre ce que vaut la joie intense d'avoir discerné, dans une circonstance critique, la voie du salut. Je vais dire une énormité : quand je lis dans Cooper ce magnifique épisode du passage de la frégate américaine sauvée par Paul Jones, dans le Devil's Grip (1), je me prends involontairement à songer que, si j'avais un pareil exploit maritime à mon dossier, je n'échangerais pas ma gloire pour celle du vainqueur d'Austerlitz. Allez donc faire comprendre de pareilles aberrations à des *landmen!* Les marins d'aujourd'hui eux-mêmes ne les comprennent peut-être déjà plus.

VII.

Ce fut au Grand-Port que l'enseigne de vaisseau Roussin et l'enseigne de vaisseau Baudin se rencontrèrent. Une chance heureuse les réunit sur la *Sémillante* (2). Quel état-major le capitaine Motard allait avoir! Peu de commandans ont eu la bonne fortune d'être aussi bien entourés : peu d'officiers, ajoutons-le, — car ce

(1) Un transfuge écossais, le fameux Paul Jones, forma, dit-on, le projet, au début de la guerre de 1778, d'enlever, pendant qu'il était aux eaux de Bath, le roi George III d'Angleterre. Cooper a fait de cette aventure, qui, disons-le bien vite, n'aboutit pas, la base d'un merveilleux roman maritime : *le Pilote*. Je ne sais s'il existe une traduction bien exacte du livre de Cooper. J'engage tous ceux qui ont quelque connaissance de l'anglais à le lire dans le texte original. Cette attrayante lecture est un vrai régal de marin.

(2) Voyez, dans la *Revue* du 1er février 1886, l'article intitulé : *la Marine de* 1812, p. 608.

n'est que justice, — ont connu l'avantage d'apprendre leur métier sous un si bon maître.

On entrait vent arrière au Grand-Port : on n'en sortait pas aussi aisément, car la direction de la brise varie peu sous les tropiques. Voilà pourquoi le commandant Motard hésitait tant à prendre ce refuge. A peine s'y était-on abrité que l'ennemi arrivait en force et fermait la passe. Entrée au Grand-Port le 23 novembre 1806, la *Sémillante* y était encore au mois de janvier 1807. L'amiral Baudin a raconté, dans les pages émues qu'il dictait, sur la fin de sa carrière, à ses fils, les deux dernières campagnes de la *Sémillante :* la croisière de 1807 et le combat de 1808. Nous avons emprunté à ses souvenirs le récit de la croisière de 1807 : nous n'y reviendrons pas (1). Quant au combat de 1808, il convient de laisser au commandant Motard et à son vaillant second, le lieutenant de vaisseau Duburquois, le soin d'en retracer les phases. Cette affaire, la plus sérieuse et la plus sanglante de toutes, est celle que les historiens maritimes appellent, d'un commun accord, « le cinquième combat de la *Sémillante.* »

Les rapports du commandant de la *Sémillante* se font généralement remarquer par un étonnant accent de sincérité. Admiré de ses compagnons, vénéré de ses disciples, estimé par les ennemis mêmes de son pays, le capitaine Motard est, dans toute la force du terme, un honnête homme. Nulle faiblesse dans l'action, nulle jactance dans le récit. On ne saurait proposer à nos jeunes officiers un meilleur modèle. Dans l'extrême Orient, si un fils s'illustre par de grands services rendus à l'état, c'est le père qu'on anoblit. La coutume n'a-t-elle pas un fond de justice? A ce titre, il faudrait tenir compte à l'ancien chef d'état-major de l'amiral Brueys et de l'amiral Ganteaume de la gloire réservée aux deux célébrités qui vont se former sous ses ordres.

« Général, écrit le capitaine Motard au général Decaen, le 10 avril 1808, je me disposai, le 4 février, après avoir reçu à bord les hommes qui m'étaient destinés pour mon complet d'équipage, à mettre immédiatement sous voiles. A quatre heures après-midi, le vent était assez frais du sud au sud-ouest; j'appareillai de la rade des Pavillons, où j'étais depuis la veille, et, d'après vos ordres, je dirigeai ma route pour aller croiser dans l'Inde. A cinq heures et quart, gouvernant au nord 1/4 nord-ouest, on releva le morne Brabant au sud-sud-ouest 2 degrés ouest, et le coin de mire à l'est 3 degrés sud. Ce relèvement détermina mon point de départ avant

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er février 1886, p. 608 à 611, la relation de la croisière maintenue par la *Sémillante* à l'entrée du détroit de Malacca, au mois de juillet 1807.

la nuit. On fit les rôles de quart et de combat, et chacun fut mis à son poste. »

Arrêtons-nous un instant sur ce dernier détail : on fit les rôles de quart et de combat ! Combien de navires, sous la république et le premier empire, ont combattu sans avoir pris ce soin ! Un ordre prodigieux, une méthode sans rivale président aujourd'hui à nos armemens. Il nous a fallu de dures leçons, l'entretien permanent d'une partie de nos forces navales à la mer, pour en arriver là. Deux officiers, si mes souvenirs sont fidèles, le lieutenant de vaisseau Tabuteau et le capitaine de frégate de Gueydon, ont pu s'attribuer, à un titre presque égal, le mérite d'avoir simplifié la tâche du « lieutenant en pied » par un ingénieux système de numérotage. Ils nous ont rendu là un éminent service. La machine humaine, à bord de nos vaisseaux, fonctionne aujourd'hui avec autant d'aisance, avec autant de régularité que les muscles de fer qui travaillent au fond de la cale. On n'attend plus la sortie du port pour dresser les rôles de quart et les rôles de combat. « On ne passe plus aux billets. » Chaque matelot, le jour même où il embarque, apprend, par le numéro même qui lui est assigné, « le plat » auquel il appartient, le canot qu'il doit armer, la pièce qu'il est appelé à servir, la voile qu'il ira serrer. Tous ses postes sont contenus dans un seul chiffre. N'est-ce pas d'une simplicité vraiment admirable? Les officiers de ma génération ont tous entendu parler des « sauvages » d'un vaisseau que je ne veux pas nommer. Ces sauvages étaient des matelots qui, à la faveur du désordre, étaient parvenus à se dérober à tout service. On prétendait qu'ils se cachaient de jour dans les plus ténébreux asiles du navire, se glissant entre les câbles, se tapissant au milieu des futailles, ne sortant de leurs cavernes que la nuit pour chercher leur subsistance parmi les débris restés au fond des gamelles. Et sous les hamacs qui formaient une masse compacte pendue aux crocs des batteries, on entendait parfois rouler les boulets que les insoumis jetaient à travers les jambes du capitaine d'armes, occupé à faire sa ronde inutile pour saisir au passage quelque délinquant. Smollett nous a montré, dans son *Roderick Random*, que les vaisseaux anglais, au cours du XVIII[e] siècle, n'avaient pas à se glorifier d'une meilleure tenue : d'étranges choses se passaient dans le royaume souterrain des caliers ; la philosophie des capitaines n'en soupçonnait guère les abus. J'ai vu moi-même, à l'époque où je débutai dans la carrière, le branle-bas du soir s'opérer sous les volées de coups de poing des aspirans. Les crocs des batteries n'étaient pas numérotés ; il n'y en avait même pas pour tout le monde : aussi les hommes se bousculaient-ils dans les échelles des écoutilles pour

arriver à pendre leurs hamacs les premiers. On trouvait tout naturel de nous charger de les contenir : nous nous en acquittions de notre mieux. Quelle discipline de fer il fallait pour suppléer à la règle méthodique qui faisait complètement défaut! Le fouet pour les mousses, les coups de corde et la garcette pour les hommes, on n'imaginait seulement pas qu'on pût s'en passer. Le peu d'officiers qui protestaient en secret contre un tel régime couraient grand risque d'être appelés avec dérision « des pères de famille. »

Et pourtant, en dépit de ces cruautés, tout se faisait mal : en rade, on ne serrait pas les voiles, sans avoir, au préalable, envoyé les gabiers sur les vergues « croiser les ralingues; » en mer, la plupart du temps, on laissait les canons sommeiller aux sabords, de peur d'en écorcher la peinture. On ne lavait pas les ponts; on les grattait ou « on les briquait avec la *pierre infernale.* » Jouissez, heureux officiers du temps présent, du bon ordre que vous devez aux efforts de vos devanciers! Vous ne saurez jamais tout le labeur que cette merveilleuse organisation nous a coûté. Les longues stations, le beau ciel du levant, la fréquentation habituelle des marines étrangères ont singulièrement favorisé l'œuvre salutaire. On a perdu peu à peu l'habitude de vivre dans sa crasse. Les galeux ont disparu : jadis on les voyait parqués, comme des bêtes fauves, sur l'avant, dans « la gatte, » séparés du reste de l'équipage par un filet. Le culte de la propreté devint un instant si impérieux qu'on finit par l'exagérer. Tel capitaine laissait tomber son mouchoir sur le pont et se fâchait tout rouge s'il le relevait taché de quelques grains de poussière. Tel autre vit son nom travesti par les mauvais plaisans, parce qu'on l'accusait de peindre sans cesse. Ce fut alors qu'intervint « l'astiquage, » qui convertit bientôt les parois intérieures et extérieures de nos bâtimens en murailles de stuc. Ne nous plaignons pas de ces excès de zèle; nous y avons trop gagné.

Revenons, il en est plus que temps, au commandant de la *Sémillante.* « Nous trouvâmes, continue le capitaine Motard, la mer houleuse au large des îles. Je fis rider le gréement et prendre le ris de chasse aux huniers. Le 6 février, on commença les exercices. Je reconnus que la plupart des hommes nouvellement arrivés avaient le plus grand besoin d'être instruits. J'ordonnai, en conséquence, que, chaque jour, lorsque le temps le permettrait, il y aurait des écoles du canon, de la mousqueterie et de la manœuvre. » Dépouillez les milliers de dossiers qui nous restent de cette époque : je gage que vous n'y trouverez pas souvent la trace de semblable préparation au combat.

Le capitaine Motard cependant avait, en ce moment, d'autres soucis que ceux dont la préoccupation le distingue et l'honore. « Le maître calfat, écrit-il, me prévint que la frégate, qui faisait un pouce

d'eau par heure dans le port, en faisait actuellement deux et demi. J'ordonnai qu'on franchît la pompe, à la fin de chaque quart. » A quelles « vieilles barques » se trouvait alors confié, dans ces mers lointaines, l'honneur du drapeau! Les Anglais, il est vrai, étaient loin de nous opposer, de leur côté, des vaisseaux neufs. On a vu la *Dédaigneuse* traîner péniblement sa carène, veuve d'une partie de son doublage, et manquer ainsi l'occasion de combattre la *Sémillante* dans les conditions les plus avantageuses. En 1808, ce sera une autre frégate anglaise, la *Terpsichore*, qui se trouvera contrainte, par la vétusté et la fatigue de ses œuvres mortes, de laisser à Madras sa batterie des gaillards. Elle devra continuer ses laborieuses croisières avec vingt-six pièces de 12 et deux canons de 6. La même détresse a mis à l'épreuve, dans une mémorable campagne, l'industrie et l'énergique patience du bailli de Suffren. Je ne crois pas que son adversaire, l'amiral Hughes, ait eu beaucoup plus à se louer de la sollicitude de l'amirauté britannique. A quelle époque et en quel pays n'a-t-on pas oublié les absens?

Le temps, quoique couvert, était assez beau ; le vent souvent faible. « Il se maintint, nous apprend le capitaine Motard, jusqu'au 10, entre le nord-est et le sud-est. Par 12° 17′ de latitude sud et 54° 16′ de longitude donnée par les chronomètres, le temps devint orageux et à grains, la brise « participa » de l'ouest au nord. » Remarquez avec quelle désinvolture le capitaine Motard parle de *ses chronomètres*. C'était chose assez rare pourtant, en 1808, que la possession d'une montre marine. Les gros vaisseaux seuls en étaient pourvus; les petits s'en passaient. La *Sémillante* s'était enrichie de ces précieux instrumens de navigation aux dépens de ses prises; elle gardait les montres des vaisseaux de la Compagnie des Indes comme un gage parlant de ses victoires. Au temps des Thucydide et des Xénophon, elle eût montré l'*aplustre* des galères ennemies. A une époque plus rapprochée de nous, le célèbre *Alabama* a suivi l'exemple de la *Sémillante*. La chambre du capitaine résonnait du carillon monotone de près de cent horloges.

La mer, fort grosse, semblait agitée par un raz de marée. On prit des ris. Jusqu'au 19 février, il y eut beaucoup de vicissitudes dans le temps; le vent ne cessa pas cependant d'être de la partie de l'ouest. L'intention du commandant Motard était « de s'élever assez à l'est pour pouvoir, avec la mousson de nord-est, actuellement existante, atteindre la vue du cap Comorin. » Il fallait vraiment que la navigation des mers de l'Inde fût devenue chose familière au « capitaine-général des possessions de l'empire français à l'est du cap de Bonne-Espérance » pour que le commandant Motard jugeât tous ces détails techniques de nature à intéresser un ancien soldat de l'armée du Rhin. Le général Decaen a été, pendant six années,

l'âme des entreprises qui ont tant inquiété le commerce anglais : pour présider à ces expéditions, pour les organiser, il était bien obligé de se renseigner sur le régime régulier et sur les caprices souvent désastreux des moussons. Il lui est quelquefois arrivé de n'en pas tenir compte, et nos marins, je me fais un devoir de le constater, auraient pu regretter alors à bon droit le sage et judicieux contrôle du brave amiral, qui faisait route, en ce moment, vers la France (1).

« La pluie, écrit le commandant Motard, avait été fréquente pendant plusieurs jours : elle cessa le 23. Le 24, je fis faire un exercice à feu général de l'artillerie et de la mousqueterie. On fit également le simulacre de l'abordage et différentes manœuvres de voiles. L'officier d'artillerie me rendit compte que, dans la visite de l'apprêté de l'arrière (2), toutes les gargousses du fond du coffre étaient mouillées. L'accident provenait d'un suintement qui s'était établi du dehors, depuis trois ou quatre jours. Une chose qui a, je crois, contribué à cette avarie, c'est l'arc, de plus en plus grand, que prend chaque jour la frégate. Le défaut de niveau empêche l'eau de se rendre aux pompes. J'ai fait jeter 80 gargousses à la mer. » Comparez donc les conditions dans lesquelles se meut une marine florissante, telle que nous la possédons aujourd'hui, à celles qu'imposait à notre flotte, sous le premier empire, le dépérissement rapide que la pénurie de nos finances et l'absence des bois du Nord, arrêtés à l'entrée de nos ports par les blocus, ne nous laissaient pas la faculté de conjurer. Grandeur et misère, voilà quelle était, en 1808, notre situation. Si les côtes de chêne faiblissaient, les cœurs de fer, heureusement, tenaient bon; la pourriture ne les atteignait point. Je voudrais inculquer à nos jeunes officiers le respect de leurs glorieux ancêtres. Honneur aux ouvriers qui surent tirer parti de si mauvais outils! Ne vous semble-t-il pas qu'on n'a point rendu suffisamment justice à la malheureuse marine de la république et de l'empire? Elle a vraiment accompli des miracles. La vérité vaut mieux ici que la légende.

A partir du 26 février, les vents commencèrent à hâler le nord. La frégate était entraînée au sud-est par des courans dont la vi-

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er février 1886, p. 608, l'opinion de l'amiral Baudin à ce sujet.

(2) Il existait, à bord des frégates et des vaisseaux, deux soutes à poudre distinctes : la soute de l'avant et la soute de l'arrière. On appelait *apprêté* la provision des gargousses remplies à l'avance. Cette provision, très restreinte avant l'invention des caisses de cuivre à fermeture hermétique, ne dispensait pas, quand l'action se prolongeait un peu, de remplir pendant le combat, au fond des soutes, de nouvelles gargousses. Il est même arrivé quelquefois, m'assurait l'amiral Lalande, qu'on en vint à charger les pièces « à la cuiller. » Comment s'étonner alors de la fréquence des incendies? Rappelons-nous le combat du *Québec* et de la *Surveillante*.

tesse fut évaluée à 26 milles environ par vingt-quatre heures. Contrariée, tantôt par la brise, excessivement variable, tantôt par le calme, la *Sémillante* n'avançait que lentement et péniblement vers la ligne. Le 16 mars, cependant, elle finit par atteindre le méridien de 86 degrés. Le capitaine Motard « fit mettre la route au nord. » Il pensait que la mousson le porterait, avec vent sous vergues, à une distance convenable de Pointe-de-Galles. Son espoir ne fut pas trompé. Les vents lui permirent assez généralement de faire de petits bords au nord-ouest et au nord-est. Le 12 mars, il avait changé d'hémisphère : il se trouvait par 2° 50′ de latitude nord et 83° 32′ de longitude est. La mousson commençait à se faire franchement sentir : la route fut fixée au nord-ouest. On sortait des parages habituellement déserts. L'occasion de montrer ce qu'une longue traversée bien employée peut faire d'un équipage, au départ complètement novice, ne devait pas tarder à se présenter.

« Le 15 mars 1808, à la pointe du jour, raconte le capitaine Motard, nous aperçûmes une voile dans l'est-sud-est, c'est-à-dire presque derrière nous. Je fis à l'instant virer de bord pour lui donner la chasse. Nous la reconnûmes bientôt pour un trois-mâts courant comme nous. Le vent joua beaucoup de l'est-nord-est au nord-nord-est. Ces changemens me furent défavorables. A huit heures, le bâtiment chassé était beaucoup au vent. Nous mîmes le pavillon anglais de l'escadre rouge, en tirant un coup de canon. A huit heures un quart, un second coup de canon fit mettre le bâtiment étranger en panne. Il hissa en même temps le pavillon anglais. Nous changeâmes d'amures : à neuf heures, ayant arboré cette fois le pavillon français, un troisième coup de canon fit arriver sur nous le navire anglais et nous en rendit maître. Je le fis amariner par le lieutenant de vaisseau Roussin. Nous apprîmes ainsi le nom du bâtiment capturé. C'était la *Cecilia* du port, d'environ 200 tonneaux, venant de Bourbon et allant au Bengale. Je l'expédiai pour l'Ile-de-France, sous le commandement de l'aspirant Rabaudy (1). A trois heures, la *Cecilia* fit route au sud-sud-est. De mon côté, je me dirigeai sous toutes voiles à l'ouest 1/4 sud-ouest. Mon intention était de donner un peu de tour à Ceylan pour éviter les croiseurs.

A cinq heures moins un quart, la prise était hors de vue. Nous aperçûmes un bâtiment dans le sud-ouest : on le voyait d'en bas. J'espérai avoir assez de temps pour le visiter avant la nuit, et je fis arriver sur lui avec toutes voiles dehors. Le vent était alors du nord-est à l'est-nord-est, jolie brise, le temps superbe, la mer unie. Au bout d'une demi-heure de chasse, le bâtiment fut reconnu pour un

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er février 1886, p. 611, la prise de la *Cecilia*

trois-mâts de belle apparence, courant au sud-est, c'est-à-dire les amures à bâbord. Je fis gouverner au sud 1/4 sud-est pour lui couper le chemin. A cinq heures et demie, je fis hisser les couleurs anglaises et tirer un coup de canon pour le faire mettre en panne. Il n'en fit rien et continua sa route. Plusieurs coups de canon suivirent le premier et n'eurent pas plus de succès. La nuit survenant nous empêcha de bien reconnaître le bâtiment chassé. »

Ne trouvez-vous pas que le commandant Motard abuse un peu des couleurs anglaises? Il est parfaitement admis que, pour se déguiser, on arbore, en temps de guerre, un pavillon étranger, le pavillon même de l'ennemi. Je ne crois pas qu'il soit loisible, autorisé par les règles du droit des gens, d'*assurer*, — telle est l'expression reçue, — ces fausses couleurs par un coup de canon. La course, dans ce cas, toucherait à la piraterie. Tout, du reste, est encore confusion et anarchie dans les conventions traditionnelles qui établissent sur mer les relations des belligérans et leurs rapports avec les pavillons neutres. Tant qu'un congrès n'aura pas codifié des coutumes vagues et transmises oralement d'âge en âge, les délicats en fait de point d'honneur courront grand risque de jouer le rôle de dupes. Est-on mieux fixé à l'égard de ces questions sur terre? Nous avons vu récemment le vainqueur, abusant des gages trop nombreux qu'il avait entre les mains, faire renaître des droits qu'on croyait dès longtemps périmés, et tirer de l'arsenal où sommeillaient depuis plus d'un demi-siècle les vieilles lois de la guerre des brutalités et des exigences qui lui ont été fort utiles, mais qu'il eût payées cher, si nous avions été en mesure d'exercer des représailles. Effaçons ce souvenir, ne laissons pas la civilisation, sous prétexte de revanche, rétrograder vers le passé. La guerre n'a plus aujourd'hui les mêmes raisons d'être qu'autrefois. Tout nous inviterait à la supprimer : ne la dépouillons pas, du moins, de ce caractère chevaleresque qui est l'honneur des temps modernes et qui tend à prévenir, mieux que les traités, des rancunes éternelles.

Le capitaine Motard croyait avoir affaire à un navire de la compagnie : il venait, en réalité, de rencontrer une frégate anglaise, l'égale par le tonnage et par l'armement de la *Sémillante*, la frégate la *Terpsichore*, commandée par le capitaine William Augustus Montague. La *Terpsichore* se rendait de Pointe-de-Galles à Madras. L'historien de la marine anglaise, William-James, nous affirme, — j'ai déjà constaté le fait, — que la *Terpsichore*, dans un précédent voyage, avait dû débarquer à Madras ses caronades. Nous verrons bientôt que telle ne fut pas l'impression produite sur le commandant de la *Sémillante* par les premières volées que le capitaine Montague lui envoya. James est, la plupart du temps, très exact : je crains fort que ce ne soit ici l'historien anglais qui ait raison. « Tout

le monde, écrit Motard au général Decaen, était à son poste de combat, tout bien disposé : nous nous dirigeâmes sur le navire, que nous avions tout lieu de supposer anglais. A sept heures moins cinq minutes, ce navire mit en panne. Nous avions un feu à la corne ; il en avait deux à l'échelle de bâbord. Je fis rentrer les bonnettes, serrer les cacatois, carguer la grand'voile. A sept heures précises, nous nous trouvâmes à portée de voix. Au même instant, le bâtiment éventa, comme nous allions le héler. Je lui fis tirer un coup de canon pour le faire remettre en panne ; il répondit par un autre coup de canon, et sa batterie fut aussitôt éclairée. La nôtre l'était déjà ; les canonniers suivaient le pointage. J'ordonnai le feu, et toute la volée partit sur l'ennemi. Il nous envoya la sienne : le combat s'engagea de part et d'autre avec la plus grande vivacité. »

J'observe dans ce récit une singulière lacune. N'existait-il donc pas de signaux de reconnaissance pour la nuit ? Un feu à la corne, ce n'est pas suffisant pour se faire reconnaître. Deux feux à l'échelle de bâbord, c'est déjà un peu mieux. Je préférerais cependant quelque chose de plus net. Exerçons-nous pendant la paix à prévenir les méprises, car, avec des éperons et des torpilles, la méprise sera la mort (1). Je voudrais que la guerre n'eût rien, en fait de précautions, à nous apprendre : nous y gagnerions beaucoup de sang-froid. Les anciennes ordonnances prescrivaient de ne pas sortir du port sans avoir ses canons chargés. Je crois la chose, depuis que les pièces se chargent par la culasse, tombée en désuétude. Plus d'un accident l'a discréditée. Des boulets ont été oubliés dans les pièces au moment de faire un salut, et une frégate américaine, entre autres, — les *États-Unis*, — a tué ou blessé, sans le vouloir assurément, sur la rade de Toulon, plusieurs hommes à bord du vaisseau français le *Suffren*. J'ai encore vu, de mes propres yeux, un sou incrusté dans le mât de misaine de ce bâtiment. Le corps du matelot frappé reposait depuis longtemps en terre sainte ; le sou enlevé de sa poche par le projectile étranger restait là pour attester la fatale incurie des

(1) A ce propos, ne trouverez-vous pas indispensable de mettre, dès aujourd'hui, par un règlement international, les navires de commerce en mesure de se distinguer, pendant la nuit, des navires de guerre ? Ces bâtimens devraient accuser leur qualité de non-belligérans par une marque distinctive des plus apparentes, par une disposition quelconque des mâts, des vergues ou de la coque, sur laquelle il fût impossible de se méprendre. « Les navires de guerre, dira-t-on, sous prétexte de se déguiser, n'emprunteront-ils pas cet emblème protecteur ? » Ils s'en garderont bien, je l'espère, car il existe encore de l'honneur en ce monde. Le capitaine qui oserait se permettre une semblable félonie deviendrait, — la chose n'est pas douteuse, — l'objet de la réprobation générale. Pour ma part, je n'hésiterais pas à l'envoyer au bagne. Avisez ! il en est encore temps. Avisez ! si vous ne voulez pas que les mers se transforment en coupe-gorges.

officiers américains. Que fût-il advenu si l'événement eût mis en présence sur une rade neutre des haines invétérées? On peut dire que, cette fois, suivant une expression dont on a trop souvent abusé, les canons seraient partis tout seuls. On ne saura jamais à quel point l'ordre et la discipline sont nécessaires à bord d'un navire. Nous en avons toute notre vie si bien senti la nécessité que nous transportons involontairement les idées que nous tenons de notre éducation maritime dans le domaine de la politique. Il nous est difficile de concevoir une société qui « navigue à la part. » Autoritaire! Du quartier-maître au commandant et à l'amiral, tout marin nécessairement le sera un peu.

« Les deux bâtimens, continue le commandant Motard, étaient sous la même voilure, c'est-à-dire tout dehors, excepté la grand'voile et la brigantine. L'ennemi était à peu près par notre travers de tribord et au plus à petite portée de pistolet (1). Le feu continua à cette distance jusqu'à huit heures quelques minutes. Nous répondions aux *hurrahs!* de l'ennemi par les cris de : *Vive l'empereur!* Cependant, m'apercevant du dommage que nous causait la mitraille des caronades de notre adversaire, je résolus de m'écarter d'une centaine de toises, pour diminuer l'effet de cette arme dont la *Sémillante* n'est pas également pourvue, et je fis mettre la grand'voile. »

La *Sémillante*, si les souvenirs de l'amiral Roussin, tels que je les ai recueillis de sa bouche, étaient encore fidèles, laissait, par cette manœuvre, que je me garderai bien de blâmer, échapper la victoire (2). Il y a beaucoup d'illusions dans tous les combats, dans les combats de mer bien plus encore que dans les autres. Que de ruses, que de moyens d'action on prête à un adversaire dont l'imagination n'est pas moins féconde et se met tout aussi aisément en frais! Le commandant Motard se croit sous la volée d'une batterie de caronades laissée à Madras; le capitaine Montague accuse son antagoniste d'avoir déloyalement jeté à bord de la *Terpsichore* des matières incendiaires. Le feu a gagné un paquet de gargousses et une formidable explosion s'est produite. La 7e, la 8e, la 9e, la 10e pièces de la batterie en restent désarmées. La flamme éclate en divers endroits. Le commandant de la frégate anglaise redoute, dans la confusion du moment, d'être enlevé à l'abordage : il voit, au contraire, tout à coup, à son grand soulagement, la frégate française s'éloigner. Ni Motard ni Montague n'ont pu voir dans le jeu de leur adversaire. C'est ainsi que généralement les choses se passent.

(1) A 100 mètres, suivant James.

(2) Voyez, dans la *Revue* du 1er février 1886, p. 611, le combat de la *Sémillante* et de la *Terpsichore*.

A sept heures vingt minutes, au rapport de l'historien anglais, — les horloges anglaises et les horloges françaises ne sont pas d'accord; pour tout le reste, les témoignages ne diffèrent en aucun point essentiel, — à sept heures vingt minutes, la *Terpsichore* avait éteint l'incendie. Elle fit voiles pour reprendre le combat. A sept heures trente minutes, la *Sémillante* passe obliquement devant la frégate anglaise et prend lof pour lof les amures à tribord. Imitant la manœuvre de la *Sémillante*, la *Terpsichore* vire lof pour lof à son tour. A sept heures quarante-cinq minutes, le feu de la frégate française mollit; à huit heures, il cesse complètement. Tels sont les incidens relevés sur la table de loch du navire que commande le capitaine Montague. Transportons-nous maintenant à bord de la *Sémillante*. Il s'y passe des événemens dont le capitaine Montague ne se doute pas. Nous avons laissé la frégate française occupée à augmenter la distance à laquelle jusque alors s'était livré le combat. « Le vent avait beaucoup molli, écrit le capitaine Motard; notre distance ne fut prise qu'à huit heures un quart. Pendant ce temps, je faisais tirer les gaillards à mitraille, la batterie à deux boulets ronds. L'extrême proximité des deux bâtimens rendait presque tous les coups assurés. A huit heures, une folle brise nous masqua. Il fallut manœuvrer en conséquence, mais la manœuvre était extrêmement lente, le gréement ayant beaucoup souffert et le pont étant encombré de débris. Le feu néanmoins ne perdait rien de sa vivacité. Nos positions respectives n'avaient presque pas changé; nous avions seulement un peu plus dépassé le travers de l'ennemi. La mollesse du vent et les avaries paraissaient devoir nous laisser longtemps dans cette situation. En ce moment, à huit heures quarante minutes, je tombai blessé à la tête et à l'épaule. On me porta au poste du chirurgien. »

On a bien raison d'attacher une grande importance à ces combats de frégate à frégate, de leur réserver une place à part dans les annales des guerres maritimes. Ce sont les combats les plus sérieux et les plus meurtriers, — les Horaces et les Curiaces en champ clos. — Qui cédera le premier? Il n'y a pas là de ces raisons convaincantes qui obligent une armée à s'avouer sa défaite. Rien d'extérieur, si ce n'est les mâts qui tombent. Tout se passe dans le cerveau du chef. Il se croit de force encore à vaincre ou se juge irrémédiablement battu. Les têtes froides ont évidemment un grand avantage; les impétueux ont bien aussi leur mérite : ils triomphent sans donner à la réflexion le temps d'ébranler leur fermeté.

La *Terpsichore*, au dire de William James, avait à peine un bras, une bouline, une amure, une écoute qui n'eussent été coupés par les boulets de la *Sémillante;* la vergue de grand hunier, la corne de brigantine, étaient brisées, le mât de misaine, le mât d'artimon, avaient également été atteints. Quel massacre, si la *Sémillante* eût

seulement tiré un peu plus bas! Il ne serait probablement pas resté sur la *Terpsichore* un homme vivant. On combattait à portée de pistolet, et c'étaient les vergues et les mâts de hune qui souffraient. Vit-on jamais canonniers plus mal inspirés! Ne les accusons pas cependant : prenons-nous-en à ce fatal *ras de métal* qui nous a joué, pendant toute la durée de la guerre, de si mauvais tours (1).

Ce ne fut qu'à huit heures quinze minutes, si l'on en croit l'écrivain anglais, que la *Terpsichore* put songer à poursuivre la *Sémillante*, qui s'éloignait. Le second du capitaine Motard, le lieutenant de vaisseau Duburquois, nous expliquera les motifs qui le déterminèrent à ne pas prolonger davantage la lutte. « A huit heures quarante minutes, expose-t-il dans son rapport, joint, comme un complément nécessaire, à celui du commandant de la *Sémillante*, M. Morice, officier de manœuvre, me fit prévenir que le commandant venait d'être porté au poste du chirurgien. Je me rendis aussitôt derrière pour le remplacer; M. Morice me succéda sur le gaillard d'avant. A mon arrivée sur le banc de quart, le bâtiment que nous combattions était par le travers de nos haubans d'artimon à tribord. Le feu continuait avec beaucoup de vivacité, particulièrement aux pièces de l'arrière, quoique la nuit fût extrêmement noire. » La relation anglaise confirme cette assertion. « Les pièces de retraite de la *Sémillante*, dit-elle, continuaient de hacher le gréement de la *Terpsichore*. »

Un combat de nuit est toujours à l'avantage de l'équipage le mieux discipliné. On cite à ce sujet l'opinion du capitaine Jervis, le futur vainqueur du combat de Saint-Vincent, l'amiral dont les leçons ont le plus profité au vainqueur de Trafalgar. Appelé par l'amiral Howe à donner son avis sur le moment où il convenait d'attaquer la flotte française qui couvrait, en 1782, le siège de Gibraltar, Jervis se prononça pour une action de nuit, se fondant sur la supériorité de discipline des équipages anglais. Il est certain que l'obscurité peut encourager bien des faiblesses. J'ai entendu raconter qu'une frégate française, la *Sultane*, si j'ai bonne mémoire, n'aurait peut-être pas été prise, en 1814, si les fanaux de sa batterie ne se fussent éteints sous la commotion produite par la canonnade. De la lumière! beaucoup de lumière!.. voilà ce qu'il faut aux Français. Ils n'ont pas plus de goût qu'Ajax pour les ténèbres.

« Je distinguai bientôt, poursuit le lieutenant de vaisseau Duburquois, que l'ennemi avait le dessein de venir sur bâbord; car il serrait peu à peu le vent de ce côté. Je voulus parer à ce mouvement qui exposait notre poupe, et j'ordonnai d'imiter promptement

(1) Page 594, ligne 37, au lieu de *de l'axe*, lisez *du ras de métal*.

la manœuvre de l'ennemi. Je dis à M. Roussin, commandant de la batterie, de faire mettre tout le monde aux pièces de bâbord. Malheureusement, il n'y eut qu'une partie de cet ordre qui put être exécutée : la manœuvre des voiles ne put être faite ; tous les bras de tribord étaient rompus. Les gabiers me prévinrent en même temps que cinq grands haubans étaient coupés à bâbord. Il y en avait également deux de moins au mât d'artimon. Ces avaries rendaient impossible l'exécution de l'ordre donné de tenir le vent. Je pris donc le parti de rester comme j'étais auparavant et de courir vent arrière, pour laisser aux gabiers le temps de repasser les bras. »

Les gabiers ! c'est par eux, plus encore que par les canonniers, que nous péchions. Les meilleurs peuplaient les pontons : ils s'étaient fait prendre sur les corsaires. Que de fois j'ai entendu mon père, j'ai entendu l'amiral Lalande, maudire ces expéditions d'aventure qui épuisaient les dernières ressources de notre inscription maritime, la plus belle pépinière d'hommes de mer que nation moderne ait jamais possédée ! Ce précieux legs de la monarchie s'en allait en détail, sans profit pour personne, pas plus pour les corsaires eux-mêmes que pour l'état. Il n'y a pas à le nier : un navire sans mâture est un navire perdu. L'ennemi peut tourner autour de lui tout à son aise et l'accabler de projectiles, pendant qu'il n'aura pas une pièce en mesure de répondre. On comprend donc fort bien l'inquiétude du lieutenant Duburquois lorsqu'il apprit que ses mâts chancelans n'étaient plus soutenus que par l'appui précaire d'un ou deux haubans. La manœuvre qu'il commanda était tout indiquée : on en imaginerait difficilement une autre. Nous avions eu un instant la victoire dans les mains : l'occasion fut manquée, quand le commandant Motard crut devoir augmenter sa distance. Il n'était pas aisé de la ressaisir.

« L'ennemi, nous apprend le commandant intérimaire de la *Sémillante*, avait achevé son mouvement, sans essayer cependant d'en profiter. Il tenait le vent. Bientôt il ne tira plus. Quelques minutes avant neuf heures, nous étions hors de portée. Nous cessâmes le feu de nos canons de retraite. » Les Anglais ont également constaté cette phase importante de l'engagement ; seulement, ils l'ont reportée à dix heures du soir. « A minuit, nous apprend William James, les deux frégates étaient à 1 mille 1/2 l'une de l'autre. L'équipage anglais dormit aux postes de combat. »

Le lieutenant de vaisseau Duburquois ne pouvait se dissimuler la gravité de la situation. « Je profitai, dit-il, de ce moment de relâche pour connaître nos avaries et les réparer. Je fis monter deux hommes de chaque pièce, afin qu'ils vinssent en aide aux gabiers. J'ordonnai en même temps aux différens maîtres de s'occuper chacun de son détail et de me rendre compte immédiatement du dom-

mage qu'ils y trouveraient. Le chirurgien-major me prévint, de son côté, qu'il y avait 22 hommes hors de combat. » Les pertes de l'ennemi étaient plus considérables encore : naturellement on l'ignorait. Sur un équipage de 180 hommes, la *Terpsichore* comptait 21 hommes tués, dont un lieutenant, et 22 blessés. Deux de ces hommes succombèrent plus tard à leurs blessures. La *Terpsichore* cependant se disposait à reprendre, dès qu'elle le pourrait, l'offensive. Les traditions de la marine anglaise, à cette époque, lui en faisaient une loi. Le capitaine eût été coupable qui se fût contenté de repousser l'attaque d'une frégate française : il était tenu, sous peine de passer devant une cour martiale, d'essayer, à tout risque, de la prendre. Plus d'un se trouva mal de cette obstination; d'autres lui durent une victoire remportée contre toute probabilité. Les armées de terre offraient le même spectacle : en notre faveur, cette fois. Rien de tel que de bien commencer.

L'état de sa mâture inquiétait surtout, et, disons-le, inquiétait à bon droit, le remplaçant du capitaine Motard. Il pouvait se rappeler que, faute d'avoir su réparer à temps ses avaries, la *Piémontaise* avait été récemment capturée par le *San-Fiorenzo*, à la reprise d'un combat qui donnait de meilleures espérances. Le lieutenant Duburquois, dans le rapport que nous avons sous les yeux, insiste avec raison sur les précautions qu'il crut, à ce sujet, devoir prendre. « Mes premiers soins, écrit-il, furent d'assurer le grand mât, qui n'était plus soutenu. Le temps se mit à grains, et il y eut un peu de pluie. Le vent fut alternativement calme et frais de l'est-nord-est. La mer, devenue houleuse, rendait de plus en plus inquiétantes les avaries de nos mâts. Nous avions le cap à l'ouest 1/4 sud-ouest. Je fis prendre peu à peu du sud à la route, pour éviter l'approche de Pointe-de-Galles, où nous avions appris qu'il y avait des croiseurs. »

Rendons-nous bien compte de la situation. Voici une frégate perdue, isolée, au milieu du vaste Océan-Indien. Qu'une voile apparaisse à l'horizon, cette voile sera nécessairement suspecte; la meilleure chance à prévoir, c'est que la voile soit neutre. Pour des secours, il n'en faut point attendre, ni du nord, ni du sud, ni de l'est, ni de l'ouest; on tournerait vainement les yeux vers les quatre points cardinaux. L'espoir de revoir un jour le port réside tout entier dans une marche supérieure assistée d'une mâture intacte. Quand les mâts branlent, quand les vergues fléchissent, fût-on cent fois vainqueur, eût-on renouvelé les prouesses de la *Surveillante*, eût-on vu l'incendie dévorer le *Québec* et couché triomphant sur le champ de bataille, il est impossible de ne point songer que peut-être les pontons de Portsmouth ne sont pas loin.

« A dix heures, écrit le lieutenant Duburquois, nous courions au sud-ouest : l'ennemi mit à notre route. J'ordonnai de l'observer toute la nuit et de ne pas l'écarter. Sa position au vent à nous le favorisait, en lui faisant sentir le premier la fraîcheur des brises. Nous eûmes très peu d'avantage sur lui. A quatre heures, il n'était pas à une lieue dans nos eaux. Enfin le jour se fit : je reconnus le bâtiment que nous avions combattu pour une frégate. Aucune relâche ne s'offrait à nous ; il n'était aucun lieu qui ne fût beaucoup plus long à atteindre que l'Ile-de-France. Toutes ces considérations me déterminèrent à y aller. Je fis part à M. Motard de mon opinion : il la partagea. Appuyé de son avis, j'ordonnai de faire route. L'ennemi nous suivit de près. Le 19, après midi, plusieurs grains l'amenèrent à un peu plus de deux portées de canon. Le lendemain, quelques boulets que je fis tirer en retraite parvinrent jusqu'à lui. Le vent nous sépara encore. Le 20, me trouvant à près de trois lieues de l'avant, et la brise étant assez fraîche de l'est-sud-est à l'est-nord-est, je vins au sud-ouest, du sud-ouest à l'ouest, puis à l'ouest-nord-ouest ; enfin, à trois heures, au nord-ouest, où je fis gouverner le reste de la nuit. Au jour, nous ne vîmes plus rien du haut des mâts. J'ordonnai de gouverner au sud, pour nous écarter un peu de la partie méridionale des îles Maldives. Le 21, je fixai la route au sud-est. »

Le 12 avril 1808, la *Sémillante* mouillait au Port-Louis de l'Ile-de-France. Le 7 mai, on la désarmait. On ne dira pas que ce repos n'eût été bien gagné. La pauvre frégate, littéralement, n'en pouvait plus. Que de réflexions suggère cette carrière aventureuse ! La guerre maritime sera toujours une très rude épreuve pour les tempéramens les plus robustes, pour les constitutions le mieux trempées. Au moins faudrait-il la faire dans des conditions d'égalité physique et morale. Ce fut à peine le cas de 1778 à 1783. Depuis lors, nous n'avons connu que des luttes sans espoir, que des combats où nous avions tout contre nous, le matériel, le personnel et le souvenir des rencontres passées. Si les marins de la république et de l'empire revenaient au monde, s'ils pouvaient contempler nos arsenaux regorgeant de richesses, nos rades couvertes de vaisseaux dans la plénitude de leur force et de leur armement, s'ils voyaient surtout ce bon ordre, cette méthode dont ils ne concevaient pas même l'idée, je suis sûr qu'ils s'étonneraient de la modestie de nos ambitions. Et pourtant ce serait folie, selon moi, de vouloir, dans l'état présent de l'Europe, aspirer à l'empire des mers. L'Angleterre a fait de cette domination la condition même de son existence : on ne lui arrachera pas le sceptre, sans que le continent tout entier s'en mêle. J'irai d'ailleurs plus loin : je ne vois pas trop, la chose fût-elle

possible, ce que la France aurait à y gagner. Si d'autres le savent, qu'ils nous le disent. Je n'ai donc jamais visé l'Angleterre dans mes méditations. Je n'ai jamais non plus demandé à l'Angleterre d'être notre alliée. Je reconnais, avec regret je le confesse, qu'il n'y a pas entre nous assez d'affinités de race pour qu'un rapprochement durable soit possible. L'Angleterre se souvient trop de son origine saxonne. Je lui demande d'être neutre, d'écarter de son sein les espérances hostiles : mes vœux ne vont pas au-delà. J'espérais mieux avant l'année 1870. Prenons-en notre parti et accommodons à cette situation nouvelle notre politique.

Le 20 novembre 1808, après une campagne de six années passées presque constamment en croisière, le capitaine Motard reprenait enfin la route de France sur sa vieille frégate convertie en « aventurier » et sous la conduite du fameux Surcouf (1). « Il avait, suivant le témoignage qui lui fut rendu par *le Moniteur* du 25 février 1809, parcouru un espace de 32,000 lieues dans les mers de l'Inde, soutenu avec succès cinq combats contre des forces supérieures et fait éprouver au commerce anglais une perte d'environ 28 millions de francs. » Hélas! le commerce anglais n'en était pas à 28 millions près! Sa prospérité date de la guerre acharnée que nous lui avons faite. Si le commandant de la *Sémillante* eût fait baisser pavillon à la *Terpsichore*, ce seul fait d'armes sauverait plus sûrement son nom de l'oubli que toutes les dévastations sur lesquelles s'étend avec complaisance *le Moniteur :* le capitaine Motard marcherait aujourd'hui de pair avec Ducouédic. Il s'en fallut de bien peu que ce résultat ne fût obtenu. Dans tout combat de mer, un boulet, un seul boulet, peut faire tourner la chance. On l'a bien vu, quand l'*Alabama* et le *Kearsage* se rencontrèrent dans les eaux de Cherbourg. On le vit également, en 1871, quand le *Bouvet* et le *Meteor* combattirent, en vue de la Havane, le combat de deux nations. Aussi faut-il être juste et ne pas marchander la gloire à ceux qui font bravement leur devoir. Le combat de la *Terpsichore* et de la *Sémillante* mérite d'occuper une place très honorable dans nos fastes maritimes. Nous comptons, après tout, beaucoup de ces belles journées. Ce qui nous manque, c'est le trophée : nous ne l'emportons pas aussi souvent que nos rivaux. Ils n'ont peut-être pas notre élan, — bien que l'*english pluck* ait aussi sa valeur ; — nous devrions leur emprunter leur ténacité. La ténacité, c'est la qualité anglaise par excellence. Leur structure physique elle-même en porte l'empreinte. Ils ont, qu'on

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er février 1886, p. 613, le retour de la *Sémillante* à Saint-Malo.

me passe l'expression, la mâchoire du boule-dogue : le morceau qu'ils ont saisi, ils ne le lâchent plus. Mon père, — je l'ai dit bien souvent; qu'il me soit permis de le répéter encore, — mettait la prise d'une frégate anglaise au-dessus de toutes les actions de guerre que l'histoire se plaît à célébrer. Ce fut toujours pour lui le comble de la gloire. Tel est l'immortel honneur que l'année 1810 réservait aux Duperré et aux Bouvet.

L'empire, quand il s'agissait de la marine, n'était pas prodigue de ses faveurs. Il lui tenait en quelque sorte rigueur. et l'empereur ne cessa jusqu'à son dernier jour de l'accuser de ses déceptions. Quel dévoûment cependant on rencontrait dans les rangs de cette flotte si souvent sacrifiée! Quel enthousiasme, je ne dirai pas pour la patrie seulement, mais pour la personne du souverain! J'ai vu ce sentiment poussé jusqu'à l'idolâtrie; je l'ai trouvé dans ma propre famille, vivace encore, quand déjà on le sentait s'évanouir peu à peu dans l'armée. Le capitaine Motard reçut, pour prix de ses services, le titre de baron, avec une dotation. On le nomma commandeur de la Légion d'honneur; on ne l'éleva pas au grade de contre-amiral. Le commandant de la *Sémillante* se tint pour amplement récompensé. Il était cependant capitaine de vaisseau depuis le 24 septembre 1803. En 1811, on lui confia le commandement de « l'école spéciale de la marine, » établie à Toulon. Pouvait-on placer de jeunes élèves sous une meilleure direction? Pouvait-on leur offrir un plus digne modèle à suivre? Instruction solide, distinction de manières et d'esprit, courage à toute épreuve, rien ne manquait au baron Motard. Mais bientôt la marine ne fut plus qu'une armée de réserve. L'empereur prit l'habitude d'y puiser à pleines mains des soldats. Le 11 septembre 1811, le capitaine de vaisseau Motard fut désigné pour commander, en qualité de colonel-major, l'équipage des marins de la garde impériale. Il avait alors quarante ans. Il passa en Allemagne : sa santé ne lui permit pas d'achever la campagne de Russie. Il dut rentrer en France et fut, sur sa demande, admis, le 25 novembre 1813, à prendre sa retraite.

La restauration le nomma contre-amiral honoraire. Il est mort à Honfleur, le 25 mai 1852, âgé, par conséquent, de quatre-vingt-un ans. Les fatigues de la mer, on le voit, ne tuent pas plus sûrement que les lits de plume. Bouvet lui-même, le glorieux Bouvet, ne terminera sa brillante existence que le 18 juin 1860, dans sa quatre-vingt-cinquième année.

E. Jurien de La Gravière.

UNE

ÉDUCATION D'ARTISTE

AU XVe SIÈCLE

LA JEUNESSE DE LÉONARD DE VINCI.

I. Charles Ravaisson-Mollien, *les Écrits de Léonard de Vinci*. Paris, 1881. — Id., *les Manuscrits de Léonard de Vinci*, 2 vol. Paris, 1881-1883. — II. Richter, *The literary Works of Leonardo da Vinci*, 2 vol. Londres, 1883. — III. Uzielli, *Ricerche intorno a Leonardo da Vinci*, 2 vol. Florence et Rome, 1872-1884. — IV. Charles Brun, *Leonardo da Vinci*. Leipzig, 1879. — V. Baron H. de Geymüller, *les Derniers travaux sur Léonard de Vinci*. Paris, 1887.

Quand on parle de Léonard de Vinci, l'idée de jeunesse est si étroitement liée à celle de ce radieux génie qu'elle semble s'étendre à toutes les parties de sa longue carrière. Si aucun maître n'a eu moins à compter avec les tâtonnemens et les déceptions de la première heure, si, dès ses débuts, il a atteint à la perfection, aucun aussi n'a moins connu les défaillances de la vieillesse. A considérer la fraîcheur de ses impressions, la vivacité de son style, son ardente curiosité et cet éternel sourire qu'il a su conserver jusqu'au bout, on dirait que Léonard a toujours eu vingt ans, de même que son rival et ennemi Michel-Ange semble avoir toujours été un sexagénaire. Léonard vieux, sombre, infirme, est aussi difficile à se représenter que Michel-Ange jeune et gai. Agé de près de soixante-dix ans, il se décide d'un cœur léger à franchir les Alpes, persuadé

qu'il saura contenter toutes les fantaisies du jeune et fougueux vainqueur de Marignan; peu de jours avant sa mort, il recueille encore des notes avec une ardeur juvénile : pourquoi faire? grands dieux! pour les mettre en œuvre dans l'autre monde! — Ne serait-ce pas que Léonard représente la Renaissance avec toutes ses aspirations généreuses, et qu'il personnifie ce printemps de l'esprit humain, étouffé dans sa fleur par les luttes religieuses, comme Michel-Ange personnifie l'esprit de révolte, les tristesses, les angoisses de la foi menacée par la science, de la morale si facilement sacrifiée par les humanistes et les artistes, ces trop accommodans courtisans de la tyrannie! — Si donc je viens étudier ici ce que j'appelle la jeunesse de Léonard de Vinci, il s'agit moins d'une étape dans son développement intellectuel, — nul artiste n'a moins varié que lui, — que d'une division purement chronologique, d'une période sur laquelle des recherches récentes permettent de jeter une lumière nouvelle. Ces recherches, entreprises presque simultanément en France par M. Charles Ravaisson, qui s'est consacré, avec tant de dévoûment, à la publication des manuscrits de Léonard conservés à l'Institut, en Allemagne par M. Richter, en Italie par M. Uzielli, nous ont révélé de nombreux détails sur la famille de Léonard, sur les péripéties de son adolescence, sur ses premiers travaux. Je m'efforcerai à mon tour de compléter les découvertes de mes prédécesseurs, découvertes qui ont surtout eu pour point de départ des documens écrits, par une étude minutieuse des dessins du maître, cette source inestimable d'informations absolument négligée jusqu'ici.

I.

Léonard naquit en 1452, à Vinci, dans les environs d'Empoli, entre Florence et Pise, sur la rive droite de l'Arno. Vinci est une de ces bourgades perdues dans les plis et replis qui forment le Monte-Albano. D'un côté, la plaine avec le fleuve tour à tour à sec ou roulant bruyamment ses flots jaunâtres; de l'autre, le paysage le plus accidenté, des monticules sans fin, parsemés de villas, et, de loin en loin, quelque massif plus imposant dont la cime dénudée se couvre au coucher du soleil de reflets violacés.

La patrie de Léonard était bien alors telle que nous la voyons aujourd'hui : une nature sévère, plutôt que riante et exubérante, un terrain rocailleux bordé de murs interminables, par-dessus lesquels, aux abords des propriétés, s'échappent quelques branches de rosiers; pour principale végétation, des vignes et des oliviers. De distance en distance, une villa, un casin, une ferme, riante de loin avec ses murs jaunes et ses volets verts; mais, si vous pénétrez à

l'intérieur, vous ne trouvez que nudité et pauvreté; des parois n'ayant pour tout ornement qu'un crépi; le béton ou une couche de briques tenant lieu de parquet; peu de meubles, et des plus simples; ni tapis ni tentures, rien qui éveille l'idée du confort, pour ne pas dire du luxe; aucune précaution contre le froid, qui est fort vif dans ces parages pendant les longs mois d'hiver.

Sur ces hauteurs s'est développée une race sobre, laborieuse, alerte, également éloignée de la nonchalance romaine, du mysticisme ombrien, ou de la névrose napolitaine. Les agriculteurs y forment la grande majorité; les rares artisans qu'on rencontre ne travaillent que pour la consommation locale. Quant aux esprits plus ambitieux, l'horizon étant trop borné autour de leur clocher, c'est à Florence, à Pise ou à Sienne qu'ils vont chercher fortune.

Les biographes modernes nous parlent du château dans lequel naquit Léonard; ils évoquent la figure du précepteur attaché à la famille, la bibliothèque dans laquelle l'enfant trouva un premier aliment à sa curiosité. C'est là de la légende, il faut le proclamer bien haut, non de l'histoire. Il existait bien un château à Vinci, mais c'était un château-fort, une citadelle occupée par les Florentins. Quant aux parens de Léonard, ils n'occupaient qu'une maison, fort modeste très certainement, et encore ne sait-on pas au juste si cette maison se trouvait au bourg même de Vinci ou un peu plus loin, dans le village d'Anchiano. Quant au domestique, il ne se composait que d'une *fante*, c'est-à-dire d'une servante, aux gages de 8 florins par an.

La famille de Léonard était d'ailleurs absolument étrangère à la culture des arts. Sur cinq des ascendans du peintre, du côté paternel, quatre avaient rempli les fonctions de notaire, et ces honorables officiers ministériels en avaient gardé le préfixe de *ser*, correspondant à notre mot « maître : » c'étaient le père de l'artiste, son bisaïeul, son trisaïeul et le père de celui-ci. Ne nous étonnons pas de voir cet esprit indépendant par excellence se développer dans une étude encombrée de poudreux dossiers. Les notaires italiens ne ressemblaient pas tous à ceux que nos dramaturges ont traduits sur la scène. Brunetto Latini, le maître de Dante, pour avoir rempli les fonctions de tabellion, n'avait rien de la gravité pédantesque que nous nous sommes habitués à prêter à ses confrères. Un autre notaire, ser Lappo Mazzei de Prato, est connu par des lettres pleines de traits piquans sur les mœurs de ses contemporains et écrites dans le plus pur idiome toscan du XIVe siècle; au XVe siècle, le notaire de Nantiporto a rédigé une chronique de la cour romaine parfois fort peu édifiante.

Le jeune Léonard connut encore son grand-père paternel, Antonio di ser Piero, âgé de quatre-vingt-cinq ans à l'époque où l'en-

fant en comptait cinq, ainsi que sa grand'mère, de vingt et un ans plus jeune que son mari. Leurs fils, ser Piero, comptait vingt-deux ou vingt-trois ans au moment de la naissance de Léonard. Ce fut un homme actif, intelligent, entreprenant, le véritable artisan de la fortune des siens. Parti de presque rien (1), il augmenta rapidement sa clientèle, acquit immeubles sur immeubles, bref, de pauvre notaire de village, devint un personnage riche et honoré. En 1498 notamment, nous le trouvons possesseur de plusieurs maisons et de nombreux domaines. A en juger par la brillante impulsion qu'il sut donner à ses affaires, à en juger aussi par ses quatre mariages, qui avaient été précédés d'une liaison irrégulière, ainsi que par sa nombreuse progéniture, c'était certainement une nature vivante et exubérante, une de ces figures de patriarche peintes avec tant de verve par Benozzo Gozzoli sur les murs du Campo-Santo de Pise.

Ser Piero connut tout jeune celle qui, sans devenir sa femme, devait être la mère de son fils aîné. C'était une certaine Catherine, probablement une simple paysanne, du bourg de Vinci ou des environs. (Un auteur anonyme du XVIe siècle affirme toutefois que Léonard était *per madre nato di bon sangue*.) La liaison ne fut pas de longue durée : ser Piero se maria l'année même de la naissance de Léonard, tandis que Catherine, de son côté, épousa un de ses compatriotes, répondant au nom de Chartabrigha ou Accartabrigha di Piero di Luca, probablement aussi un paysan. D'après les habitudes modernes et le code civil, la mère aurait dû se charger du jeune Léonard. Il en allait autrement au XVe siècle. C'était le père d'ordinaire qui subissait les conséquences de ses fautes de jeunesse. Partout, à la cour des grands, dans les familles bourgeoises, dans les intérieurs d'artistes, chez l'orfèvre Ghini, chez les peintres Filippo Lippi et Mantegna, les bâtards grandissent à côté des enfans issus de légitime mariage. Il en avait été ainsi de Léon-Baptiste Alberti, le glorieux précurseur de Léonard ; il en fut de même sans doute de deux de ses futurs condisciples, Atalante et Zoroastre.

Les biographes se sont évertués à laver Léonard de cette tache; ils ont tout mis en œuvre pour établir que son père avait du moins eu recours à une procédure réparatrice, qu'il était survenu une légitimation, ne fût-ce qu'un semblant de légitimation. Rien n'a pu prévaloir contre l'évidence. Qu'importe d'ailleurs à la gloire du maître !

On ignore ce que devint la mère de Léonard et même si celui-ci

(1) Une de ses places, celle de procureur du couvent de l'Annonciation, ne lui rapportait que 2 florins larges par an (environ 100 francs). En 1451, la fortune immobilière de son père Antonio n'équivalait qu'à un revenu annuel de 750 francs de notre monnaie. Comme cette fortune fut partagée entre ses deux fils, c'est environ 400 fr. de revenu que ser Piero tenait de l'héritage paternel.

continua d'avoir quelques rapports avec elle. Dans un des manuscrits du *South-Kensington-Museum* publiés par M. Richter, l'artiste parle, il est vrai, d'une femme qu'il appelle « Catarina » tout court et à laquelle il fit faire des obsèques très honorables ; or cette femme, d'après l'hypothèse admise par M. Richter dans un premier travail, n'aurait été autre que sa mère. Après plus ample informé, il se trouve que ce fut seulement une domestique au service de Léonard.

Un point autrement intéressant dans la recherche des origines de Léonard et de ses attaches de famille, c'est le caprice du sort qui fit naître cette organisation artiste entre toutes dans le milieu le plus bourgeois, de l'union d'un notaire et d'une paysanne. On a beau jeu, lorsqu'il s'agit de Raphaël, par exemple, pour parler de sélection de race, de prédispositions héréditaires, d'entraînement par l'éducation. Pour la majorité des autres artistes célèbres, les aptitudes ou la profession des parens ne sont rien, la vocation personnelle, ce don mystérieux, tout. Mais si les parens de Léonard furent impuissans à lui donner le génie, ils lui donnèrent du moins une santé robuste, un sang généreux.

Au début, la situation de Léonard fut relativement enviable ; ses deux premières belles-mères n'eurent point d'enfans, et cette circonstance explique comment elles adoptèrent en quelque sorte le petit intrus. Léonard comptait déjà vingt-trois ans en 1475, que son père, qui regagna si bien le temps perdu, attendait toujours un rejeton légitime. Mais du jour, au contraire, où l'adolescent vit arriver le premier frère, c'en fut fait de son bonheur, de sa tranquillité sous le toit paternel. Il comprit qu'il n'avait plus qu'à chercher fortune au dehors, et il ne se le fit pas dire deux fois. A partir de ce moment aussi, son nom, dans les pièces officielles, disparaît de la liste des membres de la famille.

Finissons-en tout de suite avec l'histoire des rapports de Léonard et de sa famille naturelle, qui fut si loin d'être pour lui une famille d'adoption. Ser Piero mourut le 9 juillet 1504, à l'âge de soixante-dix-sept ans, et son fils enregistra sa mort en termes fort laconiques. Parmi ses quatre belles-mères, Albiera di Giovanni Amadori, Francesca di ser Giuliano Lanfredini, Margherita di Franco di Jacopo di Guglielmo et Lucrezia di Guglielmo Cortegiani, la dernière seule, Lucrezia (qui vivait encore en 1520), est mentionnée avec éloges par un poète ami de Léonard, Bellincioni. Quant à ses neuf frères et à ses deux sœurs, tous issus des deux derniers mariages de son père, ils semblent avoir été pour leur frère consanguin des adversaires plutôt que des amis. Après la mort de leur oncle notamment, vers 1507, des difficultés d'intérêt s'élevèrent entre eux. Francesco da Vinci avait, par son testament du 12 août 1504, laissé quelques lopins de terre à Léonard : de là le procès. Un rapproche-

ment se produisit cependant plus tard. En 1513, pendant le séjour de Léonard à Rome, une de ses belles-sœurs chargea son mari de la rappeler au souvenir de l'artiste, alors au comble de la gloire. Léonard, dans son testament, laissa également à ses frères un témoignage d'affection : il leur légua les 400 florins qu'il avait déposés à l'hospice de Sainte-Marie-Nouvelle, à Florence. Melzi, dans la lettre adressée aux frères de Léonard pour leur annoncer la mort du maître, ajoute que celui-ci leur a légué son petit domaine de Fiesole. Le testament, toutefois, est muet sur ce point. Enfin, un de ses ouvrages de jeunesse, le carton avec Adam et Ève, resta en possession d'un de ses parens (Vasari dit son oncle), qui en fit don plus tard à Octavien de Médicis.

Aucun autre membre de la famille des Vinci n'a marqué dans l'histoire, à l'exception d'un neveu de Léonard, Pierino, sculpteur habile, mort à Pise vers le milieu du XVIe siècle, âgé de trente-trois ans seulement. Le seul trait dont les Vinci aient hérité de leur auteur commun, c'est, semble-t-il, une santé robuste et une rare vitalité. En effet, la progéniture de ser Piero s'est perpétuée jusqu'à nos jours. En 1869, un chercheur heureux, M. Uzielli, découvrit près de Montespertoli, dans un endroit appelé Bottinaccio, un paysan nommé Thomas Vinci. Vérification faite, ce paysan, qui détenait alors les papiers de la famille (1), et qui, comme son ancêtre, compte une nombreuse progéniture, s'est trouvé être un descendant de Dominique, l'un des frères de Léonard. Par un souvenir touchant dans une famille si cruellement déchue, Thomas de Vinci a donné à son fils aîné le glorieux prénom de Léonard.

Après avoir fait connaître la famille de Léonard de Vinci, il est temps de nous occuper des dispositions de l'enfant de génie, de cette nature si splendidement douée, de ce cavalier accompli, de ce Protée, de cet Hermès ou de ce Prométhée, surnoms qui reviennent à tout instant sous la plume des contemporains émerveillés. Jamais on ne célébrera plus dignement cette figure radieuse que ne l'a fait Vasari dans son recueil des vies des artistes : « On voit la Providence faire pleuvoir les dons les plus précieux sur de certains hommes, souvent avec régularité, parfois avec profusion ; on la voit réunir sans mesure en un même être la beauté, la grâce, le talent, et porter chacune de ces qualités à une telle perfection que, de quelque côté que se tourne ce privilégié, chacune de ses actions est tellement divine que, distançant tous les autres hommes, ses qualités apparaissent, ce qu'elles sont en réalité, comme accordées par Dieu et non acquises par l'industrie humaine. C'est ce que l'on

(1) Ces papiers font aujourd'hui partie des archives de l'académie des Lincei, à Rome.

a pu voir dans Léonard de Vinci, qui réunissait à une beauté physique au-dessus de tout éloge une grâce infinie dans tous ses actes ; quant à son talent, il était tel, que n'importe quelle difficulté se présentait à son esprit, il la résolvait sans effort. Chez lui, la dextérité s'alliait à une force très grande, l'esprit et le courage avaient en lui quelque chose de royal et de magnanime. Enfin, sa réputation grandit tellement, que, répandue partout de son vivant, elle s'étendit encore davantage après sa mort. » Vasari a surtout une belle expression, intraduisible, pour peindre la majesté de la figure : *Lo splendor dell'aria sua, che bellissimo era, rissereneva ogni animo mesto.*

Déjà la Renaissance avait compté une de ces organisations exceptionnelles, unissant aux plus rares aptitudes de l'esprit tous les dons du corps, la beauté, l'adresse, la force. A la fois mathématicien, poète, musicien, philosophe, architecte, sculpteur, disciple fervent des anciens et novateur hardi, Léon-Baptiste Alberti, le grand penseur et le grand artiste florentin, excellait dans tous les exercices physiques. Les chevaux les plus sauvages tremblaient devant lui ; il savait sauter à pieds joints par-dessus les épaules d'un adulte ; dans la cathédrale de Florence il lançait en l'air une pièce de monnaie avec une telle force qu'on l'entendait résonner contre la voûte du gigantesque édifice. Le temple de Saint-François à Rimini, le palais Ruccellaï à Florence, l'invention de la chambre claire, les plus anciens vers libres faits dans la langue italienne, la réorganisation du théâtre italien, les traités de la peinture, de la sculpture, de l'architecture, et tant d'autres œuvres supérieures, tels sont les titres qui recommandent Alberti à l'admiration, à la gratitude de la postérité. Mais la Renaissance, en approchant de la maturité, devait donner à un autre enfant de Florence encore plus de puissance, encore plus d'envergure. Comparé à Léonard, combien l'esprit d'Alberti ne paraît-il pas plus compassé, plus étroit, plus timoré !

Ces facultés puissantes de l'esprit ne nuisaient pas aux qualités du cœur. De même que Raphaël, Léonard se distinguait par sa bonté infinie ; de même que lui, il témoignait de l'intérêt et prodiguait de l'affection jusqu'aux animaux privés d'intelligence. Léonard, nous dit Vasari, avait tant de séduction dans ses manières et dans sa conversation, qu'il gagnait tous les cœurs. Aussi, n'ayant en quelque sorte rien à lui, et travaillant peu, il trouvait moyen d'avoir toujours des domestiques, ainsi que des chevaux, qu'il aimait beaucoup, comme en thèse générale toutes les autres sortes d'animaux ; il élevait et dressait ceux-ci avec autant d'amour que de patience. Souvent, en passant par les endroits où l'on vendait des oiseaux, il les achetait et, les retirant lui-même de leur cage, il

leur rendait la liberté. Un contemporain de Léonard, Andrea Corsali, écrivait en 1515 à Julien de Médicis, du fond de l'Inde, que, pas plus que *il nostro Leonardo da Vinci*, les habitans de ces régions ne permettaient de faire du mal à un être animé. Ce besoin d'affection, cette libéralité, cette habitude de considérer ses élèves comme sa famille, sont autant de traits qui rapprochent Léonard et Raphaël, autant de traits qui les différencient de Michel-Ange, l'artiste misanthrope, solitaire, ennemi des fêtes et des plaisirs. Au point de vue de la conduite d'une carrière, Raphaël, au contraire, se rapproche de Michel-Ange bien plus que de Léonard. Celui-ci représente l'insouciance, le laisser-aller : Raphaël, au contraire, prépare avec un soin extrême son avenir ; à la fois laborieux et habile, il s'occupe de bonne heure de jeter les bases de sa fortune, tandis que Léonard vit au jour le jour, et subordonne sa vie aux exigences de la science.

L'enfant, — et sur ce point nous n'hésiterons pas à ajouter foi au témoignage de Vasari, — l'enfant montra dès le début une envie démesurée, parfois même désordonnée, de tout apprendre ; il aurait fait les plus grands progrès, n'eût été l'instabilité de son humeur : il commençait avec ardeur à étudier une science après l'autre, allait du premier bond au cœur des questions, mais abandonnait avec la même facilité le travail commencé. Dans le peu de mois qu'il consacra à l'arithmétique, ou plutôt aux mathématiques, il y acquit de telles connaissances, qu'à tout instant il confondait son maître, le mettait à quia. La musique ne l'attira pas moins, il excella surtout dans le maniement du luth ; cet instrument lui servit plus tard pour accompagner les chants qu'il improvisait. Bref, comme un autre Faust, il voulut parcourir le vaste cycle des connaissances humaines et, non content de s'être assimilé les inventions acquises par ses contemporains, s'attaquer directement à la nature pour reculer le champ de la science. Malgré cette universalité précoce, ce qui le passionna au-delà de toute expression, ce furent les arts plastiques ; il mit la plus grande ardeur à dessiner et à modeler.

Comme chez tous les grands artistes, on trouve, au début de la carrière de Léonard, la légende du premier chef-d'œuvre : « Un fermier, nous raconte-t-on, avait prié ser Piero da Vinci de faire décorer à Florence une rondache qu'il avait fabriquée du bois d'un figuier de sa terre ; ser Piero chargea son fils d'y peindre quelque chose, sans lui dire d'où elle venait. Léonard, voyant qu'elle était tordue et grossièrement travaillée, la redressa au feu et la donna à un tourneur pour la dégrossir et la polir. Après l'avoir enduite de plâtre et arrangée à sa façon, il se mit à réfléchir au sujet qu'il pourrait y représenter, quelque sujet de nature à effrayer ceux qui attaqueraient le possesseur de cette arme, et à produire l'effet de

la tête de Méduse. Dans ce dessein, il rassembla dans un endroit où lui seul entrait des grillons, des sauterelles, des chauves-souris, des serpens, des lézards et autres espèces d'animaux étranges ; en les mélangeant, il en tira un monstre horrible et effroyable, dont le souffle empoisonnait et remplissait l'air de flammes ; sortant d'un rocher sombre et brisé, il répandait un noir venin de sa gueule ouverte ; ses yeux lançaient du feu, son nez de la fumée. Le jeune artiste souffrit beaucoup, pendant ce travail, de l'odeur que répandaient tous ces animaux morts ; mais son ardeur lui faisait tout braver. L'œuvre achevée, comme, ni son père ni le paysan ne réclamaient la rondache, Léonard avertit le paysan de la faire prendre. Ser Piero se rendit donc un matin dans la pièce occupée par son fils, et ayant frappé à la porte, Léonard lui ouvrit en le priant d'attendre un peu ; puis le jeune homme, étant rentré, plaça la rondache dans son jour sur le chevalet, et arrangea la fenêtre de façon que la lumière tombât sur la peinture en rayons éblouissans. Ser Piero, au premier aspect, oubliant ce qu'il venait chercher, éprouva comme une secousse nerveuse, ne pensant pas que ce n'était là qu'une rondache et encore moins que ce qu'il voyait fût une peinture ; il recula d'un pas, mais Léonard le retint et lui dit : « Mon père, cet ouvrage produit l'effet que j'en attendais ; prenez-le donc et emportez-le. » Ser Piero fut émerveillé et loua hautement l'étrange raisonnement de son fils. Il acheta secrètement chez un mercier une autre rondache, ornée d'un cœur percé d'une flèche, et la donna au paysan, qui en conserva toute sa vie une grande reconnaissance. Ensuite, il vendit secrètement la rondache de Léonard 100 ducats à des marchands florentins, qui ne tardèrent pas à en obtenir 300 du duc de Milan. » — Le récit du biographe est évidemment chargé, mais rien ne nous autorise à croire que le fond n'en soit pas exact, ces sortes de plaisanteries étant absolument dans les habitudes de Léonard. Qui sait? peut-être est-ce cette rondache qui servit dans la suite de passeport à Léonard lorsqu'il alla chercher fortune à la cour des Sforza.

Ainsi, dès son enfance, Léonard recherchait ces sujets bizarres : le monstre peint sur la rondache, la Gorgone entourée de serpens, qui jurent si singulièrement avec les préoccupations de plus en plus littéraires des artistes italiens contemporains. De même dans la *Tentation d'Adam et d'Eve*, nous le verrons poursuivre la reproduction des moindres détails de la végétation. Sa curiosité ardente s'étendait jusqu'aux problèmes de l'ordre le plus délicat, on serait tenté de dire le plus scabreux ; M. Taine l'a excellemment montré dans une de ces analyses pénétrantes où, en quelques lignes, il nous en apprend plus sur le génie d'un maître que d'autres en de gros volumes, et qu'il faut reproduire telles quelles, faute de pou-

voir dire mieux: « Quelquefois, écrit l'auteur du *Voyage en Italie*, parmi de jeunes athlètes fiers comme des dieux grecs, on trouve un bel adolescent ambigu, au corps de femme, svelte et tordu avec une coquetterie voluptueuse, pareil aux androgynes de l'époque impériale, et qui semble, comme eux, annoncer un art plus avancé, moins sain, presque maladif, tellement avide de perfection et insatiable de bonheur qu'il ne se contente pas de mettre la force dans l'homme et la délicatesse dans la femme, mais que, confondant et multipliant par un singulier mélange la beauté des deux sexes, il se perd dans les rêveries et les recherches des âges de décadence et d'immoralité. On va loin quand on pousse à bout cette recherche des sensations exquises et profondes. » Aussi bien Léonard n'est-il pas un de ces esprits concrets, pour lesquels la nature n'est qu'une source de thèmes pittoresques destinés à mettre en évidence le talent du peintre; il l'embrasse dans son infinie variété, et qui sait? peut-être est-ce parce qu'il l'a étudiée dans toutes ses déformations, toutes ses laideurs, qu'il est parvenu également à nous la montrer sous sa beauté la plus pure, la plus idéale.

II.

Le père de Léonard semble avoir résidé plus souvent à Florence qu'à Vinci, et c'est dans la capitale de la Toscane, à coup sûr, et non dans l'obscure bourgade de Vinci, que se développèrent les brillantes facultés de l'enfant. On a réussi dans les derniers temps à déterminer l'emplacement de la maison occupée par la famille : elle était située sur la place San-Firenze, exactement à l'endroit où s'élève aujourd'hui le palais Gondi. Elle disparut vers la fin du XVe siècle, époque à laquelle Giuliano Gondi la fit démolir pour la remplacer par le palais auquel il donna son nom. D'après une légende qui a pour elle toutes les apparences de la vérité, le père, frappé des aptitudes de l'adolescent, porta quelques-unes de ses esquisses à Verrocchio, avec lequel il était particulièrement lié, et le pria de lui en dire son avis. Celui-ci, rendant justice à ces essais, n'hésita pas à se charger de l'instruction du fils de son ami.

Vers l'époque à laquelle le jeune Léonard entra dans l'atelier de Verrocchio, l'école florentine était parvenue à cette crise climatérique où il faut, soit abdiquer, soit se renouveler. La révolution inaugurée par Brunellesco, Donatello et Masaccio, avait donné tout ce qu'elle était capable de donner ; aussi voyons-nous leurs successeurs du dernier tiers du XVe siècle flotter entre l'imitation et le mnaiérisme, incapables qu'ils étaient de féconder un héritage désormais usé. Dans l'architecture, quel que fût le talent des San-Gallo, le sceptre ne tarda pas à passer dans les mains de l'Urbinate Bra-

mante, puis dans celles des représentans de la Haute-Italie : Vignole, qui est né près de Modène, Serlio, qui a pour patrie Bologne, Palladio, le plus célèbre des enfans de Vicence. Dans la sculpture, un seul Florentin fait encore figure ; il est vrai qu'il s'appelle Michel-Ange ; mais autour de lui quelle médiocrité, et comme on sent bien qu'ici le dernier mot a été dit !

Comparé au rôle de Michel-Ange, celui de Verrocchio, le dernier grand sculpteur florentin du XVe siècle, peut manquer d'éclat ; il ne manqua pas, à coup sûr, d'utilité. Verrocchio fut avant tout un chercheur, sinon un trouveur ; organisation essentiellement incomplète, mais esprit très suggestif, il sema plus qu'il ne récolta (1), et forma plus d'élèves qu'il ne produisit de chefs-d'œuvre. Son bagage est relativement léger. Quand on aura cité l'*Enfant au dauphin*, le *David*, le gamin si anguleux et si fier du musée national de Florence, puis l'*Incrédulité de saint Thomas*, le superbe bronze ample et ému qui tient si dignement sa place dans une des niches d'Or San-Michele, ce Panthéon de la sculpture florentine, et par-dessus tout la statue équestre du *Colleone*, à Venise, d'une tournure si martiale, on aura épuisé la liste de ses titres de gloire. Ses autres productions témoignent toutes des lacunes de ce talent, dont la patience et l'opiniâtreté forment les qualités maîtresses. Mais la révolution poursuivie par Verrocchio, peut-être avec le concours de Léonard, était grosse de conséquences : elle ne tendait à rien moins qu'à la substitution de l'élément pittoresque, souple, ondoyant et vivant, aux formules plastiques et décoratives, parfois un peu trop faciles, de ses devanciers. Rien de moins arrêté d'ordinaire que ses contours ; la ligne générale ne se dégage que péniblement ; il ignore surtout l'art de marier une statue ou un bas-relief à l'architecture qui doit l'encadrer, comme le prouve surabondamment son *Enfant au dauphin*, avec son attitude si délicieusement guindée et invraisemblable. C'est le maître aux physionomies chiffonnées, aux draperies fouillées et tourmentées et, à cet égard, personne ne s'est moins inspiré de l'antiquité, soit que l'on considère la netteté de la conception (tout comme Léonard, il ignore les idées littéraires, les traits d'esprit, le pathétique convenu et courant), soit que l'on s'attache à la distinction ou à la plénitude des formes. Mais il apporte une sincérité extraordinaire dans son travail ; il sait faire courir un frisson de vie à travers ses membres si grêles, rendre la moiteur de la peau, obtenir avec ses draperies aux mille plis des effets saisissans

(1) Dans un volume publié il y a peu de jours, M. le docteur Bode, l'un des directeurs du musée de Berlin, a suivi avec une rare sagacité, à travers une masse de sculptures et de peintures, la trace de l'influence de Verrocchio. (*Italienische Bildhauer der Renaissance*; Berlin, Spemann, 1887, p. 86 et suiv.)

de clair-obscur, donner de la couleur aux motifs en apparence les plus simples. Cette réaction contre la froideur des deux maîtres toscans alors le plus en vogue, Mino de Fiesole et Matteo Civitale de Lucques, était nécessaire; peut-être dans son zèle Verrocchio dépassa-t-il le but. Mais ce qui prête le plus de charme aux compositions de ses dernières années, c'est la douceur de ses types, par exemple dans son saint Thomas, une sorte de sourire attristé, désillusionné, le sourire léonardesque.

Verrocchio cultivait aussi la peinture, mais ce fut tant pis pour lui, car il ne s'éleva pas au-dessus du médiocre. C'est donc à ses confrères que nous devons demander de quelle nature étaient les enseignemens qu'ils pouvaient donner à notre jeune débutant. Comme à toutes les époques où l'inspiration faiblit, il régnait alors de par les ateliers florentins un esprit de discussion, de critique à outrance, propre avant tout à décourager et à énerver. Ne pouvant plus produire des œuvres simples et fortes, comme les glorieux maîtres de la première moitié du siècle, les Masaccio, les fra Angelico, les Piero della Francesca, voire les Andrea del Castagno, chaque peintre cherchait à faire du nouveau, de l'extraordinaire, de la *terribilità;* — c'est le mot par lequel Vasari désigne cette préoccupation, — et par là de se mettre au-dessus de la critique. Rien de plus maniéré que ces peintures florentines de la fin du xve siècle; on donnerait volontiers toute la science d'un Pollajuolo pour un peu d'inspiration. En matière de beauté féminine, l'idéal d'alors était un type souffreteux, morbide, des visages pâles et amaigris, aux paupières alourdies, aux regards voilés, au sourire attristé, séduisans malgré l'incorrection des lignes, et comme reflétant un dernier rayon de la poésie mystique du moyen âge. Cet idéal, également éloigné des figures robustes et presque viriles de Masaccio, de Piero della Francesca, d'Andrea del Castagno, et de la distinction sévère, mais sèche, de celle de Ghirlandajo, fut poursuivi en premier lieu par fra Filippo Lippi, imité en cela par son fils Filippino et par Botticelli, « l'inquiet, l'incorrect et l'exquis Botticelli ». C'était le maniérisme sous une de ses formes les plus dangereuses.

Il fallut toute la puissance du génie de Léonard pour tirer la peinture de cette impasse. Après s'être attaché à obtenir un contour plus affiné, un modelé plus souple, des formes plus pleines, il renouvela l'idéal de ses compatriotes en greffant sur leurs figures trop sentimentales et trop maladives la suavité et la morbidesse de la beauté milanaise, qui tient un si juste milieu entre l'opulence des lignes et des formes propres aux Romaines et la maigreur du type florentin. Mais lui aussi fit la triste expérience que désormais Florence agonisait : c'est au dehors qu'il dut chercher des modèles, des protecteurs et des élèves.

Mais revenons à notre point de départ, c'est-à-dire à la mise en apprentissage, — c'était alors le terme consacré, — de Léonard chez Verrocchio, et aux rapports du maître avec l'élève. Né en 1435, Andrea Verrocchio ne comptait que dix-sept ans de plus que son élève, avance qui peut paraître relativement faible vis-à-vis d'un génie aussi précoce que Léonard. Ajoutez que le brave sculpteur florentin s'était développé avec une lenteur extrême : il s'était consacré longtemps à l'orfèvrerie. La première statue qui le mit en évidence fut le *David* de bronze, terminé en 1476. Les deux seuls ouvrages de quelque importance qu'il eût exécutés auparavant étaient le sarcophage de bronze de Jean et de Pierre de Médicis, dans la sacristie de l'église Saint-Laurent (terminé en 1472) et un projet de mausolée pour le cardinal Forteguerra (1474). Encore le sarcophage ne contient-il pas de figures et le mausolée ne fut-il terminé qu'après la mort du maître. Puis vinrent, vers 1477, le petit bas-relief de la *Décollation de saint Jean-Baptiste*, destiné à l'autel d'argent du baptistère ; entre 1476 et 1483, l'*Incrédulité de saint Thomas*, et enfin, vers la fin de cette trop courte carrière (Verrocchio mourut en 1488, âgé de cinquante-trois ans seulement), la statue équestre du Colleone, son chef-d'œuvre, restée inachevée.

A ces dates opposons maintenant quelques-uns des points de repère du développement de Léonard. Nous ignorons, à la vérité, quand il entra dans l'atelier de Verrocchio, mais ce fut à coup sûr longtemps avant 1472, car à ce moment, âgé de vingt ans, il se faisait recevoir membre de la corporation des peintres de Florence ; en 1473, ainsi que le prouve un dessin sur lequel je reviendrai, il maniait déjà à la perfection la plume ; enfin le commerce des deux artistes se poursuivit jusqu'en 1476 au moins, comme le prouvent des accusations anonymes portées contre eux par quelque ennemi. Me taxera-t-on de témérité si, armé de ces dates, je viens soutenir, contrairement à l'opinion commune, qu'il y a eu entre l'élève et le maître un échange particulièrement avantageux pour ce dernier, que Léonard a donné à Verrocchio autant, peut-être plus qu'il n'a reçu de lui, car enfin lorsque ce parfum de grâce et de beauté commença de se faire sentir dans l'œuvre de Verrocchio, Léonard n'était déjà plus un apprenti, mais bien un maître consommé. Le *Baptême du Christ*, dont il sera question plus loin, n'est pas le seul ouvrage où la collaboration des deux artistes soit palpable, où le contraste entre les deux manières saute aux yeux : ce contraste, on le remarque bien davantage encore entre ceux des ouvrages de Verrocchio qui sont antérieurs à l'entrée de Léonard dans son atelier et ceux qui ont pris naissance plus tard.

Vasari et après lui Rio exaltent, il est vrai, le mérite de dessins remarquablement gracieux de Verrocchio, que Léonard aurait imités.

Mais les dessins de Verrocchio ne sont pas rares, malheureusement pour lui; le Louvre, l'École des Beaux-Arts, le musée Wicar, à Lille, les Musées de Londres, de Berlin, de Florence, en contiennent un choix fort varié. Or ces dessins sont d'une facture pauvre et pénible entre toutes (à l'exception du dessin d'un des chevaux de Venise, au musée du Louvre, si toutefois ce dessin est bien de Verrocchio), du style le plus rocailleux et le plus raboteux : il aura fallu toute l'originalité native de Léonard pour tirer parti de ces croquis informes, si tant est que l'enfant de génie ait perdu son temps à les imiter.

J'en dirai autant de ce que l'érudit et systématique auteur de *l'Art chrétien*, Rio, appelle l'harmonie préétablie entre Verrocchio et Léonard. « Dans aucun des deux, affirme-t-il, l'harmonie n'exclut la force; même admiration pour les chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque et romaine, même prédominance des qualités plastiques, même passion pour le fini des détails dans les grandes comme dans les petites compositions, même importance attachée à la perspective et à la géométrie dans leurs rapports avec la peinture, même goût prononcé pour la musique, même penchant à laisser un ouvrage inachevé pour en commencer un autre, et, ce qui est encore plus frappant, même prédilection pour le cheval de bataille, pour le cheval monumental et pour les études qui s'y rapportent. » Mais ces points de contact ne sont-ils pas plutôt dus au hasard qu'à la parenté intellectuelle des deux tempéramens, et plus d'un des argumens invoqués par Rio ne pourrait-il pas être retourné contre lui? Verrocchio est avant tout un esprit limité et un caractère bourgeois ; Léonard, au contraire, personnifie la curiosité inassouvie, les goûts de grand seigneur, la grâce et l'élégance innées. L'un s'élève laborieusement à un idéal supérieur ; l'autre, en venant au monde, a apporté cet idéal avec lui.

Voilà donc Léonard, jusqu'alors si indépendant, astreint à la discipline d'un atelier. Ses premiers efforts, si nous en croyons Vasari, notre unique guide pour cette période de la vie du maître, portèrent sur la sculpture. Il exécuta en terre des bustes représentant des femmes qui rient et des bustes d'enfans, déjà dignes d'un statuaire consommé. Un buste de cette époque, un Christ, entra plus tard dans la collection de Lomazzo, qui y signale une simplicité et une candeur enfantines unies à un caractère de sagesse, d'intelligence et de majesté véritablement divines. Léonard étudiait simultanément l'architecture, esquissait des projets de construction plus pittoresques, nous sommes autorisés à le croire, que pratiques, enfin s'occupait avec ardeur du problème qui le passionna toute sa vie : le mouvement des eaux. Dès cette époque, il préparait un projet de canalisation de l'Arno, de Florence à Pise.

Verrocchio imposa-t-il au débutant le programme que celui-ci

recommanda lui-même plus tard à ses propres disciples, et qu'il formula comme suit? « Ce que l'apprenti doit apprendre d'abord. Il doit d'abord apprendre la perspective, ensuite les proportions de toutes choses ; ensuite il doit dessiner d'après de bons maîtres, pour s'habituer à donner de bonnes proportions aux membres, puis d'après la nature, pour se rendre compte des principes de ce qu'il a appris. Ensuite il doit regarder quelque temps les œuvres de différens maîtres, et enfin s'habituer à la pratique de l'art. » Aux yeux de Léonard, le dessin d'après l'estampe (ou d'après l'antique?) devait donc précéder le dessin d'après nature. Mais il faut toujours distinguer chez lui le théoricien de l'artiste proprement dit, car jamais maître ne s'est moins piqué de logique, ne s'est moins assujetti à une discipline sévère, je dirai même à un travail régulier et suivi.

Il est probable cependant que Léonard, suivant l'exemple de la jeunesse artiste florentine, étudia d'abord les peintures de Masaccio, dans la chapelle du Carmine. Il nous parle du moins en termes émus de ce grand précurseur : « Après Giotto, dit-il, l'art retomba, parce que tous imitèrent les peintures toutes faites, et ainsi de siècle en siècle il alla déclinant, jusqu'à ce que Thomas de Florence, surnommé Masaccio, montra par des ouvrages parfaits que ceux qui prennent pour guide autre chose que la nature, la maîtresse par excellence, se consument en efforts stériles. » L'adolescent remonta-t-il jusqu'à l'étude des peintures de Giotto? On serait tenté de le croire en écoutant ce chaud et vibrant éloge du fondateur de l'école florentine : « Giotto de Florence parut ; il était né dans les montagnes solitaires, habitées seulement par des chèvres et autres animaux semblables ; poussé par la nature vers l'art, il commença de dessiner sur les pierres les attitudes des chèvres confiées à sa garde ; il fit ainsi pour tous les autres animaux de la contrée ; par ses études assidues, il distança non-seulement les maîtres de son temps, mais tous ceux de beaucoup de siècles antérieurs. » (Notons en passant que le témoignage de Léonard vient confirmer sur ce point le récit si touchant, parfois révoqué en doute, que Ghiberti et Vasari nous ont fait des débuts de Giotto.)

Un dessin daté, telle est la seule donnée authentique que nous possédions sur les débuts de Léonard chez Verrocchio. Ce dessin, avec l'inscription : *Di di sca Maria della Neve, adi 2 d'aghosto 1473*, c'est-à-dire jour de Sainte-Marie des Neiges, 2 août 1473, représente un vaste paysage, une plaine resserrée entre des montagnes, dont deux, celles qui la bordent à gauche et à droite, au premier plan, sont presque à pic. Celle de gauche supporte une ville avec des remparts flanqués de tours (1). Partout des arbres à

(1) On a voulu découvrir dans ce paysage une vue du Rigi, où s'élève effectivement un couvent consacré à sainte Marie des Neiges. Mais M. de Geymüller a objecté avec

la tige lisse, aux branches parallèles, à la façon des sapins, comme chez tous les primitifs. La facture n'a déjà plus rien de la rudesse des dessins de Verrocchio; les moindres traits, sous cette main si souple, acquièrent une incomparable suavité. Néanmoins, le paysage, évidemment une étude d'après nature, manque encore de sûreté et surtout de parti-pris; il y a quelque chose de flottant, comme dans la plupart des productions de cet esprit qui consentait si difficilement à prendre une décision nette et catégorique. — Le dessin de 1473 nous fournit une autre indication précieuse encore : dès ce moment, Léonard avait adopté son singulier système d'écriture, de droite à gauche, à la manière des Orientaux.

A côté des dates formulées au moyen de chiffres, il en est qui ressortent jusqu'à l'évidence des particularités du style. Pour ne point contenir de mention chronologique de la main de Léonard, les deux dessins dont je vais m'occuper n'en appartiennent pas moins à une période bien déterminée de sa carrière : s'ils n'ont pas attiré jusqu'ici l'attention des historiens du maître, nul, une fois le problème soulevé, ne saurait plus nier qu'ils n'aient été exécutés au début de ses études et dans l'atelier même de Verrocchio. Le premier, qui est allé échouer à Weimar, nous montre une tête d'adolescent de tout point semblable à celle du *David* de Verrocchio, mais moins âpre, plus douce, plus suave, la bouche moins pincée, les pommettes et le cou moins anguleux, bref dégageant de toutes parts le plus pur parfum léonardesque : mêmes cheveux bouclés d'ailleurs, avec des anneaux plus abondans et descendant plus bas sur le front, mêmes yeux allongés. C'est très probablement le même modèle interprété une fois par le maître, l'autre fois par l'élève : ce que l'un y a mis d'âpre, de provoquant, l'autre l'a converti en suavité. — Voici, si je ne m'abuse, le point de départ de cette recherche de la grâce qui, à partir d'un certain moment, perce dans les principaux ouvrages de Verrocchio : son groupe de l'*Incrédulité de saint Thomas*, où le saint, avec sa physionomie sereine et douce, est digne de s'asseoir parmi les apôtres de la *Cène* de Sainte-Marie-des-Grâces, les anges du tombeau de Forteguerra, la *Dame au bouquet*, ce buste encore si maigre, mais d'une expression si distinguée, si séduisante.

Un autre dessin, représentant trois danseuses (académie de Venise, n° 49 des photographies de Braun), offre les mêmes points de contact et les mêmes dissemblances. Nous y retrouvons les drape-

beaucoup de vraisemblance que les montagnes n'ont pas le caractère alpestre, que les hauteurs du premier plan sont beaucoup moins élevées que le Rigi, enfin que celui-ci n'a jamais contenu sur un de ses versans une ville offrant la plus légère analogie avec celle du dessin de Léonard. Rien ne prouve, d'ailleurs, que Léonard eût franchi les Alpes à cette époque.

ries chiffonnées et recroquevillées chères au maître, ses mouvemens trop brusques, ses raccourcis trop raides, notamment dans la danseuse du fond, étendant une écharpe sur sa tête, comme un enfant qui saute à la corde, et en même temps la grâce propre à Léonard; un de ces chorybantes échevelés, au costume inspiré de l'antique, se distingue par son sourire, par son regard profond, le galbe de son bras, le rythme de ses mouvemens. La technique, — le dessin est exécuté à la plume, — rappelle les dessins si heurtés de Verrocchio, mais avec je ne sais quelle liberté et quel charme inconnus à ce dernier.

Mais nous avons mieux que de simples dessins et de pures présomptions. Le fameux *Baptême du Christ*, conservé à l'académie des beaux-arts de Florence, nous révèle jusqu'à l'évidence non-seulement la collaboration du disciple avec le maître, mais encore l'influence exercée par le premier sur le second. Vasari raconte que, Léonard ayant peint l'ange agenouillé près du Christ, Verrocchio, découragé par l'habileté de son jeune émule, abandonna dès lors les pinceaux. L'examen du tableau confirme ce récit. Rien de plus ingrat, de plus pauvre, que les deux figures principales, le Christ et saint Jean; nulle distinction dans les formes, nulle poésie dans l'expression : ce sont des académies péniblement exécutées d'après quelque modèle laid et âgé pris dans la classe ouvrière, quelque misérable manœuvre qui aura consenti à poser devant Verrocchio. Quelle jeunesse et quelle grâce achevée, au contraire, dans celui des anges que la tradition attribue à Léonard! Comme du premier coup le lion fait sentir sa griffe, et comme Verrocchio a eu raison de jeter ses pinceaux! Il ne serait pas impossible que le fond fût également l'œuvre du débutant : c'est un paysage fantastique, qui n'est pas sans analogie avec celui de la *Joconde*. Le coloris, d'une gamme brunâtre, offre aussi une grande ressemblance avec celui que Léonard adopta, notamment dans le *Saint Jérôme*, de la pinacothèque du Vatican, dans la *Vierge aux rochers* et dans la *Joconde*.

Un autre ouvrage encore, une maquette pour deux des figures d'anges destinés au tombeau du cardinal Forteguerra, au dôme de Pistoia, maquette entrée au Louvre avec la collection Thiers, semble indiquer une association de l'élève avec le maître. « S'ils n'étaient pas de Verrocchio, a dit un juge autorisé, M. Louis Gonse, ces anges ne pourraient être que de la main divine de Léonard lui-même, tant le pur sentiment léonardesque dont ils sont imprégnés rappelle la figure d'ange dans la *Vierge aux rochers*, au Louvre, ou celle du *Baptême du Christ*, à l'académie de Florence. »

En résumé, Léonard ne songea point, et pour cause, à demander à Verrocchio des formules toutes faites, du genre de celles dont Raphaël fit si longtemps son profit dans l'atelier du Pérugin. Bien

plus, il révéla à son maître ébloui des sources de beauté que celui-ci n'avait pas soupçonnées, mais qu'il eut à peine le temps d'exploiter. Et cependant un contrat tacite et une dette réciproque s'établirent entre les deux artistes, et c'est à juste titre que leurs noms sont inséparables dans l'histoire de l'art; car si Léonard a eu sa part, sa très grande part dans les progrès de son maître, dont les derniers ouvrages témoignent véritablement d'une inspiration supérieure, en revanche le patient, laborieux et opiniâtre Verrocchio lui apprit à penser et à chercher, ce qui n'était pas peu de chose. A la fois orfèvre, perspectiviste, sculpteur, graveur, peintre et musicien, cet esprit éminemment curieux et passablement inquiet ne pouvait manquer d'ouvrir à son élève les horizons les plus variés, trop variés même, car l'éparpillement des forces était dès lors le plus grave danger qui menaçât le jeune Léonard.

A côté du maître essentiellement suggestif, Léonard rencontra dans l'atelier de Verrocchio plusieurs condisciples qui, par la suite, sans égaler sa gloire, ont conquis un rang brillant dans les annales de la peinture. Le principal d'entre eux fut le Pérugin. Né en 1446, par conséquent de six ans plus âgé que Léonard, le Pérugin avait traversé les plus dures épreuves avant de parvenir à la notoriété, peut-être même avant de pouvoir entrer dans l'atelier d'un maître aussi réputé que Verrocchio. Pendant de longs mois, nous dit Vasari, il n'eut pour lit qu'un méchant coffre de bois et se vit réduit à travailler des nuits entières pour gagner sa subsistance. On ignore la date de son entrée chez maître Verrocchio, aussi bien que la date de sa sortie. On est même tenté de révoquer en doute les rapports des deux artistes. En effet, Verrocchio ne cultivait qu'accidentellement la peinture, et il n'y brilla point, tant s'en faut; par état, on l'a vu, il était orfèvre; il devint sculpteur à force de volonté. Le Pérugin, au contraire, différent en cela de la plupart des artistes véritablement universels et encyclopédiques de son temps, n'était que peintre, rien de plus : qu'aurait-il été apprendre chez un maître à qui la pratique de cet art était à peu près étrangère! En outre, si l'on s'attache aux analogies entre les productions de Verrocchio et celles de ses deux élèves incontestés, Léonard de Vinci et Lorenzo di Credi, puis aux traces de parenté que les productions de ces deux derniers offrent entre elles, on sera forcé de reconnaître que la manière du Pérugin, à aucune période d'une carrière extraordinairement féconde, n'a le moindre air de famille avec celle de son prétendu maître ou de ses prétendus condisciples. Sa gamme luisante et ambrée, ses contours si nettement accusés, et, par-dessus tout, ses types de prédilection, exclusivement empruntés à l'Ombrie, avec toutes les pauvretés de la race ombrienne, lui appartiennent en propre. Tout au plus son séjour à Florence,

et plus tard son séjour à Rome, l'ont-ils familiarisé avec quelques accessoires alors à la mode, par exemple ces ornemens à l'antique qu'il s'efforça de prodiguer à partir d'un certain moment et qui jurent avec ses compositions d'une inspiration si différente.

Il faut toutefois se garder, sur de telles présomptions, de révoquer en doute le témoignage d'un auteur d'ordinaire aussi bien informé que Vasari. Du moment où nous considérons la maison de Verrocchio non comme un atelier d'artiste proprement dit, mais comme un laboratoire, un vrai laboratoire de chimiste, les argumens qui viennent d'être produits perdent singulièrement en force. Le Pérugin a pu étudier chez ce novateur ardent, non plus l'art de la peinture, mais la science du coloris, les propriétés chimiques des couleurs, leurs combinaisons, tous problèmes qui ont sans cesse préoccupé les élèves de Verrocchio, Léonard aussi bien que Lorenzo di Credi.

Comme tous ses condisciples, le Pérugin fut plutôt un coloriste qu'un dessinateur. Ne lui demandez point des compositions brillamment imaginées, savamment combinées; la chaleur du coloris, jointe à l'expression du recueillement et de la ferveur, ce sont ses seules qualités : elles ne sont pas à dédaigner. — Le Pérugin avait probablement déjà quitté l'atelier de Verrocchio en 1475, époque à laquelle il fut question, à ce qu'il semble, de lui faire peindre la grande salle du palais public de Pérouse.

Léonard, dans ses nombreux écrits, est tellement sobre de détails sur ses affaires et sur ses relations, qu'il nous laisse ignorer si les relations inaugurées avec le Pérugin dans l'atelier de Verrocchio survécurent au départ de son condisciple. Les deux artistes eurent d'ailleurs souvent dans la suite l'occasion de se revoir, à Florence d'abord, où le Pérugin travaillait en 1482; puis en 1496 en Lombardie; puis de nouveau, après 1500, à Florence, où le Pérugin avait ouvert un atelier fort fréquenté. Le père de Raphaël, Giovanni Santi, a perpétué le souvenir de cette liaison dans trois vers bien connus, où il nous montre deux adolescens ayant le même âge et animés des mêmes passions, Léonard de Vinci et le Pérugin, Pietro della Pieve, peintre divin :

Due giovin par d' etate e par d' amori,
Leonardo da Vinci e'l Perusino,
Pier della Pieve ch'è un divin pittore.

Lorenzo di Andrea Credi (1459-1537), fils et petit-fils d'orfèvres, était né en 1459; il entra de bonne heure chez Verrocchio, chez lequel nous le trouvons à l'âge de vingt et un ans encore, recevant le modeste salaire de 12 florins par an (environ 600 francs de notre

monnaie). Une tendre amitié l'unissait à son maître, qu'il accompagna plus tard à Venise pour l'assister dans l'exécution de la statue du Colleone, et qui, en mourant, le nomma son exécuteur testamentaire. C'était une nature profondément contemplative et religieuse ; la réforme de Savonarole le passionna, comme elle avait passionné la majorité des artistes florentins ; puis, après la chute du prophète, à un enthousiasme sans bornes succéda le découragement. Nous trouvons la trace de ses sentimens de contrition dans son testament : après avoir assuré le sort de sa vieille domestique, à laquelle il légua toute sa literie, une rente en nature; après avoir fait quelques libéralités à une sienne nièce et à la fille d'un orfèvre de ses amis, il décida que le reste de sa fortune irait à la confrérie des Pauvres honteux et ordonna que ses funérailles seraient aussi simples que possible.

Lorenzo, de sept ans plus jeune que Léonard, ne tarda pas à subir l'ascendant de son condisciple. Personne, affirme Vasari, ne savait aussi bien imiter la manière de ce dernier; Lorenzo copia notamment un de ses tableaux avec une telle perfection qu'il était impossible de les distinguer l'un de l'autre ; ce tableau, ainsi qu'un autre copié d'après Verrocchio, prit le chemin de l'Espagne.

Aussi bien, Lorenzo di Credi était-il un esprit lent et laborieux, plutôt que vif et original. On raconte qu'il préparait lui-même ses huiles et réduisait de sa main ses couleurs en poudre impalpable; puis, après avoir essayé sur sa palette la dégradation de chaque ton, — il allait jusqu'à trente nuances par ton, — il défendait à ses serviteurs de balayer l'atelier, afin de ne pas ternir par un grain de poussière la transparence et le poli de ses tableaux, qui n'ont rien à envier sous ce rapport à l'émail. De même, il se distinguait par des convictions profondes; mais qu'importent chez l'artiste, chez le poète, les convictions quand il n'a pas le talent, c'est-à-dire la faculté de communiquer ses émotions aux autres !

Rien de plus limité que le cercle des compositions de Lorenzo : il ne sort guère des Saintes conversations ou des Madones, ces dernières généralement de forme circulaire. Ses figures sont le plus souvent lourdes ; l'enfant Jésus surtout se distingue par la grosseur démesurée de sa tête et par l'absence de toute expression. Le paysage offre plus de qualités, grâce surtout au coloris, dans lequel la fermeté n'exclut pas l'harmonie. En dehors de la peinture religieuse, Lorenzo di Credi ne s'est essayé que dans le portrait. Si ceux que lui attribue le catalogue du Louvre sont bien de lui, le condisciple de Léonard possédait au plus au point la finesse de la caractéristique : quelques traits aussi sobres que précis et d'une incomparable légèreté lui suffisent pour fixer la physionomie et faire revivre l'âme de ses modèles sur une feuille de papier, gé-

néralement teintée de rose. Notre École des Beaux-Arts possède un portrait de vieillard, à la gouache, qui se rapproche davantage du style des tableaux de Lorenzo, c'est-à-dire qui montre une facture passablement pénible : c'est la signature du maître.

Les recherches de M. Milanesi, l'érudit et obligeant directeur des archives d'état de Florence, nous ont valu dans ces dernières années de curieuses révélations sur deux autres condisciples de Léonard, dont l'humeur, ce semble, répondait bien mieux à la sienne, et vers lesquels l'attirait une autre circonstance encore : la similitude dans l'irrégularité de leur situation de famille ; je veux parler des deux étranges personnages connus sous les noms non moins étranges d'Atalante et de Zoroastre.

Atalante, né à Florence en 1466, était avant tout un habile joueur de luth ; ce fut en cette qualité qu'il accompagna son ami Léonard à la cour de Ludovic le More. Sa réputation grandit au point qu'en 1490 le marquis de Mantoue, désirant faire représenter l'*Orphée* de Politien, l'appela pour remplir dans cette pièce le rôle principal. Puis, sa gourme jetée, Atalante, comme tant d'autres, se résigne à des fonctions subalternes, au rôle d'une sorte de bureaucrate, triste couronnement d'une carrière qui avait si brillamment commencé. En 1513, l'année même où Léonard se rendit à Rome en vrai triomphateur, entouré d'une pléiade d'élèves, Atalante occupait à la cour pontificale la place de vérificateur des travaux d'architecture. C'était du moins un dernier lien qui le rattachait aux choses de l'art ; vingt-deux ans plus tard, en 1535, la veille de sa mort, on le trouve encore dans cette situation obscure, qui lui laissait le loisir de méditer sur les folies de sa jeunesse.

Zoroastre de Peretola, ou, pour l'appeler de son vrai nom, Tomaso Masini (il semble avoir eu pour père Bernard Rucellai, le beau-frère de Laurent le Magnifique), se singularisa d'abord par son costume, dont les élémens étaient invariablement empruntés au règne végétal. Pour rien au monde il n'aurait porté sur lui la dépouille d'un animal mort ; une veste composée de noix de galles, don de son ami Léonard, lui valut le surnom de « Gallozzolo. » Plus tard, il dut à ses connaissances magiques ceux de « Indovino » (le devin) et de Zoroastre. Il accompagna Léonard à Milan, et plus tard, lors de l'exécution de la *Bataille d'Anghiari*, destinée au palais vieux de Florence, lui servit d'aide, voire de broyeur de couleurs (*macinatore di colori*), rôle infime qui prouve ou sa grande affection pour son ancien condisciple, devenu son maître, ou la modération de ses désirs. Lasca, dans deux de ses *Novelle*, a immortalisé les charges faites par Zoroastre en compagnie de plusieurs de ses confrères. La conduite du personnage dans ses dernières années fut cependant relativement rangée et digne, tout comme

celle d'Atalante : il termina ses jours au service de prélats de la cour romaine. On orna son tombeau, d'après ses instructions certainement, d'un emblème bizarre, bien fait pour caractériser cette nature extravagante : un ange avec des tenailles et un marteau frappant sur une tête de mort. Zoroastre entendait proclamer par là sa croyance à l'immortalité de l'âme.

Étant donnés l'humeur facétieuse de Léonard, son goût pour les mystifications, — Michelet l'a appelé le frère italien de Faust, mais il y a bien aussi du Méphistophélès en lui, — ses habitudes de luxe, il est probable qu'il se lia particulièrement avec ces jeunes écervelés, et que plus d'une fois la bande joyeuse mit en émoi et scandalisa les paisibles bourgeois de Florence.

Léonard fit-il également commerce d'amitié avec un autre artiste, de beaucoup son aîné, mais en qui l'interprétation constante des sujets les plus graves était loin d'avoir étouffé la verve native et cette passion pour les charges qui forme bien un des traits distinctifs de l'école florentine, je veux parler de Botticelli? Toujours est-il que c'est un des rares artistes contemporains dont Léonard fasse mention dans ses écrits, et il joint à son nom la qualification assez significative de « notre, » *il nostro Botticelli*. Il n'invoque, d'ailleurs, le témoignage de Botticelli que pour le critiquer. « Celui-là, dit-il, n'est pas universel qui ne montre pas un goût égal pour toutes les parties de la peinture. Par exemple, si quelqu'un n'aime pas le paysage, il déclarera que c'est là matière à une courte et simple étude. Notre Botticelli avait l'habitude de dire que cette étude était vaine, car il suffit de jeter contre le mur une éponge imbibée de différentes couleurs pour obtenir sur ce mur une tache dans laquelle on peut distinguer un paysage. Aussi, ajoute Léonard, ce peintre peignit-il de forts tristes paysages. » La suite de la démonstration mérite d'être rapportée. Léonard, à son insu, y fait la critique de cette sorte de panthéisme pittoresque, de ces illusions de la vue auxquels personne n'a sacrifié plus que lui. « Il est bien vrai, déclare-t-il, que dans cette tache, celui qui veut les chercher voit différentes inventions, à savoir des têtes humaines, divers animaux, des batailles, des écueils, des mers, des nuages ou des forêts et autres objets semblables. Il en est comme du son des cloches, dans lequel chacun peut distinguer les paroles qu'il lui plaît. Mais, bien que ces taches fournissent divers motifs, elles n'apprennent pas à terminer un point particulier (1). » Que de fois n'a-t-il pas dû arriver à Léonard de laisser ainsi flotter sa vue et son imagination sur les nuages ou sur les vagues, cherchant à re-

(1) *Traité de la Peinture*, chap. LX de l'édition récemment donnée par M. Ludwig, la première édition complète qui ait paru (3 vol. in-8°; Vienne, 1882).

trouver dans leurs combinaisons infinies l'image qu'il poursuivait, ou, par un effet opposé, cherchant à donner un corps, une forme, à ces masses ondoyantes et insaisissables!

Les ouvrages de la jeunesse de Léonard ont été mal partagés. De la *Méduse*, cette édition augmentée et corrigée de la fameuse rondache, il ne nous reste que la description de Vasari. « Il prit fantaisie à Léonard, raconte le biographe, de peindre à l'huile une tête de Méduse ; des serpens qui se nouent et s'entrelacent de mille façons forment sa chevelure, invention la plus bizarre et la plus étrange qu'on puisse imaginer. Comme il fallait beaucoup de temps pour mener cette tête à fin, il la laissa inachevée, ainsi qu'il faisait presque toujours. » On a cru retrouver cet ouvrage dans un tableau du musée des Offices représentant le même sujet ; mais que nos lecteurs aient le courage de sacrifier une illusion : aujourd'hui, les connaisseurs sont d'accord pour déclarer que le tableau des Offices est, sans doute aucun, postérieur à Léonard, et qu'il a peut-être même été exécuté d'après la description faite par Vasari.

Le carton de la *Tentation d'Adam et d'Ève* a eu le même sort que la *Méduse*. Ici encore, il nous faut nous contenter de la description de Vasari : « On confia à Léonard un carton d'après lequel on devait exécuter, en France, une portière tissue de soie et d'or, destinée au roi de Portugal. Ce carton représentait Adam et Ève dans le paradis terrestre, au moment de leur désobéissance. Léonard dessina, en grisaille et à la brosse, plusieurs animaux dans une prairie émaillée de fleurs, qu'il rendit avec une précision et une vérité inouïes. Les feuilles et les branches d'un figuier sont exécutées avec une telle patience et un tel amour qu'on ne peut vraiment comprendre la constance de ce talent. On voit aussi un palmier auquel il a su donner un si grand ressort par la disposition et la parfaite entente des courbures de ses palmes, que nul autre n'y serait arrivé. Malheureusement la portière fut abandonnée, et le carton est aujourd'hui dans la maison fortunée du magnifique Octavien de Médicis, auquel il a été donné, il y a peu de temps, par l'oncle de Léonard. »

Dans ces dernières années, les connaisseurs les plus autorisés, le baron de Liphart, le docteur Bode, ont mis en avant le nom de Léonard pour la charmante *Annonciation* du musée des Offices, tableau autrefois attribué à Ridolfo Ghirlandajo. L'œuvre est de tout point digne de ce pinceau magique : la grâce et la fraîcheur des figures, délicieusement juvéniles, avec leurs cheveux coquettement frisés, leurs draperies d'un arrangement exquis, le fini et la poésie du paysage, autant d'argumens en faveur de Léonard. L'ange, un genou en terre, rappelle les attitudes si pleines de componction de fra Angelico ; il se rapproche également par certains côtés de l'ange placé par Lo-

renzo di Credi dans son *Annonciation* du musée de Florence, sauf que, dans ce dernier ouvrage, le dessin est plus rond et plus faible. J'hésiterai toutefois à me prononcer dans ce débat, et cela pour plusieurs raisons. La composition offre une netteté, avec des lignes rigoureusement arrêtées, que l'on trouve rarement dans les ouvrages authentiques de Léonard. Celui-ci proscrivait autant que possible l'architecture de ses compositions, sauf dans la *Cène* de Milan, pour laisser le plus vaste champ au passage et à la perspective aérienne. La présence du magnifique socle antique, qui sert de pupitre à la Vierge, est aussi faite pour inspirer quelque défiance. Léonard, qui a si rarement copié des sculptures grecques ou romaines, aurait-il reproduit celle-ci avec ce raffinement de précision? Bornons-nous donc à admirer cette œuvre charmante, qui présente plus d'un point de contact avec le style de Léonard, et n'essayons pas, quant à présent, de résoudre un problème fait pour exercer longtemps peut-être encore la sagacité des critiques.

Un dessin du musée des Offices, que M. Charles Ravaisson a le premier mis en lumière, nous fournit quelques indications particulièrement précieuses sur les travaux de Léonard après sa sortie de l'atelier de Verrocchio. Ce dessin, daté de 1478, nous montre que, dès lors, Léonard recherchait ces têtes à caractère, belles ou laides, qui devaient tenir une si grande place dans son œuvre. Il y a esquissé le portrait d'un homme de soixante ans environ, au nez busqué, au menton haut et proéminent, au cou fortement charpenté, à l'expression énergique, d'une facture aussi libre que sûre. Toute trace d'archaïsme a disparu; la souplesse est extraordinaire; les dernières difficultés dans l'interprétation de la physionomie humaine sont surmontées. Le croquis de 1478 deviendra en s'adoucissant la merveilleuse étude à la sanguine, également conservée aux Offices. En face de cette tête, qui attire tous les regards, se trouve une tête de jeune homme, à peine esquissée, avec ces lignes souples, un peu molles, qui sont l'essence même de l'art léonardesque. Puis des croquis de roues de moulin et comme un embryon de turbine. Léonard est là déjà tout entier. « Le ... 1478, je commençai les deux Vierges Marie, » lit-on au-dessus du dessin. On ignore quelles sont ces deux madones, et le champ est ouvert aux hypothèses.

Dès lors, les concitoyens de Léonard, et même le gouvernement, comptaient avec cette réputation naissante. Le 1er janvier 1478, la seigneurie de Florence lui commanda un tableau destiné à l'autel de la chapelle Saint-Bernard, au Palais-Vieux. Il en fut, hélas! de cette œuvre comme de tant d'autres. Après l'avoir commencée avec ardeur (il reçut, le 16 mars de la même année, un acompte de 25 florins), l'artiste s'en dégoûta, et la seigneurie dut s'adresser à Ghirlandajo d'abord, puis à Filippino Lippi, qui s'exécuta en 1485.

L'année suivante, Léonard semble avoir reçu une commande moins importante, mais bien autrement faite pour tenter cette imagination amoureuse du bizarre : à la suite de la conjuration des Pazzi, le gouvernement florentin avait décidé de faire peindre les portraits des rebelles sur les murs du Palais-Vieux, afin que ces effigies ignominieuses servissent de leçon aux conspirateurs à venir. On s'adressa, comme de coutume, aux peintres les plus en renom, — le Giottino, Andrea del Castagno et tant d'autres, ne s'étaient-ils pas acquittés avec empressement de missions analogues! Le tendre Botticelli se chargea d'une partie du travail, Léonard de l'autre. C'est du moins ce qui semble résulter d'un curieux dessin du cabinet de M. Léon Bonnat, dessin dans lequel Léonard a représenté un des conspirateurs, Bernardo di Bandoni Baroncelli, qui, après s'être refugié à Constantinople, fut livré par le sultan, désireux de témoigner aux Médicis sa bonne volonté par cette extradition, et pendu à Florence le 29 décembre 1479. Le soin avec lequel l'artiste nota les particularités du costume du supplicié et jusqu'à la couleur de chaque partie du vêtement, nous autorise à croire que cette maquette devait servir de point de départ à une effigie monumentale destinée à prendre place à côté de celles de Botticelli. Voilà donc le peintre séraphique tout à coup transformé en pourtraiteur de criminels, presque en auxiliaire du bourreau! Léonard, j'en jurerais, accepta ce rôle sans répugnance. La science marchait toujours chez lui la main dans la main avec l'art. L'étude des derniers momens du patient, l'observation des spasmes de l'agonie, le passionnaient au point de vue de la physiologie pour le moins autant qu'à celui de la peinture proprement dite. Plus tard, à Milan, il assistera fréquemment aux exécutions capitales, non par une curiosité malsaine, mais par le désir, si légitime chez le savant et le penseur, de contempler la lutte suprême de la mort avec la vie, de saisir le moment précis où, le dernier souffle vital s'étant échappé, s'ouvre l'abîme dont nul œil humain n'a sondé le fond. Cette tension de toutes les facultés de l'observateur éclate avec éloquence dans le dessin de la collection Bonnat. Nulle place pour l'émotion, la pitié; nulle recherche même de la mise en scène : un cadavre aux vêtemens flasques suspendu au bout d'une corde, la tête penchée, les mains liées derrière le dos, telle est toute la composition. La sécheresse de l'inscription qui accompagne le dessin : « calotte couleur de tan, tunique noire doublée, manteau bleu doublé de peau de renard, chausses noires, » accentue encore l'impassibilité de ce jeune homme de vingt-sept ans en présence des drames les plus émouvans.

En 1481, la réputation de Léonard avait assez grandi pour que les moines du riche couvent de San-Donato a Scopeto, aux portes de Florence, le chargeassent de peindre le retable de leur maître-

autel. Les honoraires étaient raisonnables (150 florins, environ 8,000 francs de notre monnaie); le délai plus que suffisant, deux ans à deux ans et demi. Ici encore, Léonard se montra tout de flamme au début, tout de glace au bout de peu de semaines. Bref, le retable de San-Donato a Scopetto partagea le sort de la plupart de ses entreprises : il resta à l'état d'ébauche. Pour la seconde fois, il fallut que l'obligeant et exact Filippino Lippi se dévouât à la place de son collègue; il livra aux frères, en 1496, l'*Adoration des mages*, qui, après diverses vicissitudes, fait aujourd'hui l'ornement du musée des Offices. Or, de cette circonstance que le retable peint par Filippino représentait l'*Adoration des mages*, on a conclu que tel était également le sujet du retable commandé à Léonard et, partant de là, on a cherché à identifier à cet ouvrage ébauché le superbe carton de l'*Adoration des mages*, ce chef-d'œuvre de Léonard, entré, lui aussi, au musée des Offices. Mais des considérations diverses, qu'il serait trop long de développer ici, me font incliner à penser que ce carton a pris naissance beaucoup plus tard.

La fin du séjour de Léonard dans sa ville natale est marquée par l'exécution d'un chef-d'œuvre auquel les critiques ne me semblent que rarement avoir assigné sa date véritable. On se demande constamment où chercher la suprême manifestation de l'adolescent de génie. Je réponds sans hésiter : au Louvre, dans la *Vierge aux rochers*. Seul, un juge compétent, M. Charles Clément (1), a nettement placé cette merveille à la fin de la période florentine, c'est-à-dire avant 1484. Un abîme sépare en effet le tableau du Louvre des autres peintures de Léonard : technique, style, expression, tout diffère; le dessin est encore légèrement recroquevillé, un peu dans le goût de Verrocchio, les draperies chiffonnées, les physionomies soucieuses, voire maussades, toutes particularités, on n'ose prononcer le nom de défauts, car de tels défauts sont faits pour désarmer la critique, qui ne tardent pas à disparaître des autres ouvrages du jeune maître. Quatre figures, dont trois à genoux, la quatrième assise à l'entrée d'une grotte, voilà pour la composition de la *Vierge aux rochers*. Ces figures forment très sensiblement une pyramide, disposition qui sera plus tard si chère à Raphaël. La Vierge, placée au centre, quoique sur le second plan, domine les autres acteurs; une main appuyée sur l'épaule du petit saint Jean-Baptiste, qu'elle couvre de son regard, l'autre étendue au-dessus de son fils, elle invite le précurseur

(1) Il est à peine nécessaire de rappeler que le travail de M. Clément, publié d'abord dans la *Revue* du 1er avril 1860, a depuis paru en volume et compte de nombreuses éditions, dont la dernière est enrichie de plus de 150 gravures (*Michel-Ange, Léonard de Vinci, Raphaël*). Dans le travail très nourri qu'il vient de consacrer à Léonard, M. Lübke place la *Vierge aux rochers* au début de la période milanaise (*Geschichte der italienischen Malerei*, t. II).

à s'approcher de ce dernier. Celui-ci, assis sur le sol, sur lequel il s'appuie en outre de la gauche, pour maintenir son équilibre encore mal assuré, bénit de la droite son jeune compagnon ; l'ange, un genou en terre, à côté de lui, le soutient d'une main, tandis que de l'autre il lui montre également le petit saint Jean. Nous avons donc déjà ici cet art consommé du geste, dont Léonard a fait plus tard la plus éclatante application dans la *Cène* de Milan : il n'en faut pas davantage pour donner à la composition une animation extraordinaire.

L'œuvre, d'ailleurs, n'est point parfaite encore : à côté d'une sensibilité exquise, à côté d'une faculté d'observation des plus rares, on sent une certaine inexpérience. Le type de la Vierge, notamment, a quelque chose de légèrement archaïque (le peintre était donc en retard sur le dessinateur, car les études dessinées sont déjà d'une liberté et d'une souplesse parfaites) : le nez est droit, non aquilin, la bouche droite plutôt qu'en arc, le menton bas et carré, comme chez certaines figures du Pérugin et de Francia. Quant à l'ange, vêtu d'une tunique rouge et d'un manteau vert, l'expression de sa physionomie est trop indécise. Il est plus beau dans les deux dessins préparatoires, appartenant, l'un à la biblio thèque du roi, à Turin, l'autre à notre École des Beaux-Arts. Les deux enfans ont également quelque chose d'un peu pauvre et dur : la recherche de la vérité physique l'emporte parfois sur celle de l'expression ou du style. Mais quelle science du modelé et quelle science du coloris ! c'est comme un mélange du Corrège et de Rembrandt. Dans l'enfant Jésus, cette chair potelée, cet effet de raccourci prodigieux, ces méplats si largement traités, tiennent du prodige ; chez le petit saint Jean, le raccourci est peut-être un peu brusque et court. Le sol est traité avec tout l'amour que les primitifs mettent dans les accessoires. Mantegna n'y aurait pas apporté plus de précision, mais Léonard y ajoute plus de souplesse. Des assises de rochers, des cailloux, des plantes (des iris) composent le premier plan. La grotte respire comme une humidité pénétrante et mystérieuse ; on rêve aux nymphes, aux sylphides, aux gnomes, à tout ce monde charmant de la fantaisie évoqué par Shakspeare dans le *Songe d'une nuit d'été*, et que seul Léonard eût pu traduire sur la toile.

On n'épuise pas aisément l'analyse des beautés d'une œuvre pareille. Il faut tout d'abord signaler l'originalité profonde de la conception et le charme infini de l'exécution. Comme ce tableau laisse loin derrière toutes les compositions antérieures ou contemporaines ! Voilà donc enfin de nouveau un artiste affranchi de la tradition, qui regarde les choses en face et sait les rendre

comme il les voit, comme il les sent, avec une grâce et une distinction souveraines. Avant Raphaël et avec autant de séduction que lui, sinon toujours avec autant de netteté, Léonard traite ce petit drame intime : la Vierge caressant son fils, surveillant ses jeux ou dirigeant son éducation. L'enjouement, la légèreté et en même temps la conviction qu'il a mis dans ces scènes à deux ou trois acteurs, ne se laissent pas définir avec des mots. Ce sont les idylles les plus fraîches et les plus naïves, sans cette note attristante que le pressentiment des douleurs à venir met souvent sur les lèvres ou dans les yeux de la jeune mère.

La composition de ces scènes est profondément moderne : combien de licences, rien que dans les physionomies ! L'artiste ne se croit plus lié par les portraits traditionnels ; il prend pour modèle de la Vierge, du Christ, des apôtres ou des saints, n'importe lequel de ses contemporains. Les attributs ne le gênent pas davantage : il les conserve ou les supprime selon les besoins de la composition ; il va jusqu'à représenter la Vierge pieds nus, hérésie que ne se serait certainement pas permise fra Angelico, nourri dans la sévère discipline des dominicains, et que, à la suite du concile de Trente, les peintres orthodoxes ne devaient pas tarder à réprouver de nouveau. Si Léonard, d'accord en cela avec la majorité de ses confrères florentins, faisait ainsi descendre la divinité sur terre, il mettait dans ses compositions une poésie et une chaleur bien propres à provoquer la ferveur ; aussi jamais peintre n'a-t-il passé pour plus profondément religieux. Singulier contraste ! Léonard et le Pérugin, les deux artistes que Vasari taxe d'une incrédulité absolue, sont précisément ceux dont les œuvres respirent le plus de foi et le plus d'éloquence !

Laissant à son condisciple le Pérugin la note chaude et intense, avec ses rouges et ses verts vifs si profonds et si luisans, avec ses contours si arrêtés et son modelé souvent si dur, Léonard, dans la *Vierge aux rochers*, comme dans tous ses tableaux postérieurs, résolut de faire de la couleur avec les nuances en apparence les plus neutres, du vert tirant sur le gris et offrant des reflets de mine d'argent, du bitume, du jaune sale. Rien ne jure plus avec la gamme adoptée par les primitifs. Tous les tons clairs et francs sont bannis de sa palette : ni ors, ni étoffes brillantes, ni vives carnations : c'est en quelque sorte avec des tons de camaïeu qu'il réalise les tours de force du clair-obscur ou obtient l'incomparable coloris, si chaud et si ombré ,de la *Joconde*. Aucun peintre jusque-là n'avait tant demandé aux seules ressources de la peinture.

La *Vierge aux rochers* semble coulée d'un jet, et cependant, les dessins du maître en font foi, l'exécution a été des plus laborieuses. Le dessin de l'École des Beaux-Arts que je mentionnais tout à l'heure

nous initie aux transformations nombreuses subies par une seule figure, celle de l'ange; celui-ci se montre de profil, debout, le pied gauche placé sur un gradin; retenant son manteau de la main gauche, il montre de la droite un objet invisible dans le dessin, évidemment le petit saint Jean-Baptiste. Plus bas, esquissées à la mine d'argent, on voit des études pour le bras gauche retenant la draperie, puis pour le bras droit; celui-ci est représenté, une fois avec la main étendue purement et simplement, l'autre fois avec la main fermée, à l'exception de l'index. C'est ce dernier mouvement que Léonard a définitivement adopté pour le tableau. Je me hâte d'ajouter que c'est la seule partie de notre dessin que l'artiste ait conservée. Dans le tableau, l'ange ne se montre plus de profil, mais de trois quarts, se retournant vers le spectateur, ce qui donne infiniment plus d'animation à la scène, car dans une pièce à quatre acteurs, dont deux enfans, un acteur vu de profil serait un acteur perdu; le mouvement et la destination du bras gauche n'ont pas été moins profondément modifiés; au lieu de l'employer à soutenir sa tunique, l'ange s'en sert pour soutenir l'enfant divin; puis, après avoir été primitivement debout, il met un genou à terre, et ainsi de suite. Il a fallu l'art consommé de Léonard pour masquer la trace de ses efforts, pour conserver tant de spontanéité, tant de fraîcheur, à une œuvre qui était le résultat de longues et savantes combinaisons.

IV.

Ici se place un problème qui a vivement préoccupé le monde savant dans les dernières années. Léonard est-il allé directement de Florence à Milan, ou bien, cédant aux inspirations de son humeur instable, a-t-il entrepris des pérégrinations plus ou moins longues avant de planter définitivement sa tente au milieu de la grasse Lombardie? Il y a quelque cinq ou six ans, M. Richter a présenté à ce sujet une conjecture à la fois très ingénieuse et très hardie. Frappé de la multiplicité des passages dans lesquels Léonard fait allusion aux choses de l'Orient, il en a conclu que l'artiste avait visité ces parages lointains, qu'il avait servi le soudan d'Égypte, bien plus, qu'il avait embrassé l'islamisme. En ce qui concerne le voyage même, l'hypothèse avait pour elle une certaine vraisemblance, à première vue du moins. De nombreux artistes italiens, architectes, peintres, sculpteurs et surtout fondeurs, n'avaient-ils pas cherché fortune à la cour du sultan, du tsar ou encore du soudan d'Égypte : Michelozzo, qui était allé à Chypre, Aristotele di Fioravante, qui s'était fixé à Moscou, Gentile Bellini, qui avait passé une année à Constantinople, pour ne point parler des innombrables maîtres toscans ou

lombards établis à Pesth, à Cracovie, à Varsovie ou jusque dans l'Asie centrale à la cour du sultan Babour!

Les argumens produits par M. Richter offrent d'ailleurs plus d'une particularité propre à nous frapper. C'est d'abord, dans un manuscrit du *British-Museum*, une allusion aux éruptions de l'Etna et du Stromboli. Puis, dans la bibliothèque de Windsor, une description de l'île de Chypre. Un des manuscrits de Léonard appartenant à l'Institut de France contient un projet de pont à côté duquel est écrit: *Ponte da Pera à Gostantinopoli*, pont de Péra à Constantinople. Enfin, dans une sorte de parabole sur la prohibition du vin, Léonard se montre familiarisé avec un des traits caractéristiques des mœurs musulmanes. Mais voici une présomption qui paraît encore plus probante : le fameux *Codex atlanticus*, de Milan, contient le brouillon d'une lettre adressée au *diodario di Sorio*, c'est-à-dire au diodare de Syrie, et contenant le récit des travaux entrepris pour le sultan de Babylone, c'est-à-dire pour le sultan du Caire, par l'auteur de cette lettre : « Je me trouve ici en Arménie pour me livrer avec dévoûment aux travaux dont vous m'avez chargé en m'y envoyant, écrit Léonard. Pour commencer dans les contrées qui me paraissent le plus à notre propos, je suis entré dans la ville de Chalendra. C'est une ville voisine de notre frontière, qui est située sur les côtes, au pied du mont Taurus... » Une autre lettre débute ainsi : « Je ne mérite pas, *o diodario*, d'être accusé de paresse, comme vos reproches paraissent l'indiquer. Mais bien plutôt, comme votre bienveillance, qui a créé pour moi la charge que j'ai obtenue de vous, est sans limites, je me sens obligé à faire les recherches et à approfondir avec ardeur les raisons d'effets si considérables et si étonnans; mais cette affaire m'a bien coûté du temps... » Il résulterait du rapport dont Léonard s'était chargé que l'artiste avait été envoyé d'Égypte en Asie-Mineure comme ingénieur du sultan Kaït-Bai. D'après des documens arabes dont des extraits ont été communiqués par M. Schéfer, le savant directeur de notre école des langues orientales vivantes, ce souverain aurait fait un voyage, en 1477, dans les vallées de l'Euphrate et du Tigre, pour inspecter les forteresses qui, environ quarante ans plus tard, devaient tomber entre les mains des Turcs. En 1483, il y eut en Syrie, et surtout à Alep, un tremblement de terre épouvantable auquel le terme *grande e stupendo effetto* paraît faire allusion. Léonard parle en détail, dans son rapport, « de la ruine de la ville et du désespoir des habitans. Ces descriptions sont illustrées par des dessins de sa main, qui représentent des rochers dont les noms arabes sont notés avec des lettres italiennes et par une petite carte géographique de l'Arménie. » A l'appui de ces lettres viennent des dessins représentant les montagnes du Taurus; ailleurs encore, on ren-

contre des notes ou des croquis relatifs à l'Orient. Ajoutons que, d'après M. Richter, ce voyage en Orient aurait eu lieu, soit entre 1473 et 1477, soit entre 1481 et 1485, époques pendant lesquelles on ne possède aucun renseignement sur la vie de l'artiste.

Quelque séduisante que soit l'hypothèse de M. Richter, quelque approbation que lui aient donné des savans autorisés, je crois qu'il faut l'accueillir avec une extrême réserve. Léonard, dont l'imagination était constamment en travail, a pu se procurer de différens côtés des renseignemens sur l'Orient ; compilateur infatigable (un tiers peut-être de ses écrits se compose d'extraits d'auteurs anciens ou modernes), il aura transcrit les documens rédigés par d'autres, sans prendre la peine de prévenir le lecteur (qui n'était que lui-même, car aucun de ses manuscrits ne semble avoir été destiné à l'impression) qu'il citait, non son propre témoignage, mais celui d'autrui. Ces renseignemens, il a pu les tenir d'un jeune homme de la famille Gondi, fixé à Constantinople en 1480, c'est-à-dire d'un membre de la famille florentine qui avait sous-loué une maison au père de Léonard, ou bien encore de ses amis de Milan, qui s'étaient trouvés en relations avec l'ambassadeur du soudan d'Égypte, de passage dans la capitale de Lombardie, en 1476. D'après l'opinion de M. Piot, rapportée par M. de Geymüller, la composition des lettres adressées au diodario pourrait également s'expliquer par la mode, fréquente alors, de déguiser des questions contemporaines sous une forme allégorique, comme l'ont fait l'auteur des *Lettres de Philaris* et celui des *Lettres du grand-turc*. M. Gilbert Govi, qui connaît si bien l'œuvre écrit de Léonard, n'a pas hésité, dans une communication faite à l'Académie des Sciences dès 1881, à soutenir un système analogue : « En ce qui concerne les notes sur le Taurus, l'Arménie et l'Asie-Mineure, écrit le savant professeur, elles sont empruntées à quelque géographe ou voyageur contemporain. L'index imparfait qui accompagne ces fragmens autoriserait à croire que Léonard voulait en faire un livre qui resta inachevé. En tout état de cause, il n'est pas possible de trouver dans ces fragmens une preuve quelconque d'un voyage de Léonard en Orient, ni de sa prétendue conversion au mahométisme. Léonard aimait passionnément les études géographiques ; dans ses écrits, on rencontre fréquemment des itinéraires, des indications, des descriptions de localités, des esquisses de cartes et des croquis topographiques de différentes régions ; il n'est donc pas surprenant qu'en habile narrateur, il se fût proposé d'écrire une sorte de roman sous forme de lettres, roman dont l'intrigue aurait eu pour théâtre l'Asie-Mineure, région sur laquelle les ouvrages contemporains et peut-être aussi le récit de quelque voyageur de ses amis lui auront fourni quelques élémens plus ou moins fantastiques. »

L'hypothèse de ce voyage en Orient écartée, il nous reste à rechercher dans quelles circonstances Léonard vint se fixer à la cour des Sforza, si célèbre par sa magnificence et par sa corruption. A quelle époque entreprit-il ce voyage mémorable, qui n'a pas seulement eu pour effet de créer l'école milanaise, qui a encore imprimé le sceau de la perfection aux œuvres mêmes du maître? L'auteur anonyme de la vie de Léonard publiée par M. Milanesi raconte que l'artiste comptait trente ans lorsque Laurent le Magnifique l'envoya, en compagnie d'Atalante Migliarotti, porter un luth au duc de Milan. D'après Vasari, au contraire, Léonard aurait entrepris ce voyage de sa propre initiative. Les deux biographes sont d'ailleurs d'accord au sujet de l'épisode du luth : « Léonard, dit l'un, devait jouer du luth devant ce prince passionné pour la musique. Il arriva portant un instrument qu'il avait façonné lui-même, presque entièrement en argent et ayant la forme d'un crâne de cheval. Cette forme était originale et bizarre, mais donnait aux sons quelque chose de plus vibrant et de plus sonore. Il sortit vainqueur de ce concours ouvert à beaucoup de musiciens, et se montra le plus étonnant improvisateur de son temps. Ludovic, séduit encore par l'éloquence facile et brillante de Léonard, le combla d'éloges et de caresses. »

Pour ce qui est de l'intervention de Laurent le Magnifique, rien de plus vraisemblable que la version donnée par l'anonyme. A tout instant, on voit Laurent remplir le rôle d'intermédiaire entre les Mécènes et les artistes. C'est ainsi que vis-à-vis des rois de Naples, des ducs de Milan, du roi de Hongrie ou de simples municipalités, nous le voyons se charger sans cesse avec empressement de commissions de cette nature. Vis-à-vis de Ludovic le More en particulier (Ludovic était alors régent du Milanais, pour le compte de son neveu Jean Galéas ; il ne fut nommé duc qu'en 1494), nous savons que ce ne fut pas la seule fois que Laurent lui rendit un service de cette nature : il lui adressa, quelques années plus tard, le célèbre architecte florentin Giuliano da San-Gallo, qui commença pour lui la construction d'un palais.

Quant à la date du voyage, les critiques varient singulièrement. Vasari parle de 1493, MM. Morelli et Richter de 1485, la majorité des autres critiques modernes de 1483. Examinons ces différentes hypothèses. Un auteur du XVIe siècle, Sabba da Castiglione, raconte que Léonard consacra seize années au modèle de la statue équestre de François Sforza, modèle qu'il abandonna en 1499. En retranchant de cette dernière date le chiffre de seize, nous trouvons la date de 1483. D'autre part, des documens d'archives nous montrent Léonard fixé à Milan en 1487, en 1490, en 1491, en 1492. La date de 1493, mise en avant par Vasari, doit donc être absolument aban-

donnée. Le spirituel amateur italien, dont les paradoxes ont fait tant de bruit en Allemagne il y a quelques années, le « senatore » Morelli, se fonde d'autre part sur le témoignage du même Vasari pour affirmer qu'en 1484 Léonard se trouvait encore à Florence. « Après le départ de Verrocchio pour Venise, c'est-à-dire en 1484, raconte le biographe Giovanni Francesco Rustici, qui avait déjà connu Léonard dans l'atelier de Verrochio, s'établit avec le jeune maître, qui avait beaucoup d'affection pour lui. » Mais Rustici, étant né en 1474 seulement, n'avait que dix ans lors du départ de Verrocchio, et par conséquent ne pouvait guère avoir reçu les leçons de ce maître, pas plus que celles de Léonard. Ce fut plutôt en 1504, lors du retour de Léonard dans sa ville natale, que celui-ci aura donné des conseils et des leçons à son jeune ami. C'est vers cette époque précisément que Léonard l'assista dans l'opération de la fonte de trois statues destinées au Baptistère. Ce qui confirme cette manière de voir, c'est que, au dire de Vasari, Rustici apprit surtout de Léonard à exécuter des chevaux en ronde-bosse ou en camaïeu. Or Léonard était bien plus adonné à cet ordre d'études en 1504, après ses longs efforts pour la statue équestre de François Sforza, et au moment de l'exécution de la fameuse *Bataille d'Anghiari*, dont un combat de cavalerie forme le thème principal, qu'en 1484. (Il est d'ailleurs intéressant de constater que, dans son mémoire à Ludovic le More, Léonard se vante déjà d'être capable d'exécuter la statue équestre de François Sforza.) Pour les raisons qui viennent d'être exposées, il faut donc, jusqu'à preuve du contraire, assigner la date de 1483 au départ de Léonard pour Milan. Cette date concorde, en outre, avec le témoignage de l'auteur anonyme, d'après lequel Léonard (né en 1452) comptait trente ans lorsqu'il s'établit à Milan.

On comprend qu'à une nature de grand seigneur telle que Léonard, l'horizon florentin ait paru quelque peu borné, que l'artiste se soit senti mal à l'aise dans ce milieu, qui n'avait cessé d'être essentiellement bourgeois, car les préjugés populaires contre la noblesse et tout ce qui rappelait la tyrannie n'avaient rien perdu de leur force ; malgré leur omnipotence, les Médicis du XVe siècle, Cosme, Pierre, fils de Cosme, et Laurent le Magnifique, se virent constamment obligés de compter avec eux. En outre, quelle que fût la libéralité de ces opulens marchands et banquiers, ils ne disposaient ni d'honneurs, ni de places, ni de trésors comparables à ceux de princes souverains. L'artiste, dans ce milieu où continuait à régner un farouche esprit d'égalité, était condamné à vivre modestement, bourgeoisement. Quelle sujétion pour un esprit aussi brillant, aussi exubérant ! Le luxe d'une cour, des fêtes magnifiques à organiser, des expériences grandioses à instituer, une fortune

brillante à conquérir, tels étaient les avantages qui devaient l'attirer tôt ou tard chez les despotes si délicats, si raffinés et si corrompus auxquels obéissaient alors la plupart des états de l'Italie. Et puis il y avait autre chose encore : Léonard, ne l'oublions pas, n'avait point de famille ; les mariages successifs de son père, la naissance de nombreux frères et sœurs, ne tardèrent pas à l'exiler définitivement de la demeure qu'il avait pu par instans considérer comme la maison paternelle. Et partout, au milieu de ses concitoyens, cette tache sur son nom, ces sourires ironiques quand il se présentait dans une société... A l'étranger, du moins, on ne lui reprocherait pas sans cesse l'illégitimité de sa naissance, et ce pour un bon motif, c'est qu'on l'ignorait.

Je serais assez tenté de croire que ce qu'il y a eu de bizarre, parfois d'extravagant, dans la conduite de Léonard, ses charges, son luxe, procédaient du besoin de se mettre en dehors et au-dessus des habitudes de son entourage, habitudes qui lui faisaient à tout instant expier une faute qui n'était pas la sienne. Loin de subir cette humiliation et de souffrir en silence, il jeta un défi à l'opinion publique, et ne pouvant être le plus considéré, il voulut être le plus spirituel et le plus brillant.

En résumé, malgré le mystère qui plane sur les débuts de Léonard, on est en droit de déclarer qu'à une époque où les autres artistes cherchent encore leur voie, le jeune peintre de Vinci avait déjà son style à lui, ce style auquel la postérité n'a pu mieux faire que de donner le nom de son inventeur. L'enseignement a peu de prise sur des natures aussi profondément originales, et Léonard, somme toute, n'a pu, tout comme Michel-Ange, recevoir de son maître que des indications très générales, ou peut-être encore la révélation de quelques procédés techniques. Si néanmoins ses débuts n'ont pas eu le retentissement de ceux de Michel-Ange, cela tient à la différence fondamentale de leur génie. Léonard, l'artiste essentiellement chercheur, indécis et ondoyant, poursuivait une infinité de problèmes à la fois, s'intéressant autant aux procédés d'acheminement qu'au résultat même. Michel-Ange, au contraire, ne frappait qu'un coup, mais c'était le coup décisif, et la conviction arrêtée dès le principe dans son esprit, il la faisait partager sans peine aux spectateurs. Des ouvrages comme les siens, violens et concrets, sont plus propres à impressionner la foule. Aussi, tandis que le Buonarotti, dès ses débuts, compta pour admirateurs tous les Florentins, Léonard, apprécié seulement de quelques délicats, se vit-il forcé de chercher fortune au loin. Il n'a pas eu à le regretter pour sa gloire, mais Florence y a certainement perdu un titre d'honneur.

EUGÈNE MÜNTZ.

REVUE LITTÉRAIRE

Napoléon et ses détracteurs, par le prince Napoléon. Paris, 1887; Calmann Lévy.

Depuis tantôt cinq ou six mois que l'on savait qu'un prince, neveu, cousin et fils d'empereurs ou de rois autrefois très puissans, s'était proposé de répondre au libelle, — ainsi qu'il l'appelle, — de M. Taine sur Napoléon, nous attendions sa réplique avec une impatience ou une curiosité que justifiaient également, bien qu'à des titres différens, la réputation de M. Taine d'abord, le nom glorieux de son contradicteur, la grandeur et enfin l'intérêt national du sujet.

Le livre vient de paraître; et si nous pouvons dire sans flatterie qu'il nous a révélé dans le prince un écrivain que nous n'y connaissions pas, c'est que nous devons ajouter aussitôt que, ni dans la forme ni dans le fond, le livre lui-même n'est ce qu'il pouvait être. Le prince Napoléon ne voulait point écrire « une Vie de Napoléon, » et on ne le lui demandait pas, car, aussi bien, et pour vingt raisons, l'eût-il voulu, qu'il ne le pouvait pas. Mais, au Napoléon de M. Taine, puisqu'il le trouvait faux, et aussi peu conforme à la nature qu'à l'histoire, il pouvait, et nous nous attendions qu'il opposât le sien. En regard des « inventions d'un écrivain dont la passion avait faussé le jugement et obscurci la conscience, » — ainsi s'exprime-t-il, — il pouvait rétablir, comme il le promettait dans son *Introduction*, « l'homme et son œuvre dans leur réalité vivante. » Et dans nos imaginations, où la manière dure et chagrine de M. Taine avait gravé les traits d'un Malatesta ou d'un Sforza moderne, il pouvait enfin substituer, lui, l'héritier du nom et des

prétentions dynastiques, la figure du fondateur de la France contemporaine et du dieu même de la guerre. Malheureusement, au lieu de cela, c'est à M. Taine lui-même, c'est à sa méthode analytique, c'est aux témoins dont s'autorisait M. Taine que le prince Napoléon a cru devoir s'en prendre, comme un savant dans une académie, qui discuterait sur la valeur ou l'authenticité d'un texte, mais, de plus, avec une liberté de langage et une vivacité de plume qu'en toute autre occasion j'oserais qualifier d'outrageuse.

C'est en effet une condition malheureuse des princes, quand ils nous font l'honneur de discuter avec nous, qu'ils y soient tenus d'une modération, d'une réserve et d'une courtoisie plus grandes encore que les nôtres. On pensera donc unanimement qu'il ne convenait pas au prince Napoléon de traiter M. Taine d'un ton sur lequel M. Taine ne voudrait pas lui répondre, par respect même pour le grand nom qu'on l'accuse d'avoir *diffamé*. On pensera également qu'il ne lui convenait pas, en parlant de Miot de Mélito, par exemple, ou de tant d'autres serviteurs de l'empire, de paraître ignorer que les princes, eux aussi, demeurent les obligés de ceux qui les ont bien servis. Peut-être même pensera-t-on bien qu'il ne lui convenait pas, en discutant ou en contredisant les *Mémoires* de Mme de Rémusat, d'oublier sous quels auspices les cendres de l'empereur sont rentrées autrefois dans sa ville de Paris. Mais ce que l'on pensera surtout, c'est qu'il avait autre chose à faire que d'épiloguer sur des témoignages, et beaucoup mieux à dire, quelque chose de plus péremptoire, de plus démonstratif, et de plus littéraire par surcroît, que d'appeler M. Taine des noms d' « Entomologiste, » de « Matérialiste, » de « Pessimiste, » de « Démolisseur, » d' « Iconoclaste » et de « Déboulonneur. »

Non pas, sans doute, que M. Taine, et nous l'avons dit plus d'une fois, ici même, avec une entière liberté, s'il a toujours mis beaucoup de patience et de conscience dans la recherche de ses documens, ait toujours mis autant de critique et de discernement dans l'emploi qu'il en faisait. On ne s'explique pas plus qu'il se soit servi dans son *Napoléon* du témoignage de Bourrienne, par exemple, que naguère, dans sa *Révolution*, de celui de George Duval, ou encore, dans son *Ancien régime*, de celui du fameux Soulavie. Les documens de M. Taine, en général, ne lui servent point à établir ses raisonnemens; mais il commence par faire son siège; et alors il consulte sa bibliothèque, ou il se rend aux Archives, pour y trouver des documens qui corroborent ses raisonnemens. On ne s'explique pas davantage, — et le prince Napoléon a raison encore en ce point, — la facilité véritablement singulière, indifférente et inique à force d'impartialité, dont M. Taine, accueille pour les faire entrer dans l'histoire, les anecdotes les plus invraisemblables, ou les jugemens les plus calomnieux. Qui croira que pour prouver « que jamais

homme n'eut moins que Napoléon le sentiment du juste et de l'injuste, » M. Taine ait pu s'adresser à Merlin de Douai? Merlin, l'auteur du décret des suspects; Merlin, le policier qui a continué la Terreur, lui tout seul, jusqu'au 18 brumaire; Merlin, le plus inhumain enfin de ces « grands pourris, » de ces « habitués du pouvoir, » de ces « théoriciens despotiques et sans scrupules » que M. Taine lui-même, dans son précédent volume, avait flétris nominativement! Mais, après cela, il faut bien convenir que, pour en différer, la critique historique du prince Napoléon ne vaut pas beaucoup mieux que celle de M. Taine; que pour l'être d'une autre manière et dans un autre sens, elle n'est pas plus impartiale ni moins passionnée ; — et en voici la preuve.

Le prince Napoléon reproche à M. Taine d'avoir cité « huit fois » les *Mémoires* de Bourrienne, et, donnant cours à sa rancune, il en prend occasion pour déshonorer cruellement Bourrienne. A-t-il tort? a-t-il raison au fond? Je n'en sais rien, je n'en veux rien savoir, je n'ai pas besoin de le savoir, puisque je sais d'ailleurs que les *Mémoires* de Bourrienne sont à peine moins apocryphes que les *Souvenirs de la marquise de Créqui*, par exemple, ou que les *Mémoires de M. d'Artagnan*. Mais, si ces prétendus *Mémoires* ne sont pas effectivement de lui, que vient donc faire ici la personne de Bourrienne? et quand l'ancien secrétaire du premier consul, au lieu du concussionnaire éhonté que le prince Napoléon s'attarde inutilement à nous peindre, serait le plus honnête homme du monde, en serait-il plus digne de confiance, étant donné qu'il n'a rien écrit? Il suffisait de dire que les *Mémoires de Bourrienne* sont de Villemarest, comme les *Souvenirs de la marquise de Créqui* sont de Courchamps, et comme les *Mémoires de M. d'Artagnan* sont de Courtilz de Sandras.

Après Bourrienne, c'est Mme de Rémusat que le prince Napoléon reproche à M. Taine de n'avoir pas citée moins de vingt et une fois, — il les a comptées, — et il se donne, à ce propos, le malicieux et naturel plaisir d'en appeler de Mme de Rémusat, dans ses *Lettres*, à Mme de Rémusat, dans ses *Mémoires*. Le tour est de bonne guerre, peut-être; mais, quoi! la question n'en a pas fait un pas. Car elle est de savoir si la vérité se trouve dans les *Lettres*, ou dans les *Mémoires* de Mme de Rémusat? Et il se peut qu'elle soit dans les *Lettres*, mais il se peut aussi qu'elle soit dans les *Mémoires*. Quand Mme de Rémusat écrivait ses *Lettres*, de 1802 à 1808, elle était encore sous le charme; quand elle a rédigé ses *Mémoires*, en 1818, elle n'y était plus; mais quelques sceptiques ne pourront-ils pas dire que c'est alors qu'elle a dû mieux voir, quand les écailles étaient tombées de ses yeux, quand le prestige n'opérait plus, quand le rêve impérial était évanoui? Que Mme de Rémusat eût changé de sentimens, on le savait, et, après tout, c'était son droit : l'empereur avait bien changé de conduite; mais ce

qu'il faudrait voir, c'est en quels temps ils furent plus conformes à la vérité, et c'est ce que le prince Napoléon a oublié de rechercher.

Quant aux *Mémoires* de Miot de Mélito, que le prince Napoléon a compté que M. Taine citait « quatorze fois, » sa grande raison pour en repousser le témoignage et en contester la valeur, c'est, dit-il, que la publication en est due au gendre de l'auteur, M. de Fleischmann, « général allemand très hostile à Napoléon, et qui s'est peut-être laissé dominer par le souvenir de sa conduite en 1813. » On a déjà répondu, voilà vingt ans, au prince Napoléon, que M. de Fleischmann affirmait n'avoir pas mis un mot de lui dans les *Mémoires* de son beau-père, et que, peut-être, il n'appartenait guère de soupçonner la parole d'un officier wurtembergeois au fils d'une princesse de Wurtemberg et d'un ancien roi de Westphalie. Mais, d'ailleurs, où, en quel endroit des *Mémoires*, le général de Fleischmann a-t-il montré son « hostilité » contre Napoléon? sur quelles preuves insinue-t-on qu'il s'est « peut-être » laissé dominer par le souvenir de sa conduite en 1813? quelle fut sa conduite en 1813, sinon « peut-être » celle d'un Allemand? et de quel droit enfin l'accuse-t-on ainsi de falsification de textes historiques? C'est ce que ne nous dit point le prince Napoléon. Et, en attendant qu'il l'ait dit, c'est ce qui nous permet d'accorder aux *Mémoires* de Miot de Mélito la même confiance qu'à tous ceux que le prince Napoléon veut que nous consultions : Bignon, Gaudin, La Valette, Champagny, Caulaincourt, — et sans en excepter ceux mêmes de M. X.., dont je ne puis croire qu'il ignore l'auteur.

On pourrait ajouter que ces *Mémoires* ou ces écrits dont le prince a si longuement discuté, non pas l'*autorité*, mais uniquement les *auteurs*, — ce qui est fort loin d'être la même chose, — ne sont pas les seuls dont M. Taine ait invoqué le témoignage; qu'il y en a vingt autres, ceux de Rœderer et ceux de Mollien, ceux de Ségur et ceux de Champagny, qu'il y a la *Correspondance de Napoléon* et le *Mémorial de Sainte-Hélène;* que tous ces documens concordent en plus de points qu'on ne le laisse entendre avec les *Mémoires* de Mme de Rémusat et de Miot de Mélito, avec ceux de M. de Metternich et les pamphlets de l'abbé Pradt. Mais, plutôt, laissons de côté ces questions de critique historique, bonnes à remuer dans les écoles ou dans les académies, et venons au fond du sujet. Le prince Napoléon trouve-t-il qu'en anatomisant la *structure mentale* du grand homme, et en nous décrivant cet esprit qui, « par sa compréhension et sa plénitude, déborda au-delà de toutes les proportions connues ou même croyables, » M. Taine ait diminué l'idée qu'on doit s'en faire et outragé la mémoire de Napoléon? Ou trouve-t-il vraiment qu'en faisant de Napoléon, « pour la cohérence et la logique interne de son rêve, pour la profondeur de sa méditation, pour la grandeur surhumaine de ses conceptions, » un frère posthume de

Michel-Ange et de Dante, et avec eux l'un des trois esprits souverains de la Renaissance italienne, M. Taine ait méconnu l'un des plus rares exemplaires qu'il y ait eu de l'homme? Car enfin c'est à peine si M. Thiers en a fait un plus magnifique éloge; le prince Napoléon lui-même, quelque bonne volonté qu'il en eût, n'a rien dit qui le mette plus haut; et si l'on veut des expressions plus fortes, ce n'est pas aux historiens, c'est aux poètes qu'il faut les demander, à Chateaubriand, à Lamartine, à Victor Hugo. Mais une autre comparaison paraît avoir surtout blessé le prince Napoléon, et si nous ne saurions, évidemment, lui refuser le droit de s'en blesser, nous avons toutefois, nous, celui de n'y voir que ce que M. Taine y a mis.

« Extraordinaire et supérieur, disait donc M. Taine, fait pour le commandement et la conquête, singulier et d'espèce unique, il faut remonter pour le comprendre jusqu'aux Castruccio Castracani, aux Braccio de Mantoue, aux Piccinino, aux Malatesta de Rimini, aux Sforza de Milan. » Et la comparaison n'était point de lui, mais de Stendhal, — au commencement de son *Histoire de la peinture italienne*, — et Stendhal est un contemporain que ses fonctions, si je ne me trompe, ont plus d'une fois approché de l'empereur. Veut-on faire là-dessus que les Bonaparte ne soient pas d'origine italienne? ou qu'il soit défendu d'étudier Napoléon dans ses origines? et de rechercher les commencemens de son caractère dans celui de ses ancêtres? Le prince Napoléon n'y consentirait pas un instant, lui, qui nous a si bien montré tout ce que l'empereur tenait de sa mère : « les traits de son visage, ses instincts religieux, sa résolution, ce calme d'âme dans les plus grands périls. » Et qu'est-ce qu'une telle comparaison enfin, résumant et illustrant une semblable recherche, peut avoir de blessant, lorsque l'on pense, comme M. Taine, et qu'on le dit, qu'en aucun temps ni en aucun pays « la plante humaine » n'a été plus forte ou plus belle, n'a poussé de plus vigoureuses ramures ou étendu de plus riches frondaisons, que dans l'Italie de Michel-Ange et de César Borgia, de Jules II et de Machiavel? On peut ne pas aimer ce genre de comparaisons; on peut craindre, — et nous le craignons, — qu'elles n'embrouillent, en le compliquant de tout un appareil de lectures et d'érudition, ce qu'elles ont l'air d'expliquer; on peut ajouter qu'en général, comme Saint-Just est plus connu que « le calife Hakem, » de même Napoléon l'est mieux que Castruccio Castracani; on ne peut pas dire que la comparaison rabaisse Napoléon, encore moins qu'elle soit injurieuse; et, si elle n'explique pas, elle éclaire du moins certains côtés douteux ou obscurs de son génie.

Que manque-t-il donc au Napoléon de M. Taine ? Évidemment, c'est ce que je ne saurais avoir la prétention de dire en quelques lignes, puisque le prince Napoléon, dans tout un livre, ne l'a pas pu. Je pense,

toutefois, qu'il lui manque d'abord d'avoir été peint par une autre main que celle de M. Taine, et surtout dans un autre livre que les *Origines de la France contemporaine*. J'entends par là qu'à mesure que M. Taine avançait dans ce grand ouvrage, la première violence de son style l'y engageait lui-même, de volume en volume, à de nouvelles violences. Ayant tracé de l'*Ancien régime* le tableau que l'on sait, — et dont il est bon, en passant, de noter que le prince Napoléon continue de trouver les exagérations parfaitement légitimes, — M. Taine, sans manquer à la plus simple équité, ne pouvait pas se montrer plus indulgent aux crimes de la révolution qu'aux sottises de la monarchie. Mais, après avoir peint la *Révolution* de la manière trop forte, et avec les couleurs crues et voyantes qu'il y avait employées, comment, sans rompre l'unité de son œuvre, eût-il pu nous représenter l'empire et l'empereur avec des traits plus adoucis et sous un jour plus favorable? C'est pourquoi, si l'on veut avoir sa vraie pensée, il faut, en le lisant, commencer par rabattre la moitié des choses qu'il dit, ou de la manière dont il les dit. Supposé qu'il traitât Louis XV d'Héliogabale, cela signifierait seulement que le royal amant de la Pompadour et de la Du Barry n'a pas respecté la foi conjugale. Pareillement, en qualifiant naguère Danton de Cartouche et de Mandrin, M. Taine ne voulait parler que d'une certaine énergie dans le mal dont ces bandits fameux avaient fait preuve. Et pareillement aujourd'hui, quand il compare Napoléon à César Borgia, comptez que ce Borgia-là n'est dans sa pensée ni le ruffian, ni l'assassin, ni l'empoisonneur de la légende, mais le type accompli du prince de Machiavel, et de ce que les Italiens de la renaissance appelaient du nom étrangement appliqué de *Virtu*. Par malheur, il n'en est pas moins vrai que si ces gros mots, pour M. Taine, et à mesure qu'il en abusait, ont perdu de leur force, ils l'ont conservée tout entière dans la langue usuelle ; qu'avec de pareils procédés, ce que l'on veut ou ce que l'on croit peindre, il nous paraît, à nous, lecteurs, qu'on le déforme ; et que le *Napoléon* de M. Taine, après sa *Révolution*, et après son *Ancien régime*, en est un nouvel et non moins mémorable exemple.

C'est au surplus une idée chère à M. Taine, que le commencement de l'art consisterait, — et la formule est de lui, — « dans une altération systématique des rapports réels des choses ; » et c'est encore par là que son Napoléon se distingue si profondément de la nature et de la vérité. M. Taine n'appuie que sur de certains caractères, auxquels il subordonne tous les autres d'une telle manière, qu'ils en deviennent imperceptibles. Par là, en la supprimant, il se tire de la principale difficulté du portrait historique : c'est de remettre à leur juste place, dans une physionomie, les mille et une contradictions qui en font l'originalité. Tout est plus simple, mais tout est moins vrai; tout est

plus un, mais tout est moins réel ; tout est plus *fort*, mais tout est moins humain. Où est, par exemple, dans son Napoléon, le donneur de batailles, l'homme né pour la guerre, le plus grand capitaine qui fut peut-être jamais, dont l'esprit n'était jamais si lucide qu'au milieu des combats, l'imagination si prompte, et l'invention si féconde ? Où est-il, ce vainqueur, dont les souvenirs de gloire, après avoir anéanti celui de ses propres défaites, nous servent encore aujourd'hui de consolation dans les nôtres ? Où est encore ce charmeur, dont toute la France a subi quinze ans la séduction fascinatrice, débris de l'ancien régime et survivans de la Convention, les femmes de sa cour et les grenadiers de sa garde, l'archiduchesse Marie-Louise et le tsar Alexandre ? Mais où est encore ce génie puissamment organisateur, dont la main a seule affermi sur ses fondemens l'édifice social à l'abri duquel nous vivons toujours ? Oui, je le sais bien, tous ces traits, M. Taine les a indiqués, çà et là, d'un ou deux mots, pour n'y plus revenir, comme il avait fait des services rendus par la Constituante. Mais, par malheur, ils ne frappent pas la vue ; pour les trouver, il faut les chercher ; et parce qu'ils sont ainsi repoussés ou noyés dans l'ombre, les autres en prennent un relief, un éclat, une importance démesurés. Des anecdotes à la Stendhal, une historiette, le récit d'une scène de cour, le dîner d'Alexandrie, le coup de pied de Volney, deviennent des événemens considérables, qui ont l'air, aux yeux de M. Taine, de contre-peser Arcole ou le *Code civil*. Ou plutôt, ils font plus que de les contre-peser, puisque effectivement ils tiennent plus de place et qu'ils font un plus grand étalage dans une *Étude* sur Napoléon.

Et il manque encore au Napoléon de M. Taine d'avoir vécu, si je puis ainsi dire, et, comme les autres hommes, d'être situé dans le temps et de s'y être développé. « Napoléon n'est point fait d'une seule pièce. Son caractère s'empreint des idées qu'il reçoit et du milieu dans lequel il vit ; son génie natif s'adapte aux circonstances qui le favorisent ; il grandit avec sa fortune... Vouloir le juger en bloc, apprécier son caractère en superposant, par un perpétuel anachronisme, ses opinions et ses actes aux diverses époques de sa vie, c'est méconnaître la réalité et c'est fausser l'histoire. » Si les princes pouvaient être sensibles à cette gloriole, je dirais volontiers que l'on ne saurait mieux dire, et le prince Napoléon, dans tout son livre, n'a certainement rien écrit de plus juste ni de plus décisif. Tout ce qu'il est, le Napoléon de M. Taine l'est d'abord, il l'est constamment, il l'est toujours, et toujours le même. C'est en vain que de Brienne à Waterloo, écolier, lieutenant d'artillerie, général d'armée, consul, empereur, il a vécu plusieurs existences d'homme, et c'est en vain que de l'une à l'autre des deux îles, de la Corse à Sainte-Hélène, ayant traversé tous les milieux, nul peut-être n'a vu plus de choses ni manié plus d'hommes,

M. Taine, pour le mieux étudier, l'immobilise sur sa table, il l'abstrait de l'espace et du temps, il le ramasse tout entier comme en un point indivisible, et d'un être humain, réel et vivant, il finit par le transformer, si l'on peut ainsi dire, en une proposition ou en un théorème de psychologie physiologique. Mais je suis étonné qu'ayant tant fait jadis pour assimiler ou réduire la critique et l'histoire à l'histoire naturelle, et n'écrivant encore aujourd'hui que « pour les amateurs de zoologie morale et les naturalistes de l'esprit, » M. Taine, dans son *Napoléon* comme dans sa *Révolution*, ait semblé faire si peu de cas de l'évolution, et qu'après Darwin et Hæckel il en demeure toujours à Geoffroy Saint-Hilaire et Cuvier. Car ici, par malheur, la conséquence en est que sa révolution et son Napoléon, fussent-ils vrais à tous autres égards, seraient encore faux, pour n'être pas *successifs*. Ce que Napoléon pouvait être à seize ans, il ne l'était plus à trente ou quarante ans; mais, consul ou empereur, il était devenu ce que n'était point l'écolier de Brienne; et, pour montrer d'un seul mot l'importance de la distinction, le Corse était devenu Français.

Ce n'est certes pas nous qui refuserons d'admettre avec M. Taine que nos rois « se sentaient chargés d'une vie plus longue et plus grande que leur propre vie ; » qu'ils « regardaient au-delà d'eux-mêmes aussi loin que leur vue pouvait porter; » qu'en dehors d'eux « il y avait pour eux une chose réelle, solide et d'importance supérieure, à savoir l'état. » Nous ajouterons même qu'ils ne le sentaient jamais si bien, tout au rebours de ce que l'on croit, que lorsqu'ils identifiaient, comme Henri IV ou comme Louis XIV, cette « chose réelle » avec eux. Mais, ils l'eussent voulu, qu'ils n'eussent pas pu s'en détacher; et Napoléon, devenu chef d'état, ne l'a pas pu ni voulu plus qu'eux. S'il était Corse encore à Brienne, un étranger parmi ses camarades; et, dans la confusion révolutionnaire, à Toulon, à l'armée d'Italie, jusqu'en Égypte peut-être, s'il n'était « qu'un officier de fortune, qui ne songe qu'à son avancement, » il est devenu Français en même temps que la France devenait sienne, et son ambition a fini par se confondre avec un intérêt ultérieur et supérieur à elle-même, comme son amour-propre et son orgueil avec la gloire de sa seconde patrie. Ni le sentiment populaire, ni l'histoire ne s'y étaient mépris, ni surtout l'étranger, juge encore plus sûr de ce qu'un homme a fait pour la France, parce qu'il le mesure à la diminution de pouvoir qu'il en a ressentie. Et comme l'étranger, comme l'histoire, comme le sentiment populaire, M. Taine aussi l'aurait vu, si, moins préoccupé de retrouver dans Napoléon ses Piccinino et ses Malatesta; « aventuriers militaires, usurpateurs et fondateurs d'états viagers, » il eût seulement distingué les époques avec plus d'exactitude, et, puisqu'il faisait de l'histoire, s'il eût un peu plus respecté la chronologie.

Faut-il aller plus loin? et, avec le prince Napoléon, faut-il aussi lui reprocher d'avoir méconnu le génie pacifique de l'empereur? Voilà bien au moins la découverte la plus étrange, plus singulière elle toute seule que toutes celles de M. Taine, et nous aurons besoin d'un peu de temps pour nous y faire. « La paix en 1805, dit le prince Napoléon, la paix en 1807, la paix en 1809, la paix en 1812, la paix en 1813, qui donc la désire plus que lui? » Qui? mais ses ennemis d'abord, puis ses peuples ensuite, et enfin ses maréchaux, — pour ne rien dire de ses frères. On « accepte » la paix quand on est chef d'empire, et on la propose au besoin, pour mieux se préparer à de nouvelles guerres; on ne la « désire » point, et surtout on ne l'aime pas quand on respire dans les combats comme dans son élément naturel. La guerre, qui fut pour de très grands peuples une industrie nationale, était pour un Napoléon le jeu normal et le fonctionnement naturel de son activité. Comment d'ailleurs, en le dépouillant de « cette gigantesque ambition, » et de « cette soif de domination, » dont la passion de la guerre était la cause bien plus que l'effet, le prince Napoléon ne s'est-il pas aperçu qu'il ôtait à son oncle les raisons mêmes de vivre? Et comment n'a-t-il pas vu qu'à nous, qui ne sommes pas tellement dégénérés de nos pères, ce qu'il enlevait en même temps, c'était la raison des honneurs ou du culte national que nous rendons encore à la mémoire de Napoléon? Car les hommes sont ainsi faits que ce que nous aimons en ces victoires dont le prince évoque le nom glorieux, Arcole, Rivoli, Marengo, Austerlitz, Iéna, Friedland, Burgos, Espinosa, Somo-Sierra, c'est le témoignage de notre ambition conquérante et des sacrifices que nous avons été capables de lui faire; ce sont ces syllabes étrangères dont le son caresse notre orgueil en flattant nos oreilles; c'est l'impérissable écho du bruit dont nos armes ont autrefois rempli et étonné le monde. — Mais le prince Napoléon le sait bien; seulement il avait ses raisons pour faire comme s'il l'ignorait; et c'est ici que son livre, dans le seul chapitre qui répondît à ce que l'on attendait, tourne court, et s'achève piteusement en manifeste.

Il ne nous appartient pas de le suivre sur ce terrain. Mais quand il s'efforce de confondre la cause de Napoléon avec la cause de la révolution même et de la France contemporaine, nous pouvons faire, au point de vue de l'histoire, deux remarques de quelque importance. La première, c'est que, les opinions de M. Taine sur la révolution étant assez connues, vu qu'elles ont fait assez de bruit, on ne fait rien contre M. Taine, ou plutôt on fait pour lui, quand on confond la cause de l'empire et de l'empereur avec celle de la révolution. Si M. Taine, selon le mot célèbre, n'a voulu voir dans Napoléon qu'un « Robespierre à cheval, » ce n'est pas, comme fait le prince, en mettant ce Robespierre à pied, qu'on lui rendra M. Taine plus indulgent ou plus équi-

table. Puisque la révolution, toujours d'après M. Taine, — et uniquement d'après lui, — n'a causé que des maux à la France, quelle reconnaissance veut-on que M. Taine ait pour l'homme qui, d'inflammatoires qu'ils étaient, les auraient rendus chroniques, c'est-à-dire incurables? Et d'autant que l'on prouvera qu'en organisant ce désordre, Napoléon a seul eu la puissance de le faire durer, n'est-ce pas ainsi dans le sens même de M. Taine que l'on abondera?

Quant à la question maintenant de savoir en quelle mesure et jusqu'à quel point M. Taine a tort ou raison dans son paradoxe, il convient peut-être d'attendre, et ce n'est pas sur un fragment de son livre que nous pouvons en décider. Sans doute, pour le moment, à nos yeux comme aux yeux de la plupart des Français, c'est de Napoléon que date la société contemporaine, et, si nous voulions faire une longue énumération de tout ce qu'elle lui doit d'institutions durables, nous le pourrions aussi bien qu'un autre. Nous tiendrions seulement à rappeler que, d'un grand nombre d'elles, Napoléon n'est pas l'unique auteur, mais le plus récent organisateur, et que l'ancien régime, ainsi que la révolution, ne laissent pas d'y avoir une large part à revendiquer. C'est à la Constituante qu'il faut faire honneur, si l'on pense qu'il y en ait lieu, de la description administrative du sol national, et, conséquemment, de l'organisation à laquelle plus tard ce tracé même a servi de cadre. C'est à la Convention, on le sait, qu'il faut faire honneur d'avoir posé les principes et fixé les grandes lignes du *Code civil*, et les Berlier, les Thibaudeau, les Merlin, les Treilhard, les Cambacérès, avant d'être tribuns ou conseillers d'état, ont commencé par être autant de conventionnels. On sait moins que le *Code de procédure* contient encore aujourd'hui la substance de l'*Ordonnance de* 1670, et qu'il n'est pas jusqu'à la législation abhorrée de la Ferme dont les dispositions techniques ne régissent toujours notre matière des contributions indirectes. L'empire n'a pas tout fait, tout tiré du néant; et l'empereur, comme il avait trop de sens pratique et politique pour essayer de remonter le cours de la révolution, portait aussi trop haut le sentiment de la solidarité française pour ne pas utiliser tout ce que l'ancien régime, en tombant, léguait au nouveau. Ce sont deux choses dont la première fait un peu défaut à M. Taine, et la seconde au prince Napoléon. Mais, après tout cela, ce qu'il s'agit de savoir, c'est ce que ce nouveau régime contient lui-même en soi d'élémens de durée; c'est la question que s'est posée M. Taine; et c'est la réponse que nous devons attendre de son dernier volume.

Il disait, en effet, dans son *Étude* sur Napoléon, et c'en étaient même les dernières lignes ou la conclusion : « Telle est l'œuvre de Napoléon : dans sa bâtisse européenne comme dans sa bâtisse française, l'égoïsme souverain a introduit un vice de construction. Dès les

premiers jours, ce vice fondamental est manifeste dans l'édifice européen, et il y produit, au bout de quinze ans, l'effondrement brusque : dans l'édifice français, il est aussi grave, quoique moins visible; on ne le démêlera qu'au bout d'un demi-siècle ou même d'un siècle entier, mais ses effets graduels et lents ne seront pas moins pernicieux et ne sont pas moins sûrs. » Cela veut dire que M. Taine, dans le dernier volume de ses *Origines*, s'engage à nous montrer, dans la société que nous sommes aujourd'hui, les effets inaperçus de ce vice fondamental. Et, en vérité, l'histoire de l'empire ou celle de la révolution sont-elles donc si complètement faites et parfaites, que M. Taine, avec sa ténacité d'observation et sa lenteur puissante, n'y puisse rien découvrir, rien ajouter ou changer à ce que nous en savons? Ou, d'autre part, la France contemporaine est-elle si sûre de son lendemain, les sociétés modernes tellement confiantes en leur propre durée, que l'on ne puisse pas se demander si les institutions qui les soutiennent depuis quatre-vingts ans ne vont pas s'usant, craquant, et s'effondrant lentement tous les jours. Dans un précédent volume, celui qu'il a intitulé *le Gouvernement révolutionnaire*, ce que M. Taine a dit du *Programme jacobin*, de ses lacunes, de ses vices, et de ses chimères, il ne l'aurait pas dit, comme on l'a vu depuis, s'il n'avait eu lui-même son programme plus pratique, plus honnête, et plus complet à y opposer. De même, s'il a parlé, comme l'on sait, de l'œuvre de Napoléon, c'est qu'il se forme une certaine idée de ce qu'elle eût pu ou de ce qu'elle eût dû être, et dans le dernier volume dont cette *Étude* n'est qu'un fragment, il nous dira ce que le consulat et l'empire, au lieu de ce qu'ils en ont fait, pouvaient faire de la France du XIXe siècle.

Alors, et alors seulement, nous pourrons juger M. Taine à son tour. Car, et c'est ici que l'on n'est pas toujours juste envers lui, ce n'est pas, lui non plus, une *Vie de Napoléon*, ni une *Histoire de la révolution*, ni une *Histoire de l'ancien régime*, que M. Taine s'est proposé d'écrire; mais ce sont les *Origines de la France contemporaine* qu'il a voulu démêler dans l'histoire; et tout le reste n'est que les prémisses ou la préparation de cette conclusion. On ne saurait donc juger ses conclusions avant de les connaître, mais on ne saurait surtout l'enfermer, en quelque sorte malgré lui, dans ses prémisses. Il y a toute une part encore des jugemens de M. Taine sur l'ancien régime, sur la révolution, et sur Napoléon, non pas obscure, mais douteuse pourtant et relative, qui ne deviendra définitive et absolue qu'avec la dernière page du dernier volume de ce grand ouvrage.

On a seulement le droit de trouver que quatre ou cinq gros volumes font peut-être un bien gros appareil pour quelques pages de conclusion, et, sans insister autrement là-dessus, on peut penser, à un autre

point de vue, que M. Taine, dans la mesure où il a traité Napoléon, la révolution, et l'ancien régime en eux-mêmes, a manqué de modération et d'impartialité. Car l'impartialité ne consiste pas, comme le semble croire M. Taine, quand on parle de l'ancien régime, à démontrer pourquoi la révolution était inévitable, et, quand on parle de la révolution, à démontrer comment on pouvait tout de même l'éviter. Elle ne consiste pas non plus, s'il est question de Louis XIV, à faire voir que la « vie de cour et de salons, » en énervant l'ancienne France, l'a conduite insensiblement, par un chemin de fleurs, jusqu'aux abîmes; et, s'il est question de Napoléon, à lui reprocher d'avoir rejeté loin de lui cette « charte du savoir-vivre, » et ce « code des bienséances, » et « le plus intime vêtement de la nudité humaine, » et détruit ainsi « l'œuvre suprême de la civilisation. » Mais elle consiste peut-être, selon le mot d'un grand historien, à ne jamais oublier que les hommes extraordinaires, placés par la fortune dans des circonstances extraordinaires, ont droit à une mesure d'indulgence extraordinaire. Elle consiste aussi à se rendre compte qu'en histoire comme ailleurs, il y a des valeurs qui se compensent ou qui s'équivalent, et non pas, assurément,

Qu'un pourceau secouru pèse un monde égorgé,

mais qu'un peu de domination paie un peu de servitude, un peu d'honneur beaucoup de misère, et un peu de gloire des flots de sang. Et elle consiste enfin, quoique « le bon historien ne doive être d'aucun temps ni d'aucun pays, » à se rappeler qu'après tout, Louis XIV et Mirabeau, la Convention et Napoléon, tout cela, c'est ensemble la France, et que la France n'est même que cela. Voyez cependant la justice immanente et l'ironie intérieure des choses! Cette notion banale et vulgaire de l'impartialité, — à laquelle j'avoue qu'il est aussi difficile de se conformer qu'il est facile de la définir, — pour l'avoir oubliée, le plus froid de nos historiens, et celui qui s'est le plus piqué de science et de philosophie, en a paru, et en est devenu, sans le vouloir, le plus passionné.

Mais au moins ne voudrais-je pas terminer sans louer son courage, et, quand il a cru tenir la vérité, la tranquille et sereine audace avec laquelle il l'a toujours dite. Moins courageux ou plus habile, M. Taine, comme tous les historiens de l'ancien régime, de la révolution et de l'empire, pouvait s'aider et s'appuyer d'une partie de l'opinion contre la colère et l'indignation des deux autres. Il ne l'a pas fait. Après s'être aliéné, s'il en survit du moins quelqu'un, les partisans de l'ancien régime, il n'a pas voulu flatter l'opinion révolutionnaire, et voici

qu'après en avoir essuyé les fureurs, c'est à celles des bonapartistes qu'il ne craint pas de se dévouer aujourd'hui. S'il est encore permis de parler comme l'on pense, et de ne vouloir dépendre que de soi-même, sachons-lui en donc gré, comme d'une preuve ou d'un exemple de désintéressement, assez rare en tout temps, mais surtout de nos jours. Donnons-lui l'éloge, qui n'est pas médiocre, d'avoir toujours mis la sincérité de ses convictions et l'amour de *sa* vérité au-dessus des approbations populaires, du succès même, et plus d'une fois, peut-être, au-dessus de ses propres inclinations. Et, moins obstinés dans nos préjugés historiques, ajoutons enfin que dans son *Napoléon*, comme dans sa *Révolution*, comme dans son *Ancien régime*, parmi les erreurs, il y a bien des vérités mêlées, des vérités fortes et neuves, des vérités contre lesquelles on ne prévaudra pas.

Car j'admire l'air dont ses contradicteurs, et en particulier le prince Napoléon, veulent bien lui dire qu'il n'a pas ce qu'il faut pour parler de Napoléon ou de la révolution. Mais qui est-ce qui a ce qu'il faut, alors, pour juger de Napoléon? Frédéric ou Catherine, peut-être, ainsi que le demandait Napoléon lui-même, « ses pairs, » ou, en d'autres termes, ceux qui, nés comme lui pour la guerre et le commandement, ne peuvent que s'admirer eux-mêmes, se justifier, et se glorifier en lui? Et qui est-ce qui jugera de la révolution? Danton sans doute ou Robespierre, c'est-à-dire ceux qui furent la révolution même? Non; ce qui les jugera, c'est l'opinion moyenne; et ce qui fera, ce qui modifiera, ce qui corrigera l'opinion moyenne, ce seront les historiens; et parmi les historiens de ce temps, quoi qu'en ait le prince Napoléon, ce sera M. Taine, pour une large part. Il était bon, d'ailleurs, que le prince Napoléon, avec l'autorité qui lui appartient, essayât de montrer ce qui manquait au Napoléon de M. Taine. On a vu qu'en plus d'un point il l'avait fait avec force, mais en plus d'un point aussi avec moins de succès que de talent. Différent en ceci du Napoléon de M. Taine, le sien ressemble beaucoup à celui que nous connaissons tous. Mais ce n'est pas à dire qu'il soit le vrai; et s'il y a quelques raisons, — dont nous avons tâché d'indiquer les principales, — pour que le Napoléon de M. Taine ne soit pas conforme à l'exacte vérité, il y en a quelques-unes aussi pour qu'un esprit de la probité, de la vigueur et de l'éclat de celui de M. Taine, ne se soit pas inutilement appliqué à nous donner un nouveau portrait de cet homme extraordinaire.

F. Brunetière.

UN

CRITIQUE D'ART ANGLAIS

SES PRÉFÉRENCES ET SES REPENTIRS

M. Vernon Lee réunit la plupart des qualités requises pour être un excellent critique d'art. Il a beaucoup voyagé, il a couru le monde et les musées, il connaît à fond l'Italie, et non-seulement ses églises, ses galeries, mais ses trésors cachés. Il est versé dans l'histoire de la peinture, de la musique comme de la littérature, et il est philosophe. Quelque question particulière qu'il traite, il en fait sortir des vérités générales. Qu'il étudie les deux belles fresques de Botticelli, récemment transportées de la villa Lemmi au Louvre, ou qu'il s'occupe de la *Bergère fidèle*, pastorale de Fletcher, il agrandit, il féconde son sujet, et ses conclusions, souvent fort justes, quelquefois contestables, sont toujours intéressantes. Il semble avoir médité Platon, s'être pénétré de sa méthode. Il n'a garde de poser des thèses et de les démontrer à grand renfort d'argumens et de textes. Il part sans dire où il va, il marche d'un pied léger, on l'accompagne, on le suit, et à travers maint détour on finit par arriver. Ajoutons qu'il a de la chaleur et du pittoresque dans le style, de l'esprit, parfois de l'éloquence, et qu'il possède l'art si difficile de décrire sans ennuyer jamais. Son dernier livre, recueil d'essais d'inégale valeur sur diverses questions d'esthétique, est agréable à lire et fait penser (1).

(1) *Juvenilia, being a second series of essays on sundry aesthetical questions*, by Vernon Lee, 2 vol. Londres, 1887; T. Fisher Unwin.

Ce qui est bizarre dans ce livre, c'est le titre : *Juvenilia*, comme qui dirait distractions, folies ou péchés de la jeunesse. Ces deux petits volumes, destinés à nous faire mieux comprendre la renaissance italienne et la renaissance anglaise, Raphaël et Shakspeare, l'auteur, quoiqu'il ne soit pas encore, il le dit lui-même, « à l'âge des feuilles jaunes, » éprouve une sorte de confusion de les avoir écrits, il craint d'y avoir compromis sa gravité. Il se souvient d'une figure allégorique qu'il a vue dans la cathédrale de Sienne, et qui représente un jeune homme tenant sur son poing un faucon ; il déclare que, chasser au faucon ou étudier les lois de l'art et du beau, sont des occupations du même ordre, qui peuvent sembler indignes d'un homme sérieux. M. Vernon Lee est un habile critique d'art, mais M. Vernon Lee est un Anglais. O mystères d'une conscience anglaise ! Cet esthéticien enthousiaste, mais repentant, adore les grands maîtres et leurs chefs-d'œuvre, mais il s'en fait de publics reproches ; il est passionné de la grande peinture, mais sa passion lui cause quelque honte, il sent l'indignité de sa chaîne. Il affirme qu'il n'y a de vraiment agréable dans ce monde que l'art, mais il ajoute bien vite qu'un Anglais qui se respecte doit s'occuper surtout des choses désagréables ; et à la face du ciel et des hommes, il prend l'engagement solennel de préférer désormais ses devoirs à ses plaisirs.

Cicéron, ce fin connaisseur en art grec, affectait dans ses *Verrines* de ne s'y pas connaître ; il se prétendait incapable de distinguer un Praxitèle d'un Scopas ou d'un Myron. Pour un Romain, la guerre et la politique étaient les seules études dignes d'un homme sérieux. Ce n'est pas à la politique et à la guerre que M. Vernon Lee se propose de sacrifier son dilettantisme très éclairé ; ce sont les questions sociales et les questions de conscience qu'il fait passer avant tout. Il s'est trop livré à la gourmandise de ses yeux, il a trop savouré les jouissances de l'esprit. Il en fait pénitence, il a juré de se mortifier ; cet épicurien, plein de componction, édifiera le monde par sa tristesse. A la vérité, il n'a pu se refuser la joie de publier, une fois de plus, deux charmans volumes, consacrés à Satan et à ses pompes ; il s'est dit comme Ulysse : « Péchons une fois encore, demain nous serons d'honnêtes gens. »

Naguère, il avait remporté dans ses yeux tous les enchantemens d'un printemps florentin, cette plaine, tachetée de villages, que traversent les eaux verdâtres de l'Arno, des terrains onduleux, des tertres couronnés de villas, de couvens et d'églises, des collines plantées de vignes et d'oliviers, des bosquets de cyprès, des pins-parasols, des chemins grimpant entre deux murs et conduisant à des surprises, des violettes au pied des haies, des blancheurs de cerisiers fleuris, un ciel doux, l'Apennin gris de perle. A quelque temps de là, il voyait New-

castle et la Tyne; il respirait un air épais, nauséabond, enfumé par les hauts-fourneaux et que rougissait faiblement un soleil invisible. Il entendait des grincemens et des sifflemens de machines travaillant comme des forçats; il contemplait une eau bourbeuse, qui charriait des immondices, et dont les souillures lui semblaient moins répugnantes encore que celles des âmes qui habitent cet enfer de fumée et de bruit. Il s'est promis de ne plus être si sensible aux ivresses des printemps florentins. Peu auparavant, il avait rencontré dans une excursion un campement de prédicateurs méthodistes. Douze villageois, rangés en cercle, écoutaient bouche béante un jeune homme en redingote longue, à la large face blême, qui, gesticulant et hurlant, leur démontrait la nécessité de se rendre à l'appel de Dieu et de se transformer en enfans de lumière. — « Je sentis, nous dit-il, que, dans une certaine mesure, nous étions en sympathie, lui et moi, et que, bien qu'idées ou occupations, nous n'eussions rien de commun, il y avait entre nous un lien plus étroit qu'entre moi et plusieurs de mes amis, dont je goûte les tableaux ou les compositions musicales, et qui sont assez polis pour lire et louer mes livres. Oui, certainement, ce prédicant méthodiste, qui peut-être n'a jamais vu un antique, ni entendu un opéra, ni lu un roman, m'aurait compris si je lui avais dit qu'il y a dans la vie des occupations juvéniles, mais qu'il y a autre chose aussi. »

Les Anglais, qui sont le plus manichéen de tous les peuples, ont différens procédés pour résoudre les questions de conscience. Les uns ménagent de subtils accommodemens entre Ahriman et Ormuzd ; d'autres sont des révoltés, des insurgés qui, de parti-pris, sacrifient Ormuzd à Ahriman. Une Anglaise, aussi distinguée que belle, mariée à un prince sicilien, me disait un jour : « Honneur à qui reste dans son pays pour y remplir ses devoirs! mais, puisqu'on n'a qu'une vie à passer ici-bas, il faut la commencer et la finir dans le Midi, dans le pays des belles choses et des sensations agréables. Si on m'en accorde une seconde, je l'emploierai à m'acquitter de l'arriéré de mes devoirs anglais. » Nombre de ses compatriotes comptent avec le monde et avec ses jugemens; ils cachent leurs plaisirs et n'exercent en public que leurs vertus. M. Vernon Lee, qui a peu de goût pour les hypocrites, mais qui est à la fois un enthousiaste et un timoré, pense tout arranger en nous promettant que désormais il prendra l'art moins au sérieux et la vie plus au tragique. Ses plaisirs lui sont trop chers pour qu'il consente à y renoncer; il admirera Raphaël quand il n'aura rien de mieux à faire. Mais son illusion est grande s'il se flatte de se mettre ainsi en règle avec son ami le prédicant méthodiste.

Hegel, que M. Lee considère comme « le concile de Trente de l'esthétique, » a fait une admirable peinture de ce qu'il appelait la conscience malheureuse, et la seule consolation des consciences malheu-

reuses est de communiquer aux autres leur maladie et leurs chagrins, de propager leur malheur. Les véritables églises sont des sociétés d'assurance spirituelle qui, moyennant l'acquittement d'une prime, déchargent l'individu du soin de se protéger lui-même contre tous les risques de suprême et éternel incendie. Elles le garantissent, et en le garantissant, elles le calment, et le calme, c'est la raison. Les religions individuelles, comme le méthodisme, dégagées de toute idée sacerdotale, sont toujours agitées et tragiques. Le méthodiste sincère, qui est le type le plus moderne de la conscience malheureuse, passe sa vie à se défendre contre l'ennemi. Il est peut-être assez inconséquent pour employer une partie de ses journées à gagner beaucoup d'argent, qu'il sanctifiera en versant un nombre considérable de livres sterling dans des caisses pieuses, consacrées à la propagation de sa foi. Mais il ne sera jamais assez rassuré ni assez calme pour cultiver le calcul infinitésimal, ou pour étudier des infusoires au microscope, bien moins encore pour admirer une fresque à demi païenne du Corrège ou un paysage de Claude Lorrain, et il dira à M. Vernon Lee : « Vous vous proposez de subordonner désormais les occupations juvéniles aux études sérieuses. Il n'y a qu'une chose nécessaire, et tout ce qui aide à nous en distraire est mauvais. Ne chassez plus, mon ami, tordez le cou à votre faucon, ou reconnaissez pour votre maître le prince des ténèbres. »

Quand un homme de bien a des amitiés compromettantes et qu'il lui en coûte de les abandonner, il représente aux censeurs qui les lui reprochent que ses amis valent mieux que leur réputation, qu'on ne leur rend pas justice. M. Vernon Lee pourrait user de quelque expédient de ce genre pour s'affranchir d'une contradiction dont il est visiblement tourmenté. Il ne tiendrait qu'à lui de fermer la bouche aux prédicateurs en plein vent, à ceux qui l'accusent de nourrir dans son cœur des affections dangereuses qui sont des péchés, en leur répondant que la peinture et la musique sont des choses plus sérieuses qu'ils ne pensent, que la grande peinture est l'auxiliaire de la morale et de la religion, que la grande musique prêche. Mais il a l'esprit trop libre, il est trop artiste dans l'âme pour vouloir asservir l'art et la science du beau à une loi étrangère. Il a peu de goût pour la peinture didactique, pour la musique qui est une prédication. Il s'attache à démontrer, au contraire, que dans les âges classiques, le seul objet que se proposât l'artiste était de procurer des joies à l'imagination en rassemblant dans ses œuvres des élémens divers de plaisir, tout ce qui pouvait la charmer, l'enivrer, lui faire oublier la vie, ses misères et ses chagrins.

C'est dans une spirituelle dissertation sur l'Apollon violoniste de Raphaël qu'il a exposé et commenté cette idée si juste. Pourquoi Ra-

phaël a-t-il mis dans les mains de son Musagète un violon, et non une lyre ou une cithare? Il savait aussi bien que nous que le fils de Latone ne joua jamais du violon à quatre cordes. Mais il voulait représenter le dieu de la musique, et pour ses contemporains, la musique par excellence était le violon, et un Apollon violoniste disait plus de choses à leur imagination qu'un Orphée d'archéologue tirant d'une lyre très antique des accords inconnus et peut-être ingrats. — « Raphaël a mis un violon dans les mains de son jeune dieu, parce que cela s'accordait avec la façon de concevoir les sujets d'art que Raphaël partageait avec tous les peintres de son temps, et que les peintres de son temps partageaient avec tous les hommes et toutes les femmes de la renaissance, et que les hommes et les femmes de la renaissance partageaient avec les hommes et les femmes de l'ancienne Grèce, du moyen âge, de l'Angleterre gouvernée par la reine Élisabeth, de tout pays et de toute époque qui a possédé un art vraiment grand et vigoureux, à savoir l'habitude de considérer tous les sujets donnés à l'artiste comme la matière ou le prétexte d'une décoration, d'un spectacle à grand appareil, *a pageant*, comme un assemblage grandiose ou charmant de formes sculptées ou peintes, de sons heureusement groupés et enchaînés, d'images et d'émotions. »

M. Lee a raison. Qu'importaient à ces artistes les invraisemblances, les anachronismes, pourvu que le but fût atteint et que les imaginations fussent contentes? Quand il peignit ses *Noces de Cana*, Véronèse prit à tâche d'enrichir son tableau de tout ce qui pouvait l'orner et l'égayer, et il fit à son siècle l'agréable surprise de lui montrer dans un repas que préside le Christ un Charles-Quint décoré de la Toison d'or, la marquise de Pescaire armée d'un cure-dents, le sultan Soliman Ier accompagné d'un prince nègre, Paul Véronèse lui-même en habit blanc et jouant de la viole. Rien ne manque à la fête : une clarté enveloppante, une lumière, qui caresse et répand la joie, baigne cette vaste toile; l'air y circule partout, les poumons sont à l'aise, les couleurs chantent, et ces *Noces de Cana* sont un spectacle de fantaisie aussi réjouissant que *l'Embarquement pour Cythère*, autre merveille de composition, de coloris, de grâce et de dessin, chef-d'œuvre comparable aux jardins enchantés des comédies de Shakspeare, et auquel on a fait bien tard les honneurs du salon carré, qui le réclamait depuis longtemps.

Aux grandes époques de la peinture, la peinture était une fête, et M. Lee compare les chefs-d'œuvre de la renaissance à ces réjouissances publiques célébrées jadis en l'honneur de quelque prince, et qui encombraient les rues « de leurs processions de soldats richement harnachés et superbement montés, de leurs cavalcades de masques et de musiciens, de leurs troupes de choristes, de leurs mâts de

cocagne enguirlandés de fleurs, de leurs bannières peintes, de leurs torches flamboyantes, de leurs échafauds roulans, tendus de tapis brodés et peuplés de figures étrangement accoutrées. » C'est ce genre de spectacle qu'il retrouve aussi dans les drames et dans les comédies de Shakspeare, et il en veut aux critiques pointilleux et malavisés qui prêtent à ce grand poète de subtiles intentions qu'il n'eut jamais, une logique de psychologue, une finesse et une rigueur dans le développement des caractères qu'il ne se soucia jamais d'avoir. Comme le remarque M. Lee, c'est le roman moderne, ce sont les Defoë, les Richardson et les Fielding, Mme de Lafayette et l'abbé Prévost qui ont introduit dans la littérature l'esprit d'analyse et un besoin d'exactitude inconnu jusqu'alors.

Il soutient avec raison « que Shakspeare n'a jamais mis en scène que des caractères généraux, qu'il les concevait avec une puissance étonnante, comme le fit Webster avec moins de génie, mais qu'il s'inquiétait peu des développemens. » Macbeth est un tyran souvent déclamateur, le roi Lear est un vieil enfant gâté, Miranda est un ange, Ophélie est une fille crédule qui devient folle. — « Qu'importait à Shakspeare la réalité du détail? Rossini plaçait une roulade agréable au milieu d'une agonie; Shakspeare, dans les momens les plus passionnés, n'hésite jamais à mettre dans la bouche de ses personnages une métaphore heureuse ou une tirade philosophique... Sa principale préoccupation, ajoute M. Lee, était de procurer à ses contemporains la plus grande somme de plaisir, en mêlant à l'exposition de quelque action intéressante et pathétique tous les assaisonnemens qui leur plaisaient, le haut lyrisme, la bouffonnerie, la fantaisie, l'obscénité, les sentences d'un philosophe et l'euphuisme fashionable... Le public de la fin du XVIe siècle et du commencement du XVIIe venait voir des meurtres et des empoisonnemens, mais il lui fallait aussi de belles tirades, des pensées baconiennes formulées dans la langue de Bacon, des plaisanteries rabelaisiennes exprimées dans le jargon de Rabelais, et avec tout cela une poésie plus exquise et plus prenante que celle de Spencer ou de Sidney. » — Ce public venait chercher une fête, on le servait à son goût, qui apparemment était celui du maître des cérémonies, de l'ordonnateur souverain du banquet.

Les plaisirs et les habitudes de l'imagination changent avec le temps. L'esprit d'analyse et de précision, que le roman moderne avait mis en honneur, a pénétré partout et s'est imposé au théâtre, comme à la peinture et aux arts plastiques. Certaines invraisemblances nous sont insupportables, et nous n'admettons plus qu'un Soliman dîne avec le Christ, qu'un Apollon joue du violon. Mais les grands artistes qui donnaient des fêtes à leurs contemporains étaient d'admirables observateurs, qui enfermaient dans leurs mensonges des vérités profondes et dont

les rêves étaient des enseignemens. On n'égalera jamais les peintres italiens du XVIe siècle dans la connaissance des formes et du corps vivant, dans la science de la perspective, de la lumière ou de la couleur. Si Shakspeare se dispense de nous expliquer les inexplicables reviremens de quelques-uns de ses personnages, personne n'a raconté comme lui les grandes crises de l'âme humaine. Il a des paroles qui, semblables à des éclairs, illuminent tout à coup les cavernes sombres et nous découvrent leurs mystérieuses profondeurs; c'est une révélation dans un éblouissement. Nous sommes friands de couleur locale, et les Turcs de Racine nous semblent bien peu Turcs. Ceux qui se piquent de se connaître en turbans ont-ils démêlé aussi bien que lui ce que devient la passion dans un cœur de sultane et la jalousie dans un harem? Sont-ils capables de résumer comme lui de longues pages d'histoire en quatre vers :

Un vizir aux sultans fait toujours quelque ombrage;
A peine ils l'ont choisi qu'ils craignent leur ouvrage;
Sa dépouille est un bien qu'ils veulent recueillir,
Et jamais leurs chagrins ne nous laissent vieillir.

L'esprit d'exactitude est un don précieux à condition de ne pas dégénérer en esprit de minutie. Les minutieux sont à leur façon des rêveurs : ils s'imaginent qu'un être vivant est un assemblage de détails juxtaposés. Nous sacrifions trop souvent les grandes vérités aux petites; savans en vétilles, les grandes lignes nous échappent, et ce qui manque d'ordinaire à la peinture contemporaine, comme au cheval de Roland, c'est de vivre; on y trouve toutes les qualités du monde, sauf la joie et la liberté du génie. Comme le dit M. Lee, ce qu'on exige aujourd'hui d'un peintre d'histoire, c'est qu'il soit avant tout un archéologue, et ses toiles fatiguées nous racontent tristement la patience de ses recherches et son labeur. On exige d'un compositeur qui met en musique quelque légende égyptienne qu'il ne pèche jamais contre la couleur locale, et que ses doubles croches nous fassent voir les pyramides et contempler les Pharaons; il pourrait se faire que son opéra distillât un ennui pharaonique.

M. Vernon Lee se plaint de vivre dans un siècle de pédans, et il énumère tous les maux que l'archéologie, mal employée, nous cause. Que pense-t-il de cette autre science très admirable, mais un peu triste dans ses applications, et fort conjecturale, qu'on appelle la physiologie? Le drame de l'avenir, nous dit-on, sera le drame physiologique. Il ne suffit pas qu'un dramaturge soit un bon observateur, il faut qu'il ait des doctrines et qu'il s'en serve pour appliquer à son art les procédés des sciences exactes. Prenez un Français né à tel degré de latitude et de longitude, dans tel milieu, doué de telle constitution, exerçant tel

métier, placez-le dans telle situation donnée, et dites-nous exactement ce qu'il fera. Avant de résoudre une équation, il faut la poser, et vous ne poserez jamais la vôtre, elle est trop complexe, les termes en sont innombrables. Vous avez peut-être oublié que ce Français avait une affection de la vessie, et cette vessie malade change tout; vous avez oublié qu'à l'âge de deux ans, il est tombé des bras de sa nourrice sur le parquet, et que, sans que personne s'en doutât, cette chute a laissé dans son cerveau d'ineffaçables traces. Peut-être aussi, par un phénomème d'hérédité indirecte, tel grand-oncle lui avait transmis quelque idio-syncrasie ou par un phénomène de réversion, il tenait du caractère bizarre de tel de ses ascendans du troisième degré. Certaines règles souffrent tant d'exceptions que ce ne sont plus des règles, et que le bon sens, les impressions, les souvenirs personnels sont des guides plus sûrs. Un critique sagace et de grande autorité reprochait à un romancier d'avoir introduit dans l'un de ses romans un médecin de fous qui avait le mot pour rire; les médecins de fous, disait-il, sont toujours graves et tristes. Le romancier alléguait pour sa défense que, son roman étant un peu sombre, il avait chargé un personnage de belle humeur d'en égayer la philosophie. Il pouvait alléguer aussi que dans sa jeunesse il avait connu deux médecins directeurs de maisons de fous, dont l'un faisait dîner avec lui les plus raisonnables de ses malades, et les charmait par les grâces de son esprit et l'aménité de son humeur; dont l'autre, galantin un peu fat, toujours pimpant et pomponné, débitait aux jolies femmes des complimens musqués et rimait des bouquets à Chloris. Plus tard, ce même romancier, dînant en ville, se trouvait assis à côté d'un joyeux causeur, abondant en histoires drôles; cet homme plaisant était un médecin de fous. Assurément le critique avait raison, mais le romancier n'avait pas tort.

Toutes les préférences de M. Lee sont acquises au grand art, à l'art qui est une fête; il a bu longtemps à cette coupe enchantée, mais il en est sorti un serpent qui l'a piqué au cœur. Il a condamné ses joies, il s'est dit que ce monde n'est pas un lieu de plaisance, qu'il n'est permis qu'aux adolescens de jouir, de contempler et de rêver, que l'homme mûr doit peiner et agir, que l'art est un narcotique aussi dangereux que divin. C'est ici que nous l'arrêtons. Est-il bien vrai que les grands artistes soient des endormeurs? Nous croyons nous souvenir qu'ils ont souvent réveillé des peuples qui faisaient de mauvais rêves. Bonaparte, général en chef de l'armée d'Égypte, écrivait à la veuve de l'amiral Brueys que les grandes douleurs nous anéantissent, que, dans les grands deuils, « l'âme ne conserve de relations avec l'univers qu'au travers d'un cauchemar qui altère tout. » Certaines superstitions lugubres, filles de l'antique épouvante, produisent le même effet que les grands deuils. Plus d'une fois, l'humanité, oppressée par un poids

incommode, s'est sentie au pouvoir d'un incube qui lui défendait de se mouvoir, d'agir, de respirer. Ce sont les poètes, les artistes qui, en lui donnant des fêtes, l'ont délivrée de son cauchemar.

La Grèce avait emprunté à la Phénicie, aux vieilles sociétés orientales, leurs divinités monstrueuses, d'humeur farouche et de mœurs dévergondées, et le Zeus des noires forêts de l'Arcadie fut un Moloch, qui réclamait des sacrifices humains. Mais il s'amende par degrés; honteux de son passé, il le répudie ; il se persuade que ces chairs fumantes lui répugnaient; que, pour punir Lycaon de lui avoir sacrifié un enfant, il l'a foudroyé, lui, son palais et ses cinquante fils, ou qu'il l'a changé en loup. Les Olympiens sont des monstres transformés et apprivoisés, et ce sont les poètes qui les apprivoisent. « Hésiode et Homère, a dit Hérodote, ont fait connaître les premiers la généalogie des dieux; ils leur ont donné leurs surnoms et leurs épithètes, ils leur ont distribué les honneurs, les charges et les fonctions, et ils nous ont montré leur figure. » Il faut entendre par là que ce fut dans l'âge d'Homère ou des homérides que la Grèce s'assimila des dieux étrangers, qu'ils lui apparurent comme la grande famille d'un Zeus protecteur des cités et d'une civilisation commençante. Désormais ces ennemis des ouvrages de l'homme se font gloire d'y collaborer et de se mettre à son service; ils deviennent les patrons des institutions nouvelles, qui créaient un Occident. Ce furent les poètes qui consacrèrent cette révolution bienfaisante; l'*Iliade* et l'*Odyssée* furent la bible de l'anthropomorphisme hellénique, et de merveilleux poèmes, dont la sculpture s'inspira, accomplirent une œuvre de délivrance. Ces dieux qui faisaient peur, qu'on adorait en tremblant dans l'arbre consacré, dans quelque pierre noire tombée du ciel ou dans des poupées grossièrement équarries, à tête de bêtes, la Grèce, par la main de ses Phidias et de ses Praxitèle, leur donna à jamais une figure humaine, et avec le temps son audace lui sembla si naturelle qu'elle pensa leur avoir fait tort en leur prêtant jadis un autre visage que le sien.

La renaissance italienne fut une insurrection contre l'ascétisme qui mutile l'homme et la vie, contre une religion morose, farouche, qui maudissait la terre et tout ce qui s'y passe, qui annonçait la fin du monde et enseignait que la nature est corrompue jusque dans ses moelles, qu'elle appartient au prince des ténèbres, que la beauté est le filet où il prend les âmes. Dante le visionnaire se promène à travers les cercles des damnés et les sphères des bienheureux, et dans les demeures éthérées comme dans le royaume souterrain, il se souvient de Florence, elle l'accompagne partout. Il emporte avec lui l'image des rivières et des monts d'Italie, ses paysages favoris, des histoires d'amour, le souci de son art, toute la mythologie de Virgile

et d'Ovide, et les âmes du purgatoire l'entretiennent de poésie, d'enluminures et de chansons. Il a osé mettre des papes en enfer; il est plus audacieux encore quand il fait dire à un damné gibelin que la défaite de son parti le tourmente plus que son lit de flammes. Quel prix attaché aux choses d'ici-bas! Giotto, son contemporain, supprime le fond d'or des tableaux de sainteté, qui sera remplacé par des architectures savantes ou précieuses, par des paysages suaves ou magnifiques. On aperçoit au loin des montagnes bleues, des vallées, des gazons fleuris, des lacs, des arbres chargés de fruits, un cheval blanc qui galope, un faucon qui s'envole, et pendant qu'une vierge présente à l'adoration des fidèles un enfant miraculeux ou que le Verbe fait chair expire entre deux brigands, il y a des vaches qui broutent, des gens qui chassent, des gens qui pêchent ou qui raisonnent, et qui causent et semblent heureux de vivre. C'est ainsi que, par une douce ironie, les choses du monde sont mêlées aux choses du ciel, les joies terrestres au drame divin; des dieux qui maudissaient se changent en dieux qui bénissent, ils apprennent à sourire, les croix enfantent des roses, et l'ascétisme, déraciné du fond des cœurs par un pieux sacrilège, en est réduit à s'enfuir dans les couvens, où l'art le poursuit et le traque.

M. Lee conviendra facilement de tout cela. Quelque bien qu'il veuille à son ami le prédicateur méthodiste, il ne partage point ses opinions sur la nature de Dieu et sur les enfans de lumière. — Soit! dira-t-il. L'art a travaillé jadis à l'affranchissement de l'esprit humain; c'est une tâche qu'il ne peut plus remplir, qu'il doit laisser aux philosophes et aux savans. L'art n'est plus pour nous qu'un amusement, qu'une distraction, qui a ses dangers. Il me persuade que le monde est beau, et je me sens heureux, et me sentant heureux, je me crois bon, et j'oublie le monde réel, ses tristesses, ses fanges et ses abominables viscères. Tandis que, plongé dans une muette extase, je contemple le *Parnasse* de Raphaël, la Tyne continue de verser ses immondices dans la Mer du Nord. Arrière, divins ensorceleurs! Je veux penser à la Tyne et à ses souillures.

On pourrait lui représenter que les laideurs de la vie, les souillures de l'âme humaine ne sont pas absentes des œuvres d'art, que Shakspeare a mis en scène des Caliban et des Richard III, que Raphaël a dessiné d'après nature un épileptique, un possédé et ne s'est pas soucié de l'embellir, que Mantegna, en nous montrant les vices chassés de la terre par la sagesse et le travail, a peint des satyres et des hydropiques fort repoussans, que Rembrandt nous fait voir un Christ roi des gueux et des estropiés, et qu'il met sous nos yeux une vraie cour des miracles avec ses infirmités, ses béquilles et ses loques. Mais, sans doute, M. Lee nous répondrait que dans le grand art la

laideur est sauvée, que les Caliban et les Richard de Shakspeare sont de beaux monstres qui forcent notre admiration, que l'épileptique de Raphaël figure comme un accessoire dans une scène sublime, que les satyres, les hydropiques de Mantegna se détachent sur de merveilleuses arcades de verdure ornées de fleurs, de fruits savoureux et que le décor fait oublier le reste, que par les prestiges du clair-obscur, Rembrandt a changé une cour des miracles en un spectacle splendide et doré.

Il dit vrai, les grands artistes sauvent la laideur et en quelque mesure nous réconcilient avec le mal. L'effet que produisent sur nous les choses dépend moins de ce qu'elles sont que de notre humeur et de la couleur changeante de nos pensées; ce que nous trouvons en elles, c'est ce que nous y mettons : dis-moi qui tu es et je te dirai ce que tu verras. L'artiste nous contraint à les voir telles qu'il les voit, à sentir ce qu'il a senti; c'est par excellence un cas de suggestion. Il a une idée à laquelle il a tout rapporté et qu'il nous impose. Qu'il peigne des noirceurs, s'il lui plaît; elles ne sont plus des taches, elles font partie d'un ensemble harmonieux où elles se fondent. Dans un piquant essai sur *l'Association des idées*, M. Lee a raconté, d'après Pétrarque et le vieux Burton, la légende du lac de Charlemagne. Au vif étonnement de toute sa cour, le vieil empereur s'était épris d'une femme de condition commune et de beauté très ordinaire. Il eut la douleur de la perdre; il fit embaumer son corps, qu'il couvrit de joyaux et qu'il emmenait partout avec lui. Un vénérable évêque parvint à découvrir que la cause secrète de cette extravagante passion était un petit anneau magique déposé sous la langue de la morte. Il réussit à le dérober, et Charlemagne devint amoureux de l'évêque. Pour se soustraire à ses obsessions, le prélat jeta l'anneau au milieu d'un étang. A l'instant même, l'empereur oublia sa morte et son évêque; prenant en pitié tous ses palais, ce marécage lui parut le plus bel endroit de la terre; il y bâtit une maison, une église, et Aix-la-Chapelle fut fondée.

Un grand paysagiste, qui possède l'anneau magique, répand un charme sur quelque site désolé, morne et âpre, et quand Shakspeare me montre un grand criminel, il me force à m'écrier : Quel beau diable! Un moissonneur sicilien, dont Théocrite a conté le malheur, s'était épris d'une petite joueuse de flûte, maigre, sèche et hâlée. Son camarade Milon lui disait : « Tu veux donc caresser une sauterelle! » Il répondait : « Je l'aime telle qu'elle est. Muse, chantez avec moi cette grêle enfant; tout ce que vous touchez, déesse, vous le rendez beau. » Cette muse, qui embellissait une sauterelle et prêtait des grâces à une petite fille maigre, était l'amour qui le consumait. L'amour est une magie, et tout artiste est un amoureux qui nous souffle sa fièvre. C'est pourquoi il y a comme une sor-

cellerie dans les chefs-d'œuvre du grand art; ils sont à la fois des spectacles et des mystères.

« Je veux penser aux eaux souillées de la Tyne, ne me procurez plus des joies trompeuses, n'entreprenez pas de me consoler en me réconciliant avec le mal. Le monde est triste; laissez-moi à mes tristesses, à mes dégoûts et à mes devoirs. » Les mélancoliques de bonne volonté, qui aspirent à se rendre utiles, devraient considérer que rien n'est plus stérile que certaines tristesses, et que le premier devoir d'un homme d'action est de surmonter ses dégoûts. Voilà un malade mangé par un mystérieux ulcère. Le simple curieux qui l'aperçoit se détourne avec horreur; le chirurgien croit découvrir dans cette plaie un cas intéressant qui l'émeut, le passionne, et tout à l'heure il ouvrira sa trousse avec un frémissement d'impatience et d'anxiété, comme le peintre saisit sa brosse ou le sculpteur son ébauchoir. Qui des deux est le plus utile au malade, le dégoûté ou celui qui ne connaît plus le dégoût? Un touriste, égaré dans les faubourgs d'une grande ville, traverse un quartier infect où pullulent la misère et la vermine. La nausée le prend; il se dit à lui-même : « Regardons bien vite et sauvons-nous. » Sur ses pas accourt la charité; elle regarde et ne s'en va pas. Elle se réconcilie avec la misère, avec le mal, parce qu'elle voit partout de saintes tâches à accomplir, des problèmes du cœur à résoudre, des pitiés et des grâces à répandre. Elle ne marche pas, elle a des ailes; en quelque lieu sombre qu'elle se présente, la foi et l'espérance l'accompagnent; ne lui reprochez point ses illusions, elle a juré de n'en jamais guérir. Elle n'est pas seulement une vertu; comme l'art, elle est une magie, une passion; c'est avec des mains amoureuses qu'elle touche des loques immondes et des visages impurs. Une sainte religieuse disait que sa vocation la hantait tout le jour comme un péché; elle disait aussi : « Les infirmes sont nos trésors, les souffrances de l'âme et du corps sont nos domaines, et la guerre elle-même nous enrichit. »

Cette même religieuse aimait passionnément les fleurs, « qui lui semblaient sortir tout droit de la main de Dieu. » Elle aimait d'une égale ardeur la musique, les beaux tableaux et les beaux vers; elle y retrempait son cœur, elle y puisait des forces pour vaquer à ses dures besognes. En terminant son livre, M. Vernon Lee fait une grande concession à son dilettantisme : il convient que l'étude persévérante des chefs-d'œuvre de l'art prolonge notre jeunesse, et qu'il est bon d'être jeune pour être utile aux autres et à soi-même. Les Grecs, qui avaient leurs heures d'hypocondrie, disaient que le premier degré du bonheur est de ne pas naître, que le second est de mourir jeune. Ce qui est encore plus beau, c'est de mourir jeune à cent ans, et c'est la grâce que je souhaite à M. Lee pour le récompenser du plaisir avec

lequel j'ai lu ses essais. Mais qu'il consente à reconnaître que l'âme humaine n'est pas une boîte à compartimens, que tout s'y mêle, que tout s'y combine! Qu'il m'accorde aussi qu'il n'y a pas l'épaisseur d'une muraille de la Chine entre le contemplatif et l'homme d'action, entre l'utile et l'inutile, entre la gaîté et le sérieux, entre ce qui plaît et ce qui sert! Tel homme grave l'est bien peu; ce sont les calculs d'un égoïsme grossier qui lui assombrissent le visage, et si l'art est un jeu, l'homme qui ne sait pas jouer est un homme très incomplet. On ne fait bien que ce qu'on aime à faire, et l'amour est une source de joie. Il y a un peu de poésie dans toutes les grandes pensées, un peu de musique dans toutes les belles actions, et il y a un art de gouverner, un art de vivre, un art de faire le bien. Politiques, capitaines ou philanthropes, tous les hommes supérieurs sont à leur façon des artistes qui accomplissent en se jouant des choses difficiles. Saint Vincent-de-Paul n'était pas seulement un grand chrétien, il était un grand virtuose.

Le meilleur moyen de purifier la Tyne serait d'initier l'âme de certains habitans de Newcastle aux rudimens de l'art. De toutes les matières d'étude récemment introduites dans nos écoles, le dessin et le chant nous paraissent les plus essentielles; nous y attachons plus de prix qu'à la morale civique. Mais que M. Lee se défie des prédicateurs méthodistes! Ce sont de terribles gens. Celui qui convertit le poète William Cowper exigeait que pour assurer son salut, il se repentît d'avoir traduit l'*Iliade* en beaux vers anglais et qu'il brûlât sa traduction. M. Lee, que son ami le wesleyen convertirait volontiers à de sombres doctrines, devrait essayer à son tour de le convertir à Raphaël et à son Apollon violoniste. Si jamais cet énergumène allait à Rome et qu'Apollon le baptisât de sa grâce, il apprendrait à assouplir ses gestes et ses dogmes, à donner quelque douceur à sa parole, quelque charme à ses vertus, et ses ouailles lui en sauraient gré.

Mais je ne sais pas pourquoi je me donne tant de peine pour consoler M. Vernon Lee. Je le soupçonne de se trouver très bien comme il est. Peut-être les contradictions qui l'affligent et dont il se plaint éloquemment lui causent-elles plus de joie que de chagrin; il n'aurait garde de s'en défaire, il les soigne, il les nourrit, comme on entretient du poisson dans un vivier, pour être sûr d'en avoir toujours à manger. Je connais des hommes distingués à qui les inquiétudes de leur conscience procurent des raffinemens de plaisir; je connais des hommes compliqués pour qui les remords sont les épices, le poivre noir ou le piment rouge du bonheur.

G. Valbert.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 septembre.

Ce n'est point assurément une situation facile qui est faite à la France, en partie par la fatalité des événemens, en partie par ceux qui ont la prétention ou la fortune de conduire ses affaires. La vérité est qu'il faut que notre nation ait un ressort extraordinaire, une singulière puissance de vie pour avoir résisté depuis dix ans à toutes les influences meurtrières, à la tyrannie des partis et à l'action des mauvais gouvernemens. Elle a vécu cependant et elle vivra, parce qu'elle garde à travers tout sa souple et vigoureuse nature, parce qu'elle est le plus souvent étrangère à tout ce tapage de politique artificiellement violente et agitatrice, dont elle peut souffrir par momens sans en être indéfiniment la dupe. La France en est évidemment venue aujourd'hui à sentir sa situation. Elle se sent mal gouvernée, entraînée par des passions qu'elle ne partage pas, déçue dans ses vœux de tranquillité laborieuse et féconde, violentée ou contrariée dans ses intérêts, épuisée dans ses ressources; elle sent son mal, et avec la confiance qu'elle tient de sa généreuse nature, elle est impatiente de retrouver une autre direction, une autre politique, de rentrer, sous des chefs moins aveuglés, dans une voie où elle puisse librement déployer ses facultés et ses forces. Comment et dans quelle mesure se réalisera ce retour ou cette évolution, comme on voudra l'appeler? C'est ce qui ne cesse de se débattre depuis quelque temps entre les partis, les uns s'efforçant de retenir une domination dont ils ont abusé; les autres, avec des nuances diverses, sentant la nécessité de s'arrêter, de rendre au pays ce qu'il demande, une politique de paix civile et de réparation. Au fond, c'est de cela qu'il s'agit dans tout ce tourbillon de polémiques, de discours, de manifestes et de programmes du jour. Chacun veut donner sa consultation. La grande affaire est de rester dans la vérité des choses, de ne pas dépasser la mesure, et là est justement le dan-

ger de l'intervention des princes, dont la parole, livrée aux passions des partis, ne sert le plus souvent, en fin de compte, qu'à obscurcir et à dénaturer les situations.

Que le prince Napoléon saisisse l'occasion d'une publication historique sur l'empereur et sur l'époque impériale pour rajeunir ses titres à la confiance de la république et des républicains, ce n'est ni bien nouveau ni bien grave; on a le choix entre les deux incarnations les plus récentes du bonapartisme découronné de sa gloire: l'incarnation républicaine avec le prince Napoléon, et l'incarnation autoritaire, césarienne, avec le prince Victor. Le conflit des prétentions fait la faiblesse des prétendans. Que M. le Comte de Paris ait cru devoir se jeter dans la mêlée en publiant à l'heure qu'il est un manifeste ou un message sous la forme « d'instructions aux représentans du parti monarchiste en France, » c'est d'une bien autre signification ; l'événement a sa gravité, et les républicains eux-mêmes, par l'exaspération particulière avec laquelle ils ont reçu cette manifestation, ont contribué étourdiment à en relever l'importance. M. le Comte de Paris a certes droit à tous les respects, et pour les traditions dont il est le dépositaire et pour la situation douloureuse que l'iniquité des partis lui a créée. C'est de plus un esprit sérieux et appliqué, formé par une étude attentive de tous les intérêts publics. Le manifeste qu'il a cru devoir livrer à l'ardeur des polémiques du jour est évidemment une œuvre méditée et réfléchie, où le prince a tenu à rassembler et à coordonner avec un soin presque minutieux ses vues sur le gouvernement de la France. Dans sa partie critique, il n'est que trop justifié par les fautes et les excès de la politique républicaine; dans ce qu'on pourrait appeler sa partie théorique, il atteste la bonne volonté de tout combiner, de tout concilier, même des choses qui peuvent paraître inconciliables. Le manifeste de M. le Comte de Paris n'a d'ailleurs rien d'un appel à la sédition, aux passions de parti; c'est plutôt un exposé tranquille et étudié de la monarchie telle que le prince la comprend, avec ses conditions anciennes et nouvelles, avec le caractère qu'elle recevrait d'un mouvement irrésistible d'opinion d'une origine toute légale. L'œuvre et l'auteur ne peuvent qu'inspirer le plus sérieux intérêt pour tant de bonnes intentions prodiguées en quelques pages. Après cela, pour parler avec une liberté digne d'un prince comme M. le Comte de Paris, il est bien certain qu'à la lecture du dernier manifeste on ne peut se défendre d'un doute. La première pensée qui vient à l'esprit est de se demander s'il était utile et opportun, s'il répond aux circonstances où nous sommes, si même, en définitive, il n'a pas plus d'inconvéniens que d'avantages.

A quoi peut-il réellement servir? Où est l'utilité de manifestations et de discussions nécessairement sans issue pratique? La monarchie n'est pas une affaire de manifestes. Elle reste, on l'a dit non sans

raison, la grande réserve de la France, ou, si l'on veut, le grand sous-entendu d'une situation troublée; et ceux qui déclarent à tout propos, avec l'assurance des partis infatués, qu'elle ne reviendra jamais, sont aussi puérils que ceux qui passent leur temps à annoncer tous les matins sa résurrection pour le lendemain. Le fait est qu'aujourd'hui comme hier et demain comme aujourd'hui, l'avenir sera ce qu'on le fera, et on pourrait dire à l'heure où nous sommes que ce sont les républicains, peut-être les républicains seuls, qui peuvent décider par leur conduite de ce qui arrivera. L'avenir sera aux plus sages, disait M. Thiers, et c'est encore vrai. Évidemment, le jour où les républicains, entraînant et précipitant la république, auraient définitivement désabusé et dégoûté le pays par leurs violences stériles, par leurs excès de domination, et auraient épuisé leur règne, la monarchie apparaîtrait ou reparaîtrait comme la suprême ressource de la France. Un manifeste de plus n'ajoute rien aux chances d'une restauration monarchique. Il ne simplifie rien et ne dénoue rien; il peut, au contraire, tout compliquer.

La monarchie que représente M. le Comte de Paris, c'est la monarchie constitutionnelle, libérale et parlementaire, on l'a cru du moins jusqu'ici, et cette monarchie n'avait pas besoin de programme. Son programme est dans son histoire, dans ses trente-quatre années de règne. Elle se confond avec la période du siècle la plus brillante par le déploiement régulier de toutes les libertés, par l'essor de l'intelligence française et des arts, par les progrès de la fortune nationale, et si, à la dernière heure, elle a péri par la sédition, elle garde l'honneur d'avoir laissé la France estimée du monde, intacte dans ses frontières comme dans ses ressources et dans ses libertés. Cette histoire parle par elle-même, et, libéralement interprétée, elle vaut bien un manifeste. M. le Comte de Paris, avec la bonne intention de tout concilier, a cru devoir y ajouter, en introduisant dans son programme des nouveautés qu'on nous permettra de trouver un peu étranges, quelque chose comme le plébiscite et une annulation à peine déguisée des droits les plus essentiels inhérens au régime parlementaire; mais y a-t-on songé? Le plébiscite et les assemblées de 1852, ce n'est plus la monarchie constitutionnelle, c'est l'empire. Les impérialistes se sont hâtés de dire : c'est l'empereur sous la figure du roi, c'est notre constitution, c'est notre principe! Les libéraux constitutionnels ne peuvent pas en dire autant. Qu'aura-t-on gagné? M. le Comte de Paris, en essayant une fusion bienveillante et un peu chimérique de traditions si différentes, s'est exposé à offrir au pays une image difficile à saisir, une énigme à déchiffrer.

C'est un premier danger. Le nouveau manifeste a un autre inconvénient : il est peut-être peu opportun dans les circonstances où nous sommes; il n'est pas fait pour simplifier une situation où les conser-

vateurs de France, les hommes dévoués à leur pays,— et il y en a dans tous les camps, — ont déjà bien assez de difficultés pour trouver leur chemin, pour se tracer à eux-mêmes la conduite la plus prudente, la plus patriotique. De quelque façon qu'on juge les événemens du moment, il y a un fait certain : depuis quelques mois, il y a eu, en France, un changement, il y a une expérience engagée, une tentative de politique nouvelle. Il s'est formé un ministère qui a parlé dans les chambres d'un accent assez nouveau, qui n'a pas craint de désavouer ce qu'on appelait le gouvernement de combat, qui n'a point hésité à admettre que la première nécessité était d'assurer à tous des garanties libérales, une administration équitable, de chercher la paix dans l'étude impartiale et éclairée des affaires du pays. Il y a eu aussi dans le camp conservateur, sinon un désarmement complet, du moins un commencement de trêve, une suspension d'hostilités vis-à-vis du gouvernement de la république. Que cette expérience ait été jusqu'ici timide, incertaine, qu'on en soit encore parfois aux fausses et violentes traditions des derniers ministères plus ou moins radicaux, c'est possible. Évidemment, ce n'est pas du premier coup que peut s'accomplir une telle évolution sur le champ de bataille des partis. La tentative n'a pas moins existé, elle n'est point désavouée. Le nouveau manifeste, en ravivant les questions les plus ardentes, a changé cette situation, et l'auteur s'est fait une honnête illusion s'il a cru tout concilier en variant ses « instructions » pour la droite parlementaire et pour les monarchistes dispersés dans le pays. Le résultat pourrait être uniquement de contrarier ou de compliquer une expérience tentée dans un intérêt public. Ce n'est point certainement ce que M. le Comte de Paris a voulu, et, après comme avant le manifeste, les conservateurs de tous les camps, du parlement et du pays, n'ont rien de mieux à faire que de ne pas se laisser détourner d'une tentative qui répond visiblement à un instinct universel. Lorsque M. le président du conseil et les républicains modérés ont paru se rattacher à une politique de conciliation et d'apaisement, lorsque les conservateurs des chambres ont paru prêter leur appui à cet essai de pacification intérieure, les uns et les autres obéissaient à des mobiles différens. Ils se sont rencontrés sur un point : ils ont également reconnu la nécessité de cette sorte de trêve de bien public. Ce qui était vrai hier l'est encore aujourd'hui, et les conservateurs de France, qui sont les premiers juges de ce que le pays leur demande, n'ont qu'à s'inspirer d'eux-mêmes et des intérêts nationaux, à écouter les vœux de l'opinion, pour régler leur conduite selon les circonstances, sans être des dupes ni des complices d'agitations nouvelles.

Ce qu'il y de plus curieux, de plus significatif, c'est l'explosion de violences provoquée dans les camps révolutionnaires par le manifeste de M. le comte de Paris, que les radicaux se sont hâtés de si-

gnaler comme une déclaration de guerre ou un appel à la sédition, comme une audacieuse prise de possession du règne. Peu s'en est fallu que la république n'ait été du coup déclarée en danger! Ces prétendus sauveurs de la république sont plaisans avec leurs fureurs. Ce sont les radicaux eux-mêmes qui ont fait à M. le Comte de Paris cette position à la fois douloureuse et privilégiée dont ils s'effraient aujourd'hui. Ce sont les lois d'exil imposées par eux à un ministère complaisant qui ont désigné le prince comme le représentant unique et attitré de la monarchie. C'est leur politique qui fait la force de toutes les revendications, et ces prétendus dangers qu'ils voient partout, dont ils accusent tout le monde, c'est par eux et par eux seuls qu'ils existent. Au fond, toutes ces colères sont plus factices, plus calculées que sincères, et le vrai est que le manifeste de M. le Comte de Paris n'est qu'un prétexte dont ils se servent pour rallier les républicains modérés et timorés à leur politique d'agitation et de guerre, pour porter le dernier coup aux alliances conservatrices qui ont pu paraître un moment possibles. Avec eux, on peut s'attendre à tout. Ils parlent déjà de représailles nouvelles, de confiscations et de proscriptions plus étendues. Leur tactique est visible : ils espèrent entraîner ou compromettre le ministère lui-même, en le mettant dans l'alternative d'abdiquer devant eux s'il s'associe à leurs passions, ou de paraître plus que jamais suspect de connivence avec les monarchistes s'il se défend des violences qu'ils prétendent lui imposer. Ils peuvent, sans doute, réussir dans une certaine mesure; ils ont même déjà réussi à mettre le cabinet en campagne contre le manifeste de M. le Comte de Paris. En définitive, cependant, à quoi servirait une recrudescence de la politique d'agitation et de combat? Qu'aurait gagné la république? On reviendrait fatalement à la séparation de l'église et de l'état, à la persécution religieuse, à l'impôt sur le revenu, à la désorganisation financière, à tout ce qui a compromis le régime. Qu'aurait gagné le ministère lui-même? Il se serait désarmé de ses propres mains, il se serait dépouillé de ce qui a été sa raison d'être, de cette apparence de modération qui a fait un moment son crédit.

Au lieu de céder à un courant où il ne tarderait pas à disparaître, le ministère n'a qu'un moyen, c'est de garder son sang-froid au milieu de ces turbulences, de ne pas laisser les radicaux se servir d'un incident pour compromettre toute une politique, pour détourner l'attention des plus pressantes affaires du pays. Le danger pour la France, pour la république elle-même, n'est pas dans le manifeste de M. le Comte de Paris; il est parmi ceux qui, sous prétexte de réformes chimériques, s'attaquent à toutes les forces de l'état, à l'armée, à l'administration comme aux institutions financières; il est dans les passions de secte; il est dans cet esprit qui depuis quelques années a pénétré partout et

que le gouvernement rencontre devant lui à chaque pas, sous toutes les formes. Il y a quelques semaines, c'était le conseil municipal de Paris qui, dans son omnipotence démagogique, prétendait organiser la grande fédération communale et convoquer à l'Hôtel de Ville des délégués de toutes les municipalités françaises; hier, c'étaient les instituteurs qui, réunis en congrès à Paris, décidaient d'organiser une fédération d'un autre genre, une vaste association embrassant tous les départemens, gouvernée par un syndicat central. Ces honnêtes maîtres d'école, au lieu d'enseigner à lire dans leurs villages, rêvaient de fonder l'autonomie des instituteurs primaires, de sauver, eux aussi, la république, et M. le ministre Spuller a été obligé de leur rappeler qu'ils étaient de modestes fonctionnaires de l'Université, dépendant de leurs chefs. Demain, ce sera autre chose : c'est l'organisation de toutes les forces anarchiques s'essayant dans la désorganisation de l'état. Là est le vrai mal, le mal déjà invétéré et profond auquel il faut remédier, et qui rend d'autant plus nécessaire l'alliance de toutes les prévoyances conservatrices dans l'intérêt supérieur de la puissance et de l'honneur de la France parmi les nations.

Et s'il fallait une raison souveraine pour détourner assemblées et gouvernement du radicalisme désorganisateur, des guerres intestines et des faux systèmes, c'est la marche des choses qui se chargerait de rappeler cette raison à tous les esprits sincères. Il suffirait de regarder vers la frontière sensible pour voir à quoi tient la paix, ce qu'il y a toujours de douloureusement délicat dans une situation où les incidens se succèdent, comme pour mettre à l'épreuve la bonne volonté des gouvernemens. Il y a quelques mois, c'était l'affaire de Pagny-sur-Moselle qui rouvrait un instant les plus redoutables perspectives et aurait mis la paix en péril, sans le zèle conciliateur et habile de la diplomatie. Aujourd'hui, c'est l'incident qui vient de se passer sur la frontière des Vosges, à Vexaincourt ; c'est cette scène passablement sauvage où une partie de plaisir se transforme en tuerie, où des chasseurs français, cheminant paisiblement à l'abri de notre frontière, sont exposés aux coups de feu des gardes forestiers ou des soldats allemands embusqués sur leur territoire. Il y a un homme tué, un jeune élève de Saumur en vacances gravement blessé. Et voilà de nouveau la diplomatie en campagne. Elle réussira encore une fois, on n'en peut douter, à mettre le pied sur cette étincelle. Le gouvernement allemand ne peut refuser justice pour un événement qui n'est peut-être que le résultat d'une cruelle consigne brutalement exécutée. Quelle sera la réparation due en toute justice à la France? Ceci est l'affaire des gouvernemens, et on ne peut que les gêner par des commentaires aussi bruyans que prématurés. Ce n'est pas moins un nouveau signe, la révélation saisissante de toute une situation devant laquelle ce n'est pourtant pas le moment de s'acharner aux luttes intérieures. Oh!

sans doute, on compte sur les miracles du patriotisme; on dit souvent, surtout quand les nuages reparaissent, que devant l'étranger il n'y aurait plus qu'une France unie d'âme et de volonté pour sa défense, que tous les dissentimens des partis s'effaceraient aussitôt, et c'est heureusement vrai. Puis, dès que le péril semble passé, on se croit tout permis : on revient à l'œuvre de dissension intérieure, de désorganisation sociale ou même militaire. On ne s'aperçoit pas que le meilleur moyen d'avoir une France unie de patriotisme, toujours disponible pour toutes les éventualités, c'est de ne pas commencer par la diviser, de ne pas épuiser dans les discordes intérieures la force morale dont elle aurait besoin dans les luttes bien autrement sérieuses qu'elle pourrait avoir à soutenir.

Les affaires de l'Europe, il faut l'avouer, restent dans un état singulier. Que se passe-t-il dans les chancelleries? Où en sont les cabinets des négociations qu'ils poursuivent pour mettre enfin un terme à l'imbroglio bulgare, pour arriver à concilier tous les intérêts, toutes les prétentions? On cherche, il faut bien le croire, et on ne paraît pas avoir trouvé jusqu'ici. Après cela, il est bien possible que, dans les préoccupations de tous ceux qui tiennent dans les mains les fils des négociations, l'incident bulgare et le traité de Berlin ne soient pas la chose la plus importante.

Aujourd'hui comme toujours, — sans parler bien entendu de l'imprévu et des incidens toujours possibles, — on s'occupe encore plus de l'Occident que de l'Orient dans toutes les combinaisons qui se nouent ou se dénouent, dans tout ce travail de diplomatie où M. de Bismarck garde un rôle aussi actif que mystérieux. Il est suffisamment admis que le chancelier d'Allemagne ne fait rien pour rien, et il est bien clair que, s'il s'est mêlé des affaires bulgares, c'est avec l'arrière-pensée d'en tirer quelque avantage, d'être encore une fois une sorte d'arbitre entre la Russie et l'Autriche, les deux puissances qui se heurtent le plus directement dans les Balkans. Le grand calculateur de Berlin s'est visiblement flatté un instant de jouer son jeu invariable, de pouvoir ressaisir l'amitié de la Russie sans trop s'aliéner l'Autriche. Y a-t-il eu réellement, comme on l'a dit jusqu'à la dernière heure, quelque projet d'entrevue entre l'empereur Alexandre III, qui est depuis quelques semaines en Danemark, dans la famille de la tsarine, et le vieil empereur Guillaume, qui, malgré son grand âge, devait se rendre à Stettin sous prétexte de manœuvres militaires? Dans tous les cas, le projet, s'il a existé, s'est évanoui. L'empereur d'Allemagne s'est bien rendu à Stettin, accompagné de l'impératrice, de son petit-fils le prince Guillaume, de M. de Moltke; il allait même, disait-on, être rejoint par M. de Bismarck. Le tsar est resté tranquillement en Danemark, faisant des excursions de famille autour de Fredericksborg; mais, si l'entrevue des deux empereurs a manqué, il y a eu, d'un

autre côté, une entrevue de chanceliers. Le ministre des affaires étrangères d'Autriche, le comte Kalnoky, vient de se rendre dans une des résidences de M. de Bismarck, à Friedrichsruhe, et cette visite se rattache évidemment à ce travail de négociations qui se poursuit aujourd'hui. Ce qui s'est passé à Friedrichsruhe, ce qui a été l'objet précis des entretiens de M. de Bismarck et du comte Kalnoky, on ne le sait pas encore naturellement. On peut présumer, sans doute, que ce qui s'est dit à Friedrichsruhe n'a pas dû ressembler à ce qui se serait dit à Stettin si l'empereur Alexandre y était venu. Il est assez vraisemblable que, sans trop s'engager, le chancelier allemand aura mis tout son art à rassurer l'Autriche, un peu émue de ses récentes évolutions, et qu'il aura cherché avec le comte Kalnoky un moyen de débrouiller les affaires bulgares en évitant ce que le cabinet de Vienne redoute le plus, une intervention russe dans les Balkans. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on en est toujours à chercher, à négocier, à s'observer, et que, pendant ce temps, la Bulgarie semble plus que jamais livrée au hasard, à l'anarchie, qui est la suite inévitable de deux années d'interrègne et de révolution.

Le nouveau gouvernement du prince Ferdinand de Cobourg se flatte toujours, il est vrai, de s'organiser et de s'établir; il a même levé l'état de siège pour les élections qui se préparent. Malheureusement, ce n'est là qu'une apparence. La situation de la principauté n'est pas moins profondément troublée. L'opposition, au lieu de diminuer, ne fait que s'accentuer; elle se manifeste partout, sous toutes les formes, et pour la vaincre, pour la contenir, le gouvernement a recours à tous les expédiens sommaires de répression et de compression. En paraissant renoncer aux moyens extraordinaires que lui donnait l'état de siège, il n'en fait ni plus ni moins. Comme tous les pouvoirs faibles, il ne se soutient que par l'arbitraire et la violence, permettant tout à ses partisans, emprisonnant ses adversaires, encourageant des passions contre lesquelles il ne peut pas même protéger les étrangers. Ces jours derniers encore, il a été exposé, pour quelque sévice commis contre des Allemands, à être pris à partie par l'Allemagne. Il a donné toutes les satisfactions possibles pour se tirer d'affaire, et il n'a pas moins continué à exercer ses violences, sans doute pour mieux préparer le scrutin d'où va sortir une assemblée nouvelle. En réalité, l'anarchie est dans l'administration comme dans le pays, de sorte que la Bulgarie ne cesse de se débattre dans cette situation tourmentée qui dure depuis deux ans, à laquelle ne peut remédier un gouvernement contesté, qui est pour l'Europe une raison de plus en plus pressante de prendre un parti.

Reste à savoir ce que veut l'Europe et ce qu'elle peut, ce qui sortira de tous les sanhédrins de la diplomatie, où l'on cherche « la solution à donner aux difficultés bulgares. » Il n'y a, dit-on, qu'à rétablir dans

son intégrité le traité de Berlin, seul point sur lequel tout le monde soit d'accord, seule garantie de l'ordre en Orient et de la paix en Europe. C'est bien possible; malheureusement, c'est là toujours la difficulté. On ne peut rétablir l'autorité du traité de Berlin dans les Balkans que par une intervention, probablement par une occupation plus ou moins prolongée, et sur tout cela on n'est pas près de s'entendre. Vainement la question s'agite entre la Russie, qui porte dans cette affaire une ténacité aussi patiente qu'inflexible, la Turquie qui met sa politique dans l'inertie, et les autres puissances qui semblent plus fixées sur ce qu'elles ne veulent pas que sur ce qu'elles veulent : on n'arrive à rien, on n'est pas plus avancé aujourd'hui qu'hier. La Russie a récemment proposé à Constantinople l'envoi d'un haut commissaire ottoman, qui serait accompagné d'un délégué russe, du général Ernroth, à Sofia, pour rétablir l'ordre légal ; la Porte hésite à prendre, comme puissance suzeraine, la responsabilité d'une combinaison qui commencerait par une intervention diplomatique, pour finir, sans doute, par une occupation militaire, et les autres puissances attendent ce qu'on leur proposera. M. de Bismarck a paru d'abord assez disposé à appuyer la proposition russe auprès des cabinets, si la Porte le lui demandait. En est-il de même aujourd'hui, après l'entrevue manquée de Stettin et l'entrevue ministérielle de Friedrichsruhe? Les résolutions du chancelier d'Allemagne ont certes leur importance dans ces affaires encore si obscures, où toutes les politiques restent en présence avec leurs arrière-pensées, leurs jalousies et leurs défiances. Ce qu'il y a de bien clair, c'est qu'on n'est pas délivré de cette complication bulgare, que ce qui peut satisfaire la Russie n'est pas de nature à rassurer l'Autriche, et que cette question, tant qu'elle n'est pas à peu près finie, reste, non pas le seul danger, mais un des dangers les plus immédiats pour la paix européenne, déjà si précaire.

Ces affaires d'Orient, qui se résument et se concentrent aujourd'hui dans la question bulgare, elles ont toujours sans doute une importance très sérieuse pour toutes les puissances de l'Europe, par les intérêts d'influence et d'équilibre qu'elles mettent en jeu ; elles ont naturellement une importance particulière pour un empire comme l'Autriche, qui a un rôle à demi oriental, qui comprend dans ses vastes frontières tant de populations différentes d'origine, de nationalité et d'instincts. Concilier toutes ces races sans les subordonner les unes aux autres ; faire marcher ensemble Hongrois, Polonais, Allemands, Tchèques, Slaves de toute sorte, sans asservir à leurs aspirations multiples l'intérêt d'état, la politique traditionnelle de l'empire représentée et personnifiée dans l'empereur, c'est certes une œuvre aussi difficile que délicate. Elle est devenue plus difficile encore depuis que la liberté a pénétré dans le vieil empire qui a cessé d'être une puissance allemande, depuis qu'il y a une presse libre, des parlemens à Vienne et

à Pesth, des diètes provinciales partout. Le problème a été à peu près résolu par le dualisme avec la Hongrie; il ne l'est peut-être pas aussi complètement avec les autres races, avec les Slaves du reste de l'empire.

Depuis sept ou huit ans, le chef du ministère qui existe à Vienne, le comte Taaffe, a pris le rôle de conciliateur, de modérateur entre les races. Il s'inspirait certainement d'une nécessité supérieure dans la situation nouvelle de l'Autriche, d'une idée libérale de transaction; il pensait aussi rattacher plus fortement les Slaves autrichiens à l'empire. Il a sans doute réussi jusqu'à un certain point à apaiser les rivalités, les incompatibilités les plus ardentes par de larges concessions aux nationalités diverses; il est du moins arrivé à ramener au parlement de Vienne les représentans de certaines races qui avaient jusque-là refusé de siéger dans une assemblée où dominaient les élémens allemands. Cette politique de conciliation, qui est depuis quelques années au pouvoir à Vienne, elle n'a cependant réussi qu'en partie, et elle a produit un résultat qui est peut-être aujourd'hui un embarras pour le ministère. D'un côté, elle a soulevé les colères des Allemands irrités de se voir dépossédés de leur ancienne prépondérance dans les affaires de l'empire; d'un autre côté, elle a plus que jamais ravivé et enflammé dans certaines régions, notamment en Bohême, l'esprit de race, la passion jalouse de nationalité. Les Tchèques se sont armés des concessions qu'on leur faisait pour réclamer des concessions nouvelles, pour revendiquer leurs droits historiques. Ils ont eu des exigences croissantes, des ambitions d'indépendance. Dans ces derniers temps, dans des momens qui pouvaient être critiques, ils n'ont pas non plus déguisé leurs affinités panslavistes, leur attachement pour la grande protectrice des Slaves, et un de leurs journaux est allé récemment jusqu'à déclarer que jamais un de leurs représentans ne voterait un crédit pour aider l'Autriche dans une guerre avec la Russie. Ils ne cachent pas leurs vœux pour le tsar. Après avoir été longtemps opprimés par les Allemands maîtres de l'empire, les Tchèques, à leur tour, se font un peu les oppresseurs des Allemands qui résistent, et un des incidens les plus curieux de cette lutte est certainement l'agitation qui vient de se produire à l'occasion des élections pour le renouvellement partiel de la diète de Prague.

Les circonstances mêmes qui ont nécessité et accompagné les récentes élections de Bohême sont caractéristiques. Il y a quelque temps déjà, les Allemands, qui sont en minorité dans la diète de Prague, ont présenté une motion par laquelle ils demandaient une séparation, au point de vue administratif, entre les districts où l'élément germanique domine et les districts où domine l'élément slave. Leur motion a été repoussée sans discussion, et les Allemands, imitant ce qu'ont fait si souvent les Tchèques dans les assemblées autrichiennes où ils

croyaient ne pas trouver de garanties, ont quitté la diète, ils ont cessé de siéger. Ils ont été déclarés déchus de leurs mandats, et c'est pour les remplacer que les élections se sont faites. Comme ils avaient été élus dans des pays de population allemande, ils ont été naturellement réélus. Ils se sont fait réélire pour renouveler leurs protestations et reprendre leur politique de sécession : ils quitteront encore une fois la diète de Prague, c'est vraisemblable. Les Tchèques, de leur côté, poursuivent leur campagne de revendications, sans ménager le ministère lui-même, surtout le ministre de l'instruction publique, M. Gautsch de Frankenthurst, qui est particulièrement l'objet de leur opposition et de leurs attaques. A quoi peuvent-ils aboutir? S'ils réussissaient par leur hostilité à décider la retraite du ministère, ils auraient probablement travaillé contre eux-mêmes en préparant l'avènement d'un ministère plus allemand que le cabinet du comte Taaffe. Ils sont assez habiles pour ne point aller jusque-là. Ces luttes de nationalités qui agitent la Bohême, ces explosions passionnées de slavisme n'ont pas moins cela de grave de rejeter les Allemands de l'empire vers l'Allemagne et d'être fatalement une cause de faiblesse pour la politique autrichienne, pour la diplomatie de la cour de Vienne, dans un moment où se débattent les plus sérieuses questions d'équilibre oriental et européen.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

L'approche du détachement du coupon semestriel sur le 3 pour 100 français a déterminé à la fin de la première quinzaine de septembre quelques ventes de précaution. De 82.20, ce fonds reculait le 15 à 81.97 ; le lendemain, il restait coté, coupon détaché, à 81.20. Quelques jours plus tard, la liquidation s'étant effectuée dans des conditions satisfaisantes sur les valeurs que cette opération affectait, les dispositions générales du marché se sont dessinées dans un sens nettement favorable; rentes françaises et étrangères, actions de banques, de chemins de fer et d'entreprises industrielles ont commencé

à donner lieu à des transactions plus actives que dans les dernières semaines écoulées, et le public financier s'est pris à espérer qu'une période d'animation allait s'ouvrir pour les affaires de bourse, depuis si longtemps languissantes.

Les circonstances étaient propices. Il ne subsistait plus d'appréhension sérieuse au sujet de l'état du marché monétaire. La Banque d'Angleterre n'a pas plus élevé le taux de l'escompte à 5 pour 100 au milieu et à la fin du mois qu'elle ne l'avait fait au début, et les bonnes raisons ne manquaient pas à l'appui de cette décision, en dépit des argumens répétés des journaux financiers de Londres en faveur d'une politique plus restrictive. En fait, le montant de la réserve de la Banque n'a pas subi les réductions annoncées et s'est même légèrement accru. Le drainage de l'or pour l'Amérique a cessé, par suite des achats continus de valeurs fédérales à Washington par le secrétaire du trésor. Les bilans des banques associées de New-York n'ont amené aucune aggravation de la situation sur ce marché, où, depuis plusieurs mois, une crise violente était attendue.

On peut considérer cette crise, sinon comme entièrement conjurée désormais, du moins comme ajournée. Le trésor américain dispose encore de ressources abondantes provenant des excédens budgétaires, et il s'est déclaré prêt à les employer en achats de bonds 4 1/2 et 4 pour 100 à des prix très satisfaisans pour une fraction importante des détenteurs de ces titres. Voilà pour le présent. Dans quelques mois, le congrès aura à parer aux dangers de l'avenir et à statuer sur l'application des mesures les plus propres à empêcher, dans les caisses du trésor, une accumulation d'excédens budgétaires susceptible de produire une contraction dangereuse de la circulation métallique aux États-Unis.

La politique adoptée sur le terrain des questions monétaires par le gouvernement américain a produit ainsi le résultat espéré. Elle a calmé les appréhensions du marché de New-York et rassuré par contre-coup celui de Londres. Les directeurs de la Banque d'Angleterre se trouvent justifiés par l'événement de n'avoir point agi, sous le coup d'une panique éventuelle, comme si la crise redoutée avait déjà éclaté.

La spéculation parisienne a profité habilement de l'accalmie qui se produisait sur le terrain monétaire, et elle ne s'est pas émue davantage des intentions attribuées au cabinet Rouvier relativement à l'émission d'un grand emprunt de liquidation. Il serait prématuré de dire que l'idée d'un emprunt de ce genre, s'élevant à près de 1 milliard, soit complètement abandonnée. On peut croire cependant que le ministre des finances ne soulèvera pas la question à propos de la discussion du budget de 1888. Il a déclaré, il y a peu de jours, à la commission financière de la chambre, qu'il séparerait de la discussion de

ce budget la présentation de lois spéciales ayant pour objet des réformes fiscales, et notamment la réforme de la législation sur les boissons. Il est clair que M. Rouvier compte, pour l'établissement ultérieur d'un équilibre budgétaire réel, sur un remaniement profond du régime des alcools, et il a chargé une commission d'étudier rapidement les questions se rattachant à cette réforme. Mais le résultat des travaux de cette commission ne pourra, de toute façon, avoir d'influence que sur l'élaboration de budget de 1889. Quant au budget extraordinaire de 1888, qui ne comprend plus que des dépenses pour la guerre et pour la marine, il est fixé à 100 millions (84 pour le premier de ces départemens, 16 pour le second), ce qui constitue une diminution de 22 millions sur le projet de budget rectifié présenté par M. Rouvier peu de temps après son arrivée aux affaires, et de 82 millions sur les propositions primitives de M. Dauphin.

Le ministre des finances n'a pas dit à l'aide de quelles ressources il comptait proposer de couvrir ces dépenses extraordinaires. Il s'est contenté d'assurer que les moyens financiers auxquels il projetait d'avoir recours n'auraient pas d'action défavorable sur l'économie du budget ordinaire. On en a conclu, non sans de plausibles apparences de raison, que M. Rouvier préparait une opération de conversion portant sur le 4 1/2 pour 100 ancien, dont le service d'intérêt exige une annuité un peu supérieure à 37 millions. La conversion sera-t-elle faite en 3 pour 100 avec soulte, ce qui élèverait le montant nominal de la dette, maintiendrait l'annuité d'intérêt au niveau actuel, et mettrait à la disposition du trésor une somme évaluée à 120 ou 150 millions, ou bien l'opération consistera-t-elle en une simple réduction de l'intérêt de 4 1/2 pour 100 à 4 pour 100, produisant une économie annuelle qui servirait de gage à une émission d'obligations à court terme? Les avis sont partagés, et peut-être même le ministre n'a-t-il arrêté lui-même aucune décision à cet égard.

Si la conversion était faite en rente 3 pour 100, le marché aurait à se garer contre un afflux de nouveaux titres de rente perpétuelle. Les spéculateurs haussiers ne se sont pas laissé intimider par cette perspective, dont quelques vendeurs ont cherché timidement à jouer. Le 3 pour 100 a été porté de 81.20 à 81.75, l'amortissable de 85 à 85.45, et le 4 1/2 de 108.82 à 109.12. Les fonds étrangers s'associaient avec plus ou moins de vivacité à ce mouvement de reprise, et sur un assez grand nombre de valeurs la spéculation entreprenait de commencer la réalisation des prévisions de hausse.

Les choses en étaient là à la fin de la semaine dernière, lorsque se répandit dans la soirée du dimanche 25 la nouvelle du tragique incident de Raon-sur-Plaine. L'émotion a été vive au premier instant sur le marché financier. D'importantes positions venaient d'être prises en vue d'un mouvement d'amélioration; des vendeurs de primes débor-

dées avaient déjà opéré des rachats; un brusque revirement pouvait compromettre le sort d'une liquidation qui s'annonçait jusqu'alors favorable.

Nos fonds publics ont perdu, dans la première bourse de lundi, de 0 fr. 25 à 0 fr. 50, et les rentes étrangères ont également faibli sur les places d'arbitrage. Mais là s'est arrêté l'effet de cet événement imprévu. La spéculation a promptement repris son sang-froid, et, dès le mardi, la réaction était enrayée. Mercredi, les hauts cours du samedi précédent étaient reconquis, à quelques centimes près. A la veille de la réponse des primes, le 3 pour 100 finit à 81.67, l'amortissable à 85.35, le 4 1/2 à 109.05.

De même les fonds étrangers ont repris toute leur fermeté: le Hongrois à 81 7/8, l'Extérieure à 68 3/8, l'Italien à 98.65. Le public financier attend avec confiance l'issue de l'action diplomatique engagée par notre ministre des affaires étrangères, et ne suppose pas que le gouvernement allemand puisse refuser à la France les satisfactions sur lesquelles celle-ci est en droit de compter.

Le marché du comptant est resté très animé, bien que les valeurs spéciales, dont nous avions noté il y a quinze jours les progrès quelque peu surprenans, se soient en général arrêtées pendant cette quinzaine. Parmi les obligations de nos grandes compagnies, celles qui avaient conquis le cours de 400, le Midi, l'Orléans et la Grande-Ceinture, l'ont conservé; l'obligation Nord atteint 405. L'épargne recherche surtout en ce moment les titres sur lesquels un coupon sera payé le 1er octobre.

Sur les valeurs, les dispositions à une campagne de hausse ont été momentanément entravées par l'événement de Raon-sur-Plaine. On peut noter cependant quelques francs de progression sur le Crédit foncier, la Banque de Paris, la Banque d'escompte. Le Crédit mobilier a monté de 15 francs, la Banque transatlantique de 20, la Banque russe et française de 10, le Panama de 7.50, le Suez de 15. Le Gaz a fléchi, au contraire, de 12 fr. à 1,325.

Un courant assez vif d'achats s'est porté sur les actions des chemins étrangers. Les Lombards gagnent 22 fr. à 195; les Autrichiens, 16 à 488; le Nord de l'Espagne, 6.25 à 351.25; le Saragosse, 11.25 à 293.75; les Méridionaux, 9 à 791.25. Les acheteurs d'Autrichiens et de Lombards escomptent les améliorations probables de recettes à provenir du transport des céréales. La Banque des pays autrichiens est en progrès de 6 fr. à 471, la Banque des pays hongrois, de 20 à 425, la Banque ottomane, de 4 à 494.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

